

*D. Vidal O. Mannoni**M. Broda M. Regnaut H. Deluy**Khlebnikov J.-C. Milner**M. de Certeau**N. Lenau*

# Autour de la Psychanalyse

## action poétique

*fiction**théorie délire (Roustang)**poésie langue (Jouve Laing)**jeu (Adamov Winnicott)**sexe (Foucault) mystique errance*



**La poésie doit avoir pour but la vérité pratique**

72

# **action poétique**

Ce numéro a été réalisé par Elisabeth Roudinesco.

**A PARAÎTRE**

**N° 73 - Poésies baroques (mars 1978)**

**RÉDACTEUR EN CHEF :** Henri Deluy.

**COMITÉ DE RÉDACTION :** Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Yvan Mignot, Marc Petit, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Elisabeth Roudinesco, Bernard Vargaftig.

**ADMINISTRATEUR :** Michel Ronchin.

**SECRÉTAIRE GÉNÉRAL :** Jean-Pierre Balpe.

**DIFFUSION :** Odéon Diffusion, 24, rue Racine, Paris-6<sup>e</sup>.

**ABONNEMENT :** France : 4 numéros : 50 F. — Etranger : 100 F.

France : 8 numéros : 95 F. — Etranger : 200 F.

(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

**C.C.P. :** Action Poétique, 27, rue Saint-André-des-Arts, 75006 - Paris — 4.294.55 Paris.

**Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés**

**Gérant responsable :** Henri Deluy.

**Dépôt légal :** 4<sup>e</sup> trimestre 1977.

**ISBN :** 2-85463-009-7

**N° Commission Paritaire :** 56995

**IMPRIMERIE BERNARD GALLIER — LA FERTÉ-MACÉ**

D. Vidal

M. Broda

Khlebnikov

E. Rostko

O. Mannoni

M. Regnaud H. Deluy

J.C. Milner

M. de Certeau

N. Lévin

Antonin Artaud



Psychanalyse

action poétique

Théorie délirante (Roussier) fiction  
Poésie langue (Jouvet) (Lévy)  
Jeu (Adorno) (Winnicott)  
Sexe (Foucault) mystique errance

# Sommaire

|   |    |
|---|----|
| Frontispice de <i>Michel Viot</i> .....                           | 1  |
| Sommaire .....  | 2  |
| Une crise dans la psychanalyse ? : <i>Elisabeth Roudinesco</i> .. | 4  |
| Freud au printemps : <i>Henri Deluy</i> .....                     | 16 |

## I. — THEORIE, FICTION, DELIRE

|  |    |
|--|----|
| Isaure et Anaxagore : <i>Octave Mannoni</i> .....  | 22 |
| « Lorsque Hanold traversa » : <i>Paul Louis Rossi</i> .....  | 44 |
| Histoires de sourds, dialogues de fous (à propos de « un destin si funeste » de F. Roustang) : <i>E. Roudinesco</i> .. | 49 |
| Analyse : <i>Antonella Santacrocce</i> .....   | 77 |
| Le veilleur : <i>Jacques Garelli</i> .....   | 78 |
| Rêves : <i>Michel Ronchin</i> .....  | 82 |

## II. — LA POESIE, LA LANGUE, L'INCONSCIENT

|  |     |
|--|-----|
| Son seul corps : <i>Alain Veinstein</i> .....                          | 87  |
| « L'amour de la langue » : <i>entretien avec Jean-Claude Milner</i> .. | 88  |
| Poèmes : <i>Martine Broda</i> .....                                    | 99  |
| Le surréalisme et son inconscient : <i>H. Deluy</i> .....              | 104 |
| Sujet parlant d'un être : <i>Mitsou Ronat</i> .....                    | 111 |
| Octavio Paz : <i>Pierre Lartigue</i> .....                             | 112 |
| Pierre Jean Jouve : un poète et son nom : <i>M. Broda</i> .....        | 114 |
| Diwan : <i>H. Deluy</i> .....  | 124 |
| Lisez Montale : <i>Jean-Pierre Balpe</i> .....                         | 125 |
| Gary Snyder : <i>Yves Boudier</i> .....                                | 128 |

## III. — L'ENTRE DEUX, LE JEU, LE SEXE

|  |     |
|--|-----|
| Freud à la une : <i>H. Deluy</i> .....   | 132 |
| Dans quoi marchent-ils donc ? : <i>Joseph Guglielmi</i> .....                    | 134 |
| The Go-between (à propos de Winnicott et Pontalis) :<br><i>Michel Plon</i> ..... | 138 |



|  |     |
|--|-----|
| « Le grand carré n'a pas d'angles » : <i>Claude Royet-Journoud</i>                                       | 142 |
| Comment fabrique-t-on des génies ? <i>Mireille Lecoultre</i> ....  | 143 |
| L'oiseau-mère : <i>Marie Etienne</i> .....   | 151 |
| Pour un théâtre potentiel (lire Adamov et Winnicott) :<br><i>Maurice Regnaut</i> .....                   | 152 |
| Le complexe d'Edipe : <i>J.-P. Balpe</i> .....   | 161 |
| Le droit du sexe (à propos de « La volonté de savoir », de<br>M. Foucault) : <i>Hélène Roudier</i> ..... | 162 |
| Adresse : Wien IX, Berggasse 19 : <i>Jean-Charles Depaule</i> ..   | 165 |
| Incipit provisoire à « Nœuds » de R. Laing : <i>Liliane Giraudon</i>                                     | 166 |
| Le jeu de massacre de Ferlinghetti : <i>Charles Dobzynski</i> ....                                       | 170 |

#### IV. — L'ERRANCE, LES PROPHETES, LA MYSTIQUE

|   |     |
|---|-----|
| Dans la nuit natale : <i>Lionel Ray</i> .....                   | 174 |
| L'institution de la pourriture : <i>Michel de Certeau</i> ..... | 177 |
| Nikolaus Lenau : <i>Marc Petit</i> .....                        | 189 |
| Le carnet de Winnenthal : <i>N. Lenau</i> .....                 | 190 |
| La nuit blanche : <i>Daniel Vidal</i> .....                     | 199 |
| Wird geschlagen : <i>J. Guglielmi</i> .....                     | 217 |
| V. Khlebnikov : <i>Yvan Mignot</i> .....                        | 218 |
| <i>Garchine - Khlebnikov</i> .....                              | 218 |

#### NOTES ET INFORMATIONS

|  |     |
|--|-----|
| Chronique d'un été : <i>P.-L. Rossi</i> .....                | 222 |
| Le « et » intérieur à la poésie : <i>Marie Etienne</i> ..... | 233 |
| Sur quelques publications : <i>J.-P. Balpe</i> .....         | 235 |



# Une crise dans la psychanalyse ?

*Elisabeth Roudinesco*

**Freud au printemps** : cela commence bien. Pourtant l'ombre de la mort grince dans un poème. Cela se continue sur une fiction réjouissante ; Hector adresse à Alice une « fausse » lettre ou plutôt un vrai texte qui parle de choses et d'autres ; un pays d'émerveille ou de vermeil : la Grèce ancienne. Cela fait beaucoup rire car on y évoque la théorie à mots couverts, avec humour et simplicité. On y mélange des phrases absurdes, quelques mixtures de sens et un peu d'inconscient. Cela se continue encore avec la langue et son amour. Comment peut-on être linguiste ? « La langue telle que la reçoit l'analyste, souligne O. Mannoni, comme celle dont traite le linguiste, c'est d'abord la langue qui parle sans qu'on s'arrête à ce qu'elle dit. Seulement le but de l'interprétation analytique, au contraire de l'étude linguistique, c'est justement de la faire dire. De lui faire dire ce qu'elle ne disait pas. Et ce qu'elle disait d'emblée. »

Etre linguiste est sans doute autre chose qu'être grammairien. Le linguiste touche à l'être parlant et plonge dans la langue maternelle. Jean-Claude Milner interroge la folie de Saussure quand celui-ci chercha au cœur des Anagrammes un Auteur au verbe poétique.

Ensuite le jeu, l'entre-deux, l'Intermédiaire, l'espace non subjectif. Winnicott est un psychanalyste, théoricien à sa façon, rompu à une pratique de la parole qui subvertit l'orthodoxie d'une tout autre manière que Lacan. La France n'est pas le Royaume-Uni. Ici, pas de scissions, ni de révolutions, pas de palais en flammes ni de grandes refontes dans la théorie, mais le mouvement d'une histoire capable de mettre en cause doucement les traditions : « pas d'idées justes mais juste une idée », disait Jean-Luc Godard. Winnicott fut le « maître » de Cooper et de Laing, les deux fondateurs de l'antipsychiatrie. Celle-ci se caractérise par sa volonté d'arracher la folie à l'emprise de la médecine et des institutions. Elle met en œuvre une nouvelle pratique d'écoute et se propose d'abolir purement et simplement le terme de maladie mentale. Cooper conseille aux psychiatres de se livrer à une expérimentation inédite : ils pourraient par exemple suivre le conseil de Mao-Tsé-Tung adressé aux médecins et essayer sur eux-mêmes les médicaments qu'ils donnent à leurs patients ; ils pourraient aussi pousser plus loin leurs recherches et découvrir le médicament miracle capable de provoquer leur suicide collectif (1). Mais ils n'en sont pas là et la psychiatrie se porte bien.

Restons dans la fiction et dans le jeu. L'aire de jeu décrite par Winnicott est un lieu de désir, un espace potentiel où se joue pour l'enfant une relation primaire et structurante. Jouer a une fonction jubilatoire que méconnaît la psychologie : elle « fabrique » et ordonne le désir selon le cadre d'une société adaptative. L'espace non subjectif,



l'entre-deux, sont à l'image du sujet divisé. Ils expriment l'impossible de l'unité de l'être, l'impossible d'une synthèse. Ils sont lieux de fiction, de création. Le corps peut y parler comme dans un poème : son seul corps est fait de membres qui prolifèrent.

Ainsi Winnicott est-il le contraire d'un théoricien des Jeux. Dans quoi marchent-ils donc ceux qu'on appelle ainsi ? Dans la mélasse du néo-positivisme ? Certes, mais il ne suffit pas de le dire (2), encore faut-il le démontrer. La théorie des Jeux cherche à faire entrer la politique dans la psychologie, en suivant un mouvement d'inclusion propre aux sciences humaines : rapporter au moi toutes les pratiques sociales. Prenons un exemple : qu'est-ce qu'un joueur ? Vous et moi, répond l'ardent théoricien. Mais encore ? Un joueur est un sujet, un monsieur comme tout le monde. Il aime les rencontres en société, il porte un complet gris et se promène avec une petite valise noire. Quand il arrive à son bureau, il sort ses cartes, ses plons, ses fous, ses valets et il regarde par la fenêtre le monde des hommes. Que voit-il ? D'autres sujets comme lui. Ils se disputent ou s'aiment, parfois ils se font la guerre. Certains possèdent des pétroliers, d'autres détournent des avions, d'autres encore violent des femmes et des enfants. Additionnez tous les sujets et vous aurez les peuples ; ajoutez-y des langues et cela vous donne des nations. Les nations se chamaillent comme les sujets qui les composent. Bref, la société fonctionne sur un modèle de jeu à deux personnes qui passent leur temps à se faire des coups bas, à passer des alliances puis à les rompre. La lutte des classes, c'est tout simplement ça à l'échelle planétaire. D'ailleurs, dans la psychanalyse, c'est du pareil au même : toujours du moi partout : on se vole des idées, on se prend à parti, on s'hypnotise, on s'expulse mutuellement.

Roustang montre dans *Un destin si funeste* que ce n'est pas si simple que cela. C'est affaire de transfert et d'institution. La théorie de l'inconscient est née dans une situation originale. Elle touche au délire car Freud découvre l'existence de l'inconscient dans l'expérience de son « auto-analyse » avec Fliess et à l'écoute des hystériques. Il fabrique un savoir à partir d'un délire ; il théorise le transfert à partir d'un roman familial, d'une fiction, et il construit une structure, Œdipe, à partir d'un mythe et d'une tragédie antique. La théorie naît d'un arrachement au domaine des représentations mais sans jamais les expulser. Elle prend corps à partir d'un mode de connaissance qui reste lié à la projection, à l'hallucination, à la psychose. La théorie s'institutionnalise dans le discours d'un maître qui se prend pour le créateur de sa découverte, pour l'auteur de son œuvre et pour le père de ses disciples. Il fabrique une école à son image et cette école ressemble aux appareils de l'idéologie dominante ; elle ressemble à l'école, à la médecine, à l'asile, à la prison, au tribunal, à toutes ces « instances » qui rapportent à l'unité d'un moi imaginaire la nature dialectique du sujet divisé. Il risque de s'y passer ce qui se passe ailleurs : répression, ordre, pourriture, perte d'identité.

Revenons à Winnicott ; Il est plus proche de Groddeck que de Freud. Son « jeu » tient du grand « Ça » du guérisseur de Baden-Baden



qui, pour son malheur, revendiqua la paternité de la découverte de l'inconscient. Groddeck a incontestablement inauguré une pratique relationnelle qui se retrouvera de diverses façons chez les anglo-saxons. Sous forme dénaturée dans la psychosomatique moderne ; dans toute sa virulence chez Winnicott et plus tard chez les antipsychiatres. Le « ça » est un grand jeu archaïque, un lieu de mythes et de folie et le médecin doit laisser parler le corps de ses patients sans les prendre pour des « cas ». Son savoir ne lui sert à rien dans l'expérience de jeu qu'est la cure où le malade « met en scène » son rapport premier au grand corps maternel.

L'inconscient n'est pas sorti de la tête de Freud. Au moment même où il « fomentait » sa découverte, des pratiques multiples avaient lieu en Europe qui transformaient, souvent par d'infimes détails, la médecine en une écoute mêlée du corps et de l'âme ; elles embrassaient toutes les formes de savoirs parallèles à la science : hypnotisme, parapsychologie, télépathie, métaphysique, etc... Une sorte de bricolage était à l'œuvre que Freud théorisa par la psychanalyse, au prix de rejets, de refontes et d'ordre. Le terrain de toutes ses pratiques est loin d'être exploré de nos jours ; d'autant que, pour se faire entendre, Freud fut obligé de se concilier le discours de la science et d'entrer dans le champ des sciences humaines. Il en résulta une rupture de la théorie de l'inconscient avec son passé ; une rupture qui se répercute de nos jours dans l'incapacité où se trouve la psychanalyse à penser son histoire et à assumer l'histoire de ses origines ; étrange paradoxe pour une théorie qui cherche à comprendre l'origine du fantasme et les fantasmes de l'origine.

Winnicott sait faire la différence entre le moi, source des représentations et le sujet « jouant » lieu de désir. A sa manière il montre que l'imaginaire donne sens à une intersubjectivité que la psychologie aplatit dans une simple relation spéculaire, écartant du même coup la dimension de l'inconscient. Lisez et vous verrez, Winnicott, il a fait un peu comme Lacan, avec des moyens complètement différents ; c'est pour cela sans doute que ces deux « maîtres » se sont toujours superbement ignorés. Pas un mot de l'un sur l'autre, pas un échange ; tant mieux, ça va peut-être permettre aux analystes de réfléchir tout seuls. L'anglo-saxon n'est pas ce que l'on nomme, à la française, un théoricien. Il n'a pas apporté une multitude de concepts nouveaux, il a laissé à ses élèves le soin de mettre en cause l'institution analytique et de se séparer de lui. Il a bricolé la découverte freudienne en la mêlant à tout ce qu'il trouvait : pas la linguistique, la logique, le formalisme russe ou la mathématique mais les anecdotes, les comptines, le théâtre, la litanie des mères, les amusements d'adultes et les jeux des enfants. Par sa formation il est, comme Françoise Dolto, pédiatre et non psychiatre. Il a utilisé les mass-média pour donner, O horreur, des conseils aux mères ; des conseils et non pas des recettes ; il pensait en effet que les mères sont les dépositaires d'un savoir spontané que la civilisation moderne leur a fait oublier. Ce savoir il faut le retrouver et non l'utiliser, il faut l'écouter, le laisser parler chez ceux qui peuvent le mettre en acte. Ceci peut éviter le recours massif aux spécialistes, qui de nos jours, se chargent de

régler à la place des sujets les affaires quotidiennes. C'est là une manière comme une autre de proposer aux masses de régler leurs histoires et de comprendre l'Histoire. A sa façon Winnicott a fait la distinction entre la réalité, le réel et l'imaginaire ; l'entre-deux est une notion clé qui permet de saisir la sorte de trappe où s'engouffre pour chacun le désir Inconscient.

**Freud à la Une** : cela se continue avec la poésie ; une histoire pollicière sans queue ni tête montre que le transfert est l'autre nom du presse-citron. Un poète, Jouve, trouve son nom dans la pierre et la Jouvence en se prenant pour la Saint-Jean. Et l'oiseau-mère est une « image poétique » comme on dit, renvoyant à la langue maternelle, frappée d'un Interdit.

Ici, on parle de poésie : **Action Poétique** comme son nom l'indique est une revue de poésie et la poésie est un jeu pas comme les autres ; un jeu que ni la théorie des jeux ni la pratique freudienne ne sauraient épuiser. Freud a bien dit au début de son commentaire de la *Gradiva* de Jansen que le savant était comme le poète. Ici vous retrouverez toute cette histoire re-racontée comme une fiction : **Lorsqu'Arnold traversa**, il trouva sa route qui le mena au 19 Bergasse, Wien IX, etc... Freud a dit aussi que le paranoïaque échouait où l'analyse réussissait. A quoi ? A faire de la science avec du délire ou des histoires de sourds avec des dialogues de fous ou de vraies fictions avec de fausses lettres envoyées par la diligence quand les postiers sont en grève ? La belle affaire ! En disant tout cela on risque de brouiller les cartes. C'est pour cette raison que le présent numéro d'**Action poétique** se livre à un savant mélange : le lecteur est instamment prié de lire les textes dans l'ordre où ils lui sont présentés et de ne pas faire ce que fait l'auteur de cette présentation. Ce qui se conçoit bien ne s'énonce pas clairement, d'où la nécessité d'un ordre dans le désordre. Le lecteur a le choix : Il peut prendre le numéro à rebrousse-poil et remonter depuis la fin vers le début. Il peut aussi inverser l'ordre des chapitres puis mettre les textes dans un chapeau et tout réordonner à sa façon. Cela ne changera rien. Mais, je le répète, il est prié de respecter les mélanges et les pastiches, de passer de la théorie à la poésie, de la psychanalyse à la linguistique, de l'Inconscient à la langue, sans oublier le trou du prophétisme, la « charogne à Schreber » et le pays d'errance de Lenau. Il retrouvera ainsi la nuit natale où le corps est mangé par les vers. Pourquoi ? Parce que s'il ne fait pas cet exercice là, il ne comprendra pourquoi Socrate est différent de Galilée : le premier boit la ciguë croyant sauver le bien dans la cité, le second choisit d'abjurer parce que la vérité n'a pas besoin d'être prouvée ; de toute façon elle parle d'elle-même : la preuve, on en entend parler.

Le jeu et le savant mélange montrent ici que la psychanalyse ne s'applique pas. Ni au poème, ni à la littérature ni à la politique. Elle ne s'applique à rien et la psychanalyse appliquée est un terme utilisé par Freud pour faire passer sa découverte dans le grand public : entendez celui des doctes, des hommes de science et du savoir dominant. Il l'a si bien fait passer, sa découverte, qu'elle lui a échappé et l'Inconscient a disparu comme une tornade au moment



même où la psychanalyse devenait une élève appliquée. Il a disparu mais il est toujours là pour montrer que toute application échoue à vouloir faire surgir l'inconscient où il parle tout seul. Elle échoue mais elle fait fortune. On écrit des tas de livres pour expliquer comment la psychanalyse peut expliquer ce qu'on ne savait pas : Hamlet souffrait d'un complexe. Edgar Poe était alcoolique. Baudelaire confondait les femmes avec les chats. Proust était homosexuel parce qu'il aimait sa mère et sa gouvernante. Baader devint anarchiste parce qu'il était orphelin et détestait les nazis. L'application ramène au moi ce qui est du domaine de l'inconscient. Elle procède à l'envers d'une écoute et répète le schéma de la psychologie sans voir que l'écriture a toujours trait à une « falsification » : l'auteur est autre dès qu'il affirme qu'il est lui-même, il est lui-même en affirmant qu'il est un autre.

Cette « falsification créatrice » est différente de la tromperie, du masque ou de la fausse identité : elle est un artifice, un ars poetica (3)... L'identité falsifiée est le propre de l'Inquisition. Elle est engendrée par les appareils d'état qui interpellent un moi imaginaire à la place d'un sujet singulier. Daniel Vidal raconte ici l'épopée du prophétisme à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Les prophètes, femmes, enfants, mystiques déliraient sur les routes et finissaient sur des bûchers. Leurs transes exprimaient la mort de tout rapport social, le point d'une exacerbation où l'intérieur du corps portait le désespoir sans l'ombre d'une insertion possible dans la société. Quelque chose qui ressemble à ce que David Cooper appelle la « dissidence » et qu'il repère dans la folie meurtrière de Charles Manson ou d'Andréas Baader. Le terrorisme est le prophétisme de notre temps ; il est toujours porteur d'une utopie, d'une fin de l'histoire et d'un idéal d'éradication ; il cherche le bonheur des hommes et tente de démasquer partout les mailles de l'oppression. Il ressemble au délire de Schreber : mais « à l'envers », car le juriste guérit de son délire en écrivant ses mémoires, et en soutenant la pourriture de l'institution. Le terrorisme est le fruit d'une fantastique falsification : il retourne son désespoir, non sur lui-même, mais sur les grands objets d'une civilisation en proie au meurtre et à la guerre. Il attaque les avions, les usines, la presse, l'Etat. Tout les symboles d'un monde où il n'a pas sa place. Sans doute le maire de Stuttgart qui est aussi le fils de Rommel comprit un peu de tout cela lorsqu'il accepta que Baader, Raspe et Gudrun Ensslin soient enterrés auprès des résistants anti-nazis. Il comprit que la folie d'un orphelin de père renvoyait à la singularité de son identité à lui, à son histoire de fils de Maréchal du Reich, « suicidé » par les nazis, à l'histoire d'un pays identifié à la figure d'un chef et aux corps mutilés des rescapés des camps. Ce terrorisme-là, comme celui des Palestiniens, a droit au respect de ceux qui combattent ses actes, son discours, ses moyens. Il exprime quelque chose qui a trait au corps propre de chacun, à l'intérieur, au cloaque, à la tripe, à la merde, à ce que Schreber appelle « Luder (charogne) » en langue fondamentale et que Michel De Certeau nomme, dans un renversement, l'institution de la pourriture.

Et Nikolaus Lenau, le poète, est là, dans sa langue de folle, malade de son langage et de son corps, enfermé à l'asile. Il rêve du pays Souabe, de cette terre natale des profondeurs et de la mystique, où une jeune allemande suicidée, fille de Pasteur, passa une enfance calme dans un presbytère (4).

Et la voix de Khlebnikov récite la mort du fou aux prises avec les pavots du mal. Les grandes épopées ukrainiennes résonnent en quelques vers :

« Aurait-il raison votre rêve sanglant  
où ont péri les générations  
comme fleurs blanches de cerisier  
Et nous les fous avons vissé  
Notre visage aux vitres de la prison ».

La psychanalyse ne peut s'appliquer à l'histoire mais l'histoire la traverse dans des histoires de filiations, dans des histoires d'identité et de corps morts. En ce point crucial où un destin s'historicise dans l'acte désespéré d'une rébellion qui ne trouve pas son nom et s'en remet aux armes.

Le fascisme pue : le faux suicide de Baader et de ses amis rejoint le vrai suicide de Béatrix Allende, fille d'un président « suicidé », qui quitta le palais de la Moneda parce qu'elle était enceinte et que son père, qui la poussa, ne pouvait tolérer l'assassinat de toute une descendance : il fallait « témoigner » disait-il. C'est chose faite...

Témoigner : raconter une histoire. La psychanalyse est par nature « asociale », dit Roustang. Elle ne peut faire école sans devenir le contraire de ce qu'elle est : lieu d'émergence possible de la folie et de la différence. Pour ma part je dirais qu'elle n'est ni asociale ni sociable, car elle n'est pas dans un dilemme. Elle n'a pas le choix. De par ses origines et ce qu'elle met en œuvre, elle touche au délire, à la mort et au corps morcelé. Elle est empreinte d'un terrorisme à elle qui la rend perméable à toutes les formes de dissidence, car elle est née de la folie et du cloaque, à force d'écouter les hystériques. Elle est devenue une théorie au risque de la projection et de l'hallucination, mais il se passe en elle, ici et maintenant, une sorte de falsification. Elle a trouvé ses maîtres, son école, son discours propre mais elle a perdu son identité en oubliant ses origines. Elle est devenue conforme et appliquée. Elle a tiré un trait sur son passé et à la place de son histoire elle a fabriqué une fiction, où l'idéalisation remplace une vérité devenue fantôme. Le livre de Roustang est grand car il retrouve cette origine déniée et en fait le récit. La psychanalyse n'a pas le choix : ou elle se laisse aller à une falsification qui la fait disparaître ou elle se risque à raconter sa propre histoire, l'histoire de ses erreurs, de ses suicides et de ses morts, l'histoire de ses institutions : seule manière de maintenir une théorie qui ne soit ni délire ni ordre, ni meurtre ni justice, ni errance ni garantie d'un savoir...

Cela se continue encore : la poésie a trait au calembour mais elle n'est pas que cela, sinon, comme le souligne J.-C. Milner, elle



serait une suite d'accidents. Une chose lui appartient en propre, qui n'est ni le calcul, ni le souffle de l'inspiration mais un rapport particulier à la langue par quoi elle fait sens en s'inscrivant dans un réel. La poésie a trait au corps comme ce morceau de signifiant qui se détache d'une unité et renvoie à la langue maternelle. La linguistique et la psychanalyse ont un lien de parenté : toutes deux ont trait à la langue, à la langue parlée par des êtres de désir. Elles plongent dans l'inconscient. Elles n'entrent pas dans le champ des sciences humaines bien que le discours universitaire moderne cherche à les y inclure. Pour la linguistique la chose est presque accomplie : plus elle s'enseigne dans le cadre d'une transmission universitaire, plus elle perd ses attaches d'origine. Pour rester vivante elle doit se tourner vers l'inconscient et du côté des poètes, de ce que Lacan appelle **Lalangue**.

Lalangue n'est pas le langage, elle introduit à la dimension du désir dans le langage (5), c'est-à-dire au fait que l'inconscient est un être sans être un être. Il est de l'être sans être de l'Un : il est de l'Un divisé. Cette dimension du désir est le propre du sujet dans sa division et dans sa dialectique première. Lacan le définit comme un **parlêtre** montrant ainsi que lalangue a trait à la fois à une langue d'origine, la langue maternelle et à une langue imaginaire, la langue fondamentale de Schreber, celle du schizo, celle des grammairiens comparatistes ; l'indo-européen est en effet une langue reconstruite qui témoigne de la « folle » des origines et du « délire » de la théorie linguistique. Cette lalangue, dont témoigne la langue maternelle, est faite de sons. Les mots qu'elle véhicule sont liés, pour l'essentiel, à l'un des quatre supports de l'objet du désir (objet a) : la **voix**. Lalangue se caractérise par son système phonématique, premier ancrage du signifiant. En ce sens l'**homophonie** est son moteur et elle obéit au principe de l'inconsistance, tandis que la langue étudiée par le linguiste obéit au principe de la consistance, selon lequel tout peut être décrit. La langue est une figure de lalangue, et par définition cette dernière trouve ancrage dans l'imaginaire, dans cette relation duelle du sujet à l'objet (a) dont le modèle est donné par l'enfant non sevré : il tète le **sein** maternel, il tripote ses **excréments** et « pratique » une langue qu'il reçoit par le biais d'une **voix** qui lui parle et d'un regard qui le narcissise (6). Mais le sein peut noyer l'enfant dans un lait trop abondant ; il peut calmer sa faim sans susciter son désir : il est alors porteur de mort. L'excrément peut le recouvrir, le regard le détruire et la voix peut l'empêcher d'avoir accès à une parole à lui : on touche à la genèse de la psychose ; par la langue maternelle devenue dévorante, le sujet perd son identité, il est frappé de mort, l'interdit est dissolu et avec lui la possibilité du manque.

Cette Lalangue est lieu d'équivoque, de contradiction et d'amphibologie. Le lapsus, le calembour, la poésie en portent témoignage. La création de ce terme permet sans doute pour la première fois d'articuler quelque chose d'un rapport, non pas entre la linguistique et la psychanalyse, mais entre la langue qu'étudie le linguiste et ce dont elle se détache (lalangue) pour devenir objet d'une théorie et s'arracher à l'imaginaire. On reconnaît là une trilogie connue : lalangue

tient au réel en tant qu'elle trouve à se tracer sur le corps biologique du sujet parlant. Elle est ancrée dans l'imaginaire, dans une relation duelle où le fantasme fait loi, où règne la jouissance. Mais telle qu'elle est, la langue ne peut devenir objet d'étude car elle est le lieu d'où s'origine un détachement possible de l'imaginaire vers le symbolique : elle est condition de l'objet de la science. En d'autres termes, étudier la langue pour un linguiste c'est arracher quelque chose à l'imaginaire pour le symboliser dans une théorie. C'est ce dont parle Jean-Claude Milner ici, à partir de sa pratique de linguiste.

Il semble bien que la linguistique soit en crise comme sa sœur la psychanalyse, du fait de son entrée dans le discours universitaire : elle a en quelque sorte oublié ses origines en croyant travailler sur un objet (la langue) quasiment dépourvu de son ancrage dans l'imaginaire (la langue). Lacan avait repéré cela en affirmant que « l'Inconscient est condition de la linguistique » et en disant qu'il falsait, lui, de la « lingu(hy)sterie » (linguisterie). Par ce « jeu », il marquait son attachement profond au mouvement surréaliste.

On comprend alors ce qui amène Lacan, vers 1974 et sur la lancée de la théorie du signifiant, littéralement « arrachée » à Saussure, à concevoir le projet d'une théorisation de la langue (et non de la langage, objet propre du linguiste), sous la forme du mathème. La question est la suivante : si « l'Inconscient est structuré comme un langage », et que « le langage est une élucubration de savoir sur la langue », alors l'Inconscient est fait de la langue : à preuve, il débite du signifiant, des morceaux de sons et de paroles, bref, du sens en forme de métaphore. La théorie de l'Inconscient touche là depuis Freud à un problème crucial (évoqué sur un autre registre par le livre de Roustang) : Comment enseigner ou transmettre ce qu'enseigne le savoir Inconscient, sans rester dans l'Ineffable, dans l'Initiation, dans la pure transmission de pensée ? Lacan propose une réponse qui est une hypothèse de travail. Il la trouve du côté de la mathématique. Il se pose une question que la linguistique se pose elle-même : Comment arracher quelque chose de la langue à l'imaginaire pour enseigner ce qu'enseigne l'Inconscient, pour faire passer du côté du symbolique (du symbolisable) ce qui est un réel ? La réponse c'est le mathème : ce lieu possible d'une théorisation qui sort la langue de l'équivoque et du malentendu pour transmettre, à la lettre, en une écriture, le savoir Inconscient. Le mathème est une tentative de faire s'entendre les analystes entre eux sur la vérité au moyen du symbolique, c'est-à-dire d'une théorie. Cela devrait éviter qu'un « maître », un chef ou un dictateur puisse, comme l'Institution lui en donne le pouvoir, faire main basse sur la langue en la dénaturant. Cela devrait éviter les projections délirantes qui sont le fait marquant des écoles d'analystes et qui entretiennent la croyance selon laquelle la théorie ne serait que délire ou fantasme, et à ce titre appartiendrait à des sujets. Le mathème pourrait faire coïncider la division de l'être avec l'Un de la théorie, en affirmant que les idées n'appartiennent à personne. En ce sens, et selon la stricte formule lacanienne, un seul mathème est possible : celui de la psychanalyse. Il ne peut devenir un procédé sans prendre l'allure de la caricature. Il n'y a pas de



mathème de la perversion, de l'hystérie ou de la psychose. Si c'était le cas on pourrait retrouver sur le modèle du bébé-éprouvette les grandes structures de la psyché humaine et en revenir à un expérimentalisme comportemental. Il n'y a de mathème que de la théorie elle-même : le mathème est l'écriture de la langue par quoi ce qu'enseigne l'inconscient peut devenir enseignable et se transmettre. Il touche à la psychose en ceci que la psychose a toujours trait à une langue fondamentale. Le psychotique voit son réel investi de toutes parts des objets du désir. Son corps en est criblé : dans l'hallucination visuelle, le regard pèse comme dilaté à l'infini. Dans l'hallucination auditive, des voix lui parlent de l'intérieur ou dans une extériorité faite démesure. Ailleurs des excréments le persécutent, comme les grands monstres de la tentation de Saint Antoine. Ailleurs encore le sein avec ses belles rondeurs qui font bulles d'air. Ainsi on garde les cadavres des tyrans ou des révolutionnaires sous des mausolées de verre ; sous ces ballons cristallins, ils sont momifiés, éteints, verdâtres. Dans la psychose, la vie est éternelle car le sujet est dans un ventre. Il est à l'image des dictateurs dans leurs tombeaux, visités par les peuples et plongés dans la mort pour la vie, stigmates d'une pensée en acte.

Si le mathème est recevable au titre de mathème de la psychanalyse, c'est qu'il vise à instruire ; il vise à réduire le bilinguisme de la psychose par quoi son dire puisse devenir non un délire (une représentation) mais une lettre (une théorie). Et c'est là évidemment que le bât blesse.

Alors Freud au printemps ? Où en sommes-nous en France en 1977 ? Pourquoi parler de « crise » ? Je m'exprimerai ici en mon nom propre car ce numéro d'Action Poétique, s'il a un ordre, s'ordonne dans le désordre. Des points de vue divergents se rencontrent. Et tout est mélangé. C'est fait exprès. Cette digression théorique nous amène à l'essentiel de ce dont il est question ici. Pas du mathème mais du mathème quand même, c'est-à-dire des rapports entre la théorie, la fiction, le délire, la poésie, l'institution, l'errance. Plus précisément de leur enchevêtrement.

Je dirai que le mathème est une « folle » de logicien. Il donne une solution « théorique » à un problème d'ordre historique et politique. Il est présenté comme une tentative fabuleuse d'arracher la théorie au délire et de fonder un art de la transmission qui échapperait à la folie de l'institution et éviterait aux analystes toutes les croyances d'école par le seul fait d'une fixation de la théorie dans une écriture. Toute la question alors est de savoir si cette écriture « non amphibologique » n'est pas le contraire de ce qu'elle voudrait être ; si elle n'est pas une langue imaginaire de logicien, un double de la langue qui viendrait la représenter. Par un retournement, cette écriture deviendrait le contraire de la mathématique dont elle s'inspire et entrerait alors dans le champ des manipulations propre aux sciences humaines, en assignant à la psychanalyse l'ordre de devenir une science.

Le mathème est une réponse dans l'imaginaire à un problème théorique qui se pose à la psychanalyse à partir de son histoire.

Celle-ci est marquée par le double pôle du transfert et de la psychose. Or le mathème voit le jour au moment même où de toutes parts les analystes sont Interpellés par leurs histoires et par l'Histoire. Partout on publie les archives. De tous côtés la psychiatrie est ébranlée. Plus que jamais des travaux se multiplient sur l'histoire des institutions : pour la France, ceux de Castel et de Foucault (7). Pour l'étranger, ceux multiples des antipsychiatres de tous bords. On dirait que la psychanalyse veut échapper à son destin et vivre dans une autarcie complète sans se soucier de ce qui se parle en de multiples lieux, à propos d'elle, en dehors d'elle. Comme si elle pouvait s'accommoder des certitudes d'une simple réponse théorique, comme si la Théorie était devenue à elle seule un fin et une origine. Le mathème voit le jour au moment même où Lacan affirme que l'histoire n'existe pas hors de l'imaginaire, hors du fantasme ; au terme d'une fantastique dénégation de l'origine et de la singularité qui permet dès lors aux appareils de l'Idéologie d'avaloir d'un trait une psychanalyse frappée de cécité. La théorie se perd à devenir l'objet d'un culte, une sorte de mausolée échappant à l'histoire, au délire.

Trente ans de lacanisme ont bouleversé de fond en comble la théorie freudienne. Trente ans d'une longue pratique, d'un enseignement rigoureux et d'une refonte importante, nous ont permis, en France, de sortir la psychanalyse du taudis lamentable où elle était plongée : esclave du pragmatisme, tenue en laisse par la psychologie, vulgarisée par les modernes sciences de l'homme, abêtie par le savoir psychiatrique, elle avait la couleur d'un déchet : elle était grisaille, ennui, caserne, salon. Faudrait-il qu'au terme de cette prodigieuse aventure nous n'ayons à nous mettre sous la dent que l'inévitable profusion d'un mathème mis à tous les ragoûts ?

C'est le moment pour le lecteur de lire tout haut le poème *Diwan*. Il comprendra peut-être qu'il y a une crise dans la psychanalyse. S'il ne comprend pas, ça ne fait rien. Un vocabulaire s'est figé, un enseignement est devenu ànonement. Pas étonnant alors que l'on rabâche les mots d'une théorie fixée dans le grand gel d'une écriture déjà venue au jour, splendide : celle de Lacan ; une écriture qui pèse d'une fonction inhibitrice sans précédent : la génération présente des analystes, ne parle plus ni de littérature, ni de poésie. Lacan est devenu leur seul poète, on le prend pour un émule de Mallarmé, de Gongora, de Joyce. Grand bien lui fasse ! Il a su faire parler la théorie dans le grand style d'une écriture. Mais c'est un bien curieux poète qui écrit de la prose, en se souvenant de l'aventure surréaliste.

Les « nœuds borroméens » dont, inlassable, il trace la profusion, dans l'exemplarité d'une mathématique, devraient servir la poésie aux dépens du mathème. D'autres s'y sont employés ; Ronald Laing par exemple (8). L'anglo-saxon a transcrit l'expérience de son « moi divisé » dans une série de très beaux poèmes qui portent en titre *Nœuds*, par un curieux hasard. A sa manière, comme Winnicott, il se plait au grand jeu de la langue. Il joue avec la théorie et lui donne sens dans un réel, dans un corps traversé de folie. Il dit en poésie

ce que Lacan enseigne en théorie, au gré d'une parole, où comme on sait les petits « ronds » du maître sont un délire de logicien. Laing dit avec humour que les situations qu'il esquisse n'ont pas encore été classifiées par un Linné de la servitude humaine. Les nœuds sont une manière de parler la psychose, les enchevêtrements, les disjonctions, les impasses du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Et ils font sens comme fait sens la poésie en renvoyant à l'ultime élégance formelle des textures de la Maya, de ce creuset des illusions qui constituent le monde dans les doctrines d'orient. Alors voilà on peut y jouer à condition d'être poète, et même si on ne l'est pas. C'est très simple, voyez plutôt :

- « Ils jouent un jeu. Ils jouent à ne pas jouer un jeu. Si je leur
- « montre que je le vois, je briserai les règles et ils me puniront.
- « Je dois jouer leur jeu, qui consiste à ne pas voir que je vois
- « le jeu. » (9)

Autour de la psychanalyse on parle ; on parle en elle, en dehors d'elle. L'écoute de l'inconscient enseigne ceci : on peut se tromper sur la théorie, parler à côté d'elle, en une sorte d'errance, et dire le vrai de la théorie et de l'air du temps. Ainsi le texte de Michel Certeau rappelle une drôle d'histoire « soviétique », que certains se racontent encore, pour parler leur histoire, à mots couverts : Staline fut invité à la projection d'un film mis en scène par un réalisateur officiel. Il était, comme chacun sait, grand amateur de cinématographe ; ce qui explique, dit-on, pourquoi Eisenstein et Vertov ne moururent pas en Sibérie comme leurs collègues des lettres et du théâtre. Il semblait mécontent et faisait la grimace. Le garde du corps qui l'accompagnait se sentit obligé de lui dire : « Camarade Staline, ce film, c'est de la merde ». « Oul, répondit Staline d'un air grave, mais c'est notre merde ».

Une histoire identique est racontée sur le ton de la farce par un écrivain de langue russe né dans le Tadjikistan, dont l'œuvre est interdite en U.R.S.S. Histoire encore de raconter l'histoire en reprenant à l'envers du décor officiel les anecdotes qui traînent et qui rappellent à tout un peuple que leur histoire ne s'écrit pas mais se promène au fil d'une parole singulière selon le mode du téléphone arabe. Le soldat Ivan Tchonkine est une sorte de héros sans héroïsme. Petit et chétif, il est affligé de « grandes oreilles rouges ». Une grossière méprise — manière de falsification bouffonne — le fait prendre pour un redoutable chef de bande. Un jour il dialogue avec un certain Gladychév, adepte des théories de Lyssenko. Ce dernier lui déclare en substance : pour obtenir une bonne récolte, il faut engraisser le sol avec de la merde. Les herbes, les céréales et les légumes que nous mangeons viennent de la merde ainsi que les animaux qui donnent le lait, les peaux, la viande. Nous consommons tout cela et le transformons en merde. Une question alors se pose légitimement : ne serait-il pas mieux, rejetant tout préjugé et sentiment de dégoût, de la consommer à l'état pur comme une vitamine des plus actives ? Sans attendre, Gladychév propose à Tchonkine de boire à la santé du camarade Staline et aux succès de la science soviétique (10).

Il fallait bien, pour commencer, finir avec un wtiz.

- (1) David Cooper, *Qui sont les dissidents*, Gallilée, Paris, 1977.
- (2) Le texte de Joseph Guglielmi *Dans quoi marchent-ils donc ?* fait référence au livre de Michel Plon, *La théorie des jeux, une politique imaginaire*, Maspéro, Paris, 1978.
- (3) Mannoni parle à propos de ses fictions de « fausifications ».
- (4) Voir Claude Prévoast, *Le vertige de l'absolu*, « L'Humanité », 12-10-77, la Jeune Allemande c'est Gudrun Ensslin.
- (5) Voir Jacques Alain Miller, *Théorie de la langue*, Ornicar I (épuisé), cité par J.-C. Milner au cours de l'entretien sur l'amour de la langue.
- (6) Les quatre supports de l'objet « a » sont : le sein, la voix, le regard, l'excrément.
- (7) Voir, *le droit du sexe*, d'Hélène Roudier, commentaire de la volonté de savoir de Michel Foucault, Gallimard, Paris, 1977. Voir aussi Robert Castel, *l'ordre psychiatrique*, Minuit, Paris, 1978.
- (8) Ronald Laing, *Nœuds*, Stock, Paris, 1971. Et dans ce numéro, Liliane Giraudon, *Incipit Provisoire à Nœuds de R. Laing*.
- (9) R. Laing, Op. cité.
- (10) Vladimir Volnovitch, *les aventures singulières du soldat Ivan Tchoukine*, Seuil, Paris, 1977.

## **A nos abonnés à nos lecteurs,**

A.P. va changer ses prix : 21 F le N° de 160 pages, 30 F au-delà de 200 p. L'abonnement passe de 36 F à 50 F pour 4 N°, pour la France, et 100 F pour l'étranger. Nous restons ainsi l'une des revues les moins chères de notre pays. Chacun connaît les raisons de ces augmentations. Nous avons résisté aussi longtemps que nous avons pu. Vous pouvez nous aider : par vos abonnements, ceux de vos amis et en nous signalant les librairies susceptibles de recevoir notre revue. Merci.



**FREUD AU PRINTEMPS**

I

- 1 — Tu prends tout le ciel aujourd'hui
- 2 — A la faveur d'un bruit de cour
- 3 — Comme si le temps pressait d'être un
- 4 — Ouvrage de dames le torse ballant
- 5 — Tu débarques de l'œil pour de tristes
- 6 — Epousailles Oh tranche de mort prés
- 7 — D'une fenêtre le flot des tissus
- 8 — Coupe les fleurs Oh genoux pression
- 9 — Des mains dévoration de bai
- 10 — Sers toucher de cretonne eaux et forêts de symboles Oh  
casseroles mon ombre sous tes écorces aime ta salive  
tes urines et tes corps gras cette horloge sur le dos  
avec la prise difficile Oh crémaillère

II

1 - 10 /

bouche pleine de veines ouvertes sur tes reins et ta mer à sa  
perte nage vers la frontière qui lui convient toi l'églantine  
plus solide qu'un tas églantine où se perdent les roses plus  
basses dans ta bouche que la dernière main au plus bas de ta  
peau tu ne compteras qu'à la fin dans la tanière où tu rêves  
de poitrine pour les chiens terreau pour les paupières et c'  
est alors que tu tomberas sur quelque chose de dur car il se  
trouve que ce que j'ai à dire est une porcelaine une grille  
ou un frottis de lin cet horizon baigné de farine qui fâne sur  
les hauteurs où tu bois la poussière des plumes dragées où tu  
roules dans tes cordes un bleu puis le vert revient  
une araignée comme un œil de cigale vidé de sa  
pierre Oh crémaillère

### III

1 - 10 /

Tu le savais  
Quelque chose un rien  
Sur ton corps  
Restait hors de mon  
Souffle  
La trace d'une serviette blanche  
Aux doigts petits  
Près du menton  
Et c'est alors  
Que la laine te vient

### IV

1 — La laine te vient comme une vaste étendue des lèvres  
2 — Intérieures  
3 — L'éther d'un autre doigt s'insère et  
4 — Toi tu  
5 — Otes  
6 — Les arbres  
7 — Et ce paysage te reste  
8 — Tout bouchonné  
9 — Avec la goutte que tu retiens  
10 — Cependant que les herbes fondent dans la verdure et dans  
ta bouche un oiseau s'empaille  
Oh vastes étendues de conifères

### V

1 - 10 / celui qui n'a rien dit  
garde la bouche ouverte  
on le voit  
promener  
ses  
dents  
un marteau s'introduit  
alors au plus profond  
la vie reste au dehors  
heureuse en toi d'être à la nage

## VI

- 1 — Tu es la morte qui vis de moi
- 2 — Tu marches à l'oreille
- 3 — Félure sous la dent
- 4 — Large plaine où mes herbes s'arrachent
- 5 — De tes épaules
- 6 — Huile sous le satin de ta peau
- 7 — Tu glisses et tu n'arrêtes pas
- 8 — Tu n'arrêtes pas de descendre
- 9 — D'aller où se dressent les gants
- 10 — Tu tiens de minuscules transformations  
De minimes dislocations d'organes fondent dans ta bouche

## VII

- 1 - 10 / tous ces faits présentent un certain intérêt pour la pédagogie des conflits intérieurs
- la proie que tu portes tire son vol de ta peau  
et c'est comme ça que je t'aime impuissante à  
garder l'épaule au corps plate comme une phobie lourde  
comme une plaie mince comme une entaille incarnation de la  
bouche manifeste illusion façade d'où l'association  
à la vérité pouvait partir et ne plus revenir  
acculée au fond de ta gorge tu rates le sang  
et j'accumule le bloc

## VIII

- 1 — La tôle dans l'œil tu te barbouilles d'ivoire
- 2 — Transparente dans ton étoffe tu réussis à accomplir
- 3 — Des choses qui ne semblent pas avoir une grande  
importance
- 4 — Pratique trouser l'écume des vieux arbres aller en ce
- 5 — Lieu désert où se trouve une malle
- 6 — Connaître un bruit de paroles
- 7 — Toucher un lièvre commencer une enquête
- 8 — Sur un terrain d'où nul ne te délogera pour la
- 9 — Bonne raison que tu restes paisible pliée
- 10 — Avec un petit mouchoir blanc dans le fond de  
ta bouche là où commence le domaine de la supers

tition le tressaillement du rêve et tu continues  
de dormir après ce premier choix d'un objet pour  
tes lèvres

## IX

- 1 — De minuscules dislocations d'organes fondent dans  
ta bouche
- 2 — Un rat collé à la vitre observe ce rêve
- 3 — Bouche pleine de veines ouvertes sur tes peaux
- 4 — De petites actes manqués apportent tout le soin
- 5 — Qu'il faut de petits os carlés parce que tu croies en
- 6 — L'absolue sincérité
- 7 — Parce que tu sors du tallis dans une robe légère
- 8 — Toute rouillée toute carbure
- 9 — Oh bouche
- 10 — Pleine de corps

## X

1 - 10 /

à contempler si merveilleux spectacle

Je ne peux savoir si quelque chose sera beaucoup ou peu j'  
aime tes écorces tes galopades et la tenue de tes seins j'  
aime tes éperdues et le service de tes mains j'aime ta gla  
nure ta sauge et ta moutarde l'eau que tu bois l'éponge qui  
s'effrite la lime qui te râpe le saut de ton lit j'aime tes  
liquides et la détrempe du teint pourtant tu n'as rien fait  
pour m'aimer Oh églantine  
et c'est pour ça que tu ne m'aimeras qu'avec un retard nota  
ble la mort après



## Envoi

Pourtant tu n'es pas née le 6 mai 1856 à Freiberg en Moravie  
une petite ville de la Tchécoslovaquie actuelle tu n'as pas  
été pendant sept ans première de ta classe tu n'as pas suivi  
ton inclination tu n'as pas fait  
l'expérience de la particularité et de l'étroitesse de tes  
dons naturels tu es restée sur le pavé toute fugace et toute  
éclat

et pourtant de  
minuscules tra  
nsformations s  
'accumulent su  
r tes lèvres

Oh crémaillère

I

# Fiction, théorie, délire

Ma chère Alice, la réunion vient de se terminer à l'instant et puisque tu nous y as beaucoup manqué (sans qu'il y ait de ta faute) je vais te dire ce qui s'y est passé. D'abord, bien entendu, pour te tenir au courant et pour avoir ton avis, mais aussi et peut-être surtout parce que tout cela va me tourner dans la tête. Je n'ai presque rien dit de tout ce que j'aurais voulu. Je n'ai pas envie de dormir, si je me couchais j'aurais de pénibles ruminations d'insomniaque. Que tu me serves de destinataire nous sera utile à tous deux, et sûrement à moi : tu vois je n'ai même pas besoin de te demander que tu acceptes.

Après pas mal de propos sans objet défini, nous avons tout à coup décidé de mettre à exécution ce projet dont nous avions déjà parlé un peu à la légère. Si tu te souviens, il s'agissait de faire une expérience à la portée de tout le monde, même des enfants et des ignorants, bien que ce ne soit pas à la portée de n'importe qui d'en tirer les conséquences. Et peut-être pas à la nôtre, quand notre seule linguiste (toi) était absente. Le rôle que ton absence a pu jouer n'est d'ailleurs pas clair. Tu nous aurais peut-être aidés, à cause de ta compétence. Mais on peut se demander si, à cause de cette même compétence, tu ne nous aurais pas gênés.

Cette expérience ressemble à celles que faisaient les surréalistes, mais nous voulions l'employer à d'autres fins, avec à la fois plus de modestie, — et — nous l'espérons — plus de rigueur. Les surréalistes faisaient plutôt des **exercices**.

On allait choisir et assembler arbitrairement des vocables, au hasard, pour voir à « quelles conditions ça fait un sens » et même plus ambitieusement qu'est-ce que ça veut dire « faire un sens ». Remarque nous ne cherchions pas à savoir ce qu'est un sens, il n'y a pas de sens du sens, disions-nous, avec l'idée que la formule était de Lacan. Je n'ai pas encore vérifié, mais comme c'est absolument vrai, cela nous suffit. Je te trouverai la référence une autre fois. Nous cherchions seulement à voir apparaître le sens. Nous nous sommes séparés avec la conviction que l'expérience avait réussi. Mais maintenant, comme tu verras, j'ai l'impression qu'on s'est contenté de peu.

Nous avons pris arbitrairement les sept premières colonnes (trois pages et demie) du premier dictionnaire qui nous est tombé sous la main. C'était la partie française de mon vocabulaire franco-italien (Giorgio Calogero, Sansoni, Firenze, 1948). Evidemment n'importe quel lexique aurait fait l'affaire. Ces pages contiennent les

mots qui vont de A (préposition) à Académie. Nous aurions pu en prendre plus, mais nous voulions gagner du temps, voir tout de suite les résultats, et le choix était assez arbitraire pour ne pas être critiquable ; on avait déjà perdu assez de temps en discussions oiseuses. Nous nous proposons de tirer au hasard deux substantifs, le premier tiré serait le sujet, l'autre le complément. On tirerait ensuite un verbe transitif pour le mettre entre les deux. On a donc écrit les trente-huit noms sur des bouts de papier, et puis je ne sais plus combien de verbes, on peut les recompter (entre Abaisser et Abuser). On a éliminé deux mots (« aballéner » et je ne me rappelle pas l'autre) parce que nous n'aurions pas pu bien décider si ça faisait un sens ou non. La plus jeune et la plus innocente, Isaure, a d'abord tiré du tas des noms les mots « abdomen » et « abattoir », et ensuite un verbe : « absoudre ». Ça faisait donc : « l'abdomen absout l'abattoir ». Après un court moment de silence étonné, il y eut naturellement de grands éclats de rire.

Isaure, l'innocente, s'est mise tout d'un coup à protester, ce fut même un « incident comique ». Elle protestait contre le sens obtenu, parce qu'elle est végétarienne ! On s'est mis à lui expliquer que sa remarque n'était pas pertinente, qu'on cherchait seulement à voir comment se faisait un sens, n'importe lequel. Mais alors elle s'est mise encore plus en colère, disant que c'était ridicule, et je ne sais plus quel mot elle a employé, « mystifiant », peut-être, de se « donner tant de peine à chercher un sens pour s'en foutre une fois qu'on l'a trouvé ! ».

On l'a laissée glapir et moi aussi je pensais qu'elle avait dit une sottise. Tu verras, j'y viendrais, que maintenant mon opinion est quand même plus nuancée. Moi aussi, à l'école, j'ai passé mon temps à chercher dans des textes grecs ou latins des sens dont je me foutais éperdûment, dont tout le monde, et le prof, se foutaient une fois qu'ils étaient trouvés.

Quand on eut obtenu le silence d'Isaure, plusieurs se mirent à soutenir que c'était fatal, la phrase devait avoir un sens, par construction, puisqu'elle était syntaxiquement correcte ! La majorité ne semblait pas d'accord, et surtout tout le monde était pressé de faire d'autres essais afin d'y voir plus clair. Isaure vexée ne voulait plus procéder au tirage ; Olga s'en chargea. On garda, je ne sais pourquoi, abdomen, on tira seulement un autre nom et un autre verbe. Ça aurait été plus régulier de remettre les trois billets dans les tas, mais nous étions un peu excités et personne n'y pensa. A ce second essai on a obtenu : « l'abdomen abolit l'ablution ». Il y eut un silence, tout le monde réfléchissait, personne n'a ri. Alors Christian, citant Alice, ton homonyme, celle de Lewis Carroll, a voulu soutenir que cette phrase avait évidemment un sens, exactement comme la première : elle voulait dire que « quelque



chose faisait quelque chose à quelque chose ». Cela redonnait espoir à ceux qui voulaient que le sens dépende de la correction grammaticale. D'autres criaient que la syntaxe ne comptait pas, c'est nous qui l'avions introduite comme « invariant ». Bertram voulait qu'on discute tout de suite la question, en distinguant le sens, qui est une structure, et la signification, qui est un contenu, et Philippe lui emboîtait le pas, disant que ce qui caractérisait cette phrase c'était un « désaccord entre structure et contenu ». Mais d'autres criaient que ça n'avait pas de « sens » (sic) de présenter les choses ainsi. Il y eut même quelqu'un pour soutenir qu'on était sorti de la linguistique, que la phrase était correcte, mais démentie par le monde de l'expérience quotidienne ! Alex, lui (tu le connais), comme il ne s'intéresse qu'à Mallarmé, répétait une phrase, qu'il savait par cœur sur quelque chose comme « la syntaxe d'une branche et les mots feuilles tombés sur la dalle du dictionnaire de l'Académie »... (La phrase de Mallarmé est mieux que ça, mais il faudrait du temps pour la trouver.) Enfin j'ai rétabli le calme en proposant que la question, à savoir la « fonction sémantique de la syntaxe » (je l'ai appelée comme ça) fût « shelvée » pour être examinée un autre jour. J'avais l'impression, je tâcherai de m'en expliquer plus loin, que ce que Bertram appelait structure et signification sont dans une relation d'interdépendance. Seulement mes idées n'étaient pas assez claires. J'ai insisté sur la nécessité de relire Chomsky, avant d'en discuter. Cela a ramené le calme.

Dans ce calme revenu, on aurait dit que personne ne savait plus quoi dire, quand Ramon, notre amateur de polars, qui méprise nos « élucubrations théorisantes » et qui, jusque là, avait fumé en silence une pipe infecte, déclara avec assurance que notre phrase n'aurait jamais d'autre sens que celui qu'on serait assez malin pour lui trouver. Ce début m'avait plu. Mais ce n'était pas ce que je croyais : il continua en disant qu'il se faisait fort, c'étaient ses mots, de lui fabriquer un sens « à la façon de Raymond Roussel ». Il y eut un grand silence, parce que cela étonnait. Et il se mit à raconter, avec beaucoup de détails inutiles, une histoire qui promettait d'être longue, mais qu'on peut résumer ainsi : deux co-détenus ont en commun un projet secret dont ils ne peuvent s'entretenir qu'aux douches, « sous le couvert du bruit de l'eau » spécifiait-il. L'un d'eux a été Interdit de douche pour cause d'entérite, alors il fait passer un billet : « l'abdomen abolit l'ablution ». Son complice comprendra et, si le billet est intercepté, il restera énigmatique. Lancé, Ramon voulait continuer à improviser le reste de ce « roman carcéral » comme il disait mais il y eut des cris : on avait compris ! Pour du Raymond Roussel « c'était pas fortiche », et n'importe comment, il fallait bien en revenir aux « élucubrations théoriques ». On demanda donc à Ramon d'où la phrase avait-elle reçu ce sens ? Vexé, il remit sa

pipe dans sa bouche et sans l'ôter il dit entre ses dents : « du contexte ». Il y eut d'abord des protestations : Quel contexte ? Un contexte qui n'existe pas, qu'il a fallu fabriquer exprès, etc. Mais on finit par considérer, sinon admettre, qu'une phrase syntaxiquement correcte pouvait avoir besoin d'un contexte pour avoir un sens. J'avais bien l'impression que quelque chose clochait, comme tu verras, mais je ne savais pas encore quoi. Il ne me restait pour ainsi dire que l'envie de contredire, sans avoir rien de précis à dire.

Alors je me suis lancé, très imprudemment, en disant que les autorités carcérales, pour parler comme Ramon, pouvaient entreprendre de déchiffrer le billet, s'il tombait en leur possession. On me demandait : « comment ? ». J'avais déjà réfléchi pendant le long discours de Ramon. On fera, dis-je d'abord des hypothèses, que la phrase par exemple indique un rendez-vous, que si ablution est un nom de jour, ce sera « dimanche », (huit lettres sans répétition) on aura ainsi une clef. Et je soutins hardiment qu'à force de procéder ainsi, à condition de persévérer assez longtemps, on finirait nécessairement par tomber sur un sens. (En réalité, je ne le crois pas.) « Un sens, peut-être, cria quelqu'un, mais pas forcément le sens ». Il avait raison, mais dis-je, ce n'était pas la question : on cherche un sens, n'importe lequel. Je croyais m'en tirer ainsi, mais Vincent, le plus malin, posa la question ravageante : Et à quoi verra-t-on que c'est un sens ? Il y eut un assez long silence, parce qu'à première vue cette question avait l'air anodine. En réalité, elle annulait tout et nous ramenait au point de départ ! Quelqu'un cria : « Merde alors ! ».

J'ai oublié ce que j'ai dit pour ma défense : c'est probablement que je n'en suis pas fier. On avait beaucoup fumé et bu. Il me venait à ce moment-là, trop tard, une question : si une phrase tient son sens du contexte, d'où le contexte tire-t-il le sien ? Mais ceux qui prenaient le dernier métro étaient partis, on avait ouvert les fenêtres, le monde s'en allait avec la fumée...

Je t'ai résumé l'essentiel, sauf les plaisanteries de Théo, et les interventions d'Alex, toujours les mêmes : que ça n'avait aucune importance que les paroles aient ou non un sens, celui-ci, ou celui-là. Et quand on lui demandait si ce qu'il disait là avait un sens, il répondait : « Aucun ». Il ajoutait : « D'ailleurs la poésie... » Objection redoutable. Mais pas claire.

Une fois tout le monde parti, je n'avais aucune envie de dormir, ce qui est paradoxal, parce que pendant la réunion, vers la fin, j'avais eu quelques moments d'inattention somnolente. Et je me rappelais avoir vu pendant un de ces moments, comme une image de rêve, avec beaucoup de netteté, le dessin de Ferdinand de Saussure qui représente dans une ellipse le rapport du signifié au signifiant, rapport qui a d'abord l'air d'aller de soi, mais à condition de ne pas trop

vouloir savoir ce que c'est... Or ce qui était le plus net dans ma vision c'étaient les deux flèches qui sont de chaque côté de l'ellipse, comme les « supports » ou les « tenants » d'un écu. Dans le peu que j'ai lu, on ne parle pas de ces deux flèches. Elles sont, tu le sais, disposées en sens inverse, tête-bêche. Qu'est-ce que ça peut signifier ? Il y a beaucoup de signifiante, dans tout ça...

Pourquoi a-t-il dessiné ça ? Est-ce que ce double sens veut dire tout bêtement qu'on va du signifié au signifiant comme du signifiant au signifié ? Il semble clair que le « signifiant » détermine quelque chose : si je dis « Inexistence » ça détermine autre chose que « subordination » — je prends des mots de ce genre pour ne pas accrocher de référent. Mais je ne peux pas me servir du mot « signifié », parce que le mot « signifié » est un signifiant, forcément, et doit avoir un signifié à son tour, et ainsi de suite... Tu vois, à propos de l'ellipse, on est obligé de dire que de Sanssurre parlait là du signe et non du langage et pour le langage, ça ne colle pas. Les mots de la langue ne sont pas des signifiants de ce genre ; je reviendrai là-dessus. Ça a l'air capital.

Je prends un mauvais exemple, pour voir. Le « toit tranquille » de Valéry signifie « la mer ». Dans une métaphore les « signifiants » se remplacent les uns les autres, impossible donc de dire s'ils sont signifiants ou signifiés. Et si tout était métaphore ? Celui qui dit qu'il « appelle un chat un chat », il fait une fameuse métaphore, il me semble. Mais pour que le toit fasse métaphore, il faut tout le texte du *Cimetière Marin* et surtout le dernier vers, qui est là comme une voiture-balai pour ramasser les lecteurs en retard, qui n'auraient pas encore compris. Et dans tout ça la mer, c'est peut-être un référent. Vas-y voir. En tout cas on dirait non pas que sous un signifiant il y a un signifié, mais que sous un discours il y en a un autre, et donc, forcément — ça donne le vertige — une infinité. Réfléchis-y. L'infinité est impliquée...

Attends. On va quand même essayer quelque chose plus simple pour examiner le rapport du « signifiant » au sens. Si je dis : « Je n'aime pas le lait » comment saura-t-on que je ne parle pas du lait ? On me donne à admirer les vaches de Paulus Potter je réponds : « Je n'aime pas le lai (d/t) ». Je passerai peut-être pour un diseur de bons mots. Mais ce genre de difficultés est proposé tous les jours aux petits enfants. On leur fait faire des dictées où ils doivent choisir, sous peine qu'on leur compte une faute (et l'instituteur dit même que c'est une faute « d'orthographe », ce qui n'est pas malin !). Ce genre de difficulté est très fréquent (attends, tu ne sais pas où je veux en venir). On dit que les habitants de cette petite île des Shetland mangent leurs moutons parce qu'ils n'ont pas de ports. Dicte ça comme leçon de géographie économique... Je sais ce que tu vas dire, en tant que linguiste : Les enfants qui font ces fautes montrent

qu'ils possèdent la langue, ils ne font pas de fautes linguistiques. En tant que linguiste, on peut s'en foutre. Mais ce n'est pas ça que je veux montrer. Je veux montrer que le sens détermine le signifiant. Enfin ce qu'on appelle « signifiant » parce que c'est un sale tour qu'on a joué à de Saussure en utilisant ce mot en parlant du langage, s'il l'a utilisé, lui, en parlant du signe.

Tu vois si on gardait cette mauvaise nomenclature de signifiant et signifié, un linguiste dirait que c'est le signifiant qui détermine le signifié. Tu me demanderas pourquoi je dis ça. Parce que les linguistes ont des présupposés néo-positivistes. Le mot, c'est positif. Il est dans le lexique comme les corps simples sont dans la table de Dimitri Ivanovitch Mendeleïv. Leur devise, c'est « occupez-vous des mots, laissez le sens s'arranger tout seul ». C'est aussi la devise des poètes. Eh bien le sens, tu vois, en prose, s'occupe des mots. Ou alors, si celui qui parle du lai (t/d) a, en parlant, le sentiment peut-être confus de la présence d'un t ou d'un d, eh bien cela ne fait pas partie du mot parlé (du signifiant) mais de sa signification (du signifié ?). On est courageux, dans une lettre. Je ne dirais pas ça dans un congrès : on ne m'inviterait plus. Et les congrès, ça me plaît. A condition de ne pas assister aux séances.

Est-ce qu'il suffit de dire, comme Ramon, que le sens dépend du contexte ? Je ne crois pas. Il y a un piège : c'est que le contexte doit tirer son sens de quelque part, d'un autre contexte. Ça fait récurrence. Si ça n'enveloppe pas l'infini (qui est l'inenveloppable même), ça obligerait à intégrer une totalité qui n'existe pas en acte comme disait l'autre. Sauf dans la bibliothèque de Borges, mais justement elle n'existe pas.

Avant d'aller me coucher, je voudrais prévenir tes objections. Tu vas essayer de te foutre de mes exemples (lal-t/d ; por-t/c, et tous les autres que je pourrais invoquer) en les traitant d'accidents non significatifs, c'est-à-dire d'exceptions. Mais vous, linguistes, vous n'avez pas droit aux exceptions, seulement vos ancêtres les grammairiens. (Les fontainiers de Florence constataient des exceptions. Pas Torricelli.) Et puis ce ne sont pas des exceptions. Est-ce que tu n'a pas remarqué que, quand on lit un texte en langue étrangère, on comprend grâce au sens, des mots qu'on ne connaissait pas ? Ça a l'air différent, mais c'est la même chose. Et, pour généraliser encore, comment crois-tu que les enfants apprennent des mots nouveaux ? Tu vois mes exemples que tu crois (exactement que je crois que tu crois) particuliers révèlent bien quelque chose de général.

Je voulais finir ma lettre ce soir, mais il me reste des tas d'idées et pourquoi se presser ? Demain, il fera jour. Et puis ça ne rime à rien. Il n'y a pas de poste, demain. C'est Dimanche.

---

J'ai bien mal dormi. Il y a eu un tas de rêves. Dans l'un d'eux, je voyais une sorte de limace de mer, affreuse mixture de liparis et d'holothurie, qui changeait de couleur comme une pieuvre et vivait sous les galets. J'aurais voulu savoir, avec une ardente curiosité de naturaliste, s'il y en avait une ou plusieurs sous chaque galet, mais c'était tellement répugnant que je n'osais pas regarder. Ça me donnait envie de vomir. Au réveil j'ai compris que ça devait être le signifié. Ça m'a fait beaucoup rire et je me suis senti tout de suite beaucoup mieux.

Cette « analyse de rêve » un peu trop simple qui m'a fait penser à la psychanalyse, ce serait plutôt du Silberer que du Freud. Si tu ne sais pas qui est Silberer, je t'expliquerai, ce n'est pas essentiel. La psychanalyse, je ne voulais pas en parler, mais il le faut quand même, parce qu'on peut imaginer qu'un analysant rapporte d'un rêve, telle quelle, une phrase absurde comme : « l'abdomen abolit l'ablution » et qu'il lui trouve un sens grâce à l'analyse. Alors il faut bien en dire un mot.

Disons-nous — j'espère que la gravité de la question ne va pas t'échapper — que l'analysant va nous fournir toutes sortes d'associations et que cela va faire un contexte à la phrase absurde, exactement comme a fait Ramon ? La différence serait-elle seulement qu'en analyse le contexte n'est pas inventé arbitrairement ? Mais quel analyste oserait soutenir que Ramon l'a inventé arbitrairement ? Ça a bien dû lui venir de quelque part ! Une première différence, capitale, c'est que pour Ramon et pour les linguistes, à cause de leurs pré-supposés néo-positivistes, les signifiants ne sont pas mis en question en tant que tels. C'est le donné, ça ne se discute pas. Tandis que l'analyste ne fait pas une telle confiance au signifiant, c'est pour ça d'ailleurs qu'il ne parle que de cela. Mais pas à la façon du linguiste. (Ici, j'emploie le mot « signifiant » dans son sens banal et approximatif. C'est un mot commode. Mais je ne retire rien de ce que j'en disais hier.)

Dans « abdomen », l'analyste pensera, par exemple, qu'il y a peut-être « domaine », c'est à voir. Dans « abolit » il y a « bol », il y a « lit », etc. Et bien d'autres mots. Sans compter les « à-peu-près », qui peuvent jouer un rôle, et cela dans les langues que l'analysant connaît peu ou prou. S'il sait l'iranien, « bol » signifie le Zizi enfantin (bol-bol, c'est le rossignol). En espagnol, « bolo » peut désigner un chien à la queue coupée. Ça peut avoir du sens, ça ! Avec deux l, c'est un timbre, en italien. On peut continuer indéfiniment. Mais ces asso-

ciations sont les miennes. Je ne peux pas imaginer celles d'un analysé possible. Tu remarqueras cependant une ressemblance : la langue telle que la reçoit l'analyste, comme celle dont traite le linguiste, c'est d'abord la langue qui parle, sans qu'on s'arrête à ce qu'elle dit. Seulement le but de l'interprétation analytique, au contraire de l'étude linguistique, c'est justement de la faire dire. De lui faire dire ce qu'elle ne disait pas. Et ce qu'elle disait d'emblée, l'analyste s'en méfie au maximum. Le linguiste, lui s'en fout, dirait Isaure.

Lacan, autrefois, avait mis en avant une distinction de ce genre. Il opposait « parole pleine » à « parole vide ». Il y a renoncé. En tout cas, il n'en parle plus. Forcément, si c'est dans la parole vide, celle qui « parle », que ça se joue, en ce qui concerne le signifiant, tandis que la parole pleine, elle « dit ». L'analyste pourrait penser que c'est la sienne. Mais le disant, il court un risque... laissons ça pour une autre fois... Je me demande en ce moment si Isaure ne voulait pas privilégier ce que dit la parole, aux dépens de la façon dont elle parle. Elle m'a dit un jour le nom de son analyste (Je ne te le dirai pas, c'est juré, mais je peux bien te préciser, sans indiscretion, que ce n'est pas Lacan). En tout cas tu vois où on pourrait tracer la ligne (à la fois de séparation et de pente commune) entre psychanalyse et linguistique. Ne n'inquiète pas de cette digression, mon intention est de revenir à la linguistique, après un petit détour.

Il y a dans Freud une phrase qui tire tout son intérêt d'un signifiant qui y manque. C'est le fameux « alliquis », fameux chez les freudiens. De plus c'est un mot inutile qu'on peut parfaitement supprimer sans que ça change le sens, lequel est complet et satisfaisant sans lui. Il ne manque pas comme signifiant, mais comme dactyle, uniquement pour des raisons de prosodie. Il s'agit en effet du vers 625 du chant IV de l'Enéide. Ce qui est signifiant ce n'est pas lui, c'est son manque. Il n'est même pas sous-entendu. Il est tombé, comme ça. Histoire sans aucun intérêt linguistique !

Il faudra peut-être que tu te reportes au texte de Freud. C'est tout à fait au début de *Psychopathologie de Vie Quotidienne*, tu y verras que ce signifiant, à la fois absent et insignifiant, apporte du fait de son manque, quelque chose de très important, comme sens, dans les problèmes biographiques de celui qui l'avait omis. Celui-ci pour n'avoir pas laissé parler cet alliquis a été obligé d'entendre ce que ça disait. Ça ferait plaisir à Isaure de constater que ce que ça disait précisément, le Monsieur en question ne pouvait guère s'en foutre, comme il l'aurait bien pu des malheurs de Didon, la Reine de Carthage, dont personne ne se soucie. Mais le mot « alliquis », qu'on n'aurait même pas soupçonné, s'il n'avait pas pris la fuite, il est innocent. Ce sont d'autres signifiants, des homonymes partiels, qui ont fait le coup. Comment la linguistique s'y reconnaîtrait-elle ? Ce qui compte, c'est primo que le signifiant, il n'y est pas. Deuxième-



ment, on pouvait très bien s'en passer. Et tertio, c'est pas lui ! Qui dit mieux ? Voilà un schéma de roman policier pour Ramon. Il dira peut-être que c'est trop facile. Mais il sera très flatté si on le lui demande.

A sa naissance, la psychanalyse — elle n'avait pas encore de plumes — avait déjà le projet de trouver le sens de l'insensé. Il y avait le latent et le manifeste (pour Breuer, le latent, c'était l'oublié) et le latent devait se transformer en manifeste, comme le Zuldersee en polder. Mais à quoi reconnaît-on la validité, ou l'intérêt de ces grands travaux ? Le rêve ne fournit-il pas déjà du manifeste ? Le latent, on n'en sait rien. On ne travaille que sur du manifeste. Mais le manifeste peut être menteur, quand il n'est pas insensé. Et il ne suffit pas d'obtenir un sens, ce serait trop facile. Il faut que ce soit le vrai. Ce vrai, à quoi le reconnaît-on ? Au fait que l'analysant ne peut pas s'en foutre ? C'est le cas avec « Aliquis », et dans tous les rêves de la Traumdeutung. Isaure aurait-elle raison ?

Tiens, examine avec moi le cas princeps, celui d'Œdipe. Il a brillamment trouvé le sens de la devinette que lui proposait le Sphinx. Tous les commentateurs de Sophocle pensent que c'est un exploit qui prouvait son intelligence, tous sauf André Gide. Pour Gide ça prouverait plutôt sa connerie : il aurait répondu comme ça, sans comprendre la question, parce que « l'homme », c'est une bonne réponse en toute circonstance, une profession de foi humaniste ! Cette devinette pour petits enfants, Œdipe, malheur ! y a trouvé le trône, Jocaste et ce qui s'en est suivi, quand ça a pris un sens vraiment pour lui, et qu'il ne pouvait plus s'en foutre. Œdipe me fait penser à Landru. Le curé qui l'accompagnait à l'échafaud lui avait demandé, comme le Sphinx : « Landru, Dieu existe-t-il ? » — Monsieur le curé, répondit Landru, vous n'êtes pas sérieux. Je vais mourir, et vous me posez des devinettes ! » Etait-ce bien sérieux de poser une devinette à Œdipe au moment où, sans le savoir, il revenait dans son pays natal ? Œdipe, on peut dire que les oracles et les énigmes, ça ne lui a pas réussi. Gare à qui prendrait les analystes pour des sphinx ou des oracles ! Cependant, quand quelqu'un parle, ça cache toujours ce qu'il dit. Le signifiant fonctionne comme une énigme, et on n'aperçoit la vérité que dans le malentendu.

Encore un exemple pour vérifier : l'hystérique de Freud, la boiteuse, celle qui n'était pas « sur un pied d'égalité » (encore une histoire de pieds, comme celle d'Œdipe) elle n'essayait pas de s'exprimer en langage codé. Elle ne posait pas une énigme à Freud. On dit ça quelquefois. Mais garde-toi de le croire. Elle ne parlait pas par métaphore, l'auteur de la métaphore, c'est Freud. Son désir à elle était de ne pas savoir, de barrer le sens qui la menaçait. Si elle avait été voir un neurologue avec sa jambe énigme, elle aurait reçu une « bonne » réponse, comme celle d'Œdipe : sclérotique, arthrose,

artérite, parésie, etc. Le curé de Landru lui aurait dit que Dieu existe, qu'il guérit les malades et même ressuscite les morts. Tu vois, on parle en remplaçant une parole bête par une parole stupide. Ce que la bolterie de sa malade révèle à Freud, ce n'est pas ce qu'elle veut lui cacher, comme le sphinx, c'est ce qu'elle veut se cacher. Nous sommes tous des hystériques de Freud, nous boltons, sur un pied d'inégalité, un pied dans le malentendu, l'autre sur le chemin du sens. Comment parler comme il faut du signifiant si on ne sait pas cela d'abord ?

Je me rends bien compte que j'ai beaucoup dérivé. Le problème du sens, tel qu'il était posé au départ, était déjà assez compliqué, du point de vue de la linguistique, qui pourtant ne se soucie pas de faire une distinction selon qu'on peut s'en foutre ou non. Isaure m'a embrouillé. Il faudrait revenir en arrière, et se demander si la linguistique est à même de parler d'un sens sans intérêt, celui que peut avoir une phrase de la Guerre des Gaules ou du Code Napoléon. Si même dans ce cas on n'est pas obligé de compter avec un contexte interminable, si les linguistes ne ressemblent pas aux conchyologues, qui se sont arrangés pour éviter les problèmes des zoologistes et des physiologistes. Bon, je ne reviendrai plus à la psychanalyse. Ou peut-être j'y reviendrai, je ne peux rien promettre. Je n'ai pas de plan. Je me laisse aller aux suggestions de mon Inconscient. Je t'écris une lettre. Pour écrire un article, il faut refouler. Aujourd'hui, un chercheur est même obligé de refouler avant de commencer, autrement on lui refuse une place de chercheur, et un chercheur, ce qu'il doit chercher c'est d'abord une place. Moi, je ne sais même pas si je fais une recherche. Il faudrait traiter ce que j'écris avec des méthodes de refoulement féroces, pour voir s'il peut en rester quelque chose. La vérité, dans les sciences, est fondée sur le refoulement.

Dans les phrases décousues qui me venaient sans se laisser attraper il y avait, bizarrement, le nom d'Anaxagore. C'est très étonnant, parce qu'Anaxagore, je n'y pense pas souvent ! Mais tu dois savoir qui c'est, puisqu'il a fondé la phonétique. C'est vrai que la phonétique les linguistes ne veulent plus en entendre parler, mais pas depuis si longtemps et Anaxagore vivait il y a vingt cinq siècles. Je t'en parlerai tout à l'heure, parce qu'à l'instant il me revient une autre de ces rêveries que j'avais oubliées. C'est le manque de sommeil qui me vaut ces moments bizarres qui me font comprendre pourquoi les poètes veillaient jusqu'au petit matin pour qu'il leur vienne quelque chose... Dans cette rêverie il y avait une sorte d'instrument d'optique, ou de jouet d'enfant, une boîte avec de petites trous qui étaient chacun comme le sommet d'un cône, et les bases circulaires de tous ces cônes se recoupaient sur le fond de la boîte, comme des rosaces. En regardant par un trou, on apercevait le champ

circulaire correspondant, mais on emplétait en même temps sur les champs des trous voisins. Je comprenais ce que ça voulait dire. Tu prends un « signifiant », n'importe lequel, ça marche pour tous, et bien il a un champ commun avec d'autres signifiants (mais on ne peut pas parler de proximité, comme dans ma boîte). Il faut un exemple pour que tu comprennes. Le mot « dérober » a quelque chose de commun (j'appelle ça un champ, parce que le mot « signifié » me fait chier) avec le verbe « voler ». Mais il a une autre partie de son champ qui recouvre une partie du champ de dissimuler. Par exemple, si je dis « je lui ai dérobé mon plan » ce n'est pas le même champ que dans « je lui ai dérobé son plan ». Si je dis « je me suis volé moi-même », je ne peux remplacer « volé » ni par « dérobé » ni par « dissimulé ». C'est un autre champ. Et le linguiste peut bien dire quelque chose de vague et de général sur ce phénomène, mais c'est le sujet parlant, et même le plus naïf, qui sait dans chaque cas ce qu'il peut dire. Il y a des règles précises et très utiles comme : attendez que le feu soit au vert. Mais il y a des règles stupides comme « ne t'enrhume pas » qui ne sont que des souhaits déguisés. Eh bien les linguistes peuvent nous souhaiter de faire les substitutions correctes, mais le sujet parlant seul dispose pour les faire d'une compétence que le linguiste n'a pas en tant que linguiste. Il l'a naturellement, en tant que sujet parlant, comme tout le monde. Il dira qu'en tant que linguiste il ne l'a pas encore. Je propose de dire, primo, que la linguistique ne l'aura que quand elle sera capable de le faire vraiment acception du sens, secundo que si elle fait acception du sens, elle ne sera plus la science positive du langage. Cela, je n'en suis pas sûr, c'est même ce que je voudrais bien savoir. Vois si tu peux m'aider. Je ne sais encore en linguistique que le peu que tu as commencé à m'apprendre et je n'ai jusqu'ici lu que de Saussure, ou presque.

Pourquoi, d'après toi le système signifiant/signifié, avec ou sans flèches, ça colle si mal avec le langage alors que ça convient pour les signes ? Puisque tu n'es pas là, je vais essayer de répondre. C'est que le signifié, c'est tout simplement le langage. Le signifiant c'est, par exemple, un disque rouge barré de blanc. Il y a du code, là, mais ce n'est pas le code qui fait le langage, on n'est plus dans la linguistique mais dans la théorie de la communication ; c'est pas pareil. Mais le signifié du disque qu'est-ce que c'est ? des paroles ; « sens interdit ». Sur cette page, ces mots n'interdisent rien. Mais si on manque de disque, me diras-tu, on peut mettre un écriteau où il y aura écrit : SENS INTERDIT. Alors ça deviendra un signe ? Parfaitement. Ce qu'on aura perdu, serait-ce alors le signifié ? Ces mots « sens interdit » sur cette page on peut s'en foutre, dirait Isaure. A un croisement, sur un poteau, non. Est-ce que ça veut dire qu'ils ont « plus de sens » ? Sûrement pas. Je me sens un peu embrouillé...

Tu vois, on pourrait imiter Magritte, peindre avec tout le soin amoureux du douanier Rousseau un disque rouge barré de blanc, et mettre comme titre : Ce sens n'est pas Interdit. Magritte, lui, il a mis : « ceci n'est pas une pipe », après avoir peint une pipe avec le même amour. Ça va tellement de soi que les gens ont un choc. Ils se disent qu'il n'y a pas de doute, c'est bien une pipe, mais qu'avec les surréalistes il faut s'attendre à tout. Ce que je voudrais c'est qu'un jour de grand froid, un clochard, les poches pleines de mégots, entre pour se chauffer, écoute la discussion sur la pipe et demande : « Où elle est la pipe ? » Tu vois, une parole pleine ! Pour faire plaisir à Isaure. Il s'en irait en disant « On m'a couillonné. Pour une pipe, faudra voir ailleurs ». La parole est pleine quand elle parle de quelque chose. Quand elle parle du langage, gare aux embrouilles. A sa façon, le tableau de Magritte parle du langage, avec esprit.

Pour sortir des embrouilles, voici la digression promise sur Anaxagore. Tu peux lire, c'est reposant, ça n'est barbant que chez les historiens de la philosophie présocratique. Autrement, c'est intéressant, et si jamais le sens vient du contexte, et si le contexte lui-même a besoin d'un autre contexte pour avoir un sens, ce qui forcément implique une totalité du discours, de quel droit on exclurait Anaxagore du discours universel ? C'est lui le premier qui a eu des idées claires sur ce que c'est que parler pour ne rien dire, ce qui d'après Isaure, et elle a sans doute raison, est l'objet propre de la linguistique. Là, j'anticipe. Tu vas voir.

Petit détail, pour situer Anaxagore, suffit de savoir qu'il est mort aux environs de l'année où Platon est né. Il appartient à la génération perdue. Socrate aurait très bien pu le rencontrer, mais dans sa jeunesse. En fait il ne le connaissait que par la lecture de ses écrits, c'est lui qui le dit (enfin, c'est Platon) dans le Phédon. Je n'ai pas de Phédon ici, mais je me souviens qu'au moment où Socrate se met à parler d'Anaxagore, sa phrase commence par « akousas », c'est-à-dire : « Comme j'entendais (lire de l'Anaxagore) ». Socrate à ce moment-là est en prison, le soleil est déjà bas sur l'horizon, il va bientôt boire la ciguë, comme un grand.

C'est alors qu'il parle d'Anaxagore. Les philosophes n'y voient pas malice. Mais Platon et ses lecteurs savaient bien, eux, qu'Anaxagore avait été condamné à mort, et comme Socrate, pour crime d'impiété. Seulement lui, il avait fait la belle. Il était en cavale, n'ayant pas la confiance que Socrate avait dans la justice de son pays. Attends que je regarde dans le dictionnaire. Bon, son pays à lui c'était Clazomènes, en Ionie, sûrement. C'était lui le plus imple des deux, car Socrate, pieusement, pensait que sa condamnation était juste, il mourait par discipline librement consentie et par pur civisme. Anaxagore était bien plus moderne que ça, et il est beaucoup moins responsable de tous nos emmerdements. Car nous l'avons payée cher, et nous la

payons encore, la vertu de Socrate. Anaxagore a fondé une science positive — c'est moderne ça, non ? Socrate n'a rien fondé de ce genre, c'était un réac. Un Intégriste de la vertu civique. Platon voudrait nous faire croire que Socrate est mort en martyr du Bien, tandis que l'autre, Anaxagore, était un jeanfoutre d'intellectuel sans principes. Ne crois pas que je m'écarte de la linguistique. On y arrive.

C'est dans les pays ioniens, dans les îles de la mer Egée qu'il faut chercher la naissance de la science telle que nous la connaissons. Une autre origine est en Sicile, là ce sont les matheux, de Pythagore à Archimède, mais comme Pythagore venait de Samos, tout vient d'Ionie en fin de compte.

En Ionie, c'étaient des matérialistes. Quand Anaxagore disait que c'était l'intelligence qui mettait tout en ordre, Socrate avait applaudi en bon idéaliste, mais par erreur : pour Anaxagore l'intelligence était une matière assez subtile pour faire la liaison entre les autres substances moins fluides. La théorie linguistique d'Anaxagore va te paraître un peu simple : C'est le souffle (le souffle pour lui c'est quelque chose comme l'intelligence) qui en passant par les diverses configurations de l'appareil phonateur, ou phonatoire, comment dit-on ? — produit les différents bruits dont la parole est faite. Et voilà. Les grandes idées ont souvent des débuts modestes. Pour l'époque, c'était une idée révolutionnaire, bien faite pour indigner Socrate. Pense que tout le monde lisait encore l'Illiade, et dans l'Illiade ce sont les mots eux-mêmes, comme des petits moutons, qui s'échappent de l'enclos des dents.

Bien entendu, la linguistique s'est dégagée de la phonétique et a répudié Anaxagore. Mais la phonétique a continué. Elle a même des applications. Hier encore, nos hommes politiques, pour peu qu'ils eussent l'espoir d'être ministres, prenaient des leçons de prononssiâssion. Autrefois, ça se voit dans Hamlet, ils prenaient des leçons de calligraphie, les machines à écrire n'étaient pas inventées. C'est la même chose. Qui sait ce que l'avenir nous réserve. Les épistémologues n'ont pas beaucoup d'estime pour le matérialisme mécaniste, donc pour Anaxagore. N'empêche que la science a commencé par là, et non pas par les idées de Platon.

Bon, je me suis un peu éloigné. Les conceptions d'Anaxagore, Socrate les trouve ridicules. On ne parle pas pour produire des sons, on produit des sons pour parler, dit-il... Je serais assez d'accord, bien sûr. Mais tout de suite il jette le cochonnet beaucoup trop loin, malheureusement pour les générations suivantes et il dit qu'on ne parle qu'en vue du Bien ! Ça, moi, je l'appellerai l'optimisme du sens ! S'il avait eu un tout petit peu plus d'esprit scientifique (ça lui aurait rendu service, et à nous aussi) il se serait aperçu que le Mal peut avoir autant de sens que le Bien, et même, à mon avis, plutôt plus. Je sais, je sais, pour lui le Mal n'avait pas de sens, et

même il n'existait pas, sinon par erreur : nul ne fait le mal pour le mal, on se trompe, on croit que c'est le Bien ! Soit. Mais alors comment sait-il que les Onze, qui l'ont condamné, ne se sont pas trompés ? Curieux qu'un Socrate, avec la réputation qu'il avait, ait si peu d'esprit critique ! La science d'Anaxagore, et ça se vérifiait dans les faits, laissait aux hommes plus de liberté. S'il avait compris, il aurait peut-être pris la route de Mégare, où on ne s'égarait pas.

Bien entendu, j'en conviens, il manque quelque chose à la doctrine d'Anaxagore. Elle a un trou, par où sont venus tous nos ennuls. Si on doit y voir clair, la ciguë, on nous la présentera au nom du Bien ou au nom du matérialisme mécaniste ? C'est la faute à Socrate ou la faute à Anaxagore ? Ah ! Je m'énerve. Je vais fumer une pipe sur le balcon.

Je viens de me relire. Ne montre surtout cette lettre à personne. Un désaccord entre Socrate et Anaxagore, en quoi ça peut nous intéresser aujourd'hui ? Surtout que la parenthèse se ferme ; on a rejoint enfin Anaxagore. Relis *Toast Funèbre*, de Mallarmé : les mots ne sont que des vibrations, et il n'y a pas d'âme (de spectre futur). Mallarmé est peut-être notre meilleur linguiste. C'est le sens dit-il qui nous cache ces vérités. Il nous dit, en effet, que le trésor de la langue est sous le sens... Socrate, en mettant en avant le Bien, contre la science, ne se doutait pas qu'un peu plus loin, vers le sud-est, il y en avait qui avaient une tout autre conception du langage, des inspirés qui recevaient le verbe, cinq sur cinq, en direct, dans le silence du désert, et ils se rasèrent le crâne pour améliorer la réception. Ils ne se souciaient ni de la phonétique d'Anaxagore ni de la vertu de Socrate. Mais le Bien, ils ont dit qu'ils connaissaient, ils l'avaient rencontré. Ça a changé beaucoup de choses. C'est pour ça que nous avons au complet les textes de Platon. Tandis que les autres, ceux d'Anaxagore, d'Anaximandre des deux Anaximène, tu vois, les générations perdues, et même de Pythagore et d'Archimède, on n'en a tout au plus que des débris. Et nous n'aurions même pas ceux de Galilée, s'il n'y avait pas eu alors un autre moyen de les reproduire que le zèle des copistes dans les couvents. Du point de vue de la critique externe, c'est suffisant comme preuve : que Socrate était un réac...

Tu comprends, c'est embarrassant, parce que l'esprit scientifique d'Anaxagore, je suis pour. Mais Isaure n'a pas tort : quand on parle c'est pour dire quoi ? Et Socrate en profite pour me glisser la réponse la plus réac., qui nous embrouille depuis une vingtaine de siècles : c'est en vue du Bien.

Ne crois pas que ce soit fini. Tiens je viens de lire quelque chose dans le dernier *Times Literary Supplement*. N° 3, 911, 25 Fév. 1977,



p. 216 : « ... all textual meaning has to be constructed (...) all construction requires choice and (...) all choice involves ethical values ». Tu vois, cette théorie du sens, combien elle est Socratique ! Je suis sûr, sans le connaître, que l'auteur E.D. Hirsche Jr. pense bien. Il n'a pas ajouté : « And ethical values presuppose God », parce que ça va de soi. Tu vois, si je n'arrivais pas à voir les valeurs éthiques qui me permettaient de choisir entre « laid » et « laid », ou entre « ports » et « porcs » c'est parce que je suis abandonné de Dieu. Ou alors c'est que Dieu a dit : jouez avec le signifiant, mes enfants, ne touchez pas au sens, je me le réserve.

Comme tu n'es peut-être pas encore persuadée du caractère réac. de la pensée socratique je vais faire une autre digression qui te convaincra en en appelant à tes positions féministes. Je suis sûr que la linguistique a raison contre tous les Socrates, mais c'est très important de savoir comment et en quoi elle a raison : C'est qu'elle cherche à formuler la science d'un langage qui — et là c'est un esclave phrygien qui s'en est aperçu le premier à ce qu'on dit — parle selon les mêmes règles. quoi qu'il ait à dire, sur le Bien ou sur le Mal. Soit. Mais cela ne règle pas la question, pour peu qu'on se demande (même quand on se propose de constituer la science d'un langage qui ne se modifie en rien selon les valeurs qu'il véhicule impassiblement) si cette science est possible, ou en tout cas complète, sans faire acception du sens étant certain qu'il joue un rôle, comme tu as vu, dans le fonctionnement formel même de la parole. Les questions se présentent comme ça parce que je n'ai pas voulu du tapis volant de la psychanalyse, qui nous emporterait dans un paysage plus riant. Mais la psychanalyse et la linguistique sont comme deux voisins qui se rencontrent tout le temps sur le même palier, et n'ont rien à se dire.

Bon. Voici la digression annoncée. J'ai eu un professeur de grec inoubliable. Il était Irlandais, c'était un ancien curé qui s'était converti au paganisme, ou plus exactement à la mythologie. Il avait été recruté comme professeur d'anglais, mais il ne s'intéressait vraiment qu'aux Grecs. Dans les classes d'anglais, on ne travaillait jamais que sur des textes qui se rapportaient à l'antiquité grecque. Il nous a même dit une fois que De Quincey était le plus grand écrivain anglais, parce qu'il savait parfaitement le grec. Je te jure.

Je me rappelle la classe de grec où il faisait ses adieux à Andromaque, on traduisait l'Illade, et il avait réussi à se faire prendre pour Hector. Ça me faisait de l'effet, à cause de mon nom à moi. Il se gonflait de phallocratisme, avec un orgueil démesuré, sans aucune pitié pour sa future veuve. Il lui faisait sentir son infériorité de femme avec un sadisme inimitable : A lui la mort glorieuse et la gloire éternelle, à elle l'esclavage sordide chez les Grecs, et le métier à tisser. Plus tard, chez les Grecs, quelqu'un parfois la

désignerait à un visiteur : tu vois cette misérable esclave ? C'était l'épouse du grand Hector. Ainsi même cette maigre consolation, ce reflet misérable de sa vie perdue, elle ne les devrait encore qu'à son mari. Je cite de mémoire, je n'ai jamais relu l'Illade, mais les leçons de l'Irlandais sont inoubliables.

Tiens il me revient à l'instant que dans la classe d'anglais j'avaux traduit « the ringing plains of Troy » par « les plaines qui entourent Troie ». Horrible contre-sens. Notre Irlandais, exprès pour moi seul, s'était mis à imiter, avec des bing et des bang, le fracas des armures et des boucliers, tous en bronze de cloche, pour m'inculquer le sens de « ringing ». On ne peut pas oublier des choses comme ça. Quelle pédagogie !

Tu te demandes peut-être pourquoi je raconte ça. C'est pour te montrer combien Socrate est plus réactionnaire qu'Anaxagore. Un Français qui lit le Phédon aujourd'hui, il ne fait aucun rapprochement avec l'Illade. Mais les Grecs en faisaient, forcément. Hector est le parangon de la vertu ancienne, il a tout, naissance, courage, force, cruauté, faveur des Dieux et gloire immortelle après sa mort. Pour les Grecs qui vivaient sur la côte d'Asie, comme Anaxagore, l'Illade était devenue du vent, au sens propre : le souffle (aer, remarque, pas pneuma) passant par les organes phonatoires de l'aède faisait exister le poème. On pourrait dire : dès qu'apparaît le souci de la vérité scientifique, les autres valeurs se cachent. Du moins il y a des gens, comme Anaxagore, qui le croient. Mais le Bien de Socrate, c'est autre chose, c'est la forme abâtardie de la vertu, c'est-à-dire de l'excellence, ce n'est pas un concept métaphysique, c'est un mythe ethnographique ! Le Bien de Socrate c'est de mourir pour l'Etat, au temps des cités. L'excellence, pour Hector, c'était d'aller se faire tuer hors des murs, au temps des citadelles, dans la plaine retentissante (the ringing plain).

Tu ne vois pas où je veux en venir ? Mais à ceci que Socrate copie Hector, quand il va à une mort glorieuse acceptée d'avance, et il fait à Xanthippe, d'une façon clownesque, exactement les mêmes adieux qu'Hector à Andromaque. Lui non plus, ce qui s'est joué une fois comme tragédie, il ne peut pas le répéter, sinon comme clownerie. Les Grecs en avaient peut-être ras le bol, des adieux d'Hector, ils avaient assez pleuré sur le sort d'Andromaque. Ils voulaient maintenant rire un peu. Et tandis qu'Andromaque peut encore nous tirer des larmes, Xanthippe fait rigoler tout le monde depuis des siècles. Tu vois si la phalocratie a fait des progrès, d'Hector à Socrate. C'est affreux. Il faut réhabiliter Xanthippe. Propose ça à ton groupe féministe. En tout cas sois sûre que les Grecs, quand on faisait une lecture publique du Phédon (où certainement les femmes n'étaient pas admises), ne s'intéressaient pas tellement à la question de

**l'immortalité de l'âme : ce n'était qu'un prétexte pour faire allusion à bien d'autres questions plus intéressantes.**

**Hector et Socrate vont à la mort au nom des valeurs. Anaxagore, qui a entrevu la nature de la vérité scientifique, sait que la mort il ne risque pas d'y échapper, et que ce n'est pas la peine de sacrifier sa vie présente pour se préparer à une vie future plus reluisante. C'est pour cela qu'il s'est évadé. Tout ça n'a peut-être pas grand chose à voir avec ce qu'on appelle, d'habitude, l'histoire. Ce ne sont pas des événements, c'est le contexte de notre discours. Tu devines que j'ai un faible pour Anaxagore, une méfiance à l'égard de Socrate, mais il ne s'agit pas du passé. C'est comme ça tout le temps. Tiens. Galilée, il continue Anaxagore, et le rôle de Socrate est très bien joué par Descartes. Descartes a peur d'être condamné par le Pape, s'il suit Galilée. Il prend même la fuite par provision. Lui, comme il est géomètre, il excipe de la notion géométrique de relativité du mouvement : ainsi que ce soit la terre qui tourne ou le reste du monde, ça revient au même. Copernic et Ptolémée disent la même chose. Le Pape peut être content. Seulement si ça peut marcher en géométrie, en physique c'est débile : la matière devient l'étendue (adieu le vide, adieu la masse). Il pique quelques formules aux physiciens — mais là où on ne risque rien. Par exemple, en bon géomètre, il retranscrit en sinus la formule de la réfraction de Kepler, on ne va pas le brûler à cause de cette loi de la réfraction ! Le monde devient une imagination de géomètre, garantie par Dieu. La théologie est mise au commandement, les « valeurs » sont sauvées. Il a eu le plus grand succès parce que tout le monde — sauf les plus retardataires — voulait être débarrassé de la scolastique, sans se brouiller avec Rome. Les historiens de la philosophie falsifient ; fols s'y fient. Et puis, non, ce n'est pas de l'histoire, la même chose se reproduit continuellement. Même Freud est une espèce d'Anaxagore. Il y aura des Socrate en temps utile. Tu verras. D'ailleurs tu as vu le passage du T.L.S. Ça promet.**

**J'ai perdu un peu trop la linguistique de vue. On va y revenir. Il y a déjà un moment que je voulais parler des échecs. C'est de Saussure, le premier, je crois, qui a songé à les prendre pour exemple ou modèle, mais il n'a pas poussé les choses jusqu'à poser la question du sens. Aux échecs le sens ne peut pas renvoyer à l'extérieur du jeu. Le sens d'une phrase au contraire on dirait qu'il peut très bien renvoyer à l'extérieur. Mais est-ce vrai ? A quoi tient cette différence ? Au fait que les échecs ne sont pas capables de métaphore ? Ou au fait qu'ils ont leur fin en eux-mêmes ? Enfin on va essayer.**

**La théorie des échecs est bien plus facile que celle d'une langue. D'abord elle est plus simple, les éléments sont en tout petit nombre, et puis il n'y a pas de possibilité d'équivoques ni de calembours.**

On peut traiter les pièces comme des signifiants, et d'autant mieux qu'elles n'ont pas de signifié du tout. Il suffit qu'elles soient identifiables, exactement comme les mots : une tour est identifiée comme tour, et non pas comme cette tour. Ça, ça colle très bien. Chaque pièce est définie par sa marche, c'est-à-dire par des règles ; ça, ça empêche de distinguer le vocabulaire de la syntaxe, on dirait. Si on respecte les règles, on joue « correctement » un peu comme la phrase : « l'abdomen abolit l'ablution » était syntaxiquement correcte. Mais il se peut, et là on voit bien la ressemblance, qu'un coup « correct » de ce genre n'ait aucun sens aux yeux d'un joueur compétent, qu'il soit « absurde ». Alors qu'est-ce que c'est qu'un coup qui a un sens ? La réponse est beaucoup plus facile qu'en linguistique, c'est ce qui peut faire l'intérêt, et en même temps l'insuffisance de cette comparaison.

On joue pour gagner, en respectant les règles, sans quoi il n'y aurait pas de jeu, mais pas simplement pour respecter les règles. Il n'y a ni expression d'une pensée, ni communication. La constellation des pièces sur l'échiquier n'est pas un message. Si, dans certains tournois, les joueurs sont à des tables séparées, ce qui oblige à transporter les coups de l'une à l'autre, ça ne change rien : il y a un état de la partie, une disposition des pièces que les deux joueurs voient aussi bien l'un que l'autre, et je crois bien que c'est exactement comme cela qu'il fait comprendre aussi la position de deux interlocuteurs devant une phrase, que celle-ci ait été prononcée par l'un ou par l'autre. Tu vois, la comparaison a quand même un sens. Ce que les deux joueurs ne voient pas aussi bien l'un que l'autre, c'est ce qui n'est pas sur l'échiquier, mais dont on peut dire cependant quand même que ça y est : les combinaisons possibles dans la suite. Eh bien, évidemment, c'est là le sens, aux échecs. Si je me demande quel est le sens du coup que vient de jouer mon adversaire, il se peut, si je suis un mauvais joueur, ou un débutant, que j'essaie de deviner ce qu'il pense. On peut faire ça au poker, mais pas aux échecs : ce qu'il pense n'a aucune importance. Ce n'est pas la peine de s'en préoccuper. L'échiquier étale toutes les possibilités auxquelles lui — et moi tout autant — nous pouvons « penser ». Il est vrai qu'il y a trop de possibilités, personne n'arrive à les voir toutes. Sans cela les parties seraient toujours nulles. L'inconscient joue un rôle important mais, comme dans les sciences, il est refoulé. Bien entendu cela est possible parce que les joueurs disposent du langage, même s'ils ne disent rien. Cette remarque complique singulièrement notre comparaison, mais je vais la laisser de côté pour pouvoir continuer.

Disons-nous, ça c'est délicat, que chaque coup a un sens (la totalité des combinaisons qu'il rend possibles) ou bien qu'il peut avoir plusieurs sens ? Si au coup suivant mon adversaire réfute le coup que je viens de jouer, est-ce que ça ne veut pas dire qu'il lui trouve un autre sens que celui que je lui donnais ? Je crois qu'on

pourrait se tirer de cette difficulté, et je ne veux pas t'ennuyer en poussant les choses trop loin. (C'est un point délicat, quelque chose comme la subjectivité du sens... Il faudrait une autre lettre.)

Venons-en à la question : est-ce que la façon dont je lis un sens dans la constellation des pièces est comparable à la façon dont je trouve un sens à une certaine disposition de signifiants ? La question m'embarrasse, je n'arrive pas à énoncer clairement la différence, et il me semble qu'il y en a sûrement une. Ici, je compte sur tes critiques.

Mais voilà ce que je voulais amener, ma marote, tu vas voir. Supposons un problème d'échecs avec une faute d'impression ; je démontre qu'il n'y a pas de solution, mais que si l'on met un pion là où le diagramme plaçait un fou, ça ferait un très élégant problème. Ou alors je propose un problème-devinette : dans le diagramme une case porte un point d'interrogation. Question : que faut-il y mettre, quelle pièce, et de quelle couleur, pour que ce soit un problème ? Ça peut être très difficile, mais c'est possible. Alors, vois l'importance de la chose, est-ce comme ça que le sens détermine le signifiant ? L'ensemble peut-il déterminer les éléments ? Et « l'ensemble », quand il s'agit de langage, c'est autrement étendu qu'aux échecs !

Alors, les échecs ça ne nous a rien appris ? Si, ça confirme qu'il peut y avoir une question du sens qui n'a rien à voir avec la valeur. Ne va pas croire que tu rétablis les *ethical values* en disant qu'on joue pour gagner ! Parce qu'alors la valeur sera partout, il y aura une éthique de l'algèbre : trouver les racines de l'équation !

Tu vas peut-être me dire que je me contredis : tantôt je me laisse séduire par Socrate, ou par Isaure, et je cherche le sens « dont on ne peut pas se foutre », tantôt je cherche au contraire un sens qui n'a aucune valeur pour prouver qu'il est nécessaire d'en faire acception même dans les problèmes formels de la linguistique ! Mais ce n'est peut-être pas une contradiction. Malheureusement, car la contradiction c'est euristique. Ou bien alors c'est que, malgré moi, je marche avec un pied dans la linguistique, l'autre dans la psychanalyse. Quand l'analysant parle, ce qu'il dit a un sens. Mais l'analyste peut y en trouver un autre, et il faut que l'analysant s'aperçoive qu'il ne peut pas s'en foutre, pour être sûr qu'on ne lui vole pas son argent. Tu vois j'ai tort d'avoir supposé que les phrases ont un sens : ce que les échecs viennent de me révéler, c'est qu'elles sont capables de sens, de divers sens s'il y a lieu. Et les échecs comme l'analyse montrent qu'il y a des sens « plus forts » que d'autres. C'est pour ça que j'ai eu l'impression, je le comprends maintenant, que Ramon disait quelque chose quand il a dit que la phrase n'aurait jamais que le sens qu'on serait assez malin pour lui trouver. Je ne savais pas encore qu'il allait simplement fabriquer un contexte quelconque. Remarque, d'autre part, que c'est très difficile de faire des farces aux

échecs, de faire rire. Pas de Witz. Le jeu, comme l'art, est enfermé dans un espace clos, c'est Goethe qui l'a dit. Exactement il a dit qu'un espace clos, c'est artificiel. Mais le langage n'est pas enfermé. Il n'est peut-être pas infini, mais il n'est pas totalisable. Il n'y a que « vingt quatre lettres ». Pourquoi vingt quatre, au fait ? N'y en a-t-il pas vingt cinq ? Mallarmé ne sait pas compter ? Le chiffre vingt quatre, ça prouve d'après moi qu'il lisait Gallée, chez qui on trouve vingt quatre. Il voulait expliquer la nature à partir d'un nombre fini d'éléments. Les vingt quatre lettres c'est l'alphabet des écoles, l'alphabet latin ? Donc dira-t-on, avec seulement vingt quatre éléments (les échecs en ont trente deux !) (1), il doit y avoir un total, même s'il est énorme. Anaxagore nous rappellerait que les échecs sont faits de petits morceaux de bols tourné. C'est vrai, mais ça ne sert à rien. Socrate dirait que les combinaisons, comme les mariages, se font dans le ciel, et qu'elles renvoient à des valeurs transcendantes. C'est sublime, mais c'est faux. Borges a voulu imaginer la totalité de ces combinaisons que permet le langage et même une bibliothèque où elles seraient toutes — et sans catalogue utilisable, parce qu'il y aurait, forcément, tous les catalogues possibles, les faux comme le vrai, et pas moyen de s'en sortir. L'Illiade, avec une certaine approximation, peut être traitée comme un anagramme de l'Odyssee, puisque l'imprimeur après avoir « distribué » les caractères de l'une les reprend pour composer l'autre. Mais s'il les laisse en désordre, c'est un autre anagramme. Et ça peut en faire beaucoup. Attention, si tu dis non, c'est au nom du sens. Tu vois, le sens, on le retrouve à tous les tournants. Borges n'a pas imaginé tous les livres possibles : il a « détruit » l'idée de livre. Et mon encrier (façon de parler, qui a un encrier aujourd'hui ?) il contient toutes les lettres que je vais écrire ?

J'ai peut-être eu la faiblesse d'essayer de cacher mes contradictions continues. Bien sûr je me contredis. C'est par sincérité. On ne peut pas être d'accord avec soi-même sans sacrifier une part de sa pensée, qui devient alors gênante, et qu'on désavoue. C'est une sorte de tricherie. C'est utile, fécond ? Peut-être. Mais on peut aussi s'en passer. On n'est pas condamné à soutenir une thèse, comme les avocats. Et puis, la contradiction, c'est euristique. Une bonne contradiction, ça fait venir les idées. Alors, tu vois, je n'ai aucune thèse à défendre. Personne ne parlera des théories d'Hector. Les miennes, bien sûr, pas celles du mari d'Andromaque. Tu crois que j'aurais pu sans tricher dire les mêmes choses en style très sérieux ? Mais alors, c'est encore possible après tout. Peut-être en refoulant beaucoup tu trouveras quelque chose à sauver dans cette improvisation. Refoule. Ce que la linguistique refoule, c'est le sens. Ce n'est

---

(1) Ou douze. Ou bien quatorze, les fous ne sont pas interchangeables et puis il ne faut pas pousser (la comparaison trop loin).



pas sans risque, à cause du retour du refoulé. Qui sait si ce n'est pas de là que viennent les anagrammes de F. de S. ?

Je viens de me faire une tasse de thé très fort : Je m'étais endormi ! Pendant mon court sommeil j'ai fait un rêve dont je me suis réveillé en riant aux éclats, mais en me le répétant je l'ai trouvé plutôt inquiétant. Le voici.

J'étais devant une télévision, mais dans la suite on assistait aux choses comme si on y était. Sur une énorme tribune, on voyait apparaître un président, peut-être américain. Il allait parler, la foule se taisait docilement sur l'ordre de la police. Alors le président a prononcé d'une voix extrêmement lente et solennelle qui n'en finissait pas un nombre interminable, depuis des dizaines de millions jusqu'aux unités. Il y eut un petit silence et la foule se mit à applaudir. Je me suis aperçu alors que le président c'était Alex ! Il me revenait à l'esprit que Berkeley, dans son *Arithmetica absque algebra demonstrata* (du moins le rêve me donnait cette référence) avait démontré que les nombres n'ont aucun sens. En même temps j'étais saisi de terreur à l'idée que maintenant, fatalement, Alex allait être assassiné par un de ses policiers. Mais je ne pouvais ni bouger ni parler.

J'étais en proie à ce mode de pensée que l'on a quelquefois en rêve : que je savais plus de choses que je n'avais le temps de me les dire, elles s'ouvraient, comme les yeux quand on se réveille, sur une réalité de cauchemar que j'avais toujours connue, mais que j'avais comme oubliée en dormant... Le nombre psalmodié par le nouveau président, c'était celui des voix qu'il avait eues. Aucune de ces voix n'avait de sens, car tout fonctionnait par ordinateurs et chacun savait ce qu'il avait à faire et comment il devait voter. Même le président recevait de ses services les décisions qu'il devait prendre, et ses services les tenaient des ordinateurs.

Il n'y avait plus qu'une seule liberté : assassiner le président. Cette liberté non plus n'avait aucun sens et la police se l'était réservée. Le peuple passait son temps à élire de nouveaux présidents. J'étais bien au courant, puisque j'avais lu ça dans « Le Monde ». C'était ce qu'on appelait « la vie politique ».

Un policier a levé lentement une arme très sophistiquée (qui ressemblait à une agrafeuse pour tentures murales), Alex est tombé. Les applaudissements de la foule m'ont réveillé. C'était France Musique !

La clé du rêve est certainement dans le détail le plus saugrenu : l'agrafeuse. Mais je n'ai aucune association. Symbole sexuel ? Ça ne dit rien. Qu'est-ce que cette agrafeuse vient faire ? Ce n'est tout de même pas le « point de capiton » dont je n'ai pas parlé ! Je donne ma langue au chat.

Tu seras là, la prochaine fois. Ta présence est indispensable. On parlera de la syntaxe ! J'aimerais d'ailleurs, si on trouve un moment, en parler avec toi avant. Voilà, j'ai l'idée de proposer quelque chose, si toutefois quelqu'un n'apporte pas mieux. Je choisirais comme exemple la proposition : a) Je laisse bouillir l'eau, d'où on tire : b) Je laisse l'eau bouillir, pour y opposer : c) Je fais bouillir l'eau d'où on ne peut pas tirer : Je fais l'eau bouillir. Te semble-t-il que ce soit un bon point de départ ?

La syntaxe classique ne sert pas à grand chose, parce qu'elle est encore trop calquée sur la syntaxe latine. Ah ! ces grammairiens ! Quelqu'un dira que « faire » est un auxiliaire et qu'il forme un syntagme avec un infinitif, tandis que « laisse », etc... Evidemment, ce n'est pas très fort. Il y aura à entendre les transformationalistes, si nous réussissons à en avoir. Mais j'ai l'impression que tout ça ne m'intéressera pas follement — et peut-être que ce qui m'intéresse n'intéressera personne. C'est de savoir ce qui se passe dans la tête quand il s'agit de rassembler des exemples pour y voir clair. C'est-à-dire de trouver des lois ou des règles qui en rendent compte, comme le faisait Kraepelin en psychiatrie sans se soucier du point de vue des malades et pour ainsi dire de leur sens. Tu vois, on peut dire : je laisse l'eau, et je laisse bouillir, et dire que c'est pour ça que (a) et (b) sont possibles. Si on dit « Je fais bouillir » et « Je fais l'eau » également corrects (pas en anglais, bien sûr), on n'en tire pas les mêmes conséquences, parce que « Je fais » a changé de sens ! Petit problème pour t'exercer : il a changé de sens à cause du changement de place ? Ou bien il y a eu changement de place à cause du sens ? Pas de raison de choisir. Pour confirmer : « Je je fais » soit incorrect ! Pourtant impossible de dire « Je fais ce que fais valoir ce que je fais ». On ne peut pas dire que « Je fais ce que je fais valoir » ! C'est bien le sens de « Je fais » qui est en jeu. Tu vois, le sens nous attend à tous les tournants. Le problème n'est pas quelle est la juste place des mots, mais quel est le rapport de la place et du sens. C'est là le hic... Je te dis tout ça pour que tu puisses te préparer, il y aura du pain sur la planche. J'espère que toutes les méthodes un peu néo-positivistes seront trop courtes si elles esquivent le problème du sens, et inadéquates si elles l'abordent. Le débat ouvert au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ n'est pas près de se clore. Et il est grave : on vous fait boire la ciguë avec ces entourloupettes. La prochaine fois il faut que tu sois là, compte qu'on compte sur toi.

Je t'embrasse,

Hector.

P.S. — Ce texte est extrait d'un volume à paraître prochainement aux éditions du Seuil.

# **(lorsque Hanold traversa)...** *Paul Louis Rossi*

**« Je me tiens fermement à l'idée que l'angoisse de mort doit être conçue comme un analogon de l'angoisse de castration... »**

**Sigmund Freud.**

**La plule est mainte  
nant finie les  
maîtres**

**Trop sévères  
ne sauraient  
durer long**

**Temps, ma bien  
chère Je  
dois**

**Prendre ce soir l'  
écrire avec  
une**

**Certaine  
volupt  
é**

Il est beau  
de  
vivre

Je ne m'en  
étais ja  
mais

Aperçu aupa  
avant je  
voudrais te

Demander  
lors  
que Harold

Traversa  
la marquise  
à cinq heures

Il faut penser là  
qu'il sortait  
de l'

Ombre pour aller  
vers la lumière  
car le jour

Chancelle à cette  
heure et s'il  
est faux de

Dire : elle volle  
par instant la  
marche du

Soleil les tout  
est déjà  
consommé

Ainsi celui qui  
troublait le  
sommell du

Monde l'  
avait dé  
jà

Dit. ainsi le  
vieux Monsieur  
n'abdiquait

Pas ce plaisir-  
là le  
vieux Monsieur

Abdiquait  
pas le plaisir  
voilà tout

Difficile d'  
abdiquer  
le

Plaisir difficile  
au corps d'  
abdiquer

Difficile d'  
habiter  
son

Corps è  
difficile la  
vita comme

Dit : si vous  
voulez Lu  
cile

**Santa Lucilla**  
la lumière  
est sainte diffi

**Cile com**  
ment rire encore  
résoudre l'

**Enigme du mot**  
à mot sans  
remords ●

**Difficile**  
de  
vivre

**Et**  
rire en  
core

**O le grand H**  
éros dé  
gingandé

**Victime des III**  
usions myst  
hériques ! ne

**Cédait pas le**  
vieux Monsieur  
devant l'ombre

**Il faut savoir**  
suivre celle  
qui relève

**De la main sa robe**  
extraordinaire  
plissée



Le soir lorsque l'  
heure fatale semble  
approcher

Suivre la  
pente de l'  
aiguille

Et ne pas froncer  
les sourcils  
passer

De la lumière  
à la nuit  
comme pour

Voyager dans tous  
les plis de  
sa robe

Faut-il rompre  
le fil des  
Parques

Réveiller  
le sommeil  
des monstres

Grand sommeil  
difficile  
tout à coup

De savoir  
plus encore  
que l'ombre    oui

Difficile  
la lumière  
.....

# Histoires de sourds, dialogues de fous

*Elisabeth Roudinesco*

« Je ne puis imaginer d'homme moins fait que lui pour ressembler à un dictateur, et pourtant on l'a quelquefois accusé de l'être. Néanmoins, en tant que créateur de ses nouvelles méthodes, de ses nouvelles théories et avec sa riche expérience, son grand savoir, il ne pouvait que dominer le petit cercle de ses disciples viennois, d'autant plus que durant des années, personne ne se sentit assez fort pour se révolter contre cette évidente image paternelle ».

E. JONES.

## (1) PARURES D'HISTORIOGRAPHE

Cette phrase de Jones (1) illustre la force d'une dénégation et la sorte de mutisme qui saisit le disciple dès lors qu'il se trouve pris à l'amour de transfert au point de devenir, tel le Matti de Brecht, la superbe canaille de son maître. On parlera après quelque détour du livre de François Roustang, *Un destin si funeste* (2). Il sera ici question du dictateur, du créateur et de « l'évidence » d'une image paternelle. Il faudrait remettre Jones sur ses pieds : écrire l'histoire de la communauté analytique à l'envers de l'historiographie régnante et à l'endroit d'une division première. La vérité, dit-on, est divisée, elle est « pas toute », elle est « midire » (3). Le sujet, avec la découverte freudienne, est décentré : tirons-en quelques fruits pour une histoire future de la psychanalyse, de ses scissions, de ses luttes.



Depuis ses origines, le mouvement psychanalytique est aux prises avec son histoire. Raconter ses conflits, ses errances, ses folles semble une tâche impossible. Le texte sacré tient lieu d'archive et l'arsenal mythologique de la paternité fait loi. Freud siège au Panthéon sur des draperies de pourpre ; son buste est reproduit, noirâtre ou blanc de plâtre, selon le temps ou les malaises. Il est un chef ou un bon père, un phalocrate ou un naïf. Idôlatré des uns, il est pour d'autres un assassin ou un barbare ; il est pour tous un souverain digérant son histoire, tel le serpent de la légende ; l'inconscient est son œuvre, nous dit-on, et il jaillit un beau matin de sa grande tête comme Athéna sortant d'une cuisse de Jupiter ; le génie, le talent ou la foi président à cette naissance ; la ritournelle de l'historiographie fait de l'Histoire le ventre gonflé de la grenouille, la con-

fondant avec le rite d'une poésie des origines. Œdipe ranime la scène d'un théâtre bourgeois et sert la cause de falsifications multiples. Freud est le commencement de l'Inconscient, sa fin, sa dialectique ; il gouverne « par avance » et « après coup » l'itinéraire de la psychanalyse ; quand il perd des parties, il maîtrise à coup sûr les déviations, les distorsions, les erreurs et sa théorie reste glorieuse et invaincue. Il est le « père » de la psychanalyse et il accouche d'une longue progéniture : il cherche des fils qui le réclament comme père et à son tour il trouve avec Moïse un père du peuple élu. L'histoire se confond avec un roman familial tandis que le procès historique de la découverte freudienne et la dialectique des luttes dont elle fut et demeure le théâtre se trouvent réduits à des histoires de fous, à des querelles de clans. Les uns sont les meilleurs, fidèles dévoués, les autres sont les exclus et les traîtres. Pour le malheur de Freud et de « sa » théorie, Caïn liquide Abel et la sauvagerie règne dans l'histoire tourmentée de la Cause. Qui apporte la peste et chez qui ?

Deux doctrines se disputent le terrain : l'hagiographie transforme l'histoire en testament ou en portrait psychologique : le roi est raconté dans son sommeil, ses rires et ses colères ; ses mœurs sont célébrées : cigares ou objets d'art, habitudes culinaires et romans favoris. La sociologie, d'allure plus réaliste, préfère la cour au souverain et prête au groupe et au contexte la force que l'historiographie accorde au chef. Ici l'enquête remplace l'histoire ; on interroge les vieux témoins, les combattants d'un soir ou les gardiens du trône, les bavards, les curieux : moins ils racontent et plus ils savent et plus le sociologue sourit à leurs vivants propos. Le fait reflète le vrai, tant le contexte évoque la naturalité, tant l'hagiographe est le compère de l'enquêteur : Freud mit au monde sa théorie parce que son géniteur était un Juif et qu'il fut humilié un soir, sur le bord d'un trottoir, par un antisémite qui lui fit perdre son chapeau ; ne cherchez pas plus loin, le narcissisme est l'envers du ghetto, lui-même enclin au masochisme. Vienne avorta de la psychanalyse parce que l'empire austro-hongrois secrétait le péché comme l'hystérique le sexe. Ne vous étonnez pas des divisions, des trahisons, elles sont le fait tantôt d'un groupe enclin à la persécution, tantôt d'un chef contraint à la rupture pour sauvegarder droiture et vérité. L'enquêteur portraitiste confond l'histoire avec un tribunal et le récit avec la propagande : il sanctionne, il simule, il oublie et il délivre des récompenses, des pénitences.

Voyez Jones : avec quelle joie, il conte les grands malheurs des disciples viennois et des autres. Le biographe de Freud se taille la part du lion ; il demeure le plus solide représentant d'une conception de l'histoire centrée sur l'aptitude aux falsifications. Ne nous étonnons pas si la psychanalyse n'a pas d'histoire : elle en a une, secrète et officielle, une histoire sans masses, sans mouvements, faite uniquement de filiations, d'hérédité, de revirements, de délits d'ambitieux, d'intentionnalités ou de galeries de révoltés. Cette histoire là mélange le portrait psychologique (style T.W. Wilson) et le style anthropologique (façon Totem et Tabou). Elle est le résultat d'une

cuisine savante qui allie la sauce du génie au bouillon primitif des peuples sans écritures. L'histoire secrète est une histoire magique fondée sur l'art de la télépathie : elle est pure transmission, vérité intégrale ; sans idéologie, elle est à la merci de tous : chacun y trouve sa soupe, le maître ses adeptes, et l'initié ses vertus.

Notre historien officiel opère une véritable partition dans le cercle viennois des années 1901-1923. D'un côté, les fidèles, raisonnables, distingués, polis, capables de soumission ou d'objectivité ; il se compte parmi eux, non sans quelques commentaires acides sur les tenants du culte plus aptes à la grossièreté germanique qu'au fair play anglo-saxon. D'un autre côté, les dissidents, qui se divisent en ambitieux (Jung, Adler) ou en enfants terribles (Rank, Ferenczi). Enfin, les marginaux, les « oubliés », les maudits, les bolchéviks, les guérisseurs, les bêtes féroces ou les joyeux lurons (Tausk, Groddeck, Reich). Ceux-ci sont invoqués au titre de **faire-valoir**, dans le seul but de démontrer la grande bonté à leur égard d'un père lâchement trahi après avoir tant fait pour ses petits. Telle est en résumé la conception jonesienne de l'histoire de la communauté analytique : Le fils d'un juif humilié découvre l'inconscient vers 1900, le rattache à Œdipe et à la tragédie de l'homme. Une filiation s'établit : le savant sort de son isolement pour devenir le patriarche d'une tribu de fils qui se déchirent sa succession tels des loups affamés, grotesques ou serviles. Cette conception de l'histoire qui prétend s'appuyer sur la découverte freudienne ferait rire, si l'on voulait ignorer qu'elle règne en maître dans les diverses écoles analytiques, en France et ailleurs. J'ajouterai que l'apport de Lacan, s'il a redonné à la pratique analytique un sens perdu depuis longtemps, n'a pas permis aux analystes, jusqu'à ce jour, de penser leur histoire autrement que sur le mode de l'historiographie sociologique, de la filiation, de l'éternel retour ou du principe de « l'homo homini lupus ». Jones demeure, même quand les analystes l'ignorent ou le négligent, l'historien qui domine leur pratique dès qu'ils pensent ou essaient de penser leur histoire. Jones est ainsi le représentant le plus accompli de l'idéologie historienne spontanée du mouvement analytique.

## (2) TRANSFERT ET ANALYSE ORIGINELLE

Mettre l'histoire sur ses pieds n'est pas chose facile. Le piège du retournement hégélien guette d'emblée celui qui cherche à inverser les rôles en défendant les marginaux contre la toute puissance du maître paré par l'historiographie. Renverser les figures c'est garder inchangée la position d'un chef identifié au lieu de la vérité. En déniant à Freud la place du dictateur Jones dresse l'épouvantail du révolté. Car le bon père est la contrepartie du fils rebelle et le noble César celle du régicide. Seule la réfutation du double pôle de la droiture et de la déviation permet de sortir l'histoire de la mythologie et de comprendre son procès dialectique. Le nom de Freud « colle » avec l'inconscient comme celui de Marx avec la lutte des classes. Mais il serait dérisoire de confondre l'identité symbolique d'une découverte avec la figure de son géniteur. Celui-ci peut bien se

prendre pour le père de son œuvre et de son invention, il reste à cet égard comme chaque mortel, dans l'imaginaire sans le savoir. L'auteur est toujours pris dans un fantasme de maîtrise, mais l'histoire ne doit pas le lui rendre sauf à rester piégée dans la doctrine du Culte et du buste de bronze.

Le livre de F. Roustang, *Un destin si funeste*, est une gageure. Il ne cède pas à la sanction de la biographie. Il refuse l'alternance de la norme et de la rébellion. Il destitue de son trône la figure légendaire de la paternité et du même coup il introduit la dimension du transfert sur la scène de l'histoire. Roustang ne fait pas œuvre d'historien mais, en situant la relation de Freud à ses disciples par le biais du transfert et non de la dissidence ou de l'excommunication, il fournit l'instrument théorique nécessaire à la psychanalyse pour penser la spécificité de son histoire. En effet, la relation transférentielle est le lieu d'un pouvoir et d'un rapport de force, où s'expriment, dans l'imaginaire, des luttes concrètes. Le livre porte le titre de la tragédie mais il est traversé d'une sorte d'humour intime. Il parle la théorie dans la simplicité d'un récit à l'anglaise avec la force de la distanciation brechtienne. En un mot il **dédramatise la relation maître-disciple**, il lui enlève ses armatures secrètes et lui donne son destin historique. Le quotidien se mêle à l'étrangeté, la plaisanterie à la violence : ni l'exotisme ni la fadaise ne viennent troubler cette sorte de syntaxe sans double fond. La tragédie est une manière de dégonfler les drames de l'historiographie en attribuant à la folie et à la mort un rôle premier dans ces tournois épistolaires. Roustang choisit de faire retour à la correspondance de Freud (ici Jung, Tausk et Groddeck). Façon de démontrer que correspondre n'est pas communiquer mais rester sourd à l'autre. Dans ces échanges de lettres entre le « maître » et ses « disciples », chacun parle pour soi ; l'autre a le simple titre de faire valoir. Dialogues de fous : la théorie est là en acte, mêlée au rêve et au fantasme. Elle est tissée de projections, de jalousie, d'amour et de pouvoir. Elle parle à la cantonade et il faut la saisir, en mouvement, dans un procès transférentiel.

Paternité, filiation, secret, sont les trois maître-mots de l'histoire officielle du mouvement psychanalytique. F. Roustang les fait littéralement voler en éclats et il retourne à Freud l'arme de l'inconscient. Le « père » de la psychanalyse est un homme « comme-tout-le-monde » : à preuve, il croit que ses idées lui appartiennent. Celui qui se prenait pour Copernic en affirmant que le moi n'est plus maître chez lui, se prend tout aussi bien pour Hannibal ; il croit qu'un chef est fait pour diriger, qu'un créateur « invente » son œuvre, fabrique lui-même ses mots et gouverne ses pensées à sa guise ; il croit que « ça » lui vient de lui et non d'ailleurs. Freud avait la certitude que Tausk était un télépathe. Il refusa d'être son analyste pensant que cet esprit lugubre lui dérobait ses idées. Cela ne l'empêchait pas de faire une critique juste des fantaisies de la télépathie alors en vogue dans les milieux scientifiques ; sans doute parce qu'il croyait son pouvoir magique et que Tausk lui-même prenait Freud pour un Chaman.

Groddeck aussi croyait que ses pensées étaient à lui ; mais la

« rumeur » disait à ses oreilles qu'un autre avait les mêmes. Il rechercha son double et quand il le trouva un combat s'engagea.

Rira bien qui rira le dernier ; Marx s'amusait en constatant ce fait : quand l'histoire se répète, la tragédie devient une comédie. Le guérisseur de Baden-Baden était un rebelaisien ; mystique de l'unité du corps avec son âme, il proférait une religion du ça ; il prônait les massages, les exercices physiques, les bains et la parole active. Mal lui en prit de se frotter à Freud, son double, celui dont on disait vers 1917 qu'il avait sur Groddeck l'avantage du plonnieur. En voulant faire du père de la psychanalyse, la mère de ses pensées, il s'en alla vers le déclin. Il oublia les rires et les jeux de l'enfance, laissant pourtant à la postérité une œuvre remarquable, plus proche du Roman Noir ou du récit picaresque que de la théorie. Mais ne l'oublions pas, le roman, le poème nous éclairent plus sur l'inconscient que le dire du savant. Freud le savait et il s'en expliqua longuement à propos d'un récit à l'eau de rose, *La Gradiva* de Jensen, moins digne d'intérêt que l'œuvre de Groddeck.

Le moi veut être le maître tant la blessure est grande pour Narcisse découvrant son image. Comment penser l'ailleurs interne à soi ? Comment situer le ça qui vous dévore et fait la preuve que le « je » pense à l'insu de lui-même ? C'est toute l'histoire de la psychanalyse : contradiction entre une découverte majeure qui rend le « je » à sa division première et les effets de cette découverte sur ses protagonistes et sur l'ensemble d'un mouvement. Il y a là un fantastique paradoxe : les praticiens de l'inconscient semblent les plus enclins à croire le contraire de ce que leur pratique dévoile. Ils confondent la possession avec l'identité. Ils croient que Freud est le « père » de sa théorie, qu'il est le maître de la théorie de l'inconscient et l'auteur de ses œuvres. Plus grave, ils font de lui le géniteur, dans l'imaginaire, d'une théorie dont ils se déposèdent dans leur pratique, rompant ainsi avec l'essentiel de la psychanalyse : l'unité de la théorie et de la pratique. Au nom de l'identité symbolique d'une théorie, ils s'en remettent à une nomination fantôme, qui fait de Freud un « auteur », en oubliant qu'il est un Nom par où la théorie s'énonce, contradictoire, et sans sujet, dans le procès de son histoire. Ils identifient Freud à sa doctrine, dans un fantasme de paternité, sans voir que celui-ci est lui-même un sujet divisé, même si on lui suppose la toute puissance d'un savoir sur la vérité. L'analyste prend ainsi le risque de s'autoriser, dans la pratique, d'une théorie dont il se déposède, par un transfert sur la personne de Freud devenu garant de la psychanalyse et détenteur unique d'une cohérence totalitaire de la doctrine. Pour le mouvement analytique, et à travers ses historiographes officiels, Freud est constitué comme Sujet de la Connaissance et de l'Origine avant d'être le « présumé auteur » (ou supposé sujet) d'une théorie dont on doit le dépendre, à le faire divisé. Quand ils pensent leur histoire les analystes nagent dans la psychologie, dans la psychobiographie, avant d'être à l'écoute de ce qu'enseigne l'inconscient : l'essence divisé du moi, le « midire » de la vérité.

Un destin si funeste réintroduit la dimension du transfert à sa juste place, dans le rapport de « correspondance » entre Freud et

ses disciples et permet de saisir l'enjeu qu'il représente dans la constitution de la théorie de l'inconscient. Le transfert est essentiel pour situer dans l'histoire des sciences et des idées la division introduite entre savoir et vérité par la découverte freudienne. Dans un texte déjà ancien (4), O. Mannoni faisait observer qu'on ne pouvait comprendre la genèse de la théorie freudienne si on la référait à un modèle de linéarité ou de progrès. Il faut distinguer, voire opposer, le savoir acquis par Freud auprès de Charcot ou de Breuer et qui se constitue comme un corps d'hypothèses, du savoir porté par les avatars du désir Inconscient et dont le « père » de la psychanalyse fit l'expérience auprès de Fliess. L'analyse originelle situe le savoir théorique sous l'angle de la situation transférentielle et selon un procès dialectique scandaleux pour la tradition dogmatique. La théorie de l'inconscient ne sort ni de « la tête » de Freud ni d'une logique de la Raison, elle naît de la rencontre contradictoire entre une pratique spontanée (l'auto-analyse) et un savoir théorique. Le discours théorique s'apparente au délire : il s'énonce dans l'entre-deux d'une relation imaginaire où, comme dans la cure ou l'échange épistolaire, « chacun prend l'autre pour un autre » (5). La vérité se dit dans l'erreur. Elle est contradictoire. Elle est tramée d'imaginaire. D'emblée la théorie freudienne est de nature conflictuelle. Elle est un savoir de division. Penser correctement son historicité, son mode de transmission, c'est s'écarter de « l'épistémologisme » ou d'un modèle d'histoire des sciences conforme aux idéaux progressistes du logico-positivisme : « Par le fait que la psychanalyse nous branche sur l'inconscient, souligne Roustang, sur la naissance de toute fiction et de tout montage conceptuel, elle brise les idées reçues et l'idéologie, et surtout la certitude que la science serait le produit de la science, que la découverte scientifique serait le produit du raisonnement scientifique... » (6).

En ce sens, *Un destin si funeste* est un livre politique. Il est sans doute, pour l'heure, le premier livre politique produit par un psychanalyste de l'intérieur de sa pratique. Mais il est politique à sa manière. Il ne met pas en acte une pratique matérialiste de l'histoire mais il permet à l'historien et aux analystes de ne pas oublier un fait essentiel pour le mouvement analytique : la théorie est tramée d'imaginaire. Elle se constitue dans l'entre-deux d'un rapport de force où le maître cherche à asseoir « sa » vérité, son pouvoir, quitte à réduire ses disciples au désespoir, à la mort ou à la bêtise (7). Pour Roustang la théorie est avant tout et quoiqu'elle dise d'autre l'expression d'un délire ; elle peut être un « pur » délire et à ce titre elle devient vraiment une théorie car elle a trait à une pratique solitaire de l'inconscient et de la folie, seule capable d'innovation et de rupture avec la tutelle de la foi ; elle peut être un délire de pouvoir auquel cas elle devient invalide et de pure imitation... Chacun, dans ces échanges de lettres, défend sa peau en proférant « sa » doctrine : les conflits tragiques qui opposent Freud à ses disciples sont remis sur leurs pieds ; loin d'être réduits à l'anecdote d'une filiation, d'une révolte ou d'une querelle, ils sont ici référés au mode par lequel, dans le mouvement analytique, la lutte pour le pouvoir exprime la théorie et frappe l'imaginaire. Un exemple : la

fable darwinienne de la horde primitive est reprise par Roustang sur la double scène de l'histoire et de la relation transférentielle. Celle-ci permet à Freud de mettre en scène l'histoire de ses querelles, sur la base d'un roman familial. Chacun fit sa cuisine avec les membres du Totem et ses incestes avec les règles du Tabou. Roustang retourne la fable comme une crêpe et la ramène sur un terroir plus prosaïque ; elle s'évanouit comme mythe devant la politique, la horde est la manière dont Freud rendit compte à sa manière des luttes qui traversaient la communauté analytique.

Je quitte là le récit de Roustang pour essayer de dire ce qu'il m'inspire. Ce livre peut être lu de diverses manières. Certains, fort mal intentionnés, y trouveront la hargne du ragot. D'autres plus instruits pourront y voir une sorte de chronique modelée sur les schémas de la psychologie sociale : la vie d'un groupe, ses conflits, ses mœurs, etc... D'autres encore, trouveront là une curieuse façon de dire la théorie, sous l'angle seul d'un pur délire, inapte à donner au concept un statut symbolique. Certains pourront y retrouver un maître qui ne dit pas son nom : ils sauront bien le faire savoir en essayant d'être disciples. Tout ceci témoigne d'une chose : quand un écrit vient à son heure pour exprimer une vérité, rien ne l'assure contre les grands débordements et forcément il fait école à son insu. D'autant plus, ajouterai-je, que son auteur se veut le pourfendeur de toute école en refusant à juste titre la position de maître autant que de disciple. Il y a là un retournement de l'histoire et personne n'y échappe... Dans le présent article, je donne de ce livre une lecture qui m'est propre et qui s'appuie sur une démarche toute différente de celle de Roustang (à propos de la théorie entre autres) ; une démarche où l'histoire du mouvement analytique, déterminé essentiellement par le poids de la relation transférentielle, vient s'accrocher à l'Histoire comme procès des luttes de classes. Je renvoie donc le lecteur au livre pour qu'il démêle mon commentaire de la citation originale ; je ne fais pas un « compte rendu de lecture » mais une promenade ; je préfère en effet au guide bleu les récits de voyages, fussent-ils propices à un détournement de la géographie.

En ce sens on peut « lire », « traduire » ou « trahir » Roustang (le lecteur jugera) et affirmer ceci : son livre désigne à son insu le processus par lequel la relation transférentielle (maître/disciple) est le lieu d'un rapport de force où s'exprime dans un imaginaire « concret » la manière dont la théorie est frappée par la lutte des classes, la manière dont la théorie n'est jamais « pure » ni du pouvoir, ni de l'histoire. Parce qu'il désigne ce processus, ce livre est important pour les matérialistes ; parce qu'il le désigne de l'intérieur d'une pratique et non du haut d'un « savoir ». Pour une fois dans l'histoire du mouvement analytique, quelqu'un vient raconter l'envers de l'histoire officielle, l'histoire de la Commune, l'insurrection des gueux, la chronique des marginaux et des exclus.

Dans cette optique, la démarche de Roustang eut été impossible sans l'impact des travaux de Lacan ; je pèse mes mots : cela ne veut pas dire que l'auteur du *Destin si funeste* soit le disciple même fort intelligent ou révolté d'un maître, ni le maître futur de nouveaux



élèves ; cela veut dire que l'histoire de ce livre et les conditions de sa naissance sont, quoiqu'en pense son auteur, déterminés par l'existence en France de l'enseignement lacanien. Ce dernier, hautement positif pour le renouveau de la pratique et de la théorie analytiques, eut des conséquences funestes sur la production des textes ; comme si Lacan avait de son seul chef privé tous ses disciples de leur talent et de leur plume pour les réduire à l'état de plagiaires ou de bons gestionnaires. La parole lacanienne pèse lourd sur l'écriture des analystes et du même coup sur leur pratique. Elle pèse sur les disciples comme sur les « autres », qu'ils se tiennent à distance ou dans la dissidence, dans le refus ou la dénégation. Elle pèse d'une fonction Inhibitrice sans précédent.

Un destin si funeste n'est ni le livre d'un notable ni l'écrit d'un prophète. Il a son style à lui. Par son sujet il traite précisément des conséquences catastrophiques d'un enseignement de maître ; et il remonte aux origines, à Freud, Jung, Tausk, Groddeck. Au lieu de chanter les grandes louanges du renouveau, il parle des coulisses, des dégâts, des ratures. Et en ce sens il est déterminé par l'histoire d'une doctrine, il en dit les secousses et les luttes. Et pour cela, il fait du bruit, beaucoup de bruit et de fureur, ce livre qui voudrait bien ne s'adresser qu'au lecteur solitaire en répétant vainement une question sans réponse : pour qui j'écris ? Pour moi ou pour les autres ?

Mais revenons à la question de la genèse du lien transférentiel.

A propos de la relation Freud/Fliess, O. Mannoni s'interroge : « Ce qui se passe entre eux est-il de l'ordre de l'échange ? Est-ce un dialogue ? Des monologues ? Ou plutôt : comment s'instaure une relation analytique sans que personne ne s'en doute encore ? Les voilà en tous cas qui sont l'un pour l'autre le sujet supposé savoir, car dans l'analyse, l'analysé aussi, nécessairement, figure comme sujet supposé savoir » (8). Roustang saisit, dans la Correspondance, la genèse concrète d'une théorie qui procède du transfert, à l'insu de Freud. Le mécanisme de l'analyse originelle se perpétue et montre que le procès de production des connaissances n'est pas de l'ordre d'un progrès ou d'un cumul et qu'il n'a pas le sujet pour origine. Paradoxe du dialogue ou de la communication : correspondre c'est avant tout ne pas s'entendre en se prenant pour le grand Autre et pour le père d'une doctrine. Roustang écoute ses personnages ; dans son récit, ils sont sujets de l'inconscient, morceaux d'énonciation, où parlent sans qu'ils sachent la théorie en acte à travers le fantasme, le rêve et le délire.

Après s'être identifié à l'hystérique de Charcot, Freud fut mis par Fliess dans une relation transférentielle qui modifia son rapport au savoir. Cette relation se continue, après la rupture avec Fliess, dans les liens qui s'établissent entre Freud et ses disciples au point que le mécanisme de l'analyse originelle est indispensable à qui veut comprendre le statut de l'élaboration théorique dans le domaine de la psychanalyse. Si le concept de répétition vient de la notion fliessienne de périodicité, L'introduction au narcissisme est une réponse à Jung, tandis que le Moi et le Ça est une reprise de la

notion groddeckienne de ça. Chaque texte freudien peut s'éclairer de son ancrage historique dans une relation où la vérité se fait jour à la « cantonnade », à l'insu des protagonistes qui l'énoncent. Freud se prend moins pour le père de ses disciples que pour le père de la Théorie elle-même. Du point de vue de l'analyse cela eut quelques conséquences désastreuses. Il faut s'interroger non pas sur l'idée que Freud se faisait d'un père mais sur la place occupée par lui auprès de ses disciples ; il est pour eux (et pour lui-même) le père d'une doctrine et le maître de son discours. Ce père là ne peut être ni l'analyste de ses élèves, ni leur père d'adoption, ni même le nom d'une théorie : car il cumule dans sa personne toutes les fonctions.

Il est tout à la fois Fliess et Breuer, Charcot et l'hystérique. Totem et Moïse, le maître, le pédagogue et l'analyste. Contradiction à l'origine de la naissance d'une théorie conflictuelle : le « père » de la psychanalyse ne peut être l'analyste de ses disciples, car il est le premier analysant de la psychanalyse. Il s'analyse « comme un autre » auprès de ses patients puis de ses compagnons après avoir été l'analysant de Fliess. Cette impossible position de Freud conduit Tausk au suicide, Groddeck à l'impasse et Jung à la rupture. De cet élève brillant et agité, Freud ne peut être l'analyste. Quand Tausk le lui demande, il délègue à sa place son analysante Hélène Deutsch dont il devient le contrôleur. Dans ces conditions, l'analyse de Tausk reste gelée dans une relation de miroir où l'identification au maître est symptôme d'un transfert impossible à dissoudre. Freud fonctionne pour Tausk, qui était juriste, comme un législateur ayant la loi pour lui. Celle-ci est son « bon droit » : il est dès lors un père de psychotique et Tausk n'a pas la place du manque ; il a le choix entre la mort et l'impossible d'une parole propre. Il ne peut comme Schreber déliner puis faire appel devant la Cour de Dresde ; il ne peut rencontrer la loi ni dans le Droit ni dans l'identité du symbolique, tant la délégation des rôles le contraint dans son corps à l'influence des voix. Seule la mort lui promet un destin bien à lui et, pour ne pas se rater, il fait coup double : il associe la pendaison au revolver. Paradoxalement, son suicide assure une existence à sa parole et le mouvement analytique ne l'ignore pas, qui le sortit, comme Reich, de ses Annales. Cet oubli officiel rend son geste patent : l'histoire travaille pour lui et sa parole est comme la guérilla des peuples, l'arme tranchante qui sourdement écrit la vérité des luttes, sapant les édifices du dogme en les couvrant des graffitis du sang. L'étrangeté familière rôde dans l'ombre de l'histoire, prenant l'allure de la psychose, de la mort, du délire. Tausk est un mort de la psychanalyse comme Reich fut son paranoïaque. Tous deux n'eurent point la même gloire que Schreber. L'un s'en alla aux oubliettes et l'autre devint l'idéologue célèbre d'une machinerie dont il périt : L'Amérique l'enferma comme charlatan : l'Inquisition fut son destin.

Entendons-nous bien : il est sans intérêt de se demander si Freud fut « responsable » du suicide de Tausk ; ce serait faire à la psychanalyse le procès que la médecine fit à Reik (9). Ce serait prendre Freud pour un mage, la psychanalyse pour l'accusée d'une cour d'assise et le cadavre pour la victime d'un envoûtement. La

manière dont Roustang pose le problème me semble tout autre : si la psychanalyse est par nature « asociale », elle ne peut instituer ni tribunal, ni sanction, ni requête. J'ajouterai pour ma part qu'elle ne saurait comprendre sa propre histoire en la « jugeant » quitte à réhabiliter après-coup les exclus ; pour accéder à la politique de la psychanalyse, il faut sortir des idéaux de la juridiction, situer le Droit à sa place, dans la manière dont il théâtralise l'histoire sur la scène décorée du prétoire. Il faut interroger du point de vue de la psychanalyse et de son destin le silence de l'histoire officielle sur ses morts : seule manière de forcer le glacié du Culte et de comprendre le sens d'un passé qui n'est pas sans produire ses effets sur le présent.

Il faut le dire, le culte du discours du maître rend impossible l'analyse et la dissolution du transfert, car il identifie un dire à la personne d'un maître devenu un chef de horde et frappe la théorie d'excommunication en la faisant inapte à sa reprise, comme parole propre, dans une pratique qui reste dès lors coupée de son identité symbolique. Où la théorie plane du côté d'un potentat imaginaire, la pratique erre au labyrinthe de l'empirisme : on ne peut isoler les grands élus d'une théorie de la basse-cour des praticiens sans du même coup œuvrer pour la liquidation de la psychanalyse. Triste destin celui de cette histoire qui turlupine, depuis ses origines, la horde des analystes dans sa quête éperdue d'une doctrine de la transmission sans faille. Le scissionnisme vient aux analystes dès qu'ils recherchent, hagarés, l'impossible certitude d'un savoir absolu destiné à couvrir le scandale du désir inconscient. La psychanalyse est par nature conflictuelle et asociale. Elle se contredit elle-même en se forgeant une unité imaginaire sur le modèle du groupe ou de la horde. En devenant militante, elle dénie le propre de sa politique ; elle sert une cause qui lui est étrangère : tantôt la baïonnette, tantôt le goupillon (10). L'école des analystes devrait être l'école de la psychanalyse, l'école des divisions, des éclatements, l'école des masses et de la schize et non l'école des chefs et des notables. Une école permettant l'analyse du transfert et la circulation des rires, non l'école de la norme et de l'exclusion.. L'école freudienne, fondée en 1964 par J. Lacan, fut la première sans doute de par le monde à donner vie par ses statuts et son ancrage dans un mouvement de masse, à une politique de la psychanalyse : « A la fin du premier congrès de l'Ecole freudienne, écrit Roustang, un participant répétait, dans l'angoisse, cette petite phrase : je sais maintenant qu'une société de fous est possible » (11).

Pour l'auteur du *Destin si funeste*, une « société de fous » reste impossible car aucune société ne peut permettre que s'établisse un dialectique du *par avance* et de l'*après-coup*. L'analyse du transfert est bloquée si celui-ci se fait sur un sujet-qui-sait et non sur l'analyste comme supposé savoir. La condition de l'existence de la psychanalyse se confond avec l'existence, non barrée, du transfert : la dissolution de celui-ci suppose de croire « par avance » pour ne plus croire « après-coup ». Si ce procès n'est pas respecté on efface son transfert à la personne du maître, devenu le père d'une œuvre ou d'une

doctrine, pour transférer sur une théorie personnifiée : meilleure manière de ne rien entendre au transfert : « Car la théorie est prise alors comme point de départ de toute pensée et même de toute pensée possible, ce qui fait de la théorie un système dans lequel on est pris. La théorie devient un symptôme ou un système de défense » 12). Ce processus dialectique permet à la psychanalyse de n'être pas une religion et à l'école des analystes de n'être pas l'armée. L'identification au chef pris comme objet d'amour (ou de haine) et tenant pour chacun la position de l'Idéal du Moi rend impossible le fait même du transfert. Elle dissout le rapport entre la théorie et la pratique et rend inapte toute évaluation de la théorie au regard du critère de la pratique.

Dès 1905, Freud fut consacré père de sa découverte, chef d'école, missionnaire d'une cause et détenteur d'un pouvoir. Exerçant tous les rôles à la fois, il ne put être l'analyste de ses disciples.

La situation de Lacan est fort différente ; en retournant au texte freudien, il put se sortir d'un transfert à Freud encore inaccompli par ses disciples. Il est sans doute le premier héritier de Freud à pouvoir être enfin freudien. C'est comme praticien de l'analyse qu'il met à l'épreuve la découverte freudienne ; c'est comme praticien et à cause de son enseignement qu'il fut partie prenante dans un combat mené dès 1953 au sein de la Société psychanalytique de Paris, par les élèves-stagiaires. A ce titre, il put être à la fois l'analyste, le théoricien et le combattant d'un renouveau de la psychanalyse en France. La lutte contre le dogmatisme s'appuya sur une mise en cause d'un modèle de transmission du savoir analytique qui confondait la théorie avec le cours professoral et la cure avec la médecine. Ce n'est pas un hasard : Lacan fut attaqué sur la longueur de ses séances et sur l'originalité d'un enseignement avant qu'il ne critique lui-même, ouvertement, le grand principe qui régissait la transmission de la psychanalyse : la dichotomie entre l'analyse dite didactique et celle dite personnelle. Surréaliste à sa manière, Lacan singea l'autorité et il permit à ses élèves de donner sens à leur combat.

Les choses commencent à se gâter vraiment quelques années après la création de l'École freudienne de Paris, vers 1968-69. Il est difficile de rester un combattant en devenant un chef d'école. Le pouvoir ne se partage pas dit-on, mais comme la politique révolutionnaire consiste en une pratique des divisions et non en leur colmatage, la contradiction est de taille. On peut se demander alors, comme le fait Roustang, si la création d'une société de fous pour la psychanalyse était un rêve instantané ou une réalité.

Trois événements marquent cette période : L'instauration dans l'école freudienne de la passe (13) qui amène la scission minoritaire des analystes du groupe dit quatrième (3<sup>e</sup> scission) ; la création au centre expérimental de Vincennes d'un département de psychanalyse ; le séminaire de Lacan (encore inédit) sur l'envers de la psychanalyse (1970) qui « théorise » la question du pouvoir, de la maîtrise, de l'école et de l'enseignement et qui est à l'origine du

lancement du mathème (1974), lequel vise, par le fantasme d'une transmission intégrale à refondre la clinique psychanalytique dans la nosographie psychiatrique ; comprendre la psychose et non plus l'écouter, tel est le but de ce rêve logiciste. Tandis que la passe réactive, par son jury et ses gradus, la dichotomie autrefois critiquée par Lacan entre l'analyste didacticien et l'analyste praticien, en rompant l'unité de la théorie et de la pratique, le mathème renforce l'acte médical au détriment de l'écoute. Ici la passe, par sa sanction, son tribunal et ses verdicts fonctionne sur le modèle de l'appareil juridique, là le mathème, avec ses diagnostics et son savoir sans faille reproduit l'appareil psychiatrique. L'école des fous, la seule possible pour la psychanalyse, risque de devenir l'asile ou la prison en fabriquant soit des gendarmes de la doctrine, soit des psychiatisés de la psychanalyse, délinquants ou rebelles.

L'histoire de la horde se répète sous d'autres formes : Si, comme le souligne J.-A. Miller à Rome en 1974, Lacan est à la fois un maître, un hystérique, un éducateur et un analyste, il reste pour pâture aux analystes le grand serpent de l'abjection : être canaille ou bien débile. « On peut savoir gré à J.-A. Miller, souligne Roustang, de nous avoir fourni une image exacte de notre école (...). Il nous reste, à nous psychanalystes, à nous demander ce que nous faisons là, si, dans cette institution telle qu'elle est décrite, quelque chose qui ressemble à l'analyse est encore en jeu, ou si nous nous laisserons tout simplement aller à la fascination d'un maître-hystérique-éducateur-analyste, c'est-à-dire à ce qui se fait de mieux aujourd'hui » (14).

Le séminaire de 1970 est le corollaire de l'institutionnalisation de la passe dans l'E.F.P. Celle-ci fut à l'origine de la 3<sup>e</sup> scission du mouvement psychanalytique français. Cette scission malheureuse et à rebours d'un mouvement de masse fut une scission symptôme : elle désignait le point aveugle d'une école qui cherchait à reproduire dans ses locaux la hiérarchie et le pouvoir bureaucratique ; sous la dominance de l'ordre juridique (la passe), elle allait bientôt rétablir le savoir psychiatrique (le mathème). L'école « miniaturisée » ce qui se passe ailleurs en fonctionnant, selon ses critères propres, sur le modèle d'une société de classes.

Pour F. Roustang, une société d'analystes est une contradiction dans les termes. Sur ce point je ne partage pas sa position. Il emploie le terme de contradiction dans un sens restrictif. Pour lui, l'école des analystes est impossible car la psychanalyse se nie elle-même en devenant institution. Elle est dans un dilemme (15) : ou l'analyste est solitaire et reste un authentique praticien ou il devient le militant d'une cause et risque de n'être plus un analyste. L'école est négation de la psychanalyse qui oscille, dans un choix difficile, entre l'institution et son rejet. Une autre pratique de la contradiction me semble possible, où celle-ci ne serait pas la négation d'une affirmation (ou d'une négation) mais principe de toute action, de tout énoncé. De ce point de vue, elle exerce un primat, et la théorie n'est autre qu'un énoncé déjà contradictoire. En d'autres termes, la psychanalyse n'a pas de dilemme, ni à poser, ni à résoudre car elle est par

essence divisée. Elle n'est pas « libre » de choisir entre une institution et son absence ou son contraire : elle est prise elle-même dans les contradictions de l'idéologie. Elle est aux prises de fait avec les appareils du pouvoir (juridique, médical, universitaire) et elle ne peut s'en départir qu'en accentuant sans cesse une différence et une rupture. Le rejet, par avance, de toute école, risque de prendre l'allure d'une fascination renversée pour le pouvoir ou pour la solitude de l'acte militant.

La marginalité a souvent pour effet de rendre à César ce qui est à César. En reprenant les termes de F. Roustang, je dirai que le fait d'une Ecole est « indécidable » hors du critère de la pratique des analystes, hors du respect d'une dialectique du par avance et de l'après-coup, qui seule permet de se défaire d'une croyance aux idéaux du pouvoir institué. L'institution n'est pas un tyran absolu ; elle est comme la psychanalyse, conflictuelle et marquée, jusqu'à la redondance, par la répétition du scissionisme. Comme celle du transfert, la pratique de la contradiction est mise en acte de la division pour elle-même. Elle est le procès d'une dissolution sans fin qui signifie que l'analyse est interminable. Toute tentative de terminaison tombe sous le coup d'un fantasme de « fin » de l'histoire ou de « fin » de l'inconscient ; c'est le cas de la passe qui au nom d'une fin possible de l'analyse et d'une consécration de l'être-analyste juge de l'indécidable en sanctionnant d'un titre une nomination fantôme. Nul jamais n'est sûr du lendemain de son histoire : ni le Vietnam, ni le Chili. Nul n'est jamais certain de son être-analyste, sauf à se prendre pour un mathème. La psychanalyse est dans une relation de différence absolue avec les sciences de l'homme, en cela qu'elle ne pose pas de certitude, ni sur l'histoire, ni sur l'être parlant. Mais sa position est si fragile qu'elle peut à chaque instant sombrer sous le verdict d'une éthique de la science, et dans l'instance d'une langue logique. Je crois qu'une école de la psychanalyse reste possible avec ce que Roustang appelle une société de fous : un lieu qui respecterait la dialectique du par avance et de l'après-coup. Est-ce utopie ? Peut-être. Il faut rêver, disait un révolutionnaire célèbre. Souhaitons que le rêve, par où Freud découvrit l'inconscient, soit à sa place dans une école de la psychanalyse.

La transmission de la psychanalyse ne peut se modeler sur le principe du discours universitaire. Elle est rendue possible par la mise en acte du désir inconscient, par le transfert. Dès lors qu'il est « gelé », l'analyste ne s'autorise plus de lui-même mais « d'un autre dans la théorie » (16), c'est-à-dire d'un savoir personifié par un pouvoir, clos sur lui-même. « Dans ce dernier cas, souligne Roustang, la théorie analytique est vouée à la répétition, c'est-à-dire qu'elle se nie comme théorie, puisqu'on sait bien qu'une théorie ne peut se développer et se renouveler que dans la mesure où elle est infirmable » (17). Etrange destin, celui de ce paradoxe lacanien : l'analyste s'autorise de lui-même, ç'aurait dû être le contraire d'une certitude. c'est devenu avec la passe et le mathème, le fait du prince, l'autorité en acte, la suffisance et la folie du soi.

### (3) AUTOUR DE LA PSYCHOSE

**Un destin si funeste** commence avec la Horde et se termine sur la psychose. Entre temps, Jung délire avec Freud sur la démence précoce et la paranoïa. Tausk se donne la mort, se croyant poursuivi par des voix. Groddeck rencontre une mère en recherchant son double. Une école se déglingue. La théorie retourne chez les élus et la pratique au poulailler. Le transfert impossible assigne l'être analyste à une errance. L'exclusion règne ou vient la norme. La folle rôde aux alentours de la cité annonçant que la peste n'est plus. Œdipe aveugle est le symptôme de la psychanalyse. Tragédie ? Roman noir ? Que reste-t-il aux analystes ?

A propos de la psychose, une grande bataille se joua entre 1906 et 1914. Je voudrais à mon tour commenter le commentaire fait par Roustang de la Correspondance entre Freud et Jung. Dans cette histoire, souligne-t-il, chacun défend sa conception de la psychose en s'en prenant à la folie de l'autre. Jung, psychiatre et élève de Bleuler, soutient l'existence de la démence précoce. Freud lui rétorque avec deux arguments : « — Vous pourriez croire qu'il y a de la démence précoce, il n'y en a pas, il n'y a que de la névrose obsessionnelle et de l'hystérie. — Si la démence précoce existe, c'est la même chose que la paranoïa » (18). Au travers d'un débat scientifique les deux compères délirent et chacun cherche à faire délirer l'autre selon soi. Jung prend prétexte de la démence précoce pour jouer au schizophrène, tandis que Freud répète une situation qu'il a connu auprès de Fliess. Il tient auprès de Jung, promu comme héritier de la psychanalyse, la place tenue par Fliess auprès de lui dans l'analyse originelle. Il a échappé au délire en réussissant là où le paranoïaque échoue. En d'autres termes, depuis Fliess, la paranoïa, il connaît : « Bien sûr, souligne Roustang, Freud n'est pas cliniquement un paranoïaque pas plus que Jung n'est schizophrène. Mais leur opposition prend bien sa source en ces deux types de connaissance (et de folie) ».

Freud défend la cause de la psychanalyse tantôt en ramenant la démence précoce à la paranoïa, tantôt en niant son existence. Dans ce délire à deux, Roustang ne saisit que les effets imaginaires dûs à la relation transférentielle au risque d'oublier l'enjeu théorique d'un débat qui se livre à l'insu des protagonistes et qui touche au statut de la maladie mentale dans l'histoire du savoir psychiatrique.

Cela tient au statut qu'il assigne à la théorie : « La théorie est le délire de plusieurs, tandis que le délire est la théorie d'un seul » et : « passer du délire à la théorie ou au discours analytique c'est cela le tournant d'une analyse de psychotique. C'est-à-dire que pour s'en tirer, lorsqu'on est psychotique, le seul moyen c'est d'être théoricien » (19). Je parlerai d'abord de ce dont Roustang ne parle pas : la toile de fond sur laquelle se déroule le débat entre Freud et Jung. Et je reviendrai ensuite sur ce « délire à deux » que constitue la correspondance entre Freud et ses disciples afin de situer l'approche théorique de la psychose proposée par l'auteur du **Destin si funeste**.

A l'insu des compères, une histoire se déroule. Jung ne touche pas ses billes. Freud est partie prenante. En 1900, la psychiatrie allemande repose sur la nosographie établie par Kraépellin. Celui-ci avait précisé le sens et limité l'extension de la paranoïa en l'opposant aux formes hébéphréniques et catatoniques de la démence précoce. Il distingue nettement la paranoïa comme délire de persécution et de grandeur de la forme paranoïade de la démence précoce. En 1911 Bleuler crée le terme de schizophrénie pour désigner l'ensemble des psychoses groupées sous le nom de démence précoce et abandonne ce dernier terme. Cette petite révolution est constitutive d'une refonte du savoir psychiatrique et va de pair avec les effets en retour de la découverte de l'Inconscient sur le traitement des maladies dites mentales. L'organicisme prend un coup et avec lui la théorie de l'hérédité-dégénérescence (20).

Alors que Jung reste attaché au terme de démence précoce, Bleuler, paradoxalement, tire les conséquences du point de vue structural de Freud. La rupture de ce dernier avec Freud est déjà consommée, lorsque, par un retournement fréquent dans l'histoire des sciences, Bleuler réalise pour la psychiatrie ce que Jung croyait pouvoir réaliser lui-même, quand il clamait l'efficacité de sa stratégie dans le milieu psychiatrique zurichois. En réalité, il se moquait autant de la psychanalyse que du point de vue freudien. Bleuler comprit vite l'intérêt qu'il pouvait tirer de la découverte freudienne, non dans la visée d'une clinique psychanalytique, mais pour aider la psychiatrie à se transformer.

La bataille théorique se joue autour d'un mot : ici la Spaltung ou « dissociation ». Celle-ci constitue selon Bleuler le symptôme fondamental de la psychose schizophrénique. Curieux destin, celui de ce terme : la Spaltung s'impose à la même époque et par des voies divergentes dans la psychiatrie et la psychanalyse. Jusqu'à devenir l'essence même de toute théorie du sujet. On la retrouve dans la « schize » des phénoménologues, de Binswanger à Laing, et dans la « refente » de Lacan. Il se passe au début du siècle pour la schizophrénie (et donc plus généralement pour les psychoses) ce qui s'était passé avec Freud pour l'hystérie. Charcot, neurologue, avait déneurologisé l'hystérie pour en faire une maladie mentale : dans son théâtre de la Salpêtrière, il faisait œuvre de psychiatre. Freud, après lui, dépsychiatrisait l'hystérie : identifié à la malade de Charcot, il « accouchait » littéralement de la psychanalyse en liant dès l'origine l'hystérie au concept de Clivage (Spaltung). Isolant l'hystérie, il devenait théoricien : il réussissait où le paranoïaque échoue, mais il échouait à tirer pour le savoir psychiatrique les conséquences de sa propre découverte sur les hystériques. Autrement dit il laissait à Jung (et Abraham) la liberté de « psychiatriser » la psychanalyse. Bleuler les devança, en s'emparant du terme déjà traditionnel de Spaltung et arracha, au profit de la psychiatrie, une victoire sur la psychanalyse. Pour longtemps, cette dernière n'eut pas son mot à dire sur la schizophrénie, tant l'hystérie était son lieu, seule garante du travail de la schize.



Dans ses lettres à Jung, Freud, comme le dit F. Roustang, ramène tout à la paranoïa, par le cheminement de « l'analyse originelle » : il fit avec Charcot l'expérience de l'hystérie et avec Fliess celle de la paranoïa. Il « encasse » un savoir par le biais du transfert et devient « comme tout le monde » un sujet divisé qui continue à croire qu'il est « unique », qu'il maîtrise ses dires, et qu'on lui vole ses idées. A la date où Bleuler introduit le terme de schizophrénie, Freud publie **Le cas Schreber**, sous le nom de « démence paranoïde » (1911) ; du même coup il reprend à son compte la nosographie de Kraepelin en distinguant la paranoïa de la démence précoce. Il trouve là de quoi conforter le point de vue structural qui domine dans sa conception de l'hystérie. Entre 1900 et 1907, à l'apogée de son amour pour Jung, il avait repris à Kraepelin le terme de paraphrénie pour désigner la démence précoce. Ce mot est proche par sa sonorité de la paranoïa et témoigne de « l'amour » qu'il porte à cette entité. Il lui permet de faire « coup double ». Contre Jung et la démence précoce d'abord, contre Bleuler et la schizophrénie plus tard. Devant le succès du terme bleulerien, il renonça ensuite à « sa » paraphrénie. A travers une bataille de mots, qui témoigne d'un rapport de force, Freud était à la fois dans l'erreur et dans la vérité ; mieux, l'une et l'autre se disaient en même temps, comme si la métaphore de la Spaltung venait symboliser le lieu d'une vérité « midite », contradictoire. Freud dégageait la psychose de la maladie dite mentale et de l'organicisme, en s'appuyant sur Kraepelin, pour faire triompher un point de vue structural ; il ramenait tout à la paranoïa mais il montrait pourtant que la psychose est comme un noyau scindé, ou une structure biface dont la paranoïa donne le modèle logique : en effet, le délire qu'elle propose ressemble au discours de la science, c'est-à-dire à celui de Freud. Sur ce terrain, le destin du « Cas Schreber » est exemplaire pour l'histoire du mouvement psychanalytique : c'est à partir de lui et via un retour à Kraepelin que Lacan théoriserait son approche des psychoses (voir infra). Sans le savoir, Freud laissait à Bleuler le soin de tirer pour le savoir psychiatrique les conséquences de ses propres travaux. Littéralement, la schizophrénie échappait à la psychanalyse, tant la paranoïa se rapprochait pour Freud d'un discours de savant, tant l'hystérie, avec ses cris, ses vomissements et ses ruptures montrait que la Spaltung lui collait à la peau.

Dans la correspondance avec Jung, Freud reste aveugle à la réalité de la schizophrénie en affirmant tantôt que la démence précoce n'est autre que la paranoïa, tantôt qu'elle n'existe pas ; à sa place, il y a l'hystérie ou la névrose obsessionnelle. Freud n'aimait pas les fous ; disons plutôt qu'ils préféraient les paranoïaques aux schizophrènes, car les paranoïaques ne sont pas « fous » : ils sont logiciens. En maintenant l'unité du champ des psychoses sous la détermination de la paranoïa, Freud semblait oublier sa division en deux versants fondamentaux, division dont il avait lui-même repéré l'enjeu pour le sujet dans l'expérience de l'hystérie.

Si la correspondance Freud/Jung est un délire à deux, on peut ajouter qu'une relation se noue entre un psychiatre, sourd de son état, et un fou qui se prend pour le père de la psychanalyse. Ni l'un

ni l'autre n'ignorent ce qu'ils défendent et pourtant une histoire se joue à leur insu ; tous deux oublient que Bonaparte ne serait pas devenu empereur s'il s'était, comme le fou d'Epinal, pris pour Napoléon ; à Sainte-Hélène seulement, le général fabrique pour la postérité l'immensité de sa légende. Et il se prend pour Alexandre raconté par Las Cases. Autrement dit, Freud tire son épingle du jeu en devenant théoricien et Jung en restant psychiatre. La préférence de Freud pour la paranoïa ne dépend ni de la « volonté » d'un maître ni de l'argument d'un disciple. Elle s'inscrit comme enjeu dans l'histoire de l'approche des psychoses ; et le rejet de la schizophrénie par la psychanalyse reste marquante.

En effet, il fallut attendre les expériences menées par les anglosaxons et la révolte des antipsychiatres de divers pays (21) contre l'institution asilaire et l'orthodoxie psychanalytique pour que la schizophrénie soit écoutée en certains lieux de par le monde avec l'oreille que Freud prêta aux hystériques. La schizophrénie fit retour dans la psychanalyse par le biais d'une politique nouvelle de la folie qui mettait en cause la suffisance des analystes et le savoir des psychiatres.

Un destin si funeste donne l'écho poignant d'une écoute de la psychose fondée à la fois sur une notion de « corps à corps » qui permet de sortir de l'impasse d'un « transfert impossible » entre le praticien et son patient, et sur une théorie de « l'inquiétante étrangeté » (issue de la compréhension de l'expérience tragique de la relation de Freud à ses disciples), théorie qui propose non de « structurer » la psychose dans un savoir de maître mais de lui laisser dire son errance propre. Ce retour de la schizophrénie dans la pratique analytique est le fruit d'une série de rencontres entre l'inconscient freudien et sa détermination comme langage, la phénoménologie existentielle et la révolte anti-institutionnelle. C'est ce qui fait la toile de fond du dernier chapitre du livre de Roustang.



Pour la France, retournons aux années trente ; l'abord de la question des psychoses pour la psychanalyse (et plus tard pour l'antipsychiatrie) se confond avec l'histoire de l'enseignement lacanien. Au contraire de Freud, Lacan était psychiatre ; c'est comme tel et par l'étude de la paranoïa qu'il fut amené en 1932 au seuil de la psychanalyse ; la publication de sa thèse **De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité** fit grand bruit (22). Nizan s'en inquiéta ainsi que les surréalistes. Comme son maître en psychiatrie, Clérambault, dont il critiqua fortement la tendance mécaniciste, Lacan était adepte du fait structural. Il préférait Kraepelin à Bleuler, dont il note au passage le génie, et avec Freud son « père spirituel ». Il choisit la paranoïa comme jalon essentiel de l'approche analytique de la psychose ; le commentaire du « Cas Aimée » résume le passage qui devait conduire le jeune Lacan de la psychiatrie à la psychanalyse. La psychose paranoïaque est saisie par le biais d'une nosographie, lourde encore de savoir germanique, dans ses rapports avec

la « personnalité » ; autrement dit : sous la détermination d'un sujet de la schize (Spaltung) et du point de vue d'une psychologie concrète (à venir) détachée de l'organicisme alors dominant dans l'approche psychiatrique de la maladie dite mentale.

Au moment où Polltzer est en train de rompre avec une psychanalyse qu'il juge soumise aux impératifs de l'idéologie dominante, alors que la double rupture de Reich avec le P.C.A. et le mouvement freudien est consommée, tandis que le surréalisme se divise et cherche un autre souffle, le jeune Lacan tire parti de « l'erreur » polltzerienne de la psychologie concrète : il la rattache à Freud et fait du « drame humain » et de la dissociation du sujet l'essence du fait psychotique. Il publie les manuscrits étonnants d'une « maladie mentale » réalisant ainsi un rêve surréaliste : faire la jonction dans le quotidien des mots et à travers l'authenticité d'un « document », entre l'inconscient et l'écriture poétique. André Breton était allé à Vienne quêter chez Freud le souffle d'une écriture nouvelle. Il en revint déconfit, car Freud préférait Goethe à Tzara et portait des pantoufles. La thèse de 1932 est marquée dans son style, à la fois bouillonnant et académique, d'une contradiction insurmontable entre la fascination pour la valeur structurale de la clinique psychiatrique et la mise en acte « poétique » de l'inconscient freudien ; le renouveau de Freud, en France, reste lié, malgré ses scissions avec la médecine et l'université, avec le fait psychiatrique d'une nosologie. Celle-ci fait retour par des voies inattendues dans le mathème ; mais elle fut confortée par le rite de la présentation de malades à Sainte Anne. Jamais abandonné par Lacan, qui signe l'attachement de son enseignement à l'enclos de l'asile.

Après la guerre (1946) le discours lacanien en matière de psychose s'éclaire d'un jour nouveau. Dans **Propos sur la causalité psychique** la terminologie allemande est abandonnée au profit d'un retour critique au cogito cartésien et aux animaux machines. Le surréalisme se survit. La phénoménologie est au goût du jour. Sartre fait ses délices d'Husserl et Merleau-Ponty s'intéresse au système perception-conscience. A cette époque, Lacan, sans abandonner le point de vue structural « classique », fait le lien entre le clivage freudien et la dissociation existentielle de la phénoménologie allemande dont Heidegger lui semble le représentant le plus accompli. Il n'y a pas de synthèse du moi, répond-il à Henri Ey, en critiquant les illusions nouvelles d'un organicisme en passe de réforme. La psychiatrie classique a reconnu sans le théoriser le fait que la folie emplit le cœur de l'homme, le rendant étranger à lui-même et à l'autre. Le moi est lieu de méconnaissance et le savoir en général est fruit d'une « connaissance paranoïaque » (23). Les surréalistes en firent l'épreuve, à défilier l'étrangeté indicible de l'inconscient dans l'acte de l'écriture automatique. L'être est clivage, doublure ; son seul désir est d'affirmer l'absolu du désir, quitte à faire du désir de l'autre l'objet de son désir. Telle est l'essence de la folie : une discordance entre le moi aliéné à force de s'identifier à l'autre et l'être sans cesse errant depuis le sacrifice premier de sa naissance. Cette période de l'approche lacanienne de la psychose est féconde ; elle tire le contre-

coup philosophique de la découverte freudienne et permet une critique jamais faite encore du psychologisme et du rationalisme qui dominant à la fois la psychanalyse et les sciences humaines en voie de développement. Lacan dégage une approche freudienne de la psychose en s'écartant de la neurologie, de la Gestalt et du cogito. Il induit par l'Imago, le miroir et l'aliénation, une théorie non psychologique de l'imaginaire qui trouve sa place dans une topique où l'inconscient est « décentré » de la conscience philosophique. L'accent mis sur la phénoménologie, philosophie de la conscience par excellence, permet paradoxalement de jeter les bases, du point de vue de la psychanalyse, d'une réflexion sur l'enfermement en général : celui du « fou » par la société, celui du psychotique étranger à lui-même. La phénoménologie fut la « mauvaise conscience » d'une philosophie humaniste en proie au double assaut de l'inconscient freudien et de la dialectique matérialiste dont elle tenta de repousser l'avance en se faisant doctrine de la division de l'être, au temps, à l'existence et à lui-même. A la manière d'un bricoleur génial, Lacan puisa en elle le moyen de dire le sens philosophique de la découverte freudienne et de faire avancer sa théorie. Plus tard il devait revenir à Hegel, mais jamais il ne lâcha, même à la belle époque de Saussure, de la structure et de la métaphore, le grand chemin de l'être divisé.

Avec le séminaire de 1955-56 (24) un nouveau virage s'amorce dans l'enseignement lacanien. Au lendemain de la première scission, une théorie se constitue et prend toute son ampleur, au risque de devenir « doctrine » quelques années plus tard. L'influence de la phénoménologie est moins sensible et depuis le discours de Rome (1953) (25), le sujet et sa schize sont repensés dans le cadre d'une conception structurale du langage et de la langue. S'appuyant sur « la science pilote » du siècle, la linguistique, Lacan donne à Freud l'instrument « scientifique » qui lui manquait pour penser le sens de sa découverte. L'heure n'est plus à Heidegger ou à Merleau-Ponty mais à Saussure, Levi-Strauss, Jakobson. La Spaltung est signe d'un lien de représentation entre le signifiant et le sujet. Le langage est condition de l'inconscient et le sujet a le statut d'un représenté. Du point de vue de la psychose, il fallait s'y attendre, l'enseignement lacanien se détourne de l'être, du double et de l'aliénation (sans les abandonner) pour accentuer une conception plus structurale de l'inconscient. Alors que le stade du miroir avait permis dès 1936 l'élaboration d'une conception de l'imaginaire distinct de la Gestalt, l'instrument linguistique servit, moins de vingt ans plus tard, à la constitution d'une théorie du symbolique qui devait sortir la doctrine freudienne de l'anthropologisme où le culturalisme l'avait plongé. Un paradoxe nouveau se faisait jour : c'est à travers l'anthropologie de Levi-Strauss et sa doctrine de la parenté que Lacan trouve le chemin d'une désanthropologisation du fait psychique. Le symbolique est dénoué à la fois du culturel et du symbolisme pour être attaché à la structure langagière devenue loi signifiante chargée d'induire l'imaginaire. C'est l'époque où apparaissent dans le discours lacanien des concepts venus de l'ordre juridique. Le Réel, dernier terme de la topique, trouvera son élaboration théorique plus tardivement avec

la notion d'impossible, et le contour d'une logique. L'imaginaire fut « arraché » à la psychologie et à la philosophie de la conscience, comme le symbolique fut constitué, au terme d'un fantastique paradoxe, contre l'idéologie structuraliste qui domina un temps le domaine des sciences humaines et sociales. Le terme de « structure » repris à la linguistique par Lacan fut déplacé de son sens d'origine puis servit de modèle à une nouvelle articulation du fait psychotique, où Saussure jouait le rôle de Kraepelin, dans une constante fascination pour le discours psychiatrique, et où le symbolique risquait de devenir « modèle logique » de l'inconscient.

A propos du cas Schreber et dans la trajectoire du discours de Rome, Lacan propose le schéma d'une topique particulière de la psychose (elle-même pensée sous l'angle de la paranoïa). Au terme de celle-ci le symbolique est écrasé, l'imaginaire aussi, tandis que le réel devenu prépondérant peut être qualifié d'un « cause tout seul ». La paranoïa schrébérienne se trouve interrogée dans une structure qui s'organise autour des termes suivants : Loi, Métaphore paternelle, Nom du Père, Phallus, Forclusion. Ce dernier terme, repéré par Lacan dans l'analyse de « l'homme aux loups » (Verwerfen), fait pendant au refoulement plus spécifique de la névrose jusqu'à se confondre avec le processus même de la psychose.

Lacan réactualise ainsi l'amour de Freud pour la paranoïa en faisant de celle-ci le modèle structural de la psychose en général. Entre Kraepelin (1932) et Saussure (1956), la schizophrénie, laissée pour compte, trouve une écoute ailleurs, hors divan, hors les murs de l'asile. Il ne s'agit pas là d'opposer le Lacan de 1946 (la causalité psychique...) à celui de 1956 (D'une question préliminaire...) mais de montrer comment se constitue à partir de 1932, et dans la trajectoire toute freudienne d'une prévalence accordée à Kraepelin et à la paranoïa, l'enseignement lacanien en matière de psychose. Il est tissé de plusieurs fils qui allient la phénoménologie à la structure. Selon l'époque et pour des raisons précises qui restent à définir, une « tendance » prévaut sur un autre sans pour autant l'effacer. Incontestablement la découverte par Lacan de Saussure et du formalisme russe réaccentua et déplaça en même temps une position structurale déjà présente en 1932. La phénoménologie au contraire avait permis d'accentuer après-guerre la question de la personnalité dans son statut imaginaire, question présente aussi dès 1932. Il faut essayer de donner à l'enseignement lacanien sa dimension historique : seule manière de le comprendre et de le faire travailler sans le répéter servilement. Si Roustang « phénoménologise » l'écoute de la psychose, c'est une manière de critiquer implicitement un dogmatisme. Sa position est différente de celle de Maud Mannoni ; il pense le destin du psychotique à partir d'une réflexion sur celui de la psychanalyse et réciproquement. M. Mannoni « politise » la question de la psychose en l'amenant sur le terrain de l'enfermement social. Roustang historicise la psychose en la pensant de l'intérieur, non de la société en général mais de la « horde » des analystes en particulier, laquelle fonctionne, fait remarquable, comme un asile. Le risque de la démarche de Roustang est d'individualiser à la fois le

destin de la psychose et celui de la psychanalyse ; c'est oublier tendancieusement que le pouvoir imaginaire est toujours lié à la réalité d'un pouvoir politique, en l'occurrence celui à l'œuvre dans l'appareil psychiatrique et dont M. Mannoni propose le démontage critique comme prélude à l'approche des psychoses. Il y a le risque inverse, celui de trop politiser la question de la folie et de tomber comme les anti-psychiatres dans la sociologie.

Le risque de l'interprétation lacanienne, géniale au demeurant, est qu'elle devienne une « formule » permettant de comprendre la psychose en oubliant de l'écouter. Si l'histoire de ce juriste qui écrit ses Mémoires pour réclamer sa liberté, qui l'obtient et qui guérit d'un délire dont son père, éducateur pervers, fut en partie à l'origine, si cette histoire se résume à la forclusion d'un signifiant (le nom-du-père) faisant retour dans le réel, alors le risque est grand pour l'analyste de se prendre au piège d'une modélisation de la psychose conforme aux règles d'une nosologie plus propice à l'asile qu'à l'oreille. L'aventure arriva à Tausk. Freud occupa pour lui la place d'un pédagogue idéal. La destinée du psychotique rejoint le destin de la horde ; l'aventure risque de se renouveler si les analystes oublient d'écouter la folie à force de l'étiqüeter.

A cet égard le livre de F. Roustang fait le lien entre la société des analystes, Instance de droit, de prestance, de rejet et d'ordre, et la psychose, lieu d'errance, de tragédie, de mort. L'aventure de cette altérité est celle de la psychanalyse et des effets psychotisants qu'une société produit dès qu'elle rejette ses marginaux, au nom d'un idéal qui se confond avec une filiation.

#### (4) DELIRE ET THEORIE

Dans son approche de la psychose, F. Roustang renoue avec une tradition de l'être double et divisé, avec l'ombre et l'errance, avec le fou jeté dans la discorde. Son texte a la souplesse du romanesque, décrivant avec angoisse la grande folie de l'être, où « l'ordre » paranoïaque renvoie à l'éclatement schizophrénique. Chacun de nous est dans sa profondeur un pur destin qui ne pense ni ne peut se penser. Le psychotique a « l'avantage » d'être moins névrosé : à ce titre il est théâtre sans être acteur. Il flotte ; il est l'image sans nom de l'expropriation, de la forclusion. Il parle les mots sans les nommer car il n'a pas la place d'un manque. Il donne le sens d'une dissociation première de l'être, de l'expulsion et de la partition originale. Il est l'ombre de soi, l'étranger, l'autre interne sans tromperie. Il est le « il » de l'impuissance du moi et quand il vient à l'analyse le transfert ne peut rien. « Il serait donc préférable, souligne F. Roustang, dans le cas du psychotique d'abandonner le concept de transfert et de le remplacer par celui de flatton. Ce terme combinerait les deux mouvements contraires et corrélatifs d'inflation et de déflation. La flatton serait l'opération par laquelle le psychotique donnerait au psychanalyste une position démesurément gonflée aux limites de son monde sensoriel et idéal ; position qui à l'inverse et en même

temps serait vide, de telle sorte qu'elle effacerait tout souvenir et tout fantasme » (26).

Par delà une création de mots, F. Roustang déplace les termes freudiens et triture les concepts lacaniens. Il les « phénoménologise » pour accentuer littéralement l'enjeu, dans la psychose, d'une filiation qui est destin sans drame ou destinée sans histoire. Il critique implicitement le dogmatisme qui tend à figer l'enseignement lacanien dans l'étroitesse d'un étiquetage. Il fait ployer la branche vers son extrême pour retrouver par delà une structure, la souplesse d'une écoute. La rigueur théorique se retrouve par à-coups, quand les concepts sont malmenés au gré d'une pratique qui leur redonne une force.

Le psychotique est dérangé. Il fait peur parce qu'il a peur et cherche la délivrance. Son histoire n'est pas suite de souvenir, car, il est, au passé, un futur antérieur. Il est une écrevisse cherchant à reculer une inscription dans le roman des siens. Il est prédestiné par un ancêtre dont l'origine se perd. Certains pourront reprocher à ce texte final son allure de récit d'aventure, son abandon de la structure, la sorte de flottement d'une syntaxe qui se veut descriptive. C'est vrai. Loin du Surréalisme et du poème mallarméen, loin de la tradition du verbe lacanien, ce texte s'engloutit dans un « roman de la psychose » chanté de l'intérieur. Il semble ne pas théoriser la prévalence qu'il donne au point de vue phénoménologique pour mieux faire prévaloir l'écoute analytique au détriment de son savoir. Il suit le corps du psychotique, il suit les mots de la psychose, sans les mimer. Il les inscrit dans une histoire, faisant ployer la théorie vers la pratique. Il s'agit là d'un retour « flottant » à Freud (ou à d'autres), aux origines d'une théorie dont on cherche pas à pas le statut sans certitude ni dogme, avec le risque de l'erreur, voire de l'errance. Ce texte est moins une théorie de la psychose qu'une manière de la dire « à la cantonnade ». Roustang interroge plus les effets de croyance, de rejet, de destin que ceux de « dette », de « reste » et de structure. Il parle la psychose de l'intérieur plus qu'il ne conte l'histoire monumentale du savoir psychiatrique. De même qu'il parle l'histoire de la psychanalyse dans le registre d'une « voix off » et dans le cadre d'une intimité où l'on chuchote les cris. Pour l'heure, la psychanalyse s'en porte mieux.

On songe à la littérature, à Joyce, aux monologues d'*Ulysses* et souvent au théâtre de Beckett, à ses héros faits de poubelles et de gravats sans nom, à ses carcasses grises qui prennent l'espace comme une absence. On pense à la littérature anglaise, à Stevenson, à la lande écossaise, à la fausse aventure qui conduisit ce grand phthisique à rechercher son double dans le passé des lords et des pirates, ou dans les îles des mers du sud que le commerce britannique avait déchues de leur légende pour les rendre serviles. Le psychotique est voyageur ; il est l'étrange d'un pays étranger, le revenant cherchant son frère ennemi ; il est suceur de vie, il est l'autre de l'autre, le Hyde de Jekyll, ou la moitié, dans le miroir, de sa moitié. La mort les réunit comme les « deux corbeaux » de la mélodie (27).

Surtout le texte de Roustang parle la psychose de l'intérieur de la psychanalyse elle-même : elle est son ventriloque, la sorte de clown qui l'anime en la rendant à l'expérience originelle d'une théorie. Corps à corps, mot à mot, l'analyste est le double du fou, tant la psychose a une histoire qui se confond avec l'histoire de la découverte de l'inconscient, avec celle de ses morts, de ses exclus et de ses oubliés ; pourquoi le nier ? Il y a dans ce texte une fascination de l'auteur pour le destin du psychotique. Une fascination qui est le revers absolu de celle du psychiatre. Ici l'écoute prend l'allure de la distanciation et non du mime. On dirait Brecht donnant au comédien l'indication d'un jeu à la chinoise. Comment rendre Shakespeare au sens contemporain, sinon en historicisant la démesure de ses rois fous ? « L'après-coup du psychanalyste rejoint donc le par avance de l'analysant psychotique de telle sorte qu'en ce point d'identité, une identification de l'analysant à l'analyste deviendra possible » (28). Ne pas « embougeolser » Shakespeare, ne pas « névrotiser » ou psychiatriser le psychotique, c'est leur donner un nom et une histoire. Identifier, dans le respect d'une dissociation, d'une contradiction, c'est dire l'identité du schizophrène : il peut dire sa folle sans devenir un fou. La pratique analytique doit tenter, ici par le transfert, là par la filiation (ou autrement), que la folle se dise sans rendre fous les fous et les psychanalystes. L'histoire de la correspondance Jung/Freud s'arrête là. La destinée de Tausk, de Reich et de Groddeck, celle de Rank, théoricien du double, et celle de Ferenczi, vrai hongrois et faux gendre, commence où la psychanalyse pourra, sur la lancée de Brecht, traduire ses drames et ses querelles en une histoire où l'inconscient trouverait sa place.

La position de Roustang a l'avantage de montrer que le statut de la théorie en psychanalyse n'est pas simple à déterminer. Touchant sans cesse au délire la théorie de l'inconscient n'est pas une science ; elle tend vers elle, mais il est préférable de dire qu'elle est une pratique ; dans le sens donné à ce terme par les marxistes. Roustang privilégie un aspect des choses ; il ne nie pas l'existence d'un sol historique dans lequel se dérouleraient les luttes théoriques, mais il fait pencher la balance d'un seul côté, montrant que l'aspect conflictuel de la théorie est engendré par la présence même du délire qui s'énonce dans un échange entre des sujets « porteurs » de théories. Cette position lui permet de mettre à jour non seulement une approche originale de la psychose mais de montrer que nul énonciateur n'est détenteur d'une « ligne juste ». Sans le dire de cette manière, Roustang souligne que ni Jung ni Freud n'avaient « raison », que ni l'un ni l'autre ne détenaient la vérité définitive d'une théorie ; il donne ici de grands coups de bâtons à une conception de l'histoire des sciences qui se plaît à raconter la genèse de la théorie freudienne sur le mode du savoir cumulatif, pour elle, Freud est un joueur de cartes. Il distribue les rôles et les pions par refontes successives ; chacun de ses disciples lui apporte par moments une pâture nouvelle ; il s'en nourrit et lâche ensuite dans la nature les dissidents trompés ou trompeurs. Chacun va vers sa déviation et Freud maintient toute pure la ligne de la psychanalyse qui malgré



ses efforts est détournée de son objet par des opérations de récupération. Sur ce point le retour lacanien au sens de Freud peut prêter à confusion ; il joue sur l'illusion que l'on peut retrouver par delà les détournements dont la psychanalyse fut l'objet, une théorie freudienne pure de contradictions et porteuse d'un savoir non ambigu. Lacan a pourtant dénombré les multiples attaches de Freud aux idéaux du scientisme mais son dogmatisme logique actuel l'entraîne sur une pente autrefois critiquée.

Si la position de Roustang a le mérite de ramener l'histoire de la genèse d'une théorie sur ses pieds, elle comporte un risque : celui d'oublier que les Idées n'appartiennent à personne. L'auteur croit tant à la collusion de l'être et de la pensée, au primat de l'une sur l'autre, qu'il peut même les distordre et faire de la psychose le lieu privilégié de la spaltung : l'être se trouve là plus qu'ailleurs en quête de retrouvailles, avec sa parole propre. Du même coup, le dire du psychotique devient le principe essentiel d'une théorie de la psychose et d'une théorie de l'inconscient en général. Cela est certes nécessaire dans une pratique d'écoute permettant de sortir le psychotique d'un état que le savoir psychiatrique et le discours analytique traditionnel sont incapables d'entendre ; mais la position de Roustang reste problématique car elle néglige deux facteurs déterminants : celui de l'histoire d'une part, celui du statut de l'imaginaire de l'autre. La folle en effet n'existe pas « à état de nature », ou plutôt, si elle existe, elle n'est pas telle que nous la connaissons. La schize est certainement au fondement de l'être parlant mais la psychose devient folle ou délire, comme l'hystérie, dans des conditions particulières qui tiennent à l'existence des appareils d'état. Ceux-ci véhiculent d'emblée les cadres de la norme et de l'écart, de l'étiquetage et de la répression, qui déterminent l'existence de la folie comme telle. Les écoles et les différents instituts où se retrouvent les analystes fonctionnent sur ce modèle, à de très rares exceptions près ; et en premier lieu la société viennoise fondée par Freud. Roustang rencontre ce problème : l'étude de la correspondance de Freud l'amène inévitablement sur le terrain de l'institution, de l'école, de la société.

Allons plus loin : à ce jour les analystes de tous bords ne peuvent plus se passer d'une interrogation sur leur histoire, c'est-à-dire sur l'Histoire en général et sur la manière de la pratiquer. Leur histoire leur est donnée par des anti-psychiatres, elle leur est racontée par des historiens des institutions (29). Elle leur est littéralement renvoyée sans qu'ils semblent y prendre part, comme un corps étranger à leur être ; elle leur vient d'ailleurs et non d'eux-mêmes, et non de l'intérieur de leur pratique, car ils restent obsédés par la horde et le chef, par les foules et le maître, par les esclaves et les héros, bref au pire par l'ignorance ou la mystique, au mieux par l'histoire des idées et de leur « transmission ».

Disons le tout net : aucune approche théorique de la psychose n'est possible sans le double recours d'une écoute de corps à corps fondée sur la parole et d'une réflexion sur les institutions qui donnent à la folie son cadre, son être, son dire. A cet égard le livre de

Roustang fait ce lien, à sa manière, entre l'institution et ses effets psychotisants ; un pas est franchi qui consiste à regarder l'obstacle de l'intérieur et non comme un dehors. Mais il manque un chaînon essentiel, celui qui permettrait de raccrocher tous les wagons à la locomotive ; un chaînon manque pour traduire le Destin en Histoire, la collectivité en masses, l'individu en termes d'identité et la contradiction hors du dilemme.

Il ne suffit pas de dire que la théorie est le délire de plusieurs et le délire la théorie d'un seul pour s'en tirer avec le statut de la théorie ; si celle-ci est traversée de rapports de force, c'est que la lutte des classes structure l'imaginaire et que l'histoire se passe toujours ailleurs que dans la tête de ceux qui croient la faire : à cet enseigne les maîtres et les disciples, les chefs et les esclaves ne sont jamais les maîtres de leur destin ; l'imaginaire les guide dans la mesure où il est lui-même porté par un enjeu plus large, par le pouvoir réel d'une classe sur une autre qui détermine le statut conflictuel de la théorie.

On pourrait reprendre à l'envers le propos de Roustang en conservant l'essentiel de sa démarche : le plagiat, le vol d'idées, l'influence occulte, bref le rapport qui unit la théorie, la psychose, la science et la religion, est commandé non par l'existence d'un maître créateur de l'institution (comme l'affirme R.) mais par les appareils de l'idéologie qui permettent au maître d'occuper dans une relation une position de pouvoir telle qu'elle rend impossible la dissolution du transfert. La démarche du Destin si funeste est guidée par un curieux paradoxe : si la théorie est un délire et réciproquement, c'est que l'imaginaire comme tel n'existe pas en dehors des individus ou de leur collection (un... plusieurs...). Il se confond alors avec la projection, le double, l'influence, le reflet, l'illusion ; il se confond avec du spéculaire. D'où le paradoxe : un auteur capable de décrire avec autant de pertinence les rapports de force qui trament l'imaginaire humain, est aussi celui qui reste pris dans la croyance selon laquelle les pensées appartiennent à des sujets.

Ainsi le même auteur est capable d'affirmer deux thèses contradictoires : d'une part la collusion complète de l'imaginaire et du spéculaire, du délire et de la théorie, de l'autre la force opératoire de l'après-coup théorique contre les « illusions » du par-avance. Il soutient deux propositions dont l'une infirme l'autre : en effet l'après-coup n'est possible que si l'imaginaire peut être distancié de la projection et du reflet. Ce dernier processus est parfaitement décrit dans le chapitre sur la psychose. L'auteur se passe fort bien ici du concept d'imaginaire pour mettre en scène une pratique qui est pourtant commandée par la distinction théorique entre l'imaginaire induit par Freud et celui de la tradition philosophique du double.

Par son rapport à l'histoire des sciences, la théorie se distingue du délire. Le délire dit la même chose que la théorie mais il le dit autrement par les moyens de la fiction et de la représentation. Fiction, théorie, délire ont partie liée dans le paradoxe d'une différence qui en même temps les réunit et les sépare. Les contours

sont à la fois précis et flous ; si l'on ne distingue pas l'imaginaire du spéculaire on risque d'oublier que le concept, par son statut, est symbolisation où la fiction reste ars poetica, intuition vraie, connaissance spontanée, etc...

La position de Roustang n'est pas naïve. Il n'ignore pas que l'essentiel de l'apport de Lacan est d'avoir après Freud doté l'imaginaire d'un statut non psychologique en l'induisant du symbolique. Tout le livre conteste cet apport pourtant incontestable et donne son sens à une approche de la psychose elle-même incontestable. Alors ? Force est de dire qu'une « ligne juste » n'existe pas et qu'on se tient toujours sur l'arête d'une montagne, en équilibre instable entre ses deux versants. Le vent souffle d'amont en aval ; en l'occurrence il souffle du côté de Roustang car pour l'heure les « fidèles » de Lacan, pourtant bardés d'une théorie révolutionnaire, n'ont plus d'oreille pour la psychose. Cela s'est déjà vu...

## (5) PHENIX ET SON DESTIN

Un livre est fait pour fantasmer et celui-ci me fait penser à Stevenson. Et Stevenson à Jack London. Et Jack London au très beau livre de Robert Linhart, *Lénine, les paysans*, Taylor (30). Là aussi se raconte un destin, plus funeste que celui de la psychanalyse. La destinée d'un peuple est évoquée, à travers la figure de Lénine, tracée sans complaisance biographique, dénuée de l'arsenal du Culte, et sans les fards de l'historiographie. La destinée d'un peuple, devenu, pour son malheur, l'élu du mouvement ouvrier. Le livre commence sur Jack London et se termine sur Oblomov. Entre temps, c'est-à-dire entre 1917 et 1924, Lénine et le jeune état soviétique sont aux prises avec l'agriculture : la faim, le blé, l'électrification, l'homme nouveau, le bonheur, le travail, la bureaucratie. A la fin de sa vie, le révolutionnaire se faisait lire par Kroupskaïa la nouvelle de London, *L'amour de la vie*. On y raconte l'histoire d'une lutte ultime sur la banquise entre un loup malade et un homme moribond. Ce dernier mord la bête, boit son sang et dans un sursaut retrouve la force d'atteindre la côte où un navire l'accueille. Lénine s'éteint en 1924 sur cette image d'une lutte atroce entre un homme affamé et un fauve au trépas. De ce corps à corps entre les états impérialistes alliés aux russes blancs, et trop faibles pour refermer leurs crocs, et la jeune révolution saignée à blanc par la famine, émerge le premier état soviétique. Linhart retourne aux « origines » du léninisme et analyse les actes de Lénine selon les principes du matérialisme historique. Il utilise une théorie et la renvoie à une pratique pour comprendre une histoire : l'histoire des conditions d'émergence d'un système productif. Sans falsifications, il montre comment Lénine est pris au piège du taylorisme dont il critique insuffisamment le danger et qui referme la lutte des masses dans l'étau d'une technicisation du travail ouvrier. Il s'agit là, non d'un retour glorieux aux origines, qui prendrait la forme d'un déni, mais d'une dialectisation de la pratique léniniste permettant de comprendre la vérité d'un procès historique à travers les erreurs d'une politique.

Ce livre enseigne, comme celui de F. Roustang, à lire l'histoire sur une « autre scène » que celle du dogme, dans une optique où la pratique retrouve la théorie et vice-versa. Un destin si funeste n'est pas le livre d'un matérialiste. Il ne fait pas de politique. Dans ses grandes lignes, il pense l'histoire avec Hegel, le transfert avec Freud, la psychose avec une tradition qui allie Don Quichotte à la phénoménologie. Il dit la politique dans l'imaginaire à travers la fable de la Horde et dans la parabole des chefs et des exclus ; surtout, à son insu, il dit ce qu'il croit ne pas dire. Grande leçon d'illusion et de rire ; grande leçon que le démontage de ce tour de passe passe qui amena les analystes à croire le contraire de ce que leur pratique dévoilait. Ce livre parle l'histoire de la psychanalyse sur un terrain nouveau. Il est aussi le livre d'un « auteur » qui dit à chaque instant qu'il se protège de la folie par l'écriture et de la mort par la pratique de l'analyse. Il est le livre d'un solitaire qui appartient à une Ecole et qui ne cherche pas à faire école. Il est marqué d'une destinée qui lui échappe ; bref, il n'a rien à voir en apparence avec le livre de Linhart et pourtant il l'évoque.

Oblomov (31) est là, comme l'ombre d'une histoire. Etrangeté inquiétante, il reste sur son lit à dessiner des plans ; il fait bois de tout feu et devient un phénix, triste sire renaissant sur le dos de chacun. Il est un propriétaire foncier, un intellectuel, un ouvrier, un communiste et pourquoi pas un analyste : « car il suffit de nous regarder pour dire que le vieil Oblomov est encore là et qu'il faut le laver, le nettoyer, le secouer et le battre longuement pour qu'il en sorte quelque chose » (32).

---

(1) E. Jones, *Vie et œuvre de S. Freud*, PUF, Paris 1958.

(2) François Roustang, *Un destin si funeste*, Minuit, Paris 1977.

(3) La formule est de J. Lacan.

(4) Octave Mannoni, *L'analyse originelle*, Les temps modernes, Juin 1967, n° 253, repris dans *Clefs pour l'imaginaire ou l'autre scène*, Seuil, Paris 1969. Il est remarquable de constater que Roustang ne fait pas mention de cet article publié dix ans avant la parution de son livre. Cet oubli reste à interroger comme un symptôme car, à l'évidence, *L'analyse originelle* pourrait servir de préface au *Destin si funeste*. Il éclaire toute lecture de la correspondance de Freud ; il rend patent la primauté de la relation transférentielle dans la constitution de la théorie de l'inconscient et dans la genèse du statut de l'être-disciple et de l'être-analyste.

(5) F. Roustang, op. cité.

(6) Idem, souligné par moi, ER.

(7) Le livre de Roustang a fait couler beaucoup d'encre, ce qui témoigne de son importance dans le champ actuel de la psychanalyse. L'article le plus stupide paru à son propos émane d'une revue qui brille d'habitude par son intelligence : *Ornicar* ? (n° 10). Elle se permet dans un même numéro de publier un entretien remarquable avec Michel Foucault (sur l'histoire justement) et un texte bête et méchant sur le *Destin si funeste*. Faut-il s'en étonner ? Citons ces lignes de Charles Melman qui se présente lui-même comme le disciple inconditionnel d'un discours lacanien réduit à porter l'étendard de l'ordre et de la discipline : « Son idéal (d'enseignement) est que l'élève instruit puisse

parler savamment de la psychanalyse mais qu'il en parle d'une place cohérente avec cet enseignement même, en élève formé ».

(8) O. Mannoni, op. cité.

(9) S. Freud, psychanalyse et médecine (1926), repris dans *Ma vie et la psychanalyse*, Gallimard, Paris 1949.

(10) Voir S. Freud, *Psychologie collective et analyse du Moi*, 1921, in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris 1951.

(11) F. Roustang, op. cité.

(12) Idem.

(13) La passe introduite dans l'EFP par Lacan en 1968 réactualise par des voies détournées un titre d'analyste didacticien et un « concours » pour élites qui rappelle l'agrégation. Roustang s'est élevé plusieurs fois contre la passe en dénonçant les effets psychotaisants qu'elle produit en répondant dans l'imaginaire à une demande de certitude quant à « l'indécidable » de l'être-analyste ; réponse par « oui » ou par « non » d'un jury qui sanctionne par un gradus ou un rejet une folle demande de reconnaissance. Voir Scilicet 2/3, Paris 1970, où sont consignés la plupart des documents sur cette question.

(14) F. Roustang, cité.

(15) Sur la problématique kantienne du « dilemme du prisonnier », voir M. Pion, *La théorie des jeux, une politique imaginaire*, Maspéro, Paris 1976.

(16) F. Roustang, op. cité.

(17) Idem.

(18) Idem.

(19) Idem.

(20) Voir M. Foucault, *La volonté de savoir*, Gallimard, Paris 1976.

(21) T. Szasz pour les USA, Basaglia pour l'Italie, Laing et Cooper pour le Royaume uni.

(22) Republié au Seuil en 1974.

(23) Voir *propos sur la causalité psychique*, repris dans les *Ecrits*, Seuil, Paris 1966.

(24) J. Lacan, *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, in *Ecrits*, cité.

(25) J. Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage dans la psychanalyse*, Idem.

(26) F. Roustang, op. cité.

(27) Voir, R.L. Stevenson, *Le maître de Ballantrae*, 10/18, Paris 1977.

(28) F. Roustang, cité.

(29) Voir entretien avec M. Foucault, *Ornicar ?* n° 10.

(30) R. Linhart, *Lénine, les paysans*, Taylor, Seuil, Paris 1976.

(31) Nom d'un personnage central d'un roman d'Ivan Gontcharov.

(32) Lénine, cité par Linhart.

## **Analyse**

*Antonella Santacroce*

La Quittance  
de ma Dette  
Je ne te la  
redemande pas  
en arrière  
Je la laisse  
échouer  
dans tes mains  
et ceci  
par mépris  
de la Quittance  
de cette  
formidable  
Dette  
qui me ligote  
la langue

Puis  
puisque  
la quittance  
de ta dette  
elle existe  
elle aussi  
dans mes mains  
Je voudrais dire  
qu'elles se valent  
Mais ce serait une  
méprise  
aux yeux  
des autres

Pour cela  
je m'acquitte  
du bien des autres  
et je m'achemine  
seule ?  
vers un non-lieu

Seul un poète peut risquer dans cet espacement : « Demain la Veille » l'énigme renversée du temps. Car, Ici, le rêve bouscule l'ordre institué du savoir. Ni oubli. Ni vacance de la mémoire. Entre demain et ce qui fut, un homme se lève, s'interroge, risque des mots et découvre qu'hier sera ce qu'en fera son pouvoir de « veilleur ». Enigme d'une histoire où le passé s'engendre à la pointe de l'avenir. Surréalité, en somme, que le guetteur des confins crée par la lecture renouvelée de son temps. Ce qui était là s'arrache à soi, vire, change de couleur. Les poèmes de Pierre Lartigue attestent que pour l'homme qui veille, à chaque seconde, le quotidien se surréalise. Tout d'abord les êtres avec lesquels marcher prend un sens :

« Nous descendions sous le soleil en guerre  
comme Orphée pas à pas  
ce n'était pourtant pas l'enfer  
je te revois de pierre en pierre  
j'entends ton cœur le tremblement  
White horse Old forester  
et le bruit que fait près des tempes le sang

« Cada sol » écrivait Luis de Gongora  
« Cada sol repetido es un cometa » (1)

Dans ces parcours où l'amour à tâtons risque ses pas :

« Tu avais les moins pâles moi les yeux d'Homère  
ni soleil-lyre pourtant ni Orphée ni enfer  
mais nous deux peu à peu dans la combe du temps  
nous nous taisions nous descendions dans tout ce jour  
autour de nous... »

ce ne sont pas seulement les figures antiques qui se mêlent à la marche des amants, c'est aussi l'écho familier et prenant dont la musique annonce qu'almer sera toujours un « Crève-Cœur ».

Ainsi, du fond du dénuement, l'interrogation se lève :

« est-ce nuit simplement  
ce point dans l'ombre brillant clair  
fracas des eaux ciment qui casse  
une étoile ou un repère ? » (1)

Au fil des poèmes, la marche s'approfondit ; l'interrogation, née d'un appel, devient quête : De soi. De l'autre. Des choses. Du temps :

---

(1) Vieux Forestier.

• Viens dans le blanc qui roule ses panneaux  
ses pentes descends dans l'œil du temps  
Immense

|                                      |                 |
|--------------------------------------|-----------------|
| lumière de meule et d'eau montée     | fanon           |
| du temps flanc blanc du jour         | orage           |
| de laiton dans les herbes d'air gris | ose venu        |
| le paysage au lointain molte         | nager facile    |
| on dit miroir on dit toi             | puis de nouveau |
| miroir alors les rois s'en vont (2)  |                 |

Dès lors, où irions-nous ? — A la faveur de la nuit ? — De rêve en rêve. — Que reste-t-il ? — Presque rien ! répond avec humour le poète (3). Et pourtant c'est un champ inépuisable de choses dont aucune taxinomie ne pourrait rendre compte qui se construit selon le double pouvoir de la parole et du regard :

• L'eau/triangulaire// l'épaule/ les petites os/ ce jeu d'ivoire/épars/  
où/tu guettes/la montée/d'une/agrafe// plus/de/cou// l'apparition/  
d'un/mot// ou/l'envol/de/canards/sous/le/toit/cendré/  
de la terre//... (4)

Même richesse inépuisable des choses dans les six rêves qui ponctuent ce recueil et qui, à première vue, prennent l'allure d'un compte rendu minutieux et nocturne. Là encore le fantastique surgit sous les gestes les plus quotidiens, les visages les plus proches, les paysages les plus familiers qui plongent le lecteur dans un monde oscillant entre le Journal de Kafka et les hantises de Nerval :

### Rêve

• Toujours la même promenade :

Un camarade de Marceline me rejoint. En classe ils étudient le soleil depuis le début de l'année mais Marceline s'y refuse pour des raisons politiques qui n'appartiennent qu'à elle. Cela risque de lui porter préjudice. Je reconduis ce garçon chez sa mère, une repasseuse.

Dans l'atelier tendu de linge mouillé, blanc, deux vieilles femmes apparaissent et disparaissent au milieu des nuages de vapeur. Elles étalent des chemises, des mouchoirs. A côté d'elles une jeune fille travaille en jupe, la poitrine nue. De grosses gouttes de sueur et d'eau roulent sur ses seins. Je me retrouve dans un jardin bordé de fossés et si bien tapissé de lierre que les massifs de primevères ont disparu. Ma mère, folle, se promène. J'observe de loin ses gestes. Je l'écoute bredouiller des mots qui n'ont plus de sens.

---

(2) Blanc.

(3) En dehors de la question : « que reste-t-il ? » ce sont les titres mêmes des poèmes de Demain La Vallée, ici juxtaposés qui forment la trame de notre Interrogation.

(4) Presque rien.



Puis elle vient vers moi comme pour jouer.

Comment lui refuser mes mains ?

Elle se couche et bat doucement des pieds comme un enfant que l'on fait jouer dans les vagues.

Dans son rire il y a quelque chose qui n'est plus coordonné.

J'ai peur. »

Cependant la désinvolture des contes de Pierre Lartigue, leur candeur, comme la nostalgie de ses poèmes, ne peuvent faire illusion. Il y a, tapi sous cette apparente simplicité, tout un monde qui gronde. Parfois dans un bruit de débâcle :

« Le monde a déchiré ses cloîtres de sel ses carrosseries ses chemins blancs nos livres dans des boîtes comme des toits pliés des calendriers transparents tu cours avec jusqu'aux genoux cette typographie mouillée rouille douleur au bas des pages tu shootes contre le vent dans des bouteilles de mica l'écume les vieux journaux voilà la mer ses dents de lait ses bouts d'étoffes ses petites chaussures de caoutchouc Toute cette eau salée soudain dans les couloirs de la plus belle plage où nos cuisines se défont »..... (1)

Contraste saisissant entre le calme du guetteur et le désarroi éprouvé pour ce qui s'effondre :

;;;..... « J'écoute ce chaos de choses désenfoiles ce travail d'ongle et d'eau pour arracher aux réseaux de la mer ces déchets sans valeur sans prix » (1)

Calme, qui n'exclut point la douleur :

« J'attends/du geste/un cri/comme/le sang/au cœur/ ... » (2)

Comment ne pas le pousser, ce cri, face à un monde qui chavire ? gigantesque Louvre secoué par la houle des choses qui se défont. Geste ponctué de splendeurs et de crimes où la fuite des puissants se mêle à l'adoration d'une folle qui fait flotter sur Lyon son bonnet de méduse :

« un louvre au large avec la houle quand le vent fait frissonner dans les cales cavaliers peintures hangar au cœur tremblant avec le cadenas défait des crimes et des fuites les gens droits comme une halle qui brûle et la folle à genoux dans les couleurs broyées que flotte sur Lyon son bonnet de méduse O la boue de ses yeux De que sirve una taza ?

---

(1) Presque rien.

(1) (2) (3) (4) Presque rien.

J'ai mal au cœur de toutes ces images qui pendent  
Je voudrais la fraîcheur d'une cuillère à mordre un sucre une anecdote  
d'eau le pain des feuilles peut être quand les laitues pommaient sous  
les pas de Tobie... » (3)

Quelle forme, sinon l'innocence dans la démesure pour accueillir le  
drame de cette vision ? N'est-ce point, au fait, ce que suggère la  
voix du poète qui murmure à nos oreilles :

« Le mieux serait cette carte postale toute écrite et timbrée  
que tu pourrais plier comme un rétable  
devant la mer ». (4)

---

Pierre Lartigue : « Demain la veille », Action Poétique, 1977.

L'enfant cueille des fleurs qui s'ouvrent le long de  
plantes grimpantes gigantesques fleurs du genre aubépine  
aux vastes pétales d'une blancheur scintillante

L'enfant pousse de grands cris car il s'est piqué à  
de longues et fines épines cachées sous les feuilles

Je le console et lui explique qu'il peut cueillir des  
fleurs mais en faisant attention il doit bien deviner  
que ce genre de plantes possèdent des épines et d'ailleurs  
on peut les voir aisément

Je trouve dans l'herbe une trousse d'écolier contenant  
des clefs Je cherche aux alentours si elle n'appartient  
pas à un enfant qui l'aurait déposée là afin de s'en  
libérer pour jouer

Ne voyant personne je décide de les emporter chez moi  
quitte à signaler plus tard ma trouvaille au gardien de  
l'immeuble Un enfant arrive alors de retour après une  
absence vacances ou école et veut monter chez moi

Je le suis mais je me ravise et sonne à l'appartement du  
rez-de-chaussée dont les locataires peuvent peut-être  
me renseigner sur l'éventuel propriétaire de clefs  
Mes yeux restent fermés et je souhaite que personne ne  
réponde à mon coup de sonnettes afin qu'on ne me voit  
pas dans cet état

Heureusement l'appartement semble déserté comme tout le  
reste de la cité et je remonte l'escalier alors qu'un  
personnage me suit ostensiblement ce qui déclenche la  
panique et la paralysie

J'arrive péniblement au palier où l'enfant m'attend

Le scène se passe à Auchel ville du Pas-de-Calais où  
demeurait ma grand-mère

Les images défilent dans un grisé de bandes rétrospectives  
d'actualités cinématographiques les rues sont resserrées  
les maisons s'étagent dans une fausse perspective comme  
dans les enluminures moyenâgeuses  
J'aperçois l'église au bout d'une ruelle Je me remémore  
être passé devant pour aller à l'école dans les quelques  
mois du début de la guerre

Deux adolescents se battent avec une violence inouïe  
A certains moments leurs gestes se ralentissent et ils  
semblent s'attendrir l'un envers l'autre puis les  
affrontements reprennent qui leur arrachent des cris  
inhumains

Des trombes d'eau noient soudain le décor et je suis à vélo  
dans l'impossibilité de faire un mouvement pour m'abriter

Mon portrait à la fois figé et vivant occupe tout l'espace  
du rêve avec un certain effet de relief

Je me vois je me reconnais mais l'image s'efface rapidement  
et je reste avec le sentiment de m'être découvert dans un  
autre temps

Je vais dans la direction d'un endroit familier Mais pour cela je dois emprunter une passerelle sorte d'immense ouvrage en béton qui surplombe le terrain d'une façon compliquée et vertigineuse

On me parle d'un endroit à proximité quartier ou ville qui serait idéal Les maisons ont un aspect tranquille et chaleureux les rues sont tirées au cordeau et propres les arbres occupent chaque partie de terrain libre comme le conçoivent aujourd'hui les revendications écologistes

Mais cette ville que j'aperçois maintenant de la hauteur inquiétante de ma passerelle est totalement immergée

II

**La poésie, la langue, l'inconscient**



Pied gauche, pied droit.  
Poids du corps. Comment.  
Ses chances de guérison :  
immédiatement des forces.  
Immédiatement.

Au passage, terre ramassée.  
J'ai maintenant autre terre.  
J'ai fait l'effort.

Main pour s'accrocher.  
Dans les passages difficiles  
prévoir le mouvement.

Débouler la pente,  
une manière de parler.

Glissement sous le pied.

En effet, impossible.

Depuis toujours,  
la force de m'arracher.



# Entretien avec Jean-Claude Milner sur « l'amour de la langue »

*(avec Henri Deluy, Mitsou Ronat,  
Elisabeth Roudinesco)*

**Elisabeth ROUDINESCO** : Jean-Claude Milner, vous êtes à ma connaissance le premier linguiste à avoir lié non pas la linguistique à la psychanalyse mais la langue au fantasme et au désir inconscient. Vous évoquez cette question dans un article paru dans la revue *Ornicar* ? (6 et 7 épuisés) sous le titre *L'amour de la langue*, qui doit être republié sous forme de livre (Seuil, collection Champ Freudien). La langue est à la fois un objet pour la science et un lieu de fantasme. A mon avis, l'amour de la langue peut avoir deux sens : on aime la langue parce qu'on la parle et quand on est linguiste parce qu'on l'étudie. La langue « aime » parce qu'elle véhicule de l'amour et du sexe. Elle est le lieu où s'inscrit l'impossible du rapport sexuel, car le sexe se parle et ne « s'échange » pas, dans la langue il y a de l'incommunicable ; deux sujets ne pouvant se conjoindre : c'est cela le nœud de la langue, que Lacan appelle Lalangue. La langue est ainsi un lieu où se mêlent théorie, fiction, délire, poésie, désir. Comment le linguiste peut-il se situer par rapport à cela ?

**Jean-Claude MILNER** : C'est après avoir écrit ce texte que je me suis aperçu que j'avais tenté de débrouiller une énigme : d'où venait que faire de la linguistique ne m'ennuyât pas ? Le principe de la réponse était évidemment simple : si la linguistique ne m'ennuie pas, c'est que mon désir y est impliqué. Mais après tout, c'est là que réside la vraie question : comment se fait-il qu'une structure subjective se branche sur des manèges spécifiques, celui des objets mathématiques pour le mathématicien, celui de la langue dans le cas des linguistes ? C'est l'articulation entre une écriture d'un certain type et la corruption introduite par le désir qui a animé mon propos, mais je l'ignorais au moment de la rédaction du texte ; il m'est apparu alors que la langue sur laquelle le linguiste écrit ne coïncide pas avec ce qui de la langue anime son désir. On devient linguiste parce qu'on s'intéresse à des phénomènes de langue, mais on trouve autre chose, qui devient inscriptible dans le domaine de la science. Ceci introduit à la distinction entre la langue et lalangue. Le linguiste trempe ses manipulations dans Lalangue, mais ce faisant il construit une autre figure : la langue.

**E.R.** : Vous avez fait travailler le concept lacanien de Lalangue qui était à mon sens assez ésotérique. Vous l'avez rapproché de la langue maternelle et abordé de ce fait la question de la psychose. La langue maternelle est une figure de Lalangue comme les langues

Imaginales : celle de Schreber ou de Brisset, ou les langues « logiques ». Cela éclaire le fait qu'on ne parle pas de langue paternelle. Dans toute forme de psychose on voit apparaître, comme en excès, l'attachement premier au corps de la mère. Ce que vous avancez depuis votre position de linguiste fonctionne immédiatement dans la pratique analytique.

**J.-C.M.** : Pour moi le concept de Lacan n'est pas ésotérique. Il a tout de suite fait écho dans ma pratique. Du reste Jacques Alain Miller avait avant moi rapproché Lalangue et la langue maternelle dans un texte paru dans *Ornicar* ? : « Théorie de Lalangue ».

La psychose dans ses symptômes a affaire avec Lalangue. Nous pouvons mieux le dire maintenant, Lacan ayant détaché ce pointage de Lalangue de ce qui est enregistré sous le nom de dictionnaire, de grammair, etc... alors que, pour Freud, l'accès grammatical a pu faire obstacle sans éclairer véritablement les choses ; c'est très net à propos de Schreber.

**E.R.** : Lacan a éclairé le cas Schreber surtout du point de vue de la forclusion du nom du père.

**J.-C.M.** : Platon dit quelque part que les Crétois ne parlaient pas de « langue maternelle » mais de « langue paternelle ». Toute la question est de savoir de quel père il s'agit en l'occasion et s'il y a à faire intervenir un quelconque souvenir du matriarcat méditerranéen, susceptible, après tout, d'affecter la position relative des femmes, de la langue et des pères. Quant à nous, nous disons « langue maternelle », ce qui suppose une homologie structurale entre lalangue et la femme. La langue vient à nous sous la forme d'une interdiction : « tu ne diras pas ceci ou cela ». La forme interdite est interdite dans la mesure où rien ne la distingue apparemment d'une figure de langue quelconque. Seul un commandement permet de distinguer la forme interdite ou la phrase incorrecte de la forme permise ou de la phrase correcte. Le réel qui fait que quelque chose ne se dise pas est ainsi relayé au niveau du représentable par une interdiction de dire quelque chose. Homologiquement, le réel selon lequel il n'y a pas de rapport sexuel est relayé par le fait que des interdictions pèsent sur la sexualité. La forme majeure de cette interdiction c'est qu'une femme soit interdite : la mère dans sa définition structurale.

Il y a là un point de convergence fondamental qui donne son sens à la notion de langue maternelle : le réel par quoi ce bout de réel impossible se trouve représenté par un interdit. La langue maternelle n'est donc pas Lalangue mais ce qui atteste Lalangue comme irréprésentable, auprès de toute représentation. L'interdit donne support à la langue étudiée par le linguiste. Ou'est-ce qu'un interdit ? C'est ce qui fait qu'un étant vient à l'être dans la forme d'un néant.

Ici je paraphrase Lacan qui dit : « L'interdiction porte à l'être un étant malgré son non-avènement, elle est une fonction de l'im-

possible sur quoi se fonde une certitude » (Séminaire XI, p. 117). Cela a un rapport crucial avec la relation qui existe entre l'impossible à représenter et le représentant : relation où doit se situer aussi bien la structure de lalangue, que celle des sexes.

Par ce biais on donne sens à l'amour de la langue, à ce qui emblématise la transivité entre la langue et l'amour, entre le fait qu'il y ait de l'être parlant et que celui-ci soit comme tel marqué par le sexe.

**Henri DELUY :** Je ne suis ni linguiste ni analyste mais je me demande quel est le lien entre « Lalangue » et la langue de la poésie. On est tenté d'y retrouver une même chose. Cette tentation en double une autre qui consiste à penser la poésie comme la langue. De là, on peut déduire deux grandes conceptions de la poésie. La langue serait la poésie de l'information et du sentiment où le langage aurait fonction de communication. Lalangue serait du côté de la poésie comme langue directe ; c'est la position issue du surréalisme, par exemple. La poésie serait l'écriture directe de l'inconscient. On retrouve cela chez Deleuze. Pour ma part, je pense que la poésie est entre les deux. Elle a trait à la langue et en même temps à lalangue.

**J.C.M. :** Je vous renverrai à vous-même en demandant : de quel droit puis-je parler de la poésie ? Je peux en parler à partir du point où elle me regarde. Sans la poésie nous n'aurions même pas l'idée que Lalangue s'inscrit dans le réel. Si nous n'avions à nous mettre sous la dent que les calembours et les lapsus, il serait très facile de les référer aux accidents. On n'accorderait alors aucun statut de réel à Lalangue : elle serait une pure antériorité logique. Si la poésie existe, perçue comme telle, c'est que quelque chose existe de l'ordre d'un réel, et non pas simplement un concept.

A l'égard des calculs qui font qu'un poète n'est pas un autre, je n'ai pas de réponse à donner. Mais une chose me paraît fondamentale : nous reconnaissons la poésie, nous modernes, au moment où nous percevons que quelque chose vient ronger les ordonnancements nécessaires à l'univocité. Dans la langue les ordonnancements sont gouvernés par l'univocité : un mot plutôt qu'un autre, une syllabe plutôt qu'une autre, une construction syntaxique, etc... Ce qui corrompt ce principe, autrement dit ce qui se présente comme foncièrement Autre que la langue, voilà ce qui nous rend sensible à ce que j'appellerai le « point de poésie ». Par ailleurs, il y a des théories diverses, je n'ai pas d'opinion à leur sujet. Faut-il référer ce « point de poésie » à l'existence d'un supra-sensible ? C'est la position de Platon et de Bonnefoy par exemple ; l'idée pour le premier, la Mort pour l'autre sont les éléments qui viennent ronger l'univocité. Faut-il dire que rien d'autre ne vient ronger l'univocité que Lalangue elle-même ? C'est parfois ce que dit Mallarmé dans *Crise de vers*, mais pas toujours. C'est ce qu'a perçu Saussure de manière très fugitive. Ces positions sont des théories, c'est-à-dire des représentations ; à ce titre, elles répondent de l'imaginaire.

**H.D.** : Ne pensez-vous pas que la notion de Lalangue permet de répondre à ce qu'il y a de très insatisfaisant du côté de la linguistique quand elle s'intéresse à la poésie : la taxinomie par exemple...

**J.C.M.** : La linguistique a fait ce qu'elle a pu et elle ne pouvait pas grand chose de plus que ce qu'avait fait avant elle la rhétorique. Elle a essayé d'apurer la comptabilité. Sur ce point Jakobson est à la limite : ce qu'il en avance est totalement ambigu. On peut le verser au compte d'une grammaticalisation et d'une comptabilité ; mais il y a chez lui des assertions d'un tout autre ordre ; dans son article sur la mort de Malakovski, on voit très bien qu'il considérait que la poésie n'était pas ce que lui Jakobson pouvait calculer. Ce qui est très grand chez Jakobson, c'est qu'il a reconnu ce que j'appelle le « point de poésie » dans une instance qui se définit de n'avoir aucune signification : le phonème. Il a perçu de façon dramatique l'antinomie du sens et de la signification ; il a vu que la poésie avait affaire au sens et non à la signification, à un point tel que c'est par l'évanouissement des significations qu'on arrivait au sens. Cela a donné lieu à des manipulations un peu frivoles, mais c'est secondaire par rapport au travail effectué. Son désir était impliqué là de façon cruciale, car ce qui est en cause dans ce texte sur Malakovski c'est le moment où Jakobson arrache le masque. Le texte s'articule autour de cette affirmation : « nous sommes d'une génération qui a tué ses poètes ». La liste des poètes russes qui sont morts soit de maladie, soit de suicide ou de mort violente vient en témoigner. J'entends dans cette phrase-là quelque chose comme : « nous sommes de la génération de ceux qui font de la linguistique ».

**Mitsou RONAT** : Que penses-tu du rapport de Jakobson à la poétique générative ?

**J.C.M.** : S'il n'y avait pas Roubaud, la poétique générative ne serait qu'une variante intéressante et plus empirique de ce que la linguistique peut faire : apurer les comptes, ou tracer les voies par lesquelles le calcul peut se faire. Ce sont des voies de réel. Que le poète le veuille ou non, il est marqué par ce réel là ; il peut le barrer mais peu importe ! Prenons la théorie du vers français, la théorie de l'alexandrin : tout alexandrin doit se poser par rapport au réel qui se trouve là écrit. Mais ça ne nous dira rien sur le point de poésie dans cet alexandrin. L'intérêt de la poétique générative, c'est que ça ait intéressé quelqu'un comme Jacques Roubaud. Peu importe qu'il s'en réclame explicitement ou non : il y a, en tous cas, entendu quelque chose. Cela a fait écho pour lui. Il n'est pas courant qu'un poète entende un écho dans une théorie qui n'a rien à voir avec la suscitation de la poésie comme telle. C'est le privilège de la théorie générative pour le moment...

**E.R.** : Autre chose. Vous rapprochez la folie de Saussure de celle de Cantor... Tous deux s'épuisent à chercher un Sujet au Savoir. C'est très frappant dans les **Anagrammes**. Saussure se demandait

toujours qui parlait. Le même phénomène se produit dans l'histoire du mouvement analytique. On voit les disciples de Freud devenir fous à force d'assimiler la théorie à la parole d'un auteur. Roustang pose ce problème dans *Un destin si funeste* par le biais de la question du transfert. Les analystes croient « comme tout le monde » que les idées appartiennent à des sujets ; on débouche ainsi sur une mystique : Dieu pour Cantor, la légende pour Saussure, ailleurs le sujet du savoir.

**J.C.M.** : Le savoir se présente à nous comme une collection de dits ; pour être totalisée, elle est rapportée à quelque chose qui n'est aucun de ces dits mais qui est supposé sujet. C'est ce qui se passe chez Saussure et Cantor. Que se passe-t-il pour Férénczi par exemple ? Il y a une cause structurale : les dits de la psychanalyse sont rapportés à un point subjectif qui est Freud. Il y a d'autres causes, à situer dans l'ordre des représentations imaginaires ! que pour Férénczi, Freud soit un père comme Jones le suggère. Dès qu'on suppose un sujet au savoir, il se passe plusieurs choses ; il se passe aussi du transfert et là on ne débouche pas forcément sur Cantor ou Férénczi.

**E.R.** : Finalement on ne sort pas de cette contradiction dans l'histoire du mouvement analytique. Le transfert c'est aussi l'amour. Il va de pair avec l'analyse elle-même. Mais pour que l'analyse se fasse, il faut qu'intervienne la dissolution du transfert. Cette question est au centre d'une autre concernant le statut de la théorie ; est-elle autre chose qu'un délire solitaire, à deux, ou à plusieurs ? Deux positions se font jour à l'heure actuelle : l'une représentée en gros par le livre de Roustang qui soutient que le délire est la théorie d'un seul et la théorie le délire de plusieurs, et qui dénie ainsi à la théorie un statut symbolique ; l'autre qui soutient que la théorie est imbriquée dans le délire mais qu'elle possède un statut propre. J'adhère plus à cette dernière position, mais elle comporte le risque, à certains moments, d'oublier que le délire existe, comme la folie, et qu'il faut l'écouter. On débouche alors sur une sorte de « formalisme » qui consiste à mettre l'inconscient en formules.

Les langues fabriquées, la langue fondamentale de Schreber, celle de Brisset ou l'indo-européen des grammairiens, sont des langues imaginaires. Elles touchent à Lalangue et au délire. Vous leur adjoignez les langues logiques. Mais il me semble que ces dernières sont dans l'imaginaire sans le savoir ; elles se prennent pour du symbolique, pour de la science, parce qu'elles se disent formelles. Or la langue n'est pas représentable comme vous dites...

**J.C.M.** : Un système délirant est reconnu comme tel parce qu'il est une production d'images. Un délire est de l'ordre du représentable. Le trait distinctif de la théorie, c'est que même si elle répond à la demande de représentabilité, il y a toujours un point par lequel elle la refuse. Le cas de la théorie lacanienne est typique. Elle n'est pas un délire, car elle se refuse à la représentabilité. Cela dit, dès

qu'on rapporte une théorie à un sujet, rien n'est plus facile que de verser ce sujet du côté d'un individu, c'est-à-dire du représentable absolu ; la théorie est alors versée elle aussi du côté du représentable. On dira alors : « ce sont les fantasmes d'Untel ».

E.R. : Nous sommes au cœur du problème qui est posé comme un dilemme : soit la dissolution de la théorie dans le fantasme, soit son reversement dans le « mathème » (1), dans une formalisation.

J.C.M. : Je ne dirais pas que le mathème est une formalisation. Le mathème est certainement un arrachement à l'imaginaire. Le problème de l'intégralité de la transmissibilité (2), qui supporte le mathème chez Lacan, ne se confond pas avec l'intégralité de la formalisation. Ce sont deux choses différentes ; toute écriture n'est pas une formalisation.

E.R. : C'est certes une écriture. Mais il y a le risque dans cette tentative d'arracher quelque chose à l'imaginaire de retomber dans l'imaginaire sans le savoir, c'est-à-dire dans le spéculaire, par la constitution d'une langue logique. C'est net quand Lacan essaie de réduire le « bilinguisme de la psychose » pour le transmettre dans un savoir et un enseignement. Là se trouve colmatée la dialectique du délire et de la théorie qui doit rester « ouverte » si l'on veut que la folle soit écoutée.

M.R. : Je me suis particulièrement intéressée aux définitions et au rapport que tu établis entre le sujet parlant de la linguistique et le parlêtre (3). Pour se constituer comme science la linguistique doit « suturer » le sujet de l'énonciation. Elle n'en existe et fonctionne pas moins. Le linguiste est donc confronté à un paradoxe d'avoir, pour travailler correctement, à forclure le manque, tout ne pouvant exclure son désir : surtout quand son objet d'étude est sa « langue maternelle ».

J.C.M. : J'ai fait une analogie avec la cosmologie, avec cette partie de la physique qui s'occupe du tout de l'univers en y incluant l'univers de l'observateur. Toute la physique fonctionne sur le fait qu'il y a un observateur hors univers ; chez Newton c'est Dieu. Dans la cosmologie, il n'y a pas de Dieu ou s'il y en a un il est inclus dans l'univers. Tout est inclus, ce qui donne lieu à des paradoxes curieux. La situation de la linguistique est à peu près la même. Si la science se constitue de forclure le sujet, la cosmologie, elle, par un biais particulier, défait cette forclusion, tout en la maintenant, car son langage est totalement scientifique : ses formules sont complètement mathématisables. La linguistique est dans la même situation. Elle s'inscrit dans le champ de la science, sinon elle ne serait que de la Grammaire. Tous les supports de la langue sont égaux — donc forclous — par rapport à la langue. Ils ont tous, comme le dit Chomsky, une même compétence. Il n'y a pas de sujet qui se distingue par une ouïe plus fine par rapport à la langue que d'autres (cela va contre

Vaugelas ; pour lui certains sujets ont un sens plus exact que d'autres). La linguistique refuse absolument cela, car elle forçait le sujet. Mais en retour son objet est plongé dans ce qui constitue l'être parlant comme sujet, à savoir la langue, et cet objet en est marqué.

**M.R.** : Tu présentes comme une contradiction l'intégration dans la théorie linguistique de faits de langue relevant en réalité des interventions (disons-le rapidement) du sujet de l'énonciation dans l'énoncé. Si la théorie obéit à la « consistance » (4), elle devrait les exclure de son investigation ; mais si elle veut obéir à la « complétude », elle doit les inclure, pour leur régularité. Il semble pourtant qu'avec des notations appropriées, la linguistique peut tout incorporer.

**J.C.M.** : Les écritures des linguistes sur ces points sont complètement amphibologiques. On peut les lire tantôt comme des écritures canoniques, tantôt comme la trace d'un élément d'inconsistance.

**M.R.** : Ann Banfield intègre l'énonciation dans le cadre d'une théorie de la narration. Qu'en penses-tu ?

**J.C.M.** : Prenons la distinction entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. On peut en faire un usage canonique, c'est-à-dire « scientifique ».

Le linguiste peut toujours écrire comme il veut quelque chose qu'il appelle « énonciation », dans la mesure où ça donne lieu à une régularité. Son écriture néanmoins restera un semblant d'écriture, une écriture amphibologique. On ne peut pas faire autrement. Comme le dit Lacan, c'est une question de bien dire. Seulement on peut « bien dire » pour des sourds ou en étant sourd soi-même.

**M.R.** : Selon toi, la linguistique fait apparaître un **Un non physique**. En cela il semble que tu t'opposes à Chomsky, pour qui la grammaire correspond à un « organe mental » (5), rattachant ainsi la linguistique aux sciences de la nature. Donnes-tu ainsi raison à Jakobson contre Chomsky, en ce qui concerne les rapports de la linguistique à la « psychologie » ?

**J.C.M.** : J'ai dit à Chomsky que la notion d'organe mental n'avait aucun sens ou qu'elle était une façon maladroite de désigner quelque chose. Si l'on donne à organe son sens usuel, ça ne veut rien dire ; si l'on donne à organe un sens nouveau et qu'on lui adjoint mental, le terme d'organe n'a pas plus de contenu que dispositif ou structure. Dire alors que la langue est une structure mentale ne veut pas dire grand chose.

Tout dépend de la différence entre le réel de la langue et l'ensemble des réalités où les représentations s'inscrivent — entre le réel et sa grimace. Pour moi la notion de structure mentale est une représentation imaginaire comme une autre de ce qu'il y a du réel dans la langue. On ne peut qualifier cette structure d'organe qu'en

modifiant le sens usuel du terme **organe**. Cette modification elle-même paraît ne se justifier que d'une représentation du monde où l'on ne reçoit comme réalité que ce qui s'inscrit dans le champ du corps.

**M.R.** : Une réalité physiologique et physique en dernière instance.

**E.R.** : Le réel touche au corps, à la différence de la réalité. La langue et la langue maternelle ramènent à la question du corps. Ce corps est un corps parlant. Cela n'a rien à voir avec la physiologie. Peut-être avec le corps biologique traversé de pulsions, comme en parle Françoise Dolto... Chomsky se situe plus du côté de la physiologie.

**J.C.M.** : Chomsky pense au corps comme système unitaire. Pour la psychanalyse il ne s'agit jamais de cela : La langue a rapport au corps comme morcelé, éclaté, etc... Elle a rapport avec ce qui supporte la non conjonction des êtres parlants. Pourquoi Chomsky tient-il tellement à ce terme d'organe mental ? C'est sans doute un symptôme, ou ce que Lacan appelle un « sinthome », lieu où s'articule un désir et un dire. J'avais proposé à Chomsky une explication. A mon sens il veut absolument avoir un langage unitaire pour des phénomènes corporels et pour des phénomènes mentaux. C'est sa conception matérialiste du monde selon laquelle un langage unitaire est possible et nécessaire pour interpréter tout ce qui se présente. A mon argumentation, il a répondu que le matérialisme n'avait rien à voir là-dedans. En fait il n'a rien dit sur le fond de la question : pourquoi tient-il tant à ce terme ?

**H.D.** : N'est-ce pas pour lui une façon d'échapper à l'accusation de psychologisme ?

**E.R.** : Il me semble qu'il s'agit en tous cas d'un matérialisme très mécaniste.

**J.C.M.** : Effectivement... Encore que le matérialisme dialectique garde l'idée, dans la dernière instance, du droit à utiliser un langage unitaire pour l'ensemble des phénomènes. La **Dialectique de la nature** d'Engels en témoigne.

**E.R.** : On peut entendre autrement une position matérialiste.

**J.C.M.** : Je ne connais de matériel que le signifiant. Qui dit matérialisme, quelle que soit sa version, dit représentation du monde. Si votre seul référent n'est pas le matériel du signifiant, vous êtes obligée d'ajouter une thèse supplémentaire, c'est-à-dire une représentation du monde, un point de vue à partir duquel on peut considérer comme un tout l'ensemble des inscriptions qui qualifient le monde. Là-dessus je me rebelle car je n'ai pas de raison d'admettre qu'aucune représentation du monde soit autre chose qu'imaginaire.



**E.R.** : Pour moi aussi le signifiant est du côté du matérialisme, mais également le sujet dans la mesure où il est divisé et expression d'une division dialectique. Toute tentative de trouver un Auteur au Savoir occulte la question de la division.

**J.C.M.** : Pourquoi tenez-vous tellement au terme matérialisme ? Pourquoi totaliser le signifiant et la division du sujet dans une représentation du monde ?

**E.R.** : C'est le seul moyen que j'aie trouvé pour essayer de comprendre quelque chose à l'histoire du mouvement analytique, sans oublier la spécificité de la pratique de l'analyse.

**J.C.M.** : Ce n'est pas par hasard si cette nécessité vous vient du côté de l'histoire.

**E.R.** : La démarche de Roustang achoppe sur la question de l'historicisation du Destin, qui se superpose à celle de l'identification du délire et de la théorie.

**J.C.M.** : Vous manifestez clairement le lien qu'il y a entre la possibilité de l'histoire et la nécessité d'une représentation du monde. Dans un même mouvement Lacan rejette les représentations du monde et la possibilité de l'histoire.

**E.R.** : Sur ce point, Lacan est d'une cohérence extraordinaire car il rejette toute possibilité de l'histoire en l'identifiant au progrès. Or je crois qu'on peut faire de l'histoire en rejetant toute idée de progrès (et de fin). Pour beaucoup, c'est un paradoxe, mais pour moi c'est cela le matérialisme historique, entre autres.

**J.C.M.** : Chez Lacan il y a des inscriptions dans l'ordre de l'histoire, mais l'histoire proprement dite n'existe pas. La question du matérialisme est liée à cela. Pour en revenir à Chomsky, s'il tient au matérialisme, c'est aussi que l'histoire lui paraît nécessaire. Elle est même pour lui le lieu de la vérité.

La question du matérialisme est de toute manière distincte de celle de la dialectique — et le point de scission est la question de la synthèse. Chez Lacan, il y a la dialectique, mais pas la synthèse. Comme le soulignait Hegel au début la *Phénoménologie de l'Esprit* à propos de la certitude sensible, un énoncé du type : « Ce livre est sur la table », est un énoncé divisé. En visant la singularité de l'instant par le langage on est dans l'universalité. Rien n'est plus beau comme exemple de division du dire et du dit que la division entre un sujet de l'énonciation pris dans la singularité et son dit qui est versé du côté de l'universel. Le propre de Hegel par rapport à cela c'est qu'il y aurait une synthèse. Chez Lacan la division entre le dire et le dit reste absolue. Le singulier vient corrompre l'universel et l'universel vient corrompre le singulier, mais la division reste absolue. C'est donc bien un processus dialectique — Lacan a fait usage du terme — mais sans synthèse. Le matérialisme, comme toute représentation du monde, commence à l'instant où s'opère une synthèse. Or, dans le matérialisme historique, le moment de la synthèse est

toujours possible, ne serait-ce qu'à titre de moment logique. C'est cela qui permet l'histoire...

**E.R.** : Lacan fait la synthèse au niveau du discours du maître. Le sujet qu'il épingle là est sujet du savoir absolu. Il est sujet d'une philosophie qui ne serait pas traversée par l'opposition du matérialisme et de l'idéalisme. Ainsi rejette-t-il pour la philosophie le fait même d'une division.

**J.C.M.** : Je ne le dirais pas ainsi. Le maître fonde ceci qu'il y a des synthèses, c'est-à-dire des semblants de synthèse. Cela ne veut pas dire qu'il y ait de la synthèse.

**M.R.** : Tu fais jouer la distinction réel/réalité du côté des sciences humaines. En particulier, il y a une opposition très nette pour toi entre psychanalyse et linguistique d'une part, et le reste des sciences humaines.

**J.C.M.** : Chez Lacan la réalité est du côté de la représentation. Je dirais que toute représentation est réponse à une demande de représentabilité et que cette demande nous vient du moi : le moi est tout entier représentation et sa demande est homogène à ce qui le fait subsister. D'où il suit que le réel vient au moi sous la forme de l'irreprésentable. Les sciences humaines satisfont à la demande en ce qu'elle a d'illimité : tout par elles devient représentable, et cela conformément au style moderne : les seules représentations relèvent de la science et celle-ci a droit de regard sur toute réalité. Toute réalité devant donc donner lieu à une représentation scientifique, il faut inclure dans le mouvement d'extension totale du discours de la science, des réalités qui, au départ, se définissent de lui être rebelles. En gros tout ce qu'on serait tenté de rapporter à un sujet — forclos comme on sait — et qui est ressaisi en ce qu'il a de représentable. Les sciences humaines prennent leur statut de ce mouvement d'inclusion et se résument à un complexe de représentations par rapport à un moi. On trouve ainsi la psychologie, science par excellence du moi comme source des représentations. Ensuite toute la série des représentations de ce moi du côté de la société et de ses pratiques. A cet égard la linguistique est originale : elle saisit son objet au point où il ne concerne pas un moi source des représentations. C'est ce que signifie l'évacuation par la linguistique de la sémantique : elle ne veut pas garder ce système de représentations qui accompagne les structures. Elle ne préoccupe des significations que pour autant qu'elles sont détachables des représentations. C'est ce que fait par exemple Chomsky quand il dessine les linéaments d'une sémantique interrogative : l'interrogation n'est pas de l'ordre de la représentation dans le sens où le mot *table* a pour référence la réalité table.

Du point de vue du discours universitaire la linguistique est dans le champ des sciences humaines, mais en réalité son statut est complètement différent. Son objet se soutient du fait qu'il y a de l'être parlant, qui n'est pas le moi. Mais il reste que le moi, pour

la représentation, est le support de l'être parlant ; dès lors la linguistique est apparue capable de donner les fondements de ce qui permet les sciences humaines en général.

M.R. : D'où la socio-linguistique, la psycho-linguistique et même la « psycho-linguistique »...

J.C.M. : Bien sûr. On pense pouvoir appliquer tous les calculs que la linguistique a pu avancer aux divers champs de représentations possibles ; ceci par le biais de la thèse selon laquelle l'être parlant coïncide spatio-temporellement avec le moi. On passe alors du réel de la langue à sa réalité. On aura par exemple une sociologie à méthode linguistique et puis une socio-linguistique, ce qui n'est pas la même chose. Toutes les variantes sont possibles. Les diverses disciplines appelées sciences humaines se sont inspirées parfois des méthodes que la linguistique a développées avec un certain succès. Ce n'est pas étonnant, car la linguistique est la seule discipline qui du point de vue des sciences humaines puisse être acceptable quant aux critères d'écriture des sciences mathématisées. Les autres, qui ne s'occupent que des représentations, ne peuvent recevoir ce label au regard de la mathématique ou de la physique ; elles ne donnent pas lieu à des écritures ou plutôt elles ont des écritures bricolées. Pour acquérir une écriture, il faut passer par cette « entre-metteuse » qu'est la linguistique.

---

(1) Le mathème est un terme forgé par Lacan à partir de la mathématique. Il a été avancé en 1974 pour désigner le possible d'une écriture de l'inconscient. Il s'inscrit donc dans la suite logique de la théorie du signifiant. Le signifiant est la lettre inconsciente et échappe de ce fait à toute représentation. Le mathème serait en quelque sorte son écriture non ambiguë et devrait permettre de transmettre dans un enseignement théorique ce qu'enseigne l'écoute de l'inconscient. Toute la question posée par Lacan et dont on parle ici est de savoir si la transmission ou transmissibilité de la psychanalyse peut échapper par le mathème au domaine de la représentation, au fantasme, au délire, bref à l'imaginaire. Comment transmettre sans le représenter ce qui est irréprésentable : le signifiant dans sa matérialité ? Peut-on enseigner la psychanalyse comme on enseigne une science (non humaine) dans son intégralité ?

(2) Voir note 1.

(3) Le pariêtre introduit à la dimension du désir dans le langage. Il serait au « parler » ce que la langue est à la langue. Le lieu ontologique où s'articule en un dire le sujet parlant et le désir inconscient.

(4) La consistance définit les conditions d'une description non contradictoire et la complétude est le principe selon lequel tout doit pouvoir être décrit.

(5) Organe mental : pour ce terme, voir en particulier *Réflexions sur le langage*, de Chomsky (Maspéro, 1977). Il s'inscrit dans le cadre général d'une réponse à la question : comment peut-on apprendre une langue ? Contrairement au structuralisme (saussurien par exemple), qui répond en affirmant que la langue se sédimente lentement dans la mémoire, et que l'on parle ensuite par imitation ou analogie, les grammaires génératives font une hypothèse plus complexe. La possibilité d'accéder à la langue ferait partie du bagage génétique de l'espèce humaine, et la forme des langues serait étroitement déterminée par lui. Cette aptitude « héréditaire » permet non pas de mémoriser les phrases, mais de reconstruire le système de règles auxquelles elles obéissent (la grammaire). Comme cette aptitude s'évanouit avec l'âge (en gros l'adolescence), la construction « mentale » de la grammaire d'une langue est rendue comparable au développement des organes, qui dépend de l'information génétique et d'autre part des bonnes conditions de l'environnement. L'excitation lumineuse serait à la rétine ce que le bain de langue serait à l'organe grammatical, etc.

(Les notes sont de la rédaction d'Action Poétique.)

## *Martine Broda*

tu as scellé mon rêve  
que mente le secret

n'être  
la scène où je suis née

par le trou je la regarde  
à m'en brûler les yeux

jusqu'à ce que les yeux m'en tombent  
emportés par le songe  
dans la fumée du trou

tu as rêvé mon rêve  
fomente le réveil

un ressort dit  
répète  
compte jusqu'aux étoiles  
les anneaux d'années  
spirales  
qui tendent en corps cerclé  
d'obscurité nécessaire

mais le corps lui dit  
danse  
le cercle que je danse  
pour l'horreur souriante  
que je touche au visage

Jusqu'à rompre et fuser  
l'arc contre ciel  
ce qu'il éparpille dans l'air  
de destinée plus sévère plus légère

touchant le chiffre  
en son cerceau

les coquilles sont brisées  
l'encre noire des nuits  
coule d'un sein brillant contre la mort  
meurtrissure de soie sur la peau des mers  
un miroir rond se tend  
nacré sauvagement contre la mort  
vergeture de sole sur la peau  
du ventre où j'étais  
lovée où l'hippocampe  
mit ses œufs  
mon nom rêvé m'engendre  
Je retourne à la mer

J'ai beau écrire mon nom il me fait toujours aussi mal son chiffre  
est beau et douloureux il brûle mais ne m'éclaire pas  
Faut-il trouver un autre nom dans la nuit ou dans la neige  
Faut-il le rendre le plonger dans la mer  
Mon nom volé je l'écris sur la vitre d'un doigt froid et humide je l'  
écris noir sur noir  
Il fond sur la vitre où j'écrasais mon nez d'enfant  
cherchant à voir je ne sais quoi ce noir toujours derrière  
le reflet la forme des corps  
Ecrire son nom c'est jouer à la nuit et à la neige  
derrière la vitre qu'ils n'allumeront plus  
pour qu'un nom jamais la forme de son corps

*s'écrire le jouer à la nuit à la neige  
pour faire nie à la mort sa mort  
sur ce noir je n'ai quoi derrière  
le reflet la forme du corps  
qui n'écrit s'écriant pour naître  
ce n'allumeront plus  
pour qu'un nom sans place prenne forme corps*



# Le surréalisme et son inconscient

*Henri Deluy*

« ... C'est qu'à une vérité nouvelle, on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement. On s'habitue au réel. La vérité, on la refoule. »

Jacques Lacan.

Le surréalisme n'a pas d'inconscient. Il n'y a pas plus d'inconscient surréaliste que d'inconscient malgache, impressionniste, berbère ou provençal, blanc, noir ou esquimo.

C'est de l'inconscient tel que le surréalisme, pris comme mouvement d'ensemble et notamment dans la réflexion d'André Breton et l'exercice poétique de Benjamin Peret, de l'inconscient tel que le surréalisme l'a appréhendé, compris, vécu et utilisé qu'il sera question ici.

Mais aussi de l'inconscient tel qu'il se manifestait, reconnu et pointé sous d'autres noms, dans les œuvres artistiques antérieures, de l'inconscient tel qu'il n'a jamais cessé d'apparaître et dont la conception qu'on s'en faisait, en art et en littérature, n'a pas pu ne pas marquer l'interprétation surréaliste.

Car, bien entendu, le surréalisme n'a pas introduit l'inconscient dans la littérature, la poésie et les arts : il l'a exposé.

Contemporain d'un premier développement d'une recherche nouvelle, qui donnait un nom nouveau à la chose et une tournure scientifique possible à son approche, le surréalisme a tenté de saisir au plus fin ce qui pouvait, de la psychanalyse, être appliqué à ses objectifs. Nous verrons qu'il y a là, dès l'abord, un pas défectueux. Le surréalisme restera loin de compte.

Est-ce à dire que la psychanalyse n'aura été qu'un appoint, qu'elle a fait faux bond, qu'elle n'a pas tenu ses promesses ; ou bien que le surréalisme décidément n'a rien compris à la psychanalyse ou qu'il pouvait très bien s'en passer ?

Mon propos sera d'essayer de démontrer que le surréalisme a compris l'essentiel de ce qu'il pouvait comprendre de la découverte freudienne. Ce qu'il n'a pu comprendre n'est pas le fait d'une indigence, le surréalisme n'a pas été à court ou démuné ou à la diète : la psychanalyse pouvait détruire l'idéologie du bel édifice et l'édifice lui-même dans ses batteries. La contradiction a été éliminée, au profit de l'idéologie fondatrice du surréalisme lui-même.

Ce qui a été compris comme ce qui a été rejeté, ou pas entendu du tout, marque la hauteur et les limites théoriques du surréalisme.

Lorsque le surréalisme constitue sa méthode et prend ses mesures, dans les années qui suivent la fin de la première guerre mondiale, la psychanalyse n'est pas encore un objet de grande consommation, elle n'est plus une inconnue. La théorie de l'inconscient vient d'entrer dans ce qui sera pour les uns un arsenal, pour les autres un dépôt. En France, la psychanalyse tarde à s'implanter. Le monde médical résiste farouchement. L'existence, dans notre pays, de recherches psychiatriques et neurophysiologiques avancées renforce l'opposition et ses moyens. Lorsqu'André Breton et quelques-uns de ses amis découvrent la psychanalyse, elle demeure en effet, pour la France, à découvrir. Et ils sont parmi les premiers à saluer la découverte fondamentale de S. Freud, bien avant d'avoir pu en lire les textes fondamentaux. A. Breton a eu, sur une base fort légère quant à la connaissance des travaux de Freud, l'intuition d'une rencontre décisive.

C'est entre 1916 et 1918, alors qu'il travaille dans un service médical militaire, qu'André Breton prend connaissance d'un certain nombre de méthodes propres à traiter quelques « maladies ». Il y découvre les vertus de la parole « libre », du récit de rêve, etc... Il a fait des études de médecine et de psychiatrie. Il a été, précise-t-il, l'élève de Babinski : « soit du pire détracteur des thèses de Charcot et de l'école dite de Nancy », mais, ajoute-t-il : « Je garde alors pour ma part un intérêt très vif, quoique défiant, pour une partie de la littérature psychologique axée ou articulée sur cet enseignement ; je pense en particulier au bel ouvrage de Myers : « La personnalité humaine », aux passionnantes communications de Théodore Flournoy à propos du médium Hélène Smith : « Des Indes à la planète Mars », etc..., voire à certains chapitres du « Traité de métaphysique » de Charles Richet. Tout cela trouve à se concilier, à se conjuguer avec mes autres façons de voir à la faveur de l'admiration enthousiaste que je porte à Freud et dont je ne me départirai pas par la suite... » (« Entretiens », p. 76, NRF.)

On sait aussi qu'il fut sensible à l'œuvre de Alfred Maury (« Le sommeil et les rêves », 1861), à celle de Pierre Janet (« L'automatisme psychologique », 1889) et qu'il ne dédaigna pas de porter son attention à des travaux fort éloignés du freudisme tels que ceux des maîtres de l'ésotérisme et de l'alchimie.

Alors, le surréalisme, un peu d'inconscient, mal compris, et beaucoup de « table tournante » ?

A lire les résultats de cette chasse à l'idéologie qui fut et demeure encore l'une des activités de base d'une certaine avant-garde moderniste à la recherche d'une bauge où nasiller, à lire les études des universitaires qui prolongent l'effet, à lire les travaux sur les sources, les citations, les influences, auxquels se sont livrés quelques esprits non-suspects, a priori, d'un parti-pris désarmant, à lire enfin, dans cette perspective, les textes des surréalistes eux-mêmes, aucun doute ne subsiste : l'interprétation, par les surréalistes, de la découverte freudienne demeure parcellisée, malgrichonne, tri-

viale, encombrée de mangeailles prises aux rateliers les plus divers. Rien ne semble fonctionner à partir de la cassure freudienne. On prend des bouts, lourds pourtant d'une radicale mise en cause des constructions de toute psychologie, de toute métaphysique, et on les ajoute, avant ou après, aux bagatelles, à l'esbrouffe d'un décrochez-moi ça libertaire d'esprit missionnaire au service d'une révolution culturelle intériorisée qui rejoint les coulées les plus douces de « l'homme nouveau » dans les changements des comportements et des consciences. On les retrempe même aux sauces gaillonneuses des mysticismes les plus découverts. Sans oublier de prendre appui, à l'occasion, sur le jus d'un rationalisme bien exprimé.

Tout ceci n'est pas faux : c'est insuffisant, au petit pied. Les rapports de la psychanalyse et du surréalisme ont été obscurcis de tous côtés par les ombres portées de mille applications. De la psychanalyse par la poésie, la littérature, les arts, la politique, l'économie, etc... Et vice-versa. A ce petit jeu, les dégâts sont considérables : Reich, Jung, Bachelard, pour citer des noms connus, ont laissé des plumes dont quelques autres se sont parés.

Pourtant, à y voir de plus près, les acquls sont formidables. Il suffit pour cela de remettre à sa place de fantasma constitutif des exercices de la littérature et des arts l'idéologie manifeste du surréalisme et de lire la psychanalyse dans son histoire. Par le surréalisme une certaine poésie, une certaine littérature, un certain art, pour nous limiter aux domaines que le surréalisme a le plus marqués, se retrouvent, dans la psychanalyse, comme chez eux. La psychanalyse, de son côté, se retrouve en ces domaines, sur son terrain le plus propice à montrer ce qui se donne à voir depuis toujours : le jeu de l'Inconscient dans et par le langage.

Lorsqu'André Breton et ses amis abordent la psychanalyse ils peuvent avoir l'impression de retrouver, d'une certaine façon, leur propre peau, d'être sur un terrain déjà conquis, et depuis longtemps. Le rêve et ses récits, la manifestation d'une force incontrôlable par la raison, l'intervention du désir, tout cela et bien d'autres choses, sont connus, sinon repérés et nommés, par une des fortes traditions de la littérature, en particulier dans la tradition liée au romantisme allemand dont on sait quelle place il occupe dans le panthéon surréaliste. Le surréalisme poursuit et rompt à la fois cette tradition. C'est la rupture qui nous intéresse ici au premier chef car elle est parallèle à la rupture freudienne. Jusqu'au surréalisme, l'appel à ce que nous nommons aujourd'hui l'Inconscient, le désir, est un appel aux forces obscures, à l'autre face du monde, à l'inconnu, au trouble, à l'inconnaissable, au périlleux, à l'irréel, contre le réel, contre la raison, contre l'histoire. Avec le surréalisme, l'action est la sœur du rêve. Le rêve est dans le réel. Le désir et l'Inconscient ne sont pas moins dans le réel que la volonté historique et la prise de conscience. Les grands rêves utopiques de l'humanité participent du même mouvement et vont dans le même sens que les dures batailles quotidiennes de la lutte des classes. C'est dans la fusion au service d'une même cause, celle d'une infinie liberté, du conscient et de l'Inconscient que le surréalisme va s'attacher avec la pénét-

tration et le volontarisme forcenée qu'on lui connaît. Le déplacement est fondamental. Le surréalisme va fondre en un même appareil de combat, globalisant, les pouvoirs libérateurs en acte dans la société et ceux d'un psychisme débarrassé de ses entraves. Il est fondamental malgré les blocages et le contre-sens initial.

Double contre-sens, au moins : les surréalistes ont cru à la possibilité d'une coexistence, d'un compromis entre la psychanalyse et les approches psychologiques ou parapsychologiques déjà répertoriées. Ils n'ont pas saisi la révolution freudienne dans ses implications de rupture. Ils ont fait de la découverte freudienne une métaphysique de la liberté, qui les conduit dans la mouvance des plus anciennes chaînes et des fausses clés. Pour André Breton, les « associations libres » sont libérées et libèrent. L'écriture automatique et le récit de rêve, pour prendre deux exemples, sont plus « authentiques », plus proches du « vrai » fonctionnement de la pensée que l'expression consciente, que l'écriture concertée. L'écriture automatique est une « photographie de la pensée », libérée de tout contrôle, de toute influence, de toute idéologie. Le surréalisme a pu croire en un « automatisme psychique pur ». Il a pu croire qu'il était possible de mettre « l'inconscient à nu » sans jamais clairement pointer cet aspect capital de la découverte freudienne : l'inconscient est partout, dans un éditorial politique tout autant que dans un récit de rêve, même s'il s'y repère moins facilement, et il n'y a pas d' « inconscient à nu ».

Le surréalisme a fait sa place à la psychanalyse dans sa construction théorique mais nous restons dans le domaine de l'application. Ce premier pas defectueux va marquer toute la démarche et bloquer son développement. En ce sens, il reste tributaire de la littérature, des arts, de leur histoire et d'une politique de la littérature et des arts qui élabore une politique dans la politique, dans la philosophie, au lieu d'élaborer une politique de sa pratique et de sa fonction. L'Inconscient demeure un « état d'esprit », une sorte d' « état de nature » de l'homme et le langage est encore pour une bonne part un instrument qui va quérir l'inconscient et, si possible, ne plus le « lâcher ». Il s'agit de retrouver le « secret d'un langage » perdu par la faute d'une société aliénante.

Pourtant, et c'est ici qu'il convient d'insister, la rencontre du surréalisme et de la psychanalyse n'est pas de hasard et elle ne sera pas sans conséquences décisives.

Il faut souligner l'insistance avec laquelle André Breton revient sur son admiration pour Freud. Ce salut au fondateur de la psychanalyse s'accompagne certes de divers rejets de la psychanalyse comme « philosophie métaphysique » ; il ne revient jamais sur l'importance de la rencontre. Mieux, il ne sombre jamais dans ce jungisme qui fait et continue à faire des ravages parmi les littérateurs et les hommes de l'art ou de la critique (le jungisme est le symptôme majeur de l'incompréhension de la psychanalyse dans ces domaines). Il a compris le privilège du rêve dans la recherche psychanalytique, il a pressenti les liens entre les procédés du rêve et les procédés de l'écriture. Il a saisi ou pressenti, pas toujours clairement mais

assez pour que la pratique ici vienne démontrer qu'elle peut déborder la compréhension, les liens du rêve avec l'inconscient, de l'inconscient avec le désir, et du désir avec l'écriture. Il a eu l'intuition fondamentale de « l'inconscient effet du langage ».

« Il est aujourd'hui », écrit-il en 1953, « de notoriété courante que le surréalisme, en tant que mouvement organisé, a pris naissance dans une opération de grande envergure portant sur le langage » (« Du surréalisme en ses œuvres vives »).

Ce que le surréalisme a pu comprendre fait surface dans toute littérature, depuis qu'elle existe, mais c'est de sa propre réflexion et de sa propre pratique qu'il en a tiré les leçons : l'inconscient et le langage ont partie liée. Il est le premier et longtemps le seul en tant que mouvement non-psychanalytique à reconnaître ce fait qui bouleverse notre approche du langage (et par là de la littérature). Cette découverte était à même de tuer l'idéologie surréaliste, sa conception de la liberté, sa conception du langage. Il ne pouvait en être question car de ce corps promis à la mort, le surréalisme vivait. D'où cette « farouche » montée de dénégations, cette mise en place d'escarpes et de contre-escarpes, pour colmater au mieux le danger. Et cette perte, en cours de route, d'une conséquence de la logique mise en lumière. Jacques Lacan l'a bien vu qui écrit : « Disons que la poésie moderne et l'école surréaliste nous ont fait faire ici un grand pas, en démontrant que toute conjonction de deux signifiants serait équivalente pour constituer une métaphore, si la condition du plus grand disparate des images signifiées n'était exigée pour la production de l'étincelle poétique, autrement dit pour que la création métaphorique ait lieu. Certes cette position radicale se fonde sur une expérience dite de l'écriture automatique, qui n'aurait pas été tentée sans l'assurance que ses pionniers prenaient de la découverte freudienne. Mais elle reste marquée de confusion parce que la doctrine en est fautive. L'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne ». (« Écrits », p. 506-507).

La conception naturaliste et humaniste à la fois que le surréaliste a de la liberté, pierre de touche de son idéologie marquée de Kant et de Hegel, comme il ne l'a d'ailleurs jamais caché et c'est une pauvre chose que la découverte qu'on a cru bon d'en faire il y a peu, cette conception d'un sujet de l'histoire et du psychisme, maître des lois et soumis par coercition aux lois des autres, à des pouvoirs qu'on lui impose, le porte à cette « doctrine » qui a la vie aussi dure que la littérature et les arts eux-mêmes : la liberté du langage, la gratuité signifiante de ses jeux.

Si tout, et surtout la découverte freudienne, porte à penser que le signifiant, ce peut être n'importe quoi, nous savons qu'il ne fonctionne pas n'importe comment dans la chaîne. Le surréalisme a pu croire que les « liaisons propres au signifiant » (Lacan) en finissaient avec toute logique, c'est ce que dit l'idéologie du surréalisme,

mais c'est, au vrai, la logique profonde de la chaîne signifiante, dans ses apparents égarements, qui fonde une logique, un système de l'écriture surréaliste, peu ou pas du tout pensé par le surréalisme, et qui a totalement échappé aux innombrables suivistes. Ces derniers ont fourni et fournissent encore des textes faits à l'emporte-pièce, oubliant que la logique intrinsèque du surréalisme en son écriture peut porter la queue sur la langue et la tête ailleurs, elle n'est pas sans queue ni tête.

La grande chaleur toujours actuelle du surréalisme, ce en quoi il s'impose plus que tout autre mouvement de l'avant-garde de ces années-là, se manifeste en cette volée de bois vert qui s'abat sur l'écriture d'aujourd'hui : ce qui fait sens circule dans la chaîne des signifiants, le sens qui commande est là, dans sa loi, il n'y a pas de dehors.

Cet éclairage sur l'inconscient à l'œuvre par et dans le langage demeure sans aucun doute le point fort d'un exercice du langage qui s'est imposé, consciemment ou pas, de par le monde. L'idéologie « libératrice » du surréalisme a pu freiner, cependant, dans un pays comme la France, l'indispensable travail de réflexion et de pratique sur les caractères spécifiques de telles ou telles formes artistiques. Par exemple, le surréalisme n'a vu dans cet ensemble qui a nom « versification » qu'un faisceau de règles formelles, arbitraires, imposées par une tradition réactionnaire, sans saisir ce qui, dans le poème, relève d'un jeu interne des signifiants qui redouble la chaîne, fondateur, dans sa singularité, de certains exercices de la poésie : le vers, le rythme, la scansion, la rime, etc... tout un appareil par quoi l'embarlificoter tient sa place dans la chaîne. La « liberté » surréaliste en l'occurrence se trompe d'ennemi et repère naïvement dans toute contrainte une entrave.

La reconnaissance, par le surréalisme, de la découverte freudienne et ce qu'elle a permis a modifié au fond le rapport des écrivains et des artistes à l'inconscient et au langage. Le savoir, en ce cas, même approximatif, même dérouté, même inutile, a affecté le fonctionnement de l'écriture et des arts. Il ne l'a pas modifié, il a permis la constitution d'idéologies esthétiques aux multiples rameaux. Reconnu, traqué, investi, l'inconscient peut être dit englouti dans l'écriture et même jusqu'à produire cette petite fleur bleue : l'innocence du texte et sa liberté (Dame ! puisque l'inconscient y est et qu'on le laisse « travailler » !). L'écrivain peut se croire de toutes les façons maître du jeu : quel qu'il en soit, il tire profit. Ces idéologies nouvelles et qui vont jusqu'à penser des textes ou des œuvres d'art qui nous fourniraient plus d'inconscient en mimant les techniques psychanalytiques ne sont pas sans effet : l'écriture n'est plus, nous dit-on, tripataouillée par l'inconscient, elle va le chercher, s'en saisir, ne plus le lâcher, là où elle le salt actif : jeux de mots, proverbes démantelés, locutions dérangées, bout de rêves délogés, collages...

Dans le surréalisme, la fabrication idéologique a joué un rôle extrêmement positif. Michel Foucault souligne, peu après la mort d'André Breton que ce dernier a été, pour la France, l'un des pre-

miers « écrivains du savoir », l'un des premiers à intégrer à son travail, volontairement (mais sans doute n'était-il plus possible de faire autrement) certaines données scientifiques. Au prix d'une mise à jour idéologique : l'idéologie surréaliste est l'un des avatars, pas le dernier, des rapports de la littérature, des arts à la science. Rapport de prise en compte mais aussi de méconnaissance. L'idéologie surréaliste intègre d'un même mouvement certains travaux scientifiques et élève un formidable barrage contre eux.

Marquée dans les faits, la rencontre du surréalisme avec la psychanalyse n'aurait été, pour les uns, qu'un apport parmi d'autres dans l'élaboration de la doctrine surréaliste ; pour d'autres, le surréalisme aurait totalement raté son rendez-vous avec le freudisme, accumulant les fausses interprétations. Pour certains enfin, le surréalisme a saisi quelques éléments de la découverte freudienne. Nous avons tenté de démontrer que, par delà une accumulation réelle de bévues théoriques, le surréalisme a saisi l'essentiel de la découverte freudienne : « l'inconscient effet de langage ». Par là, il a bouleversé notre rapport à l'écriture et permis les résultats pratiques que l'on connaît. Mais, dans un même mouvement, le surréalisme a construit une idéologie de résistance à ce qui, du travail psychanalytique, pouvait présenter un danger pour la consistance de ses élaborations théoriques.

L'idéologie surréaliste a permis à la fois l'ingurgitation par la littérature et les arts d'un des aspects fondamentaux de la découverte freudienne et la défense des idéaux traditionnels de maîtrise sur le monde et le langage qui constituent le point fort des idéologies esthétiques.

La fertilité de l'effort surréaliste, avec son idéologie et ce qui, dans la pratique n'a pas manqué de la déborder, se vérifie aux œuvres produites, à son exceptionnel impact, à la richesse des aperçus nouveaux et aux détournements possibles. Les idéologies récentes du formalisme mécaniste, du réalisme débonnaire de la « tripe » ou du théoricisme « désirant » ne manifestent en rien une meilleure approche de la découverte freudienne.

C'est qu'il ne s'agit pas de lui faire une petite place mais de « prendre notre place en elle » et ce n'est pas une mince affaire...

Je ne sais pas qu'ha  
tif on affirme  
(ou je lance ma grenade) :  
(Edipe a cru ma  
mère est belle.

Pourquoi voulez  
vous que  
parle-t-il.

Edipe aurait su ma  
mère était belle le pauvre  
être oh  
comme j'être moi qu'il ne  
veille ici  
en être avec maintenant.

A mon avis  
pourquoi veux-tu que pourtant  
pourtant là.

Je sais moi si  
Edipe affirme  
le porc que  
c'est belle qu'elle sera  
ma mère.

Il fait si chaud pour  
quoi oui voudrait-il que nom  
d'une pipe cette pauvre de  
détresse m'envahisse.

Edipe a fait voir  
un sujet, quel ex  
traordinaire ! parlant d'un être.

Par cette phonie même  
pourquoi aurais-je voulu  
moi Edipe que j'énonce être  
ta mère.



**Mise au net : Octavio Paz, traduit par Roger Caillols - N.R.F. -**

Roger Caillols et Octavio Paz ont hésité entre deux titres « Mise au net » ou « Espace d'écho » préférant à la fin le premier. C'est le second qui me semble mieux convenir car je sens ce poème de 19 longues strophes comme une pyramide de murmures :

Spirale des échos, le poème  
est air qui se sculpte et se dissipe,  
allégorie fugace des noms  
véritables. Parfois, la page respire :  
les essaims de signes, les républiques  
errantes de sons et de sens,  
en une rotation magnétique s'enlacent et se dispersent  
sur le papier

Une réflexion se développe très proche de la démarche mystique. Récit-méditation. Poésie interrogatrice devant le monde et devant soi-même et Paz questionne l'origine, le temps, la famille, l'histoire. L'écriture fait voir le monde : « voir le monde est l'épeler ». Le son-bâton aveugle du sens « conduit à la mort qui est mère et mère des formes : « Dans la mort je retrouve le langage ». Peu satisfait de « la douteuse ambition de devenir quelqu'un ». Paz se sent un fragment du discours de l'univers. Il entend paraître dans disparaître, veut un être sans être et aspire au néant. Discours ancien, de loin venu, qui enivre toujours et porte haut la voix. On songe parfois à Perse :

... et les livres marqués aux armes de Priape,  
lus aux soirs de grandes pluies  
le corps tendu, le regard intense.  
Noms à l'ancre dans le golfe  
de mon front : j'écris parce que le druide...

Mais parfois, dans ce récit abstrait tendu, un vers vous touche peut-être plus que d'autres parce que l'on y sent une présence :

Ma mère, enfant de mille ans,  
mère du monde, orpheline de moi  
dévouée, féroce, obtuse, prudente  
mésange, chienne, fourmi, laie,  
lettre d'amour avec des fautes de langue,  
ma mère, pain que je coupais  
avec son propre couteau, chaque jour.

**Ou une chaleur de feu au visage :**

**J'ai ramassé le bois avec les autres,  
J'ai pleuré de la fumée du bûcher  
du dompteur de chevaux...**

**Roger Callois a fait de ce poème une traduction précise et belle. Il annonce en postface qu'entre Paz et lui rien ne fut laissé à l'arbitraire : « C'est au point que la publication de nos scrupuleux échanges de vues, qui touchent aux problèmes les plus variés de la traduction, ne serait sans doute pas inutile à une éventuelle école des traducteurs ».**

**Nous avons de cette publication la plus grande curiosité.**

# Pierre Jean Jouve : un poète et son nom

*Martine Broda*

Repérer ce qui s'inscrit du sujet, jusque dans l'écrit : du sujet écrit par le signifiant. S'il est vrai qu'« un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant » (1), le nom propre, comme signifiant représentant le sujet, est un signifiant à tous égards privilégié. Patronyme, par lequel dès avant sa naissance le sujet a sa place assignée dans une lignée symbolique, prénom, plus important peut-être encore, car choisi par les parents ; les psychanalystes soulignent l'importance du nom, qui fait s'articuler le fantasme du sujet aux fantasmes parentaux. Serge Leclair avance même l'hypothèse qu'il contribuerait à fixer la lettre du fantasme (2).

Qu'un nom donné puisse vouer à un destin, Jouve n'a garde de l'oublier. Presque tous les noms des personnages de ses romans portent sens. Rappeler Jacques de Todt, promis depuis toujours à la mort, ou Catherine Crachat, qui assume pleinement « son affreux nom de créature de douleur ». Comme l'actrice Catherine, Jouve lui-même s'est toujours refusé aux facilités du pseudonyme. Car un sujet peut refuser de se préexister à lui-même dans les fantasmes parentaux, et vouloir annuler la première nomination pour se choisir un nom, croit-il, à la mesure de son propre désir. Sans savoir ce qu'il va retrouver : le désir de l'homme est le désir de l'Autre (1)...

Là donc n'est pas le cas de Jouve, qui le plus souvent préfère assumer un destin, quitte à le renverser. « O mon âme, toi mon beau nom », est-il dit dans ODE et DIADEME. Est-ce à dire pour autant que les diverses parties de ce nom, le patronyme et les deux prénoms, soient également assumées, est-ce au même niveau du texte qu'on les lit ? Je ne le crois pas. Pour interroger le rapport de Jouve à son nom dans ce qu'il peut inscrire du plus fondamental d'un rapport à soi, il faut voir comment ce nom s'inscrit dans son texte, et ce qu'il advient, quand il s'inscrit.

C'est en 1925, alors qu'il approche la quarantaine, que Jouve fait commencer son œuvre, ainsi que toute bibliographie établie avec son accord. Le recueil LES MYSTERIEUSES NOCES signe l'acte de naissance de l'écrivain. « S'engendrant par la force contraire » : fils de lui-même ? fils de son œuvre ? S'instaurant comme tel par un acte de renlement : « Il perdait sa famille. Il écrivait le mot du premier mot du livre ». Or la question du nom court déjà en filigrane. Il est intéressant d'aller y voir de plus près. Voir le premier poème, SONGE, son premier vers : « Songe un peu au soleil de ta jeunesse ».

---

(1) J. Lacan, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966.

(2) Voir *PSYCHANALYSER*, Seuil, Paris, 1968.

« Jeunesse » est un des mots-clefs des MYSTERIEUSES NOCES. Ce mot du premier mot du livre n'inscrit-il pas d'emblée le patronyme, en exergue de l'œuvre à venir ? Jouve, c'est jouvence. Peut-on en douter si on examine avec quelle insistance le patronyme est anagrammatisé tout au long de SONGE : en des mots ou des expressions fortes, souvent mis en valeur en fin de vers : « jamais », « Jérusalem », « Justifie », « Jole » et encore « joie », « Juge », « jouissance », « Je vous avoue », « Jeune, j'aimais », « Jeune, jamais ». Et même : « enfant dégénéré(e) ».

Le poète a beau « perdre sa famille », il en affirme le nom orgueilleusement, le faisant sien quand il signe l'acte de sa nouvelle naissance. Hymne à la jouvence, SONGE clame allégrement le non regret de la jeunesse, l'ouverture du monde à la maturité. Hymne à la jouvence : au-delà, le recueil : « Et maintenant nous sommes nés/Pour être aussi gais que Titania ». Qui développe toute une série de variations sur le thème de l'ancien et du nouveau. Le « chant de reconnaissance » est « chant d'expérience », et c'est le « vieux poète » qui est l'homme du matin, l'homme nouveau. C'est lui qui « chante l'énergie », le « chant d'alouette première ». Les mots « jeunesse », « joie », « énergie » s'échangent, et sont mots-valeur, dans le contexte très jouvlien de l'équivalence dynamique des contraires : jeune/vieux, jour/nuit : « toute ombre ayant toujours derrière soi le jour ». Les mots « jeunesse » et « jour » réapparaissent, quelques pages après SONGE, dans le premier poème qui inscrit dans l'œuvre le thème Mozart (p2). Ce n'est pas sans importance, car on se rapproche alors de la chaîne Giovanni-génie, mise en évidence à propos de TEMPO DI MOZART. La chaîne issue du patronyme embraye alors sur le thème Don Juan.

Jouve : jouvence. Jean (Juan-Giovanni) : génie. C'est-à-dire : « enfant dégénéré(e) », comme il est dit dans SONGE, dans un passage où les paragrammes du nom deviennent vraiment insistants. Mis par lui-même hors lignée, désengendré/réengendré.

NOCES : ou vita nuova ouverte « nel mezzo del camin della vostra vita ». Je vois beaucoup de malice dans le fait qu'une autre chaîne signifiante bien jouvienne insiste quand Jouve cite Dante : « Vers le milieu de ta vie qui t'es trouvé/Dans la forêt obscure ». La même qui ne cesse de se réinscrire, quand le contexte thématique-topique le permet, dans les traductions des SONNETS shakespeariens.

Oui, par malice, tout texte se tenant de bout en bout, on rejoint ici l'autre chaîne essentielle. La jouvence n'est-elle pas verte, depuis Ronsard ? Vert Jouve, jeune et/ou vieux, entre mort et résurrection. Dans le vers Jouve, lui-même, et non plus seulement la morte, reverra le jour. Mourir, ressusciter — quelque chose d'important se passant autour de là pour Jouve — n'est-ce aussi se réengendrer ?

A Jouve-jouvence, s'oppose d'abord Pierre. Un poème tardif, de DIADÈME, dira : « Aussi le chanteur vieillit n'a-t-il connu/Que mépris de soi poli comme un marbre ». La rêverie sur le prénom Pierre est présente dès NOCES. Elle rend possible un poème comme LA PRISON : un homme est emprisonné, étouffé par de méchants murs.

« Bientôt il n'aurait plus que son corps, suaire de Pierre ». Prison des murs, ou défenses : voir de nombreux poèmes du Nada dans MATIERE CELESTE. Voir encore DIADEME, LI MURS : « J'aimais mon nom, car il sonnait comme les murs ». LI MURS, c'est la « pierre » ou la « bière », repos des morts et des vivants ». Car Jouve, plus tard, se réconcilie avec ses murs. Dans NOCES, connoté moins péjorativement que le cercueil, on a déjà la cellule de couvent, « la cellule de moi-même replie d'étonnement/La muraille peinte à la chaux de mon secret ». Image qui revient souvent dans l'œuvre, ainsi que celle du « doux jardin de couvent ». Comme dans ADIEU de MATIERE CELESTE, où « temps devenu pierre », cellule blanche, murailles blanches, grillages blancs emprisonnent « la verdure la plus sombre descendant/Jusqu'au sein du papier du cœur et de l'espérance » : Il faut « prier encore une fois dans ces murs / Blancs où brûle la blancheur / Où tombe la chevelure des forêts vertes / Emprisonnée par le grillage de l'amour ». Rêve d'un gris/blanc de pierre, qui contiendrait un vert, l'espérance du vert et son jaillissement. Dans tous les sens du mot « contenir », avec le danger qu'il implique d'un excès de maîtrise, qui figerait tout vert dans la pierre : ce qui advient peut-être à la fin.

Commence-t-on à saisir où je veux en venir ? Il faut encore prendre les choses par un autre bout et partir des prénoms, ce qui s'articule autour du prénom étant souvent le plus important.

On peut se demander ce que signifie le double prénom de Jouve. Fut-il vraiment vécu par lui comme prénom double, ou comme la succession d'un premier et d'un deuxième prénom ? Dès ses premiers textes (reniés), l'écrivain signe Pierre Jean Jouve, sans trait d'union (bien sûr, il y eut, il y a toujours des coquilles). Dans les poèmes, les deux prénoms apparaissent, mais pas du tout sur le même plan. Il n'est pas de poème où Jouve dise « Je suis Jean », comme il dit, clairement, plus d'une fois, « je suis Pierre ».

« Je suis Pierre » : voir comme c'est dit, répété, des premiers aux derniers recueils. J'ai déjà cité un poème de SUEUR DE SANG qui peut apparaître après coup étrangement prophétique. La lettre P y est donnée comme chiffre, présidant à la naissance. Que l'écrivain revoit toujours, blanche signification et lettre d'ombre, inscrite sur le « linge ouvert en deux » où il est né. Savoir à quel saint on est voué : la rêverie sur le nom de l'apôtre Pierre sous-tend plusieurs poèmes : dans MATIERE CELESTE (« J'aime et sur cette queue plantée en terre / Je bâtirai mon église » et KYRIE (LE MARTYRE DE SAINT PIERRE, où le Saint Rénégat, qui parle en première personne, appelle le châtiment de sa trahison). Voir encore bien d'autres textes, et la présence constante, je dirai emblématique, de la ou des pierres dans la poésie de Jouve.

---

(1) Voir mon second article du CAHIER DE L'HERNE PIERRE JEAN JOUVE, oct. 72.

Aussi avais-je deviné, dans un travail de 1971, à partir des seuls poèmes, le primat de « Pierre ». Ce qu'un ami, familier de Jouve, devait ultérieurement confirmer : Jouve dans la vie s'est toujours fait appeler Pierre, Pierre étant le prénom d'enfance, le premier à l'état civil. Pour son nom d'écrivain, il adjoignit le second prénom, Jean. Pour l'euphonie, ou pour éviter qu'on le confonde, me dit toujours cet ami. Voire... Si on y regarde de plus près, le rapport à Jean, s'il est plus souterrain, apparaît également essentiel, d'une autre façon. Ce prénom, s'il n'est qu'à demi (à défi ?) endossé, et finalement effacé sous l'autre, peut apparaître davantage comme le prénom choisi : sinon contre, du moins en dehors de, la volonté des parents. Faut-il souligner l'ironie subtile, première et non dernière malice du symbolique (il doit être railleur de sa nature, comme le théorème de Lautré), qui fait que ce dernier prénom est beaucoup plus proche par la phonie du patronyme, du Nom du Père, Jouve. Ce qui devient tout à fait évident, si on rapproche Jean, comme je vais le faire, de Juan/Giovanni. Pourquoi ne pas vendre la mèche tout de suite ? Pour moi, c'est le rapport au mythe de Don Juan, choisi dans le défi, mais peut-être trop redoutable pour être assumé jusqu'au bout (ou alors, au contraire, assumé jusqu'au bout, aux limites mêmes où le porte l'ESSAI sur Mozart) qui sous-tend le rapport à Jean.

S'il n'y a pas de « Je suis Jean » dans les poèmes, le rapport au second prénom s'inscrit tout de même : dans les noms, toujours fortement marqués, de Don Juan et de Saint Jean de la Croix. J'ai déjà posé que Jouve superposait, finalement, les figures du Violateur et du Saint du Nada, ou du moins les liait l'une à l'autre. Ce qu'indiquait, entre autres, le nom du mystique écrit en espagnol au bas de l'épigraphe dans MATIERE CELESTE, et le lien constant établi entre la Violation et la Perte (voir TEMPO DI MOZART). Jean, c'est donc surtout Juan, le rapport au second prénom s'inscrivant sous la dominance du mythe de Don Juan. Je vais en donner une « preuve » supplémentaire, qui vaut ce que valent les preuves, là où il n'y a pas de science du texte, mais lecture, interprétation forcément circulaire. Dans KYRIE, il y a une suite de poèmes intitulée LES QUATRE CAVALIERS, renvoyant donc à l'Apocalypse, et à Saint Jean (l'Évangéliste). Je connaissais mal ces poèmes, qui ne m'ont jamais beaucoup inspirée, pas plus que le Jouve épique de LA VIERGE DE PARIS, auquel ils mènent. Prendre n'importe lequel au hasard. Quels phénomènes reviennent sans cesse, quel nom est tissé entre les lignes, avec autant d'insistance que dans TEMPO DI MOZART ? Juan, beaucoup plus que Jean. Qu'on aille y voir, si on ne me croit pas. Je donne deux exemples, pris dans les deux CHEVAL BLANC : « O cheval transparent de Justice tu pleures / Quand touchant ton pelage un mort devient géant » (p. 336), ou, plus troublant encore, car la question du nom est explicitement posée : « Lui que toujours j'aimai aurai-je son blanc nom / Saurai-je aimer son arc : sabots et sexe et ventre / Qui sur le gouffre se détendent ». Ajoutons qu'entre CHEVAL JAUNE et le deuxième CHEVAL BLANC, on a un poème intitulé DERNIER SIGNE A SALZBOURG. On voit assez quel est le blanc nom (nom

en blanc ?) que Jouve craint d'assumer, mais que son texte, malgré lui ne cesse de réinscrire. Toujours dans l'ambivalence, bien joviennne : si le mot « justice » apparaît comme un paragramme fréquent de « Juan » (cf. aussi TEMPO DI MOZART), le CHEVAL NOIR oppose l'« In-justice » à la « justice » des deux CHEVAL BLANC. Le juste ne serait-il autre que ce coupable, qui « aime la robe de son juge » ? (Don) Juan, ou (Saint) Jean, entre le juste et l'injuste, au jour du Jugement. Noir ou blanc (« blanc au phallus sombre ») : cf. plus loin, Saint Pierre, mauvais Pierre.

On commence à saisir où je veux en venir. Savoir à quel saint on est voué : à quel mythe. On est voué, mais on se voue, puisque dans une certaine mesure on est libre par rapport au mythe, on le choisit (cf. Jean=Don Juan), même si le symbolique rusé vous rattrape au tournant. Je tenterai de faire sentir comment ce qui s'articule autour des deux prénoms, malgré une différence qu'on aurait pu croire d'abord irréductible, finit par se rejoindre, et dans le mythe, et dans le signifiant. C'est bien dans la contradiction posée par leur divergence/convergence que les chaînes issues de Pierre et de Jean viennent rencontrer celle issue du patronyme : alors même qu'avec la question du Nom du Père, on serre au plus près celle du rapport à la Loi, qui apparaît dès lors fort ambivalent.

Je tenterai de montrer comment les chaînes signifiantes issues de Pierre, de Jean et du patronyme, si elles se croisent d'abord dans tous les sens, dans un tissu de contradictions très joviennes, finissent par se rejoindre, dans le signifié, sous une dominance, qui est la vraie ruse du symbolique : telle la Statue du Commandeur dans l'ESSAI sur Mozart, qui « rétablit d'un coup l'empire impénétrable de la pierre ». Cette dominance est celle d'un des signifiants : elle finit par établir le primat de Pierre, de la pierre, sans pardon.

Revenons sur les deux prénoms. Voir ce qui est commun dans le mythe : crime et châtement. C'est surtout dans le châtement que les deux se rejoignent, même si leur crime n'est pas sans rapport. On rapprochera le reniement de Saint Pierre de la violation de Don Juan.

Renement : il a quelque chose à voir avec le meurtre du père et de la mère, et avant tout du père. Etrange, dans PROSES, ce revolver braqué par un enfant sur son père qui s'écroule en pleurs. GRIBOUILLE, une des HISTOIRES SANGLANSES, raconte l'enfance malheureuse du pauvre Ernest, fils de Monsieur et Madame Gribiche. Plus facile après cela de renier sa famille, et de déclarer magnifiquement : « Je ne sens pas ma poésie dépendre de mon enfance ». Renier/renaître : le poète parle souvent de perdre sa famille, n'osant dire la tuer. Comme dans un passage d'ODE, commenté longuement plus loin : « celui qui abandonna son père et sa mère et qui les vit partir pour les sables/ Mais ne les vit point mourir sur le lit d'apparat des larmes/ Celui-là fut aussi le veuf de son père et de sa mère ». Le renement, comme puissance de renouveau, est peut-être déjà contenu dans le nom de famille. Drôle de famille que la famille Jouve. EN

MIROIR parle d'un don de rupture qui serait héréditaire. Le père de Pierre brouillé avec son père. Lui-même avec son père, avec son fils. Le fils avec ses enfants.

Saint Pierre est le Rénégat, Don Juan le Négateur. L'un a trahi le Christ, l'autre a tué le Père (le Commandeur) pour violer la mère dans toutes les femmes ; ce dont elle(s) meur(en)t. Est-il bien sûr que le crime soit différent ? Violation : « la double voie du péché de Don Juan, érotisme et meurtre ». Reniement : « J'ai dit/ Que je n'étais pas avec toi et j'ai dit/ Que la chair la chair de la mort était plus belle » (LE MARTYRE DE SAINT PIERRE). Un autre poème de KYRIE (p. 301) éclaire l'ultime sens à donner au reniement : c'est le poète qui (re)nie, ne cesse de nier, pour assurer l'existence du poème, « ce silencieux témoin de gloire amère ». Criminel par essence : il perd et tue les aimés (comme disent tant d'autres textes, surtout d'ODE et DIADÈME), leur préférant la chair de la mort, la chair morte du langage. Ce crime ou cette faute, pour reprendre le mot Jouvien, étant de tous les écrivains, fait éclater une conception trop étroite du crime et de la faute de Pierre et de Jean, de Jouve.

Du côté des deux prénoms, une différence sensible est à noter. Les poèmes et l'ESSAI SUR DON JUAN sont assez explicites sur le crime ; meurtre du père, viol de la mère, qui fait partie du drame, alors que LE MARTYRE DE SAINT PIERRE se situe d'emblée dans le temps du châtement et reste assez discret sur le contenu du reniement qui est donné comme ayant déjà eu lieu. On pourrait penser un moment que Pierre ressemble à Jean comme un obsessionnel à un pervers, l'un se punissant de ce que l'autre ose perpétrer. C'est le thème et la chaîne Génie, issue de Juan-Giovanni, qui met le mieux l'accent sur une dimension de défi moins présente du côté de Pierre, une transgression préalable non effacée. Rappelons : arme-vers-vit du Violateur, agi et risqué. Le « génie vert » (1) est la même chose que la jouvence contenue dans le patronyme. Un « fils rebelle » croit tuer ses parents quand il veut se réengendrer : hors-la-loi.

Même dans l'ESSAI SUR MOZART, le thème de la Punition se marque sous l'ins(is)tance de la lettre P. Voir le thème du Pas de la Statue, « Pécheur, tu marches, tu vas à la mort ». « Pentiti scellerato » : si Don Juan, même en face de la Statue du Commandeur, est celui qui ne se repend pas, Pierre est d'emblée pris dans le repentir. Que la lettre P, dès SUEUR DE SANG veuille dire : « pitié pour tout le monde » amène à situer LE MARTYRE DE SAINT PIERRE dans un KYRIE (eleison). Car le Saint appelle son martyr, il le désire de tout son repentir.

On pourrait pourtant dire que Don Juan provoque aussi la Punition, en ne se repentant pas. On sait quel châtement du Père attend le fils rebelle, quelle justice du néant. La Statue du Commandeur est nommée : l'Hôte ou le Convive de Pierre. Cette périphrase est toujours fortement souignée dans les textes qui font allusion au thème Don

---

(1) TEMPO DI MOZART.



Juan. Voir DON JUAN de KYRIE, où l'on voit qu'elle peut être le biais par lequel Jouve se sent personnellement interpellé par le mythe, qui n'a pas cessé de le poursuivre : présent dans l'œuvre bien avant et après l'ESSAI sur Mozart : « la lumière des grands secrets (...) / Du moins s'est produite à mon cœur et s'est dite / Lorsque la main me tient du Convive de Pierre ». Voir encore DE PLUS EN PLUS FEMME : oui, celui qui punit Jean est l'Hôte de Pierre, en lui venu. Saint Jean n'est qu'un Don Juan repentant, et voluptueusement puni.

Pierre et Jean se rejoignent donc tout à fait au moment du châtiement, et cette rencontre s'effectue sous le signe dominant de Pierre. Le Commandeur dans l'ESSAI sur Mozart est ce père mal tué qui revient punisseur. Statue de Pierre : Père Idéal ou pénis éternellement érigé. Ailleurs, peut-être, Dieu le Père. On sait le prix dont Pierre et Jean paient leur sainteté.

C'est là ce qui s'articule dans le mythe, autour des deux prénoms. A présent le signifiant. La chaîne qui dépend de Jean-Juan nous est déjà connue : c'est celle du Nada (justice/jugement/néant/un/nu, et aussi non/noir/nuit, jour). De Jean-Giovanni est issue la chaîne Génie, qui commence par diverger subtilement, en venant rejoindre celle issue du patronyme : génie/jeunesse, je nie, je nais. Mais aussi : n'être/naître, jour/nuit. Le thème Génie, on s'en souvient, commence par parler de transgression, puis débouche sur l'Absence. La chaîne qui dépend de Jean est celle du Nada (malgré la branche en partie seulement divergente Génie), reste à montrer que celle qui dépend de Pierre est la chaîne de la Perte. Oui, un « thème » est bien propre à ouvrir la porte essentielle. Les deux prénoms, que Jouve a vécus disjoints, le mènent sensiblement au même lieu. Les mots qui font la voix ne sont pas les mêmes : c'est parce que les deux prénoms, qui font mot-thème, n'ont pas un phonème commun.

Chaîne de Pierre, chaîne de la Perte : le texte le plus clair à cet égard est sans doute le début de la strophe II d'ODE, qui s'organise en enchaînant des signifiants à partir de pierre : on s'y reportera.

On mon âme ô toi mon beau nom

Celui qui s'éveille aux rives de pierre, avec un cœur fatigué,  
celui qui se retrouve aux musiques de pierre

Celui qui s'interroge aux accents de pierre et qui ne s'y reconnaît pas, si ce n'est dans un moment où tonne l'Etna de mémoire, si ce n'est dans un écoulement de pierre

Celui qui perd sa mesure et ne peut voir ses grandes ailes  
Se détendre à la fureur du soir et chanter par battement  
d'ombre un vent que l'air ne connaît pas,

Celui-là revient à son âme en disant le Nom qui n'est pas.

Les amants ont séparé la mort, la mort a rompu les amants  
Et comme celui qui abandonna son père et sa mère et les  
vit partir pour les sables

Mais ne les vit point mourir sur le lit d'apparat des larmes,  
 Celui-là fut aussi le veuf de son père et de sa mère,  
 Tout fut jeté par feu secret aux quatre autels du sacrifice  
 Pour que de la fumée douteuse apparut idéalité  
 Le rêve cru de la caverne enfanté par le parfait nombre,  
 Et belle sans raison ni sexe est la Statue seule solide sur  
 le haut sol de sang percé.

Dans ce texte, la chaîne apparaît presque complète. En de nombreux mots, que j'ai soulignés. Chaîne de (la) Pierre, chaîne de la Perte : voir pierre/air/perd/père (et aussi, dans ce texte d'ODE, « séparer », « partir », « apparat », « parfait »). Il est impossible d'aller tout de suite au bout du commentaire, qui exige encore d'autres détours. Pour le moment, je me borne à souligner ce qui apparaît le plus important, sans craindre de faire appel en même temps à d'autres textes : le texte jouvien se tenant de bout en bout.

Tout d'abord, la pierre laisse assez clairement paraître ses connotations anales, celles que rend flagrantes l'expression du dix-huitième siècle : faire une pierre, pour déféquer. C'est assez clair au début du texte commenté : savoir lire l'horreur d'une crispation, d'une pétrification où on ne se reconnaît plus, sinon en certains moments, d'« écoulement » (ou d'écroulement ?) « de pierres », de détente en tout cas. Ensuite le couple pierre/air apparaît : omniprésent dans l'œuvre, on a vu comment il pouvait métaphoriser le processus de la matière céleste. Mais dans cet exemple précis, et cela importe, c'est le mot « perd » qui permet le passage de la « pierre » à l'« air ». On doit revenir encore sur la perte comme épuration, ce que j'ai appelé, reprenant une expression de Jouve, le sacrifice de la lumière. Elle s'inscrit dans les noms (nomen numen omen) des personnages d'HECATE. Si l'amant de Catherine reçoit le propre prénom de Jouve, la pierre se retrouve encore dans le nom de l'autre femme, Hohenstein. Dans le nom de Catherine (Catherine Crachat, Hécate, dite K.K.) on entendra une insistance sonore. Catherine Crachat : soit le rachat du crachat (du caca) par le kathairein. Le grec kathairein désigne cette perte qui épure, sacrifice de la lumière. L'amour qui laisse soudain paraître tant de noir, un sacrifice doit le racheter (et la mort rompra les amants). Pierre/air : c'est le « charretier aux ordures » d'un rêve de VAGADU qui permet de comprendre, par contraste, pourquoi Catherine transforme Pierre en ange, le privant de son sexe. Idéalisaton, souvent réactionnelle.

Dans notre texte d'ODE, pierre/air/perd vient se lier immédiatement à « père ». C'est au Père qu'on demande la perte, on se l'inflige pour son amour. Assez de poèmes du Nada nous l'ont fait sentir : en face du Père, Pierre ajouré. C'est-à-dire débarrassé de sa matière ou de sa ténèbre (sacrifiée), de son sexe aussi (« c'est assez, sexe, d'avoir dormi dans ton servage »). Le sacrifice de la lumière vient donner un nouveau sens à Jouve-jour. Se reporter au grand poème de KYRIE, LE MARTYRE DE SAINT PIERRE. « Le rayon du jour retournant l'orifice » (voir « l'œil d'homme » de TEMPO DI

MOZART), en face du Père, d'une nouvelle naissance « laisse jaillir le jour ».

Dans la chaîne qui se constitue dans ODE sont encore d'autres mots : voir « apparat » et « parfait ». « Apparat » peut évoquer le côté un peu guindé dans lequel se fige l'œuvre du poète tardif. Etre ou faire « parfait », pour se racheter : Pierre écrivain gagne sa sainteté dans le travail obsessionnel de la forme. Jusqu'à la hantise d'un « parfait nombre » : qui peut expliquer le goût de Jouve, de plus en plus marqué à mesure qu'on avance vers l'œuvre de la fin, pour les cadences les plus régulières, jusqu'au vieil alexandrin. Mais ici le « parfait nombre » est peut-être seulement le quatre : toujours associé à la pierre, avec le thème des murs. Nombre d'or, démiurgique, de l'ériger, bâtir, pour toute une tradition arithmosophiste, depuis le tétragone de Pythagore.

Mais il importe surtout de montrer comment le rapport à la castration peut s'inscrire dans sa foncière ambiguïté. Le nom de Pierre vouait à l'érection, avec un jeu de mots audacieux Intérieur aux textes. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. Jouve, on le sait, ne se prive pas de traduire : « J'aime et sur cette queue plantée en terre/ Je bâtirai mon église ». Ce poème, Nada dans MATIERE CELESTE, lie Pierre à perte comme le texte d'ODE. S'il dit l'église nouvelle érigée sur le sexe érigé, il dit aussi, à sa place. Qui est la place-même où on éprouve que quelque chose est manquant. D'où un « amour sans amour » peut construire, de son manque : l'« habitation déchirée », le « sépulcre sans lit », le « temple sans porte ». Construire, sans murs.

Dans ODE : voir comme la Pierre réapparaît après la Perte : comme pierre de sacrifice (« autel »), et enfin Statue. Érigée sur l'emplacement du manque, bien désigné par le trou sanglant : « Belle sans raison ni sexe, est la Statue seule solide sur le haut sol de sang percé ». Voir comme le sexe, alors même qu'il est né, peut se survivre dans l'organisation sonore. Œdipe, l'œil crevé mais clair, rebande en esprit. Érection sur castration : mais qu'est-ce que ça dit ? Est-ce pour annuler la perte, ou pour la dire seulement traversée, toujours à recommencer : point trop n'en faut.

La poésie de Jouve nous saisit quand elle reste proche de son origine : de sublimation, point trop n'en faut. Le disait un poème de SUEUR DE SANG : « Que tu te souviennes des fonds saligneux/ Et que sans quitter jamais le sein ni les cheveux/ Tu transmues par la mort la vie dans la vie ». Il n'est pas sûr que Jouve jusqu'à la fin s'en souvienne. Érigée sur le trou sanglant, la Statue, haute, solide, beauté parfaite : démenti ou déni ?

On peut aussi annuler la perte en se l'infilgeant une bonne fois : quand on évite de donner à la transgression, que suit inévitablement la perte, son véritable lieu. L'obsessionnel imagine qu'il a été réellement pervers. Il pose que la transgression a déjà eu lieu, et s'en punit par la perte, une fois pour toutes. Il évite ainsi d'avoir à recommencer à les affronter toujours, dans le mouvement de répé-

titlon infinie de l'écriture, qu'aucun « une fois pour toutes » ne satisfait.

On n'oubliera pas ce que l'opposition de Pierre et de Jean (Juan-Jouve) reflète aussi : un langage castré, totalement soumis au Père et à sa Lol, s'origine dans les poèmes du Nada, et finit par triompher. Ce langage rêve de râturer l'autre : celui qui profondément jouit d'une langue-mère, profondément adultérée par le geste d'écriture qui lui fait violence. Cette jouissance, même symbolique, même fantasmée dans l'écriture, Jouve finit par ne plus pouvoir la soutenir. Pierre arrive alors avec ses murs qui s'établissent pour protéger contre le danger d'abolition des limites, de toute limite, que l'inceste comporte (1). Je rappelle ici que **jouissance** était un des anagrammes de **Jouve**, dans SONGE. Le « jouir » (de la mère) est-il contenu dans le nom propre ? Le contenu que Jouve donne au mythe de Don Juan pourrait le laisser penser.

Don Juan — et le lieu où le mythe fonctionne pour Jouve est bien surtout l'écriture — tant qu'il est le Génie, est celui qui risque, mais retire toujours son pénis, arme-vers-vit. Jusqu'à ce qu'enfin il se laisse prendre au leurre phallique d'une statue de pierre.

Oui, le danger d'un leurre est toujours là : identifier son œuvre, s'identifier soi-même, à la Statue de Pierre, au pénis éternellement érigé. Pénis du Père Idéal, qui est tout aussi bien l'attribut phallique de la mère totale. Phallus de Pierre, que la parfaite rigidité identifie encore et surtout au cadavre. Celui qui se statue se prend vif dans la pierre, y laisse son génie vert. Le dit **DIADÈME** : « Aussi le chanteur vieillit n'a-t-il connu / Que mépris de soi poli comme un marbre ». Le poète vieillit renonce à la jouvence : pour ériger sa poésie en stèle à la mort. Un prénom a triomphé du nom.

On n'échappe pas au symbolique, cela veut dire : on ne peut pas refaire sa naissance, on ne se met pas hors-la-Lol. Mais l'illusion en fait écrire. Celui qui écrit, au moins aura-t-il fait jouer tout ça, au moins en aura-t-il brodé.

(extrait d'un livre à paraître)  
**VERS JOUVE.**

---

(1) Voir S. Leclaire, SEMINAIRES DE VINCENNES, le cas Ange Duroc.

Divan lieu ouvert où l'on déposait autrefois les ossements des morts partie charnelle du Maître dont le Symptôme fait tout le charme et le Transfert la Loi O Phallus sans bras ni dossier ni Lettre couleur fauve du Manque que lui fournissent des lourdes bêtes de l'Impossible O Signifiant qui comble de faveurs et de féculents Langue cependant que l'objet petit « a » grossit à vue d'œil et de nez dans le Miroir dont le Stade est la Phobie O Grand Autre qui passe à l'acte quand le Sujet Divisé ramasse les débris de sa Vérité dans les culottes de la Parole O Femme dont le commerce favorise l'Imaginaire et le Symbolique et le militaire et le Réel O Jouissance toi qui prend le Nom du Père pour haleine et pour baleine et pour lorgnon O Instance qui pleure et Subversion qui rit O Désir ton mobilier saisit ses casseroles ses bananes sa guillotine ses macédoines sa Forclusion O Parlêtre toi qui entre dans la magistrature et en ressort avec la Répétition le Midire le Spéculaire et un kilo de plomb O Hystérique

et elle répond :

l'Hystérique prend le train et le garde  
l'Hystérique prend de l'âge et le garde  
l'Hystérique prend à cœur et le garde  
l'Hystérique prend le deuil et le garde  
l'Hystérique prend la fuite et la garde  
l'Hystérique prend la mer et la garde  
l'Hystérique prend au mot et le garde  
l'Hystérique t'emmerde

etc...

# **Si vous aimez la poésie,**     *Jean-Pierre Balpe* **alors, lisez Montale**

A l'occasion de la sortie de *Satura*, 4<sup>e</sup> tome des œuvres poétiques d'Eugénio Montale (prix Nobel de littérature 1976) : 1/*Os de Selche*, 2/*Les Occasions*, 3/*La Tourmente et autres poèmes*, et avant la parution annoncée, attendue, du cinquième, *Carnets de poésie et poèmes épars*, il s'agit de piquer au hasard, relire en retrouvant ça et là, son plaisir :

Au fond du puits la poulie grince,  
l'eau monte au jour et s'y perd.  
Un souvenir frémit dans le seau plein,  
dans le cercle pur une image rit.  
J'approche mon visage des lèvres évanescentes,  
le passé se déforme, se fait vieux,  
c'est le passé d'un autre.

Voilà que crie

la roue déjà, qu'elle te rend au fond ténébreux,  
vision, une distance nous sépare.

(*Os de Selche*, p. 105)

de goûter cette tonalité de confiance ténue, discrète, une certaine pudeur ne livrant du vers que le vers et laissant le lecteur face à ses propres interrogations. C'est ici la tentation de dire : « une poésie du questionnement... » Une poésie de la solitude, peut-être, du foisonnement aussi, quelque chose de contradictoire dans sa richesse éclatée : des interrogations comme bâties sur des certitudes, un rapport de l'homme au monde l'obligeant à se remettre perpétuellement en cause :

Les tourterelles au collier soufre  
sont pour la première fois de mémoire  
d'homme à Sesto Calendè. La nouvelle  
vient des journaux. Penché à la fenêtre, en vain  
je les cherchais. Lorsque de tes colliers  
l'un, mais d'une autre teinte, oui, fléchissait la tête  
d'un jonc et s'égrenait. Pour moi tout seul  
il fulgura, s'abîma dans la mare. Et son vol  
de feu sur l'autre m'aveugla.

(*La Bufera e altro*, p. 87)

la femme intervenant ainsi constamment dans ce rapport particulier du poète au monde, partie prenante, morceau du puzzle. La femme,

l'amour, la nature, la vie politique... à quoi bon faire un catalogue, il ne dirait pas le plaisir intense pris à la lecture de Montale et qui, plutôt, tient à la propre jubilation du poète. Une jubilation contenue, maîtrisée, mais conférant à sa langue une puissance intensive. Le vers frémit sous la langue. Il ne s'emballa pas, il semble calme et contenu, mais qu'on l'approche, qu'on le caresse et l'on éprouve à son contact comme la contagion d'une vibration, on a envie de le porter longuement en soi, de se laisser gagner par cette fièvre, se sentir autre :

perché solo il farnetico é certezza

(Satura, p. 212)

Si dice ch'io creda a nulla, se non al miracoll

(Satura, p. 230)

Te placeva la vita fatta a pezzi  
quella che rompe dal suo insopportabile  
ordito.

(Satura, p. 72)

Et puis bien d'autres choses encore. Quoi que l'on en puisse dire reste d'ailleurs faux (vrai pourtant aussi...), faux, sommaire, pauvre. On ne peut pas parler d'une œuvre pareille en deux ou dix pages. Mieux vaut la laisser lire, comme ceci par exemple /

### **Autre effet de lune**

Le caroubier dont la trame se profile,  
dépouillée, sur l'azur somnolent,  
des voix, une broderie  
de doigts argentés sur les seuils,

la plume qui s'englue, un plétinement  
sur le môle qui s'efface,  
et la felouque déjà replie son voi  
sous les dépouilles de ses voiles basses.

(Les Occasions, p. 27)

ou encore, comme une volonté de nier ce qui semblait ailleurs affirmé, de désorienter, de rendre impossible ou dérisoire toute approche univoque (comme en écho vient s'inscrire ici la phrase d'Aragon : « Ce mouvement, cette dialectique qui s'est toute ma vie exprimée d'un livre sur l'autre, chaque roman, chaque poème étant une critique de ce qui l'a précédé, et voulant en être à la fois le dépassement. » Je n'ai jamais appris à écrire)

## Fin de 1968

J'ai contemplé depuis la lune, ou presque,  
la modeste planète qui contient  
philosophie, théologie, politique,  
pornographie, littérature, sciences  
publiques ou occultes. Là-dedans se trouve aussi l'homme,  
et moi parmi ces hommes. Tout cela est fort étrange...

(Satura, p. 193)

En dernier recours, donc, se taire devant la lecture. Se contenter d'affirmer, avec le plus de force possible, que quand on aime lire, écrire, écrire-lire de la poésie, on ne peut pas ne pas lire Montale : la lecture de tous les textes antérieurement rencontrés en ressort enrichie :

## La poésie

L'angoissante question  
(inspiration à froid, à chaud ?)  
n'appartient pas à la science thermique.  
Le raptus ne produit, ni le vide ne conduit,  
point de poésie au sorbet ou au tournebroche.  
Il s'agira bien plutôt de mots  
fort importuns  
qui ont hâte de sortir  
du four ou du surgélateur.  
Le fait n'importe guère. A peine dehors,  
ils regardent alentour et ont l'air  
de se dire :  
de se dire : qu'est-ce que je fais ici ?

(Satura, p. 105).



**Gary Snyder : L'Arrière-Pays suivi de Amérique : Ile-Tortue**  
(Éditions Pierre-Jean Oswald, 1977.)

Il est souvent quelque peu fascinant de lire ces livres que l'on nomme « bilingues », sur les pages desquels, et selon l'ordre immuable de l'objet, se découvrent les deux textes de l'œuvre, l'invisible et le visible, l'écrit et le traduit. C'est dans ces livres que le partage graphique des langues se dévoile, que l'on apprend que le vers change de corps comme de continent. Cette remarque sur les éditions bilingues des textes, des poèmes, perd heureusement sa gratuité au contact du livre de Gary Snyder, qui, par son contenu, est en parfaite adéquation avec ce double plan de la lecture bilingue. Il se trouve chez lui une sorte de bilinguisme poétique, de double référence à son langage, à son écriture. Lisons :

## A TRAVERS LE TROU A FUMEE

*Pour Don Allen*

I  
Il y a un autre monde au-dessus de celui-ci ; ou en dehors de celui-ci ; le chemin qui y mène traverse la fumée de ce monde-ci & le trou par où passe la fumée. L'échelle est la voie à travers le trou à fumée ; selon certains, l'échelle soutient le monde supérieur ; peut-être fut-elle un arbre ou un poteau ; je crois qu'elle n'est qu'une voie.

Le feu est au pied de l'échelle. Le feu est au centre. Les murs sont circulaires. Il y a encore un autre monde sous ou dans celui-ci. On y accède en descendant à travers la fumée. Il n'est pas nécessaire de penser à une succession de mondes.

Le Corbeau et la Pie n'ont pas besoin de l'échelle. Ils volent furtivement par les trous à fumée en croassant. Le Coyote tombe dedans ; nous ne voyons en lui qu'un parent maladroit, un père mal habillé que nous ne souhaitons pas compter parmi nos amis.

Il est possible de cultiver les champs de notre propre monde sans nous soucier beaucoup des autres. Quand les hommes émergent du monde inférieur, nous les voyons en tant que danseurs masqués de nos rêves magiques. Quand les hommes disparaissent vers ce monde inférieur, nous les voyons en tant qu'hommes ordinaires partant ailleurs. Quand les hommes disparaissent vers le haut, nous les considérons comme de grands héros brillant à travers la fumée. Quand les hommes reviennent d'en-haut, ils tombent et roulent ; nous ne les connaissons pas vraiment ; le Coyote, comme il a été dit.

II

Hors du kiva sortent  
les danseurs masqués ou  
les hommes ordinaires.

les hommes ordinaires vont dans la terre.

là-bas à l'extérieur tous les travaux routiniers  
bois et eau, ordure,  
vent, la vue à travers la plaine,  
ici, dans le cercle

régulier

la tête est pleine de figures magiques —

femme tes secrets ne sont pas les miens  
Je ne parlerai pas de ce que Je ne connais pas  
marche circulaire

poser les mains sur le sol

toi aussi dans le cercle.

fleur de calabasse.

murs et maisons dressés

sur le même sol meuble.

trente millions d'années écoulées

sable en mouvement.

chambres fraîches pierre rose

aire d'une citadelle détruite, une lame entrevue :

éclat de la chaleur sur la rivière Jumna

limon sec, traces de camion dans le lit du torrent

pignon lové dans le sable.

fond de la mer

berge de rivière

dunes de sable

le fond d'une mer encore une fois.

engrais humain

passages d'eau souterraine

maigres dieux-ordure

grand-mère baies

dehors

à travers le trou à fumée.

(car enfance et jeunesse sont vanité

un banc d'algues du Permien.

dehors par le trou à fumée

sable avalé

sel boue

corps nagés, battements

jusqu'à la couche de calcaire —

langue de lézard, langue de lézard

wha, wha, wha vol

entrant et sortant par le trou à fumée

les hommes ordinaires  
sortent du sol.

Ce poème, choisi pour son exemplarité, est le dernier de *L'Arrière-Pays* et par là même sert de préface pour le lecteur à l'ensemble qui lui succède *Amérique : Ile-Tortue*.

Le poème de Snyder occupe cette place Inimaginable, ce lieu Invisible : l'entre-deux de la page du livre. Il est à la fois la limite et la frontière entre le dit et le non-dit, entre l'écrit d'une culture et le traduit/l'inscription mythique d'une autre culture, d'une autre référence.

Ce lieu Impossible que le lecteur investit lui permet de comprendre comment l'identité se forge dans ce texte. Identité, réalisé par le travail poétique, entre deux « champs » du langage, entre deux moments historiques d'une même culture. Gary Snyder élabore l'alphabet d'une nouvelle cosmogonie, d'une autre distribution des signes de la culture américaine. Ce poète attentif à ce que l'on peut appeler les « dehors » de sa culture que sont les mythologies indiennes et, par dérivation, asiatiques, assemble par son écriture les signes intellectuels de sa langue propre à ceux d'autres continents de l'activité humaine. On pourrait dire en d'autres termes que Gary Snyder réunit les signes conventionnels aux signes figuratifs du langage. Cela instaure entre le corps et la langue un travail qui dans l'écriture, de par le « résultat » qu'est le poème, brise leur partage, et développe l'équation suivante : corps=langue=corps. Voilà établie l'illusion poétique qu'il nous propose comme intelligence du monde, comme crise d'écriture. Cette équation se nourrit d'une étrange et fascinante dialectique : Le plaisir de la découverte d'une différence essentielle entre « sa langue anglaise » et l'apparition dans cette même langue de certaines images emblématiques, de certains « idéogrammes » appartenant à ces deux autres références culturelles que sont les Indiens d'Amérique (\*) et l'Asie, plus précisément la culture Zen du Japon. Cela transforme les textes de Gary Snyder en une sorte d'image de sa propre pratique, au sens social du terme cette fois, qui fait de lui tour à tour un garde forestier, un marin, un poète, un moine zen, un spécialiste de la culture des Indiens d'Amérique, un amateur de peyotl, un lecteur de Pound, un alpiniste hors pair.

Jack Kerouac dira dans *Les Clochards célestes* qu'il est « le type du nouveau héros de la culture américaine ».

Un héraut, pourrait-on dire, qui renverse le destin du mythe en le rendant transparent dans son écriture, donc habitable par le lecteur de rencontre.

Enfin, une simple rêverie sur les titres mêmes de ce livre nous révèle le contour des énigmes que ces poèmes contiennent.

La métaphore se tient au pied de la lettre chez Gary Snyder !

---

(\*) Voir *Action Poétique* n° 70. Poèmes des Indiens d'Amérique du Nord.

III

L'entre-deux, le jeu, le sexe

# Freud à la une

(Petite suite policière, poème 8)

*Henri Deluy*

1 Il ne regarde pas avec sa bouche il  
2 N'écoute pas avec le haut de ses ha  
1 Il ne regarde pas avec sa bouche il  
3 Nches il n'entend pas avec son vent  
2 N'écoute pas avec le haut de ses ha  
4 Re il n'a pas été suivi pas vu pas  
3 il ne regarde pas avec sa bouche il  
5 Repéré pas suivi il ôte ses gants e  
4 Re il n'a pas été suivi pas vu pas  
6 T les range dans le tiroir d'un meu  
5 Repéré pas suivi il ôte ses gants e  
7 Ble en bois de rose son pardessus e  
6 T les range dans le tiroir d'un meu  
8 N place sur un ceintre garni de gla  
7 Ble en bois de rose son pardessus e  
9 Nds verts il s'assied devant une ta  
8 N place sur un celntre garni de gla  
10 Ble vernie et entreprend de nettoye  
9 Nds verts il s'assied devant une ta  
11 R son arme très soigneusement un no  
10 Ble vernie et entreprend de nettoye  
12 Uveau contrat de rempli sans bavure  
11 R son arme très soigneusement un no  
13 Sans accident tout semble avoir fon  
12 Uveau contrat de rempli sans bavure  
14 Ctionné comme prévu pourtant son es  
13 Sans accident tout semble avoir fon  
15 Prit rôde ce qu'il craint ne pas av  
14 Ctionné comme prévu pourtant son es  
16 Oir la tête vide après le travail c  
15 Prit rôde ce qu'il craint ne pas av  
17 'est pour ça qu'il est allé trouver  
16 Oir la tête vide après le travail c  
18 Ce type il y a deux ans et qu'il s'al  
17 'est pour ça qu'il est allé trouver

19 Longe sur un divan trois fois par s  
18 Ce type il y a deux ans et qu'il s'al  
20 Emalne pour pouvoir raisonner sa vie  
19 Longe sur un divan trois fois par s  
21 Par tranche ne pas penser plus loin  
20 Emalne pour pouvoir raisonner sa vie  
22 Que sa tête aujourd'hui pour la prem  
21 Par tranche ne pas penser plus loin  
23 lère fois il y a eu comme un minuscu  
22 Que sa tête aujourd'hui pour la prem  
24 Le flottement comme une épaisseur de  
23 lère fois il y a eu comme un minuscu  
25 Peau en moins entre la gâchette et s  
24 Le flottement comme une épaisseur de  
26 On doigt lorsqu'il a repéré le sujet  
25 Peau en moins entre la gâchette et s  
27 A traiter petit type métèque une pip  
26 On doigt lorsqu'il a repéré le sujet  
28 E à la bouche exactement comme son p  
27 A traiter petit type métèque une pip  
29 Resse citron il ne peut pas continuer  
28 E à la bouche exactement comme son p  
30 Comme ça il faut que je liquide mon  
29 Resse citron il ne peut pas continuer  
Transfert pense-t-il et rapido.....

# Dans quoi marchent-ils donc ?

Joseph Guglielmi

Commençons, recommençons par la poésie... Ils veulent savoir où *ils* marchent et d'où *ils* sont partis. Et pourquoi ? Et tous ces *blancs*... ? Et toutes ces... ? Et d'où ?

Michel Plon, lui... D'abord, il y a ce livre, *suo*, *La théorie des jeux : une politique imaginaire*, chez François Masp-héros, dans la *Collection Algorithmes* (algorisme, angorisme, gecter et compter par le nombre, ou dividier, multiplier... d'Al Korismi... un Arabe...).

La *théorie des jeux*, donc, *filie*, nous est-il dit, d'une rencontre. D'un côté, un calcul de l'action, de l'autre, une économie utilitariste « enraguée » dans la psycho... Le tout pour calculer la politique, de *L'Homme Nouveau* à *l'Etoile du Matin*...

Il ya aussi la poésie. Le téléphone  
Sonne : c'est bien *Verrà La morte e avra i tuoi occhi*, carissimi Michele, Pavese, moulin de rêves et de saisons, *frantolo antichissimo sotto il cielo d'agosto stelle giovane come un ricordo il mare che alla luna si scopre...*  
*Verrà...* Viendra, sans la lumière de tes yeux...

Nous y voilà In l'attitude magique de simul  
ation ; guerre, picture, commerce, music... A l'aube  
du kapitalisme né sans tout (cela) relève enc  
ore de l'Art... Et la poésie mais la poésie c'  
est calculer, marquer d'une pierre blanche  
c'est continuer par d'autres moyens...  
le beurre d'étamines, la mer bonhomme, l'azur  
qui est du noir  
et dissous au soleil flore l'  
amer l'épistémè moderne  
Le jeu le beau prétexte aux officines de psy-  
chosesologie sociale...  
Exigence de calculer un ordre stable et viable  
pour la poésie. *Silence et bruit* à conjuguer.

Poker à Princeton ou La Raison destructrice,  
Pavese : *...Il cadavero disteso nel campi  
di sangue che coagula e inonda ogni piega  
del colli. Pure l'occhio di sangue-bulo, O viso  
viso chiuso.*

Le noyau dur, le Sujet... et par-delà les jeux,  
(games), est visé l'ensemble des problèmes économiques  
et sociologiques, i.e politiques ... guerriers  
par d'autres moyens (Game Theory)

Tournant dans la lutte des classes

Pauvreté du Français jeu

Devant play, game, gamble : « ... et comment alors/  
Imaginer le sommeil

dans les bombes ! Le travail du métal l'écriture des/  
poèmes les

baisers dans les bombes ? » La question est de  
Roubaud à nixon (petit n) et klssinger (petit k)  
o God how can they stand it ?

Continuer par d'autres moyens à lire

Le-livre-de-Plon ou chapter Penser l'impensable,

L'impensable poésie. How can they stand it ?

Come moi ?

PL(AT)ON : « ... à savoir que tout est en mouvement  
comme un fleuve... (genre peirastique)... et sentons-nous  
des douleurs d'enfantement au sujet de La science ?... »

L'air du temps, celui de la psychobricologie et du beau  
langage plein et de l'harmonie universelle et d'une  
politique imaginaire : L'animal humain dont la

spécificité est le lieu d'un leurre...

idem La notion d'individu abstrait,

libre, conscient, décidant...

La bipolarité Individu/society...

Sciences-ersta - ersatzes. A noter

Un long silence jusqu'à la fin du XIXème

Un trou philosophique et dans ce trou-là

la poésie, Votre lyyre / votre cithàre / young man /

Jeune âme l... vous écartez beaucoup les jambes... ?

« Et depuis ce jour-là nous sommes comme fous !

Le tas des ouvriers a monté dans la rue,

Et ces maudits s'en vont, foule toujours accrue

De sombres revenants, aux portes des richards... » Bien



Envoyé Tuteur ! Pas peur d'annoncer la couleur !... Ici,  
Là, Poe aime, comme Pope, la parodie et s'amuse  
Où le *vol*, de la lettre à la bouche, du nœud en  
Son redoublement renversé, à cette division du  
Sujet, se joue de l'erreur... Fermons la par  
Enthèse sur la production de l'étincelle poe-  
Ethique (un mot pour un autre) et le rappel  
Du *trou* bouché par métaphores... : «

» ... La Politique imaginaire est conforme aux atours  
Du cercle hégélien : Le calcul des intentions cul  
Mine dans La « montée aux extrêmes », dans la sym  
Métrie en miroir, dans le tiers lieu d'où le cercle est  
tracé... La jonction définitive entre la théorie des jeux,  
son « esprit », d'une part, et la pol. imag. dont la litt.  
stratégique expose avec une certaine naïveté les contours,  
d'autre part, trouve à s'accomplir dans cette I  
Dentification. Là vient s'illustrer notre propos, l'am  
bition de lui faire illustrer la thèse de la philo  
comme lutte des classes dans la théorie et comme  
théorie dans la lutte des classes... politique...

UNE POL. IMAG. excluant LA POLIT.  
au profit de la PSYCHOL...

Loin des luttes, « la » science réduite à l'expérience  
occupe la place du maître en occultant la politique.  
Notre propos est à l'image du film (*La Cecilia*, de  
J.-L. Comolli). « L'auteur » vise, par le détour d'  
une mise en scène, une mise en acte du politique...

De Brecht à Roubaud, se trouve prise en  
défaut la *mise en scène* « aristotélicienne » qui s'  
évertue d'atténuer au maximum la dimension histor.  
et polit. au profit d'un « faire vrai : naturel » ;  
elle recherche l'identification du spectateur au  
« héros » pour mieux lui faire « oublier » la leçon  
de fiction représentée...

A l'opposé, Brecht, par le moyen de « l'éloignement »,  
Roubaud par l'aveu des contraintes et une formalisation  
parodique, s'efforcent de tirer... vers l'histoire et la polit.

**hors de la psycho. en mettant la convention et l'artefact  
en avant...**

**Ensuite, il y a la poésie comme un puzzle, comme  
puzzle : « Francisco silencieux, on the shining paper plain  
my flowing pen is moving... »**

« Verrà la morte e avrà i tuoi occhi »  
C. Pavese

Il n'est pas seulement assis ; Il habite cette chaise basse ; il vous tourne le dos ou presque, la tête de trois-quart, le nez complice — il aimait la cuisine et les cuisines — et l'oreille immense, comme en suspens de paroles à venir.

L'humour est là, dans cette photographie de D.W. Winnicott, couverture du numéro que la revue l'ARC (1) lui consacre.

Psychanalyste inclassable, premier habitant de ce « terrain de jeu situé à bonne distance de l'emprise des parents-maîtres » qu'évoque J.B. Pontalis dans sa contribution, D.W. Winnicott fut dans sa vie comme dans sa pratique et sa théorie l'homme du paradoxe ; il fut plus encore, à mon sens, le psychanalyste de la contradiction, messenger des contraires qui savait faire surgir la simplicité du complexe et la complexité du simple.

Cet hommage à Winnicott, bienvenu, justifié, heureux dans sa diversité et sa nouveauté, c'est déjà une contradiction : il risque de venir allimenter un retour de flamme anti-lacanien, une idéologie antifreudienne tout prêts à faire de Winnicott un « psychanalyste consolant » (2), un entremetteur conciliant susceptible d'appriivoiser l'Inconscient dans les filets de la psychologie et de l'anthropologie. Ces « réactions » n'étonneront pas, elles participent de lectures bien peu « nouvelles » qui font du compromis le substitut de la contradiction. Félicitons les artisans de ce numéro de l'ARC : ils ne sacrifient pas à la mode montante et savent effectuer de justes mises au point.

Le parcours de Winnicott, pédiatre et psychanalyste, c'est l'unité des contraires réalisée ; sa pratique est un « aller et retour » incessant entre l'organique et le psychique, un refus de toute dichotomie exclusive ; il n'hésite pas à employer un vocabulaire hétéroclite et parfois déroutant pour bien des analystes français, son souci principal étant d'être entendu par ceux auxquels il s'adresse, les non spécialistes, les mères en particulier. La lecture des notes inédites que publie l'ARC fournit un exemple de cette démarche d'allure ambiguë : le titre déjà (Le concept d'individu sain) peut nourrir plus d'un préjugé « psychanalytique ». Et pourtant, avec quelle liberté de parole, avec quelle audace il expose à des médecins sa conception de la santé : la santé n'est pas l'absence de symptômes, elle est agressive, elle est « incompatible avec le déni de quoi que ce soit » ; à ces médecins il parle également de l'adolescent pour leur dire : ne le rejetez pas dans la maladie parce qu'il vous dérouté ou vous dérange, l'adolescent sain est celui qui patauge.

Affronter les contradictions, se réjouir de leur rencontre, c'est aussi Winnicott dans sa vie intérieure. En quelques lignes où le jeu de leur vie à deux affleure sans cesse, sa femme, Claire, nous introduit

dans le jardin privé de Donald, dans les pages inédites de son autobiographie : Winnicott y commence le récit de sa vie par celui de sa mort, réalisant le fantasme de sa prière malicieuse : « Oh God ! May I be alive when I die ». Cette proximité avec la mort qu'il sait présente dans toute manifestation de vie, Winnicott ne cesse de la vivre dans ce qu'il appelle son « snack-bar psychiatrique », ce lieu où il transforme la relation thérapeutique en aire de jeu. Pour Winnicott, l'essentiel de la thérapie se joue dans ce trajet qui va du patient à l'analyste et de l'analyste au patient, dans cet « espace potentiel » qui n'est, comme le note J.B. Pontalis, « ni objet, ni instance » et qu'illustre le jeu du « squiggle » (3).

Aux antipodes d'une idéologie ambiante bien parisienne, Winnicott refuse que l'analyse soit une règle de vie, il abat les cloisons et installe la classe dans la cour de re-création, la salle de jeux dans le bureau. Messenger, il évolue dans l'intervalle de l'un l'autre, suivant la trace d'un soupir ou d'une respiration, ultimes indices d'un effondrement oublié qui se rejoue dans « l'antre » d'un espace institué.

Cet analyste musicien qui vénérât la poésie et les poètes fut aussi un théoricien. O. Mannoni expose l'apport initial de Winnicott dans la psychanalyse contemporaine : la liberté, l'éclatement d'un rite, la destruction d'un confinement élitiste complémentaire d'un rejet carcéral, la voie ouverte à l'anti-psychiatrie anglaise (Laing fut son élève) et la mise en cause des hôpitaux psychiatriques. Mais O. Mannoni nous guide aussi dans un délicat travail de rapprochement conceptuel qui évite d'assimiler la liberté winnicottienne avec l'ineffable ou le n'importe quoi affectif.

Cet apport théorique de Winnicott, O. Mannoni le distingue dans les termes eux-mêmes : guérir et cicatrizer, ça n'est pas la même chose, l'acceptation et l'adaptation sont deux modes différents d'accès à la réalité ; dans l'entre-mots aussi, où l'influence freudienne est si présente que Winnicott n'a guère besoin de manier la citation. Ce britannique imprévisible, ponctuel seulement pour les heures de repas et les arrivées de train ne fut ni un maître es-bonheur, ni un ministre de la santé. Il était tout simplement analyste. Est-ce encore possible ?

J.B. Pontalis, dans la revue qu'il dirige (4), a contribué avec d'autres à nous faire découvrir Winnicott. Un peu en retrait des luttes institutionnelles mais attentif aux lignes de forces du mouvement psychanalytique international, allergique au régionalisme français, J.B. Pontalis a su garder un contact critique avec les psychanalyses étrangères, anglaise notamment. La position de ce messenger fut sans doute peu confortable en un temps où le juste refus lacanien de la psychanalyse américaine et de ses dérivés pouvait servir d'alibi à la légendaire célérité hexagonale.

J.B. Pontalis peut aujourd'hui, les rapports figés commençant d'évoluer, nous livrer le produit de ses voyages anglais et nous pouvons mieux mesurer l'importance du travail accompli, le prix des relations conservées. Outre la revue, cet internationaliste vigilant dirige depuis quelques années une collection qui, dans des traductions remarquables, nous a ouvert l'accès aux œuvres de Groddeck, de Bettelheim,

de Rohelm et d'autres, nous a permis de lire l'extraordinaire ouvrage de M. Schur (5) et nous a donné un document précieux, le premier volume des minutes de la Société psychanalytique de Vienne. Dans cette collection, « Connaissance de l'inconscient », J.B. Pontalis fait paraître une somme remaniée de ses articles, introductions, conférences, pour certains devenus inaccessibles. Aucun fil chronologique ne lie ces travaux les uns aux autres, aucune élaboration « par avance » ne les annonce, leur unité vient du travail de l'analyste, de l'écoute d'une souffrance qui tour à tour se pense et se dit, d'une réflexion qui a progressivement cerné un espace inqualifiable, localisé dans le titre du livre : « Entre le rêve et la douleur » (6).

Livre de parcours multiples, son registre et son écriture supposent un lecteur distancé des passions régnantes, las de l'hermétisme pseudo-théorique, désireux d'entendre les chuchotements derrière les cris. La réflexion psychanalytique de J.B. Pontalis est une musique discrète et personnelle. Cette richesse et cette originalité dans l'éclairage porté sur des thèmes que l'on peut croire épuisés sont les données d'une ouverture permanente à ce qui se dit et s'écrit. De M. Klein à D.W. Winnicott en passant par J. Lacan, les apports sont multiples, travaillés et repensés, ils viennent en leur temps, à leur place pour étayer une pensée avant tout freudienne, marquée du sceau de la dualité : « ... la pensée freudienne, pensée dualiste s'il en fut, pensée du conflit et du couple d'opposés, ne se laisse pas enfermer dans un « ou bien, ou bien ». Notre royaume est celui de l'entre-deux, a pu dire Freud dans le temps même où il inventait l'analyse. » (7)

« Entre le rêve et la douleur » ne désigne pas une opposition figée, un no man's land déserté mais le lieu d'une mouvance, l'aire d'un indicible où seuls le cri, le hurlement ont droit de cité. Aux confins de l'analysable, aux bornes de la psychanalyse ? Certes, mais à demeurer dans ses limites, celles énoncées par les maîtres comme celles édictées par les états, la psychanalyse pourrait bien se retrouver entre des murs et n'en plus sortir jamais.

« Entre le rêve et la douleur » : l'espace psychique, le « grand absent » des espaces de Charcot, que Freud va retrouver, reconstituer pour opérer la rupture avec le théâtre de l'hypnose. D'un côté, le rêve. Non pas la « voie royale », le rêve discours, dont l'interprétation fonde la psychanalyse mais l'« expérience » du rêve, le rêve objet, le rêve espace. Le rêve objet, le laissé pour compte des rencontres associatives, ce reste que la « mise en mots », « mise à mort », n'a pu capter, cette totalité dont l'analyste n'entend le plus souvent que des « bribes », J.B. Pontalis le situe dans la référence maternelle : « Rêver c'est d'abord tenter de maintenir l'impossible union avec la mère, préserver une totalité indivisible, se mouvoir dans un espace d'avant le temps » (8). Le rêve espace, c'est le rappel d'un primat du figuré : l'analysant dit d'abord, « Je voyais », « il y avait » et sa description s'apparente à celle d'un film ou d'un tableau ; les surfaces ne sont pas seulement de projection mais de protection, de « mise à distance » du corps biologique et culturel. Ecran dans les deux sens du terme, le rêve est cette réalisation imaginaire d'une

Impossible unité : « ... Je puis voir mon rêve et voir par lui. La mort, elle, on le sait, ne se regarde pas en face » (9).

Au pôle opposé, un autre « reste », négligé voire rejeté par les psychanalystes : la douleur, psychique. Au delà des raisons actuelles de ce rejet, il faut, pour retrouver trace de cette dimension, faire retour à Freud, celui du début, du « Projet de psychologie scientifique », celui de la fin, d'« Inhibition, Symptôme et Angoisse ». La douleur touche aux limites corporelles et psychiques, elle est un trop, « ça fait trop mal », qui fait trou et non manque. Depuis les hésitations de Freud devant cette zone aux frontières Indécises, J.B. Pontalis progresse, il tente de situer les rapports de la douleur à la souffrance et au travail de deuil. « L'expérience de douleur s'effectue à l'intérieur d'un « mol-corps » (10). Cette dimension du corps — l'expérience de la douleur conduit à la représentation d'organes internes habituellement absents de nos représentations conscientes — sa mise en jeu dans la douleur, l'analyste l'entendra, l'atteindra, en dépassant parfois l'écran de la souffrance ; il lui faut pour cela ne pas dénier ou réprimer sa propre douleur psychique à l'œuvre dans le contre-transfert.

« Entre le rêve et la douleur », entre ces deux pôles entrelacés, l'espace parcouru est aussi celui de l'analyste dans son rapport à la mort, dans le remue-ménage du contre-transfert comme succession « d'effets quasi corporels qui nécessitent pour être ressentis l'actualité de la séance » (11). Là plus qu'ailleurs peut-être, l'analyse apparaît dans sa brutalité, ni échange, ni dialogue mais corps à corps d'inconscients.

Notes ponctuelles sur un livre intime. Là comme dans l'ensemble de son activité, J.B. Pontalis fait travailler les contraires. Entre Londres et Paris, entre la créativité qu'accompagne un éclectisme parfois discutable et la rigueur qui n'évite pas toujours les accents théoriciens, J.B. Pontalis n'élabore pas un compromis, il tente une confrontation. Le temps lui donnera une valeur que la retenue, toute britannique, de son auteur conduit certains à sous-estimer encore.

---

(\*) L'intermédiaire ; et dans une acception péjorative, l'entremetteur. Ici, privilégiant un équivalent moins rigoureux, le messager, je renvoie au titre français du film de Joseph Losey, *The Go-between*, histoire du transfert amoureux qui dominera, sa vie durant, l'enfant messager d'une passion que le puritanisme victorien de l'aristocratie anglaise ne pouvait tolérer.

(1) L'ARC, no 69, 2<sup>e</sup> trimestre 1977.

(2) Cf. Yves Florenne, *Le Monde*, 28-29 août 1977.

(3) Le jeu du « squiggle » tient dans une succession de traits esquissés sur le papier par l'analyste et par l'enfant, chacun s'efforçant à tour de rôle de compléter le dessin en cours pour lui donner un « sens ». Le no de L'ARC comporte la reproduction de quelques « squiggles » inédits.

(4) *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Gallimard. La revue paraît depuis 1970.

(5) M. Schur : *La mort dans la vie de Freud*, Gallimard, 1976.

(6) J.-B. Pontalis : *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977.

(7) *Ibid.*, p. 9.

(8) *Ibid.*, p. 27.

(9) *Ibid.*, p. 36.

(10) *Ibid.*, p. 261

(11) *Ibid.*, p. 224.

« Le grand carré *Claude Royet-Journoud*  
n'a pas d'angles »

dehors  
avant la voix  
l'altération d'un objet

jamais une phrase sur  
la terre renversée

(Des bras, des jambes. Un corps fait masse dans ce qui reste de l'œil. Ce n'est plus du sommeil cette inertie qu'elle avoue... Le froid, *comme si de rien n'était.*)

# Comment fabrique-t-on des génies ? *Mireille Lecoultré*<sup>(1)</sup>

A l'école, comme dans l'entreprise, la création a changé de nom : on l'a rebaptisée « créativité ». Elle n'est plus l'apanage de quelques-uns : le scientifique, l'artiste, l'homme hors du commun. Elle peut, désormais, devenir le fait de tous. De tous ceux qui correspondent à l'idéal de l'homme de demain.

Vers 1950, aux Etats-Unis, on s'est inquiété : les « génies » n'étaient pas assez nombreux pour répondre aux exigences d'une société en compétition guerrière, économique, scientifique... Problème d'Etat que la psychologie et la pédagogie vont prendre en charge. Psychopédagogiquement, des « créatifs » seront formés.

Projets, recherches et programmes se sont alors multipliés. Il s'agit de définir objectivement les paramètres de cette nouvelle faculté, pour, en retour, mettre au point des techniques qui visent à les développer. Parallèlement, on se doit de tracer le profil des créatifs reconnus : construire ainsi une batterie de tests, qui, avec toute l'efficacité « objective » d'une métrique, permettra de diagnostiquer et de prédire. Au bout du compte de sélectionner. Car, si l'aura du génie en prend un coup, la démocratisation est illusoire, puisqu'elle contient, avec la normalité des tests, les germes d'une sélection. L'intelligence est déboutée de son poste de commande par la créativité. Mais l'idéologie reste la même : la créativité, définie « scientifiquement », entraîne une déviance, le n'être pas conforme à...

Les créativistes (nommés ainsi parce qu'ils se la donnent comme objet de recherche) en ont une définition que nous pouvons résumer par nouveauté adaptée, originalité fonctionnelle. Production de nouvelles idées, mais seulement dans la marge où elles s'adaptent aux problèmes posés, à la réalité en mal de réponse. En un mot, du nouveau dans l'établi idéologique.

Une pensée associative ou divergente (2), et une levée de censure entendue comme « bannir la peur de dire des conneries », sont mises au point de départ des idées nouvelles. Ainsi : « dites-moi tous les objets ronds auxquels vous pouvez penser ! ». Si vous en trouvez beaucoup, et d'originaux (statistiquement peu fréquent), originaux, mais adaptés (ne s'éloignant pas trop du « rond »), vous avez de grandes chances d'appartenir aux créatifs. Pensée associative,

---

(1) Je tiens à remercier MARIO CIFALI. Cet article doit beaucoup à une réflexion menée dans le cadre d'un autre travail.

(2) La pensée divergente est censée s'opposer à la pensée convergente qui recouvre grossièrement l'intelligence dite logique, ou pensée à réponse unique.



divergente, aptitude à combiner..., l'acte créateur s'est aligné sur les paramètres du conscient et du comportement.

Mais, le principal de leurs travaux semble résider dans la définition du profil du créatif, comme une certaine psychiatrie établit le profil du névropathe ou du schizo. Après l'inventaire, la caractérologie. Y entre la psychologie néo-positiviste et comportementaliste du « moi » fort, propre à ceux qui élaborent les tests : toute leur idéologie individualiste d'un « moi » créateur. Les tests de personnalité créative, où on en vient à vous demander si « petit enfant, vous restiez seul sans crier », « si vous êtes versatile », « si vous aimez attirer l'attention des autres »..., sont à l'exacte image de celui qui a construit le test. A l'image de son idéologie psychologisante de l'homme, et de son comportement créatif. Même la psychanalyse peut aider à formuler des « items », et à fournir des éclaircissements, renchérissant sur l'explicabilité à tout prix : bien entendu, ce serait à cause d'un Œdipe mal foutu, ou trop avancé qu'on devient..., ou, qu'au stade anal, il ou elle a trop aimé, et qu'alors...

Selon ces tests, on découvre invariablement que le créatif a une bonne image de lui-même, un bon self-estim, ou encore qu'il « est dominateur (échelle de domination), possède les qualités et les attributs qui sous-tendent et conditionnent la réussite sociale ; cependant il n'a pas un tempérament particulièrement social et coopératif ; il est intelligent, franc, spirituel, exigeant, agressif, égocentrique ; persuasif, et a la parole facile ; il a confiance en lui ; fait preuve de relativement peu d'inhibition dans l'expression de ses soucis et de ses doléances » (3), etc., etc... Belle réussite de mâle créatif !

Fondés sur la description de soi, tous ces tests, que mesurent-ils ? une image mégalomaniacale, tout entière prise dans le leurre d'un « moi » créateur. La psychologie néo-positiviste a l'illusion de pouvoir saisir le sujet dans l'énoncé — la description, l'auto-analyse —, alors que le sujet, lieu d'une énonciation, se dérobe à toute ordination par test, pour ne se révéler, dans sa vérité, que dans une aire transférentielle exempte de jugement.

Le profil comportementaliste du créatif est, donc, profil d'une personne, comme si l'acte créateur pouvait se réduire à celui d'un « je suis créatif, je le suis » ? On oublie les autres, on oublie l'histoire. Et, la création, faite créativité, reste inéluctablement liée à une question de plus-value narcissique.

Evidemment, les créativistes réservent une place au travail de l'inconscient. Mais, là aussi, on assiste, le plus souvent à un changement de nom : reconversion en « hasard », « inspiration », « intuition », « trait de génie », illumination... De toute façon, le travail de l'inconscient, même reconverti, a le désavantage de ne pouvoir être soumis à un développement programmé. Certes, on en parle.

---

(3) Adjectifs attribués aux architectes créatifs, dans l'article de Donald W. Mac Kinnon, *Nature et culture du talent créatif : hérédité et milieu*, in A. BEAUDOT, *La Créativité*, Dunod, 1973.

Mais, lorsqu'il s'agira de favoriser pédagogiquement la créativité, il sera, à chaque fois, évacué au profit de paramètres qui se prêtent plus facilement au diagnostic et au développement de type stimulus-réponse. S'il étalt, tant soit peu, reconnu que tout acte créateur est lié aux fantasmes du sujet, leur tentative perverse de le positiver s'en trouverait ébranlée. En tant qu'acte d'énonciation, il ne peut se définir en paramètres mesurables. Il est travail dans un champ de langage : processus intersubjectif où l'identité de l'être du désir, en référence à un Autre, est mis en jeu.

Pour les créativistes, le « moi » créateur est fondamentalement heureux : « le bonheur facilite la création, plus on crée, plus on est heureux, plus on est heureux, plus on crée » (4). Pensent-ils vraiment que les obstacles, les limites, le discord, le malheur ne sont que l'affaire des autres : les non-créatifs ? Dans une telle conception, on reconnaît à l'œuvre l'idéologie de la positivité. La créativité participe du leurre d'un « moi » a-conflictuel.

Ils ne cherchent plus l'explication de l'homme créatif dans la transmission héréditaire. L'environnement parental constitue leur terrain de recherche : certains sont des parents de créatifs, d'autres pas. Evidemment, ceux qui le sont, appartiennent, la plupart du temps, à la classe des professions libérales. La créativité testée relève d'une performance culturelle qui témoigne d'un caractère d'appartenance sociale : performance à laquelle n'ont, semble-t-il, pas accès les autres classes.

Définition et profil ne sont qu'un versant de l'entreprise technocratique de la créativité. Son efficacité se révèle, surtout, dans l'actualisation par la pédagogie des hypothèses énoncées par la psychologie.

Les tenants de la nouvelle pédagogie de la créativité opèrent une critique qui n'est pas sans justesse : critique de la recherche de l'unique réponse juste, de la logique, de la conformisation de la pensée, de l'hétéronomie... Il s'agit, donc, de repenser une pédagogie qui rendent, naturellement, les enfants plus créatifs. Elle consiste, dans son essentiel, à : favoriser la pensée divergente, faire qu'elle s'allie harmonieusement avec la pensée convergente, encourager la multiplicité des réponses ; épanouir, laisser libre cours à l'expressivité, prendre comme critères de jugement la créativité, introduire de nouvelles techniques comme celle du « brainstorming » et du « concassage », mettre au point des exercices de pensée associative, valoriser les activités dites d'expression créatrice... Mais, pour notre propos, nous nous arrêterons à la manière dont sont envisagés le rapport de l'enfant au savoir, son rapport au maître, et la question de la créativité dans l'univers institutionnel : éléments que nous reconnaissons déterminants de tout procès de création pour un enfant.

Disons-le de suite, si, à l'instar de la psychologie néo-positiviste, les pédagogues s'appuient sur une définition déterminée « objective-

---

(4) J. HUBERT, *Clefs pour la créativité*, Seghers, Paris, 1975.

ment », ils risquent de reproduire une nouvelle norme, très éloignée d'une véritable démarche de création. La tenant pour faculté, aptitude, ils oublient que le rapport créateur aux objets relève, avant tout, d'un processus : procès interminable, parce que lié à l'acte d'énonciation pour un sujet ; démarche faite de reprises, de grippages, de répétitions, d'ancrages, étroitement attachée à une question-symptôme. Pris dans un va-et-vient, dans un rapport de désir, ce procès ne peut avoir de fin à juger. Or, bien au contraire, ils le traitent comme un donné. Ils le jugent d'après le produit fini : ils annulent le fait que, pour un enfant, c'est d'abord la démarche qui est riche de sens.

Ce discours pédagogique semble pouvoir dire sans grande contradiction : « exprimez-vous ! dites tout ce que vous avez dans la tête ! », dans un contexte institutionnel qui note, sélectionne, juge, valorise. La politique est remplacée par une devanture psycho-pédagogique. Et, dans ce contexte là, si un enfant ne s'exprime pas « créativement », l'explication donnée retiendra surtout la carence personnelle, et non pas, la conséquence, pour une grande part, des impératifs de l'institution.

On ne s'interroge guère sur comment est reçue la production d'un enfant. Pourtant, tout est là : dans le recevoir, dans l'accueil, et dans l'élaboration commune. Ce qui est donné comme possibilités de démarche créatrice (possibilités de recherche à partir d'une question symptôme, question des limites et des butées de l'enfant), est condition de ce qui se trouve dit dans l'ensemble institutionnel : des mesures de reconnaissance et de respect critique d'un dire et d'un faire. Mesures à distinguer de tout jugement ségrégatif, fût-ce avec des critères de créativité.

Ici, se trouve questionnée la relation pédagogique du maître à l'élève. Elle n'est pas sans ressemblance avec la relation que le maître entretient avec l'institution : relation faite de demandes, de conformité, d'adéquation ? ou, rapport ouvert sur une différence, sur une initiative ?

Que va faire le maître de ce que lui apporte l'enfant ? Tient-il un discours de maître qui, impérativement, dit aux autres : « soyez créatifs, et si vous ne l'êtes pas, soyez responsables de ne pas l'être » ? Demande d'adhésion à un nouveau discours. Réponse à un impératif. Passivité instaurée par une idéologie de la consommation où le désir y perd son compte pour devenir demande renouvelée dans un système. Ou, permet-il à l'enfant de s'insérer dans une démarche commune avec un ou des autres : processus de découverte et d'invention, production en acte d'une différence ? Les tenants de la créativité n'évitent pas la question de la relation maître-élève. Mais, ils ne la posent pas dans les termes d'un rapport transférentiel de sujet à sujet. Et la créativité, non comprise dans un rapport intersubjectif, reste l'apanage d'une personne : l'élève ou le maître, car lui non plus n'échappe pas à l'étiquetage « créatif ».

Pourtant, c'est bien dans un rapport à l'autre qu'une démarche propre, pour un sujet, est rendue possible. Dans un rapport : non point relation « moi toi », relation spéculaire où l'un veut que l'autre

soit son exact reflet, où l'un, systématiquement, prend la place de l'autre, et sait quel est son bien, mais rapport comprenant une dimension tierce. Une dimension, disons-le, politique qui débouche sur une prise d'initiative. Freinet l'avait bien compris : l'enseignement, pour être porteur d'une création, d'une dynamique, est à situer dans une dimension de combat qui n'évacue pas le politique.

Tout rapport créatif est compris dans l'attente de l'autre : attente faite de désir, d'anticipation, de soutien et de possibles dégagements. Quelque chose s'invente qui n'est ni appris, ni l'affaire des manuels, mais qui relève d'une activité propre de l'enfant à respecter. Si elle ne l'est pas, c'est que la pédagogie est dominée par la position idéologique d'un discours de maître. La demande institutionnelle de se conformer à des normes d'intelligence ou de créativité ne laisse pas le sujet évoluer dans sa recherche. Et l'on peut craindre que, loin d'instaurer une marge de variation plus grande, une pédagogie de la créativité ne fasse qu'établir une nouvelle norme.

Reste à aborder comment les pédagogues créativistes conçoivent la relation de l'enfant au savoir. Ils parlent surtout de pensée divergente et de résolution de problèmes. Il semblerait qu'à leurs yeux, la « vie » soit une succession de problèmes à résoudre dont il faut, ponctuellement, trouver la solution de la manière la plus élégante, astucieuse, et créative possible. Ils prétendent qu'il n'y a pas qu'une solution, comme tous les problèmes scolaires le proposent. Mais une multiplicité de solutions parmi lesquelles il s'agit de découvrir, raisonnablement, la plus originale. Les exercices peuvent être du type : « si votre maison avait brûlé, que feriez-vous ? ». Si un enfant répond : « je pleure », sûr que ça sera banal et non créatif. Mais, s'il répond que ça lui permettra de « repartir à zéro », il a une chance d'être dans le statistiquement original.

Problèmes et exercices, dont il faut, le plus souvent, prendre acte dans la gratuité : c'est là le résultat d'une conception de la créativité comme faculté à développer. Ils n'ont d'ailleurs aucune gêne à la développer, pour ainsi dire, à « froid », omettant de considérer que l'on n'est dans un rapport créatif qu'à partir d'un problème symptôme, d'un problème obstacle, d'une interrogation. Ils en parlent comme relevant d'un besoin, « d'un besoin biologique dont la satisfaction est absolument nécessaire » (5), rejetant que tout rapport créateur est rapport de désir. Et ils peuvent soutenir qu'il y a une motivation à créer, et que cette motivation, il faut la faire éclore..., ou qu'il s'agit d'un déconditionnement et d'un reconditionnement.

Ramener la créativité dans sa relation au savoir à une multiplicité de réponses, à un problem-solving, revient à passer sous silence ce qu'il en est, autant pour l'élève que pour le maître, de leur rapport transférentiel au savoir : est-il uniquement d'adéquation, de répétition, d'annonement ? Ou, laisse-t-il, à l'un et à l'autre sujet, la place d'une réarticulation propre dans l'aire d'une recherche où

---

(5) R. GLOTON, C. CLERO, *L'activité créatrice chez l'enfant*, Casterman, 1971.

ils peuvent transposer les éléments du savoir, leur faire subir une traversée de sens qui a tout à voir avec celui qui l'engage ?

∴

Sous-jacente à notre critique, est présente la conception d'une démarche créatrice rattachée à l'aire d'un jeu. Toute pédagogie dite créative aurait à reconsidérer son rapport à l'aire ludique : non pas seulement respect du jeu d'un moment, mais prise en compte de ce processus structurant qui marque autant le rapport de l'enfant au maître, que son rapport au savoir, et sa démarche de travail.

Certes, l'acte ludique à l'école a de multiples destins. Pris dans l'habituelle dichotomie jeu et travail, amusement et sérieux, il est, dans le primaire, mis dans un en-dehors : à la ré-création, si bien dénommée. Les méthodologues de la petite enfance, eux, le récupèrent pour en faire des jeux éducatifs, qui ne gardent du jeu que le nom.

La psychologie, quant à elle, dans ses tentatives d'en donner un sens et une explication, le considère, en général, comme un « en-moins ». Piaget, par exemple, affirme que le jeu appartient uniquement à l'enfance ; activité de celui qui n'est pas assez évolué pour penser logiquement ; production d'une pensée égocentrique qui, dans son évolution, sera remplacée par le raisonnable d'une adaptation intelligente à la réalité. Un « en-moins » : effet d'une philosophie de l'homme dominée par le cogito cartésien et le besoin.

Pourtant, l'aire ludique, pour un enfant, correspond bien à sa première aire de création. Y flue et reflue ses objets fantasmatiques originaux : sorte de répétition, d'actualisation isomorphe à ce qui a eu lieu dans la première relation de vie de l'enfant, dans son premier rapport de désir, fait de rencontres et de séparations avec sa mère. Répétition, mais à un second niveau. Le jeu ne vient pas seulement en symétrie, en décalque : dans la réactualisation qu'il opère par un dire et un faire, une transformation, le réel d'une différence créatrice est à l'œuvre. Par un jeu, surgit un sujet qui se met à parler. Et, cette parole l'ouvre sur une mobilité, l'engage dans une hétérogénéité propre au travail du sens. Garante d'une multiplicité, d'une complexification, elle met en échec la scène de l'uniforme. Elle est le lieu d'une liberté en acte, et réserve à l'enfant, à tout sujet, un espace d'élaboration et de réélaboration à sa mesure.

Première aire de création. En effet, l'enfant, dans son jeu, engage l'objet trouvé là dans une traversée de sens. Il lui fait prendre de multiples formes, revêtir des rôles où il se joue, lui et un autre, dans cet indifférencié entre soi et l'autre, propre au désir du rêve. Et, dès lors, l'objet ne se trouve plus pris dans une relation stéréotypée où une même chose se répète. Il est compris dans un usage créateur où foisonne l'imaginaire du sujet retravaillé dans un champ de langage. PREMIER ESPACE D'UNE FICTION : premier terrain d'une création, à partir d'une limite, référé au désir d'un Autre.

Un tel usage créateur ne s'arrête pas à ce que nous, adultes, nommons jouet. Il ne s'estompe pas avec la dite sortie de l'enfance. Que ce soit les objets du savoir, les objets de la théorie, ou les objets de la politique, ils peuvent être engagés dans un processus qui les dynamise, secrète une différence : objets vivants d'une recherche. Ou bien, ils sont réduits, en une relation figée, à une signification pré-établie : l'unique signification de la parole d'un maître, par exemple, qui devient parole juridique entraînant l'adéquation et l'obéissance. Lorsque les objets du savoir cessent d'être compris dans un procès de transformation, et qu'ils deviennent objets morts d'une théorie, objets d'une répétition et d'une application, support vénéré d'un culte, c'est comme si cessait la possibilité d'un jeu qui seul peut triompher de la rigidité d'un même.

Premier espace de création référé au désir d'un Autre. Cet espace n'est pas l'affaire d'un sujet robinson : il appartient à une aire transférentielle, transitionnelle intersubjective. Ce serait tomber dans le leurre d'un « moi » créateur que de dire qu'il est du sujet. Car le jeu est corrélatif au jeu d'un autre qui le permet ou l'empêche.

Si l'aire ludique n'a pas à être datée génétiquement, elle porte néanmoins la marque de l'espace dans lequel elle est advenue : le rapport premier de désir mère-enfant. Le procès jouant y advient, ou s'y trouve entravé. Il ne prend son essor que si, quelque part, entre la mère et l'enfant, dans leur entre-les-deux originaire, s'est tracée une ligne virtuelle de partage où l'un reconnaît et découvre l'autre dans sa différence. Ligne de partage, ligne de séparation : ce n'est qu'à partir d'elle que l'enfant se met vraiment à jouer.

En effet, d'une relation d'appropriation, comme d'une relation d'exclusion, il résulte un jeu pétrifié. C'est ce que nous apprend le tableau clinique d'un rapport mère-enfant que l'on peut qualifier de psychotisant. Pour un enfant violenté par le désir d'appropriation maternel, comme pour un enfant terrassé par un rejet massif, la reprise symbolique, d'un lieu propre, de ce qui s'est passé dans l'espace de leur première rencontre, s'avère impossible. Ils se présentent, alors, comme prolongement fantasmé d'un autre. Impossible mise à distance créatrice : distance garante de l'essor d'un jeu.

Dans une relation duelle d'appropriation « moi-même », où l'enfant n'est fantasmatiquement pas considéré sujet différent, comme dans une relation où il rencontre la puissance d'un vœu de mort, l'écart d'une mise à distance se fige. Et, sans elle, l'enfant reste DEDANS : un dedans hallucinatoire où il lui est interdit de se soutenir dans un travail différentiel. Destitution de son « être sujet ». Flouage de son espace propre d'élaboration. Pétrification de son procès jouant. Le rapport de l'enfant à l'objet est, alors, enchaîné dans une stéréotype par une détermination signifiante qui entrave la diversité, obture l'hétérogénéité.

L'espace ludique d'un sujet appartient à une aire transférentielle, avons-nous dit. Entre la mère et son enfant s'instaure un jeu commun. Une dialectique s'établit où la mère potentialise négativement ou positivement le jeu naissant de son enfant.

Elle peut s'y adapter activement. L'accompagner dans une diversité en lui apportant des dégagements signifiants. Donner, par sa parole, un sens à ce qui, pour l'enfant, est encore dans l'informulé. Anticiper, dans une certaine mesure, sur ses possibilités actuelles : anticipation qui est marge de variation où il progresse. En un mot, elle participe, mais ne s'impose pas. Elle n'impose pas un jeu que D.W. Winnicott (6) qualifie de « game » ou jeu réglé, fonction d'une fantasmatique déterminée par avance.

Ainsi, ce que nous pouvons appeler aire transférentielle source d'une démarche créatrice, comporte la prise à parti significative d'un, des autres : participation qui veille à respecter une distance, et qui se garde d'un empiètement, d'une intrusion. Acceptation d'un dégagement sur autre chose, et non pas fixation dans l'enceinte d'un « moi ». Parlant du rapport pédagogique, nous l'avons formulé dans les termes d'un rapport de « moi » avec « toi » pour autre chose : référence à une dimension tierce. Question de l'accueil où un autre reprend ce que lui apporte l'enfant pour le dégager et l'élargir.

Or, dans une aire transférentielle psychotisante, il peut n'y avoir pas de « jouer avec ». Ou s'il y en a un, ce n'est pas pour autre chose. Le jeu potentiel de l'enfant est colonisé par l'empreinte massive des règles d'un autre : jeu à ce point possédé qu'il se fige dans la dépendance d'une stéréotypie.

On s'en doute, le rapport psychotisant d'appropriation et de rejet massif, marqué par une absence de jeu ou un jeu réglé, ne concerne pas qu'un certain rapport maternel. Il est aussi rapport institutionnel où le sujet est parlé, sans que soit reconnu sa différence, les règles en vigueur venant lui ravir la possibilité de se prononcer. Relation d'appropriation et relation qui se transforme en confrontation moïque d'exclusion lorsqu'un enfant ne se conforme plus à l'établi des règles : ce sont là les produits d'un « hors-jeu » institutionnel et de la fixité de son jeu réglé. Aire transférentielle qui clôture le rapport créateur aux différents objets. En effet, du moment que la relation pédagogique se fige dans une stéréotypie, et qu'elle est dominée par la rigidité d'un ensemble de relations surcodifiées, le jeu différentiel, hétéronomique de la création s'atrophie.

La conception d'une démarche créatrice ouverte à l'aire d'un jeu échappe à une définition en paramètres administrables. C'est ce qu'une pédagogie contaminée par un idéal de rendement programmé ne peut admettre.

---

(6) D. W. WINNICOTT, *Jeu et Réalité*, Gallimard, 1975.

à Thérèse

LE GRAND OISEAU EST SUR SES PATTES  
LE BEC DUR  
A ME SECTIONNER

C'est normal c'est le jeu :  
détruire l'endroit des yeux

L'HORLOGE TAPE SES COUPS  
DU PILON DE SES HEURES

La tendresse s'agglutine  
jusqu'à se refuser  
Derrière les mots

LES ENFANTS POUSSENT LEUR CHANSON  
QU'ELLES DIVAGUENT  
DANS LES MARELLES

Mais qu'y a-t-il se dit l'oiseau  
je me saupoudre  
pour être bien  
j'alimente à moi seul tous les fleuves d'été  
L'envers abuse

PENDANT CE TEMPS LES ENFANTS JOUENT

Monsieur monsieur qui habitez l'espace  
apprenez-nous les lois pour que poussent nos têtes  
depuis qu'elles sont tombées tous nos hochets pourrissent

IMMOBILE L'OISEAU  
HESITENT LES ENFANTS

Ce bruit insupportable dit la femme couchée  
ce grand bruit d'ailes sur mes yeux  
qu'il cesse  
où je m'aiguise  
au tesson de ton œuf

L'OISEAU S'INCRUSTE A SA MANIERE

L'ennui avec la guerre  
c'est qu'elle est là partout

à l'abri des visages  
dans les torrents d'espace

borne au repaire  
des loups

LA ROUTE MARCHE ENTRE LES CAGES



# **Pour un théâtre potentiel** *Maurice Regnaut* (lire Adamov et Winnicott)

Que l'œuvre d'Adamov soit non seulement l'une des plus importantes de ce temps, mais que son importance aujourd'hui, pour l'art théâtral, soit même capitale, est une évidence peu à peu qui s'impose et se formule ici et là au gré de la nécessité. Cette œuvre, accoutume-t-on de dire, en tant qu'elle est toute entière une question posée au fantasme autant qu'à l'histoire, à l'imaginaire autant qu'au réel, sans sacrifice de l'un à l'autre et sans réduction, cette œuvre, en tant qu'elle est l'impossibilité de toute répétition partielle, est aujourd'hui le passage obligé de toute recherche, de toute marche en avant vers un théâtre authentiquement nouveau. Que signifie une telle reconnaissance ? Cette vérité qui fait la décisive actualité de l'œuvre d'Adamov, comment l'entendre ?



Schématiquement (l'acception ici de ce mot se révélera plus loin), faire au théâtre le partage entre le fantasme et l'histoire, entre l'imaginaire et le réel, c'est supposer nécessairement, c'est constituer deux théâtres distincts, étrangers l'un à l'autre, et c'est, comme on l'a fait abondamment, l'un à l'autre les opposer, modèles purs, l'un dit Artaud, l'autre dit Brecht. Le théâtre pour celui-ci est « reproduction de la vie en commun des hommes », il est pour celui-là délivrance du mal, révélation des forces noires à l'œuvre au fond de tout individu — reproduction pour l'un de la réalité sociale, observable, extérieure, il est, pour l'autre, exercice de « rigueur cosmique et de nécessité implacable » et triomphe jusqu'à l'extinction de la cruauté de la vie même à l'intérieur de tout vivant. Pour celui-ci, le théâtre est le Double « d'une autre réalité dangereuse et typique, où les Principes, comme les dauphins, quand ils ont montré leur tête s'empressent de rentrer dans l'obscurité des eaux », il est le Double, pour celui-là, de la réalité humaine en tant qu'ensemble de rapports sociaux — Double objectif, pour l'un, de l'objectivité, pour l'autre Double subjectif du subjectivement essentiel : ce qui fonde le théâtre, ici comme là, ce qui le définit, c'est d'être représentation. Poser l'un face à l'autre ainsi théâtre Artaud et théâtre Brecht, c'est en vérité disjoindre un même théâtre en ses deux modes antithétiques : représentation du dehors, représentation du dedans.

Dire alors d'Adamov que son théâtre est refus de la disjonction, récusation de l'antithèse, exigence d'être tout en un, dehors et dedans tout ensemble, est-ce le reconnaître en tant que synthèse, en tant que reconstitution du Double total, représentation réconciliée enfin avec elle-même ? Après avoir considéré comme « théâtre amputé » chacun des modes partiels, ici dehors et là dedans, social ici, là

onirique, Adamov ajoute : « Il s'agit de flotter et de trouver une ligne entre ces choses d'apparence très lointaines, qui, en fait, se recoupent souvent mais dont, je le répète, je ne vois pas comment on pourrait faire la synthèse, parce qu'elles partent de domaines très différents dans l'être humain ». Si la synthèse est jugée impossible et s'il est prescrit étrangement non pas ni d'insister, ni d'éluder, mais « de flotter », ni de circonscrire et de convertir, ni d'invalider, mais « de trouver une ligne entre », implicitement ne serait-ce pas que la question pour Adamov est autre fondamentalement, que pour lui le théâtre ne peut d'aucune façon être Double ni du dehors, ni du dedans, ni de l'un et l'autre à la fois, pour cette simple raison qu'il n'est pas théâtre du Double ? Quel est-il, cet autre théâtre ? Où la situer, la ligne « entre ces choses d'apparence très lointaines », et quel lieu explore-t-elle, intermédiaire entre dehors et dedans, entre fantasme et société, quel espace de quel jeu qui n'est de rien la représentation, par lequel pourtant tout est signifié, dans lequel tout pourtant signifie ? Et quel mode, autre donc que représentatif, est celui du théâtre tel que l'entend Adamov, du théâtre partant qui aujourd'hui se cherche à travers son exemple ?

Claire est la distinction que fait Winnicott, dans la vie humaine, entre trois aires :

- « 1 — La vie dans le monde, avec les relations interpersonnelles...
- 2 — La vie de la réalité psychique personnelle (appelée quelquefois « Intérieure »)...
- 3 — L'aire de l'expérience culturelle. »

Winnicott continue : « Où situons-nous cette troisième vie, celle de l'expérience culturelle ? Je crois qu'on ne peut la situer dans la réalité psychique intérieure de l'individu parce que ce n'est pas un rêve personnel ; en outre, elle fait partie de la réalité partagée. On ne peut pas non plus la penser uniquement en fonction de relations extérieures, parce qu'elle est dominée par le rêve... J'ai tenté ailleurs de déterminer l'origine et la localisation de l'expérience culturelle et j'ai formulé l'hypothèse suivante : elle commence dans l'espace potentiel entre un enfant et la mère. » Cet espace, on le sait, est originellement, selon Winnicott, celui où l'enfant est en relation avec « l'objet transitionnel ». Séparé de la mère au moment où celle-ci pour lui devient « objective », existante hors de lui, l'enfant s'approprie un objet, tissu, couverture, ours, poupée : avec cette première « possession non-moi », si du fait de la mère « suffisamment bonne » il n'y a aucune crainte en lui, va spontanément s'engendrer, nouvelle union, le jeu affectif de l'enfant. L'enfant constituant comme tel son objet, cet objet pourtant appartenant au monde extérieur — trouvé par qui le crée, créé par qui le trouve, ainsi pourrait se formuler ce paradoxe de l'objet transitionnel, paradoxe qui est la donnée immédiate de tout jeu et dont il faut admettre, dit Winnicott, qu'il ne puisse être résolu : ce qui importe effectivement, ce n'est pas tant l'objet que l'utilisation de l'objet, pas tant ce qu'il serait que ce qu'il devient, pas tant symbole que possibilité d'ouvrir l'espace du

Jeu. Potentiel, cet espace l'est parce qu'il n'est nullement réel, nulle part, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, parce qu'il n'existe, entre l'enfant et la mère à l'origine, entre l'enfant ensuite et l'environnement, entre l'homme et le monde enfin, que de l'instant même où le jeu l'installe. Et ni omnipotence imaginativement répétée en tout, ni pouvoir imposé à tout symboliquement, le jeu est cette « aire intermédiaire d'expérience » où pour l'être, enfant, homme, une relative insignifiance à distance à la fois de l'aire intérieure et de l'aire extérieure de réalité est la seule possibilité de faire naître tout à la vie et librement tout signifier : la potentialité, ce n'est dans tous les sens rien d'autre, entre l'une et l'autre réalité, que de pouvoir être troisième. Adhérer pleinement, sans aucune distance, aucun « jeu », à la réalité, extérieure autant qu'intérieure, est aliénation : vivre son fantasme, c'est être fou, et c'est l'être également que de vivre un modèle social — mais entre folie et folie, entre pulsion et loi, la troisième aire est celle-là seule où chaque être humain vit vraiment sa vie, où sa vie alors devient « créative », et créativité est le seul autre nom pour santé. Ne vivre ni le subjectif, ni l'objectivité, ne représenter ni la profondeur, ni le monde, encore et toujours les potentialiser, les mettre l'un et l'autre en jeu, les expérimenter de libre façon l'un et l'autre et se produire ainsi soi-même en vérité, voilà le secret, homme, enfant, de l'être créatif, de l'être jouant, quel que soit ce qu'il utilise, « un morceau de bois ou un quatuor de Beethoven », de l'être vrai qui se perd dans son jeu et se sauve, homme sans fin se définissant par sa capacité concrète de jouer : « c'est sur la base du jeu que s'édifie toute l'existence expérientielle de l'homme » affirme Winnicott et, plus nettement encore, « il existe un développement direct qui va des phénomènes transitionnels au jeu, du jeu au jeu partagé et, de là, aux expériences culturelles ».

Si le théâtre donc est lui aussi, dans sa complexité multiple, aire d'expérience entre dehors et dedans, espace troisième de créativité, qu'en est-il du théâtre Artaud et du théâtre Brecht, tels qu'au départ ils ont été schématiquement l'un à l'autre opposés, l'un se voulant le Double du dedans, l'autre du dehors ? S'ils étalent ce qu'ils se veulent être, ils ne seraient pas théâtre — et s'ils le sont, c'est que l'intention, on le sait, n'est pas l'œuvre (et le schématique, au départ, n'a pas d'autre sens que l'intentionnel). Juger alors l'intention au nom de l'œuvre ou réciproquement, l'exécution au nom de la formule ou la théorie au nom de la façon, faire éternellement l'éternel procès ? L'inadéquation entre l'intention et l'œuvre est elle-même à comprendre en fonction de la potentialité : ce que permet d'énoncer Winnicott, c'est que l'intention n'est pas le code de l'œuvre ou réciproquement, c'est que l'une et l'autre ont leur mesure en cette fondamentale capacité de jeu qui dans son exercice est à même de se manifester, de s'accomplir en tant qu'intention, formule, théorie, aussi bien que façon, exécution, œuvre — et leurs mutuels rapports, tous internes au jeu, seule en vérité peut les éclairer l'élucidation de ce qui les produit, dont poétique, peut-être, est le trop simple nom, créativité paradoxalement, indéfiniment singulière. Il n'y a rien dans le jeu qui ne soit définition du jeu par lui-même, mode concret de poten-

tialité, et, d'évidence, idéalement il se suffit : il ne faut que jouer et le jeu crée tout — et de même que nulle réflexion n'est préalablement nécessaire (et cette suspension du savoir, cette manière, celle de Winnicott analyste, de n'être envers le patient que miroir créatif, de ne faire avec lui que jouer ensemble afin que du seul jeu le cas naisse à la vie et de la vie à la conscience, un tel exemple, en ce domaine de la psychanalyse également « très sophistiqué », ne souffle-t-il rien à l'art théâtral ?), de même réfléchir sur le jeu, propre ou non, c'est jouer encore, c'est toujours jouer. Le théâtre Artaud, purement théorique, et le théâtre Brecht, défini totalement, sont les mêmes en ceci que le jeu, en l'un comme en l'autre, est pleinement, parfaitement absorbé par le mode en lequel il se définit, mode du Double, en l'un comme en l'autre, mode représentatif de la réalité, extérieure pour l'un, pour l'autre intérieure. Qu'en est-il du théâtre d'Adamov ? Le dire autre, c'est, sous peine de ne pas l'entendre vraiment, le dire à la fois plus modeste et plus nécessairement exigeant, le dire un jeu fidèle à sa modalité moins qu'à lui-même, obsédé moins par le pouvoir qu'il peut avoir de représenter la réalité que par la possibilité qu'il est, dans la réalité urgente, intérieure, extérieure, à même l'existence, à même le temps, que s'ouvre un temps autre, une existence autre, un monde concret où tout produire, où tout signifier autrement, tout réinventer, quel que soit le mode (et quelle diversité, dans ce théâtre qui ne cesse de se refaire et ne se répète jamais, quelle unité !), singulière et pleine expérience où se perdre, où se sauver, liberté, santé, sens, pure créativité totale, air troisième où la vérité est une poétique.

Quand pour introduire à ce qu'est selon lui le théâtre, Adamov dit un double non au « théâtre amputé » que serait la représentation soit du seul « onirique » intérieur, soit du seul extérieur « politique », et quand Winnicott, pour situer son troisième espace, affirme clairement : « J'oppose cet espace potentiel a/ au monde du dedans et b/ à la réalité existante ou du dehors », comment ne pas les rapprocher ? Que le théâtre d'Adamov ne soit pas un théâtre essentiellement du dehors, de la réalité objective, est chose admise de tous — de certains même parfois trop aisément : n'ont-ils pas assez déploré qu'au sortir du « no man's land » initial de l'absurde, Adamov ait cherché, ouvert alors à la leçon brechtienne, à faire un théâtre situé, daté, socialement défini, n'ont-ils pas assez condamné ce qu'ils tenaient pour reniement, pour infidélité d'Adamov à soi-même — et n'ont-ils pas salué comme un retour à soi la démarche dernière d'Adamov, l'intégration totale en un théâtre à nouveau marqué manifestement du sceau de « l'onirique », de l'absolument « subjectif » ? Tout l'itinéraire d'Adamov, l'histoire entière de son théâtre est celle en vérité d'une relation double : au dehors, d'une part, à la réalité sociale, à la nécessité politique, et d'autre part au dedans — double relation dont le même mouvement d'enrichissement mutuel, de mutuel approfondissement, confère à son théâtre toute sa progression, théâtre irréductible ainsi à quelque « réalisme » que ce soit, tant objectif que subjectif. Plus difficilement admissible est ce fait pourtant que le théâtre d'Adamov n'est pas essentiellement théâtre

du dedans : n'est-il pas exact, en un sens, qu'Adamov est celui qui a mis sur la scène le rêve et lui-même n'affirme-t-il pas que son théâtre, que tout théâtre, en un sens, est onirique ? En quel sens ? Pour clairement répondre, il faut d'abord rappeler qu'historiquement ce n'est que de nos jours que le procès freudien, concernant le rêve, a théoriquement signifié sa fin à la conception millénaire, attestée en particulier par l'art théâtral, selon laquelle le rêve est signe du « démonique », est dans l'homme irruption de ce qui n'est pas lui, de ce qui est étranger non seulement à sa conscience, mais à son être même, est oraculièrement présence de l'autre — il faut bien ensuite constater que pratiquement cette conception a survécu, que Freud ayant montré que cet autre, avec lequel le rêve est en rapport, n'est autre que le sujet même en tant que sujet Inconscient, que sexualité refoulée. Il a suffi, pour perpétuer compulsivement la fable ancienne, il suffit encore, en particulier à l'art théâtral, de concevoir ce refoulé, cet Inconscient, sous les espèces en fait du « démonique » : Freud, dans cette perspective, est comme on sait le grand libérateur, exalté ou honni, d'un monde inconnu, autre absolument que le monde réel, monde qui dans le rêve est présent, dont le rêve est le Double obsédant de sexuelle vérité, rêve alors qui devient en art paradigme, au théâtre en particulier, d'un « onirique » allant et venant du mirifique au monstrueux, de l'extravagant au bizarre, « onirique » entièrement tributaire, aurait-il l'attendu le plus freudien qui soit, d'une mythologie préfreudienne. Il est hors de doute, en effet, que de ce rêve-là, de cette démonique prestation de tout l'enfoui démoniquement, Freud est non pas le promoteur, mais le destructeur : l'Inconscient n'est pas l'autre du sujet, cet autre même est le sujet en toute propriété, le rêve n'est pas présence de l'autre, il est autre expérience, « autre scène » du sujet, formule à prendre ici littéralement, l'interprétation « langagière », en privilégiant condensation et déplacement, ayant fait quelque peu oublier que c'est la dramatisation, « la transformation de l'idée en situation », qui est le trait fondamental du rêve — et le travail du rêve est travail théâtral. Ce n'est pas que dans ce pur dedans qu'est originellement l'inconscient, dans cet insaisissable ça, dans ce pulsionnel brut, dans ce que Winnicott appellerait l'informe. Il y ait un pouvoir de se représenter, pas plus qu'il n'y a un pareil pouvoir dans le dehors pur : la théâtralité est mode du rêve même et ce mode est mode potentiel — le rêve est déjà, entre dedans et dehors, entre Inconscient et perception, entre Informe et réel, l'espace troisième où ni dehors, ni dedans n'ont leur Double, où l'un et l'autre, Inconscient et monde extérieur, sont d'une seule et même manière ensemble signifiés, concrètement définis par une seule et même expérience. Ainsi premier degré de créativité, premier espace de jeu, le rêve est modèle initial du théâtre et le théâtre ainsi répétition partageable du rêve — rêve généralisé. Comprendre Adamov, c'est perpétuellement mesurer ce qu'est dans toute son œuvre cette conviction, des *Mains blanches* à *Taranne* jusqu'au parfait accomplissement de *Si l'été revenait*, cette obsession de la vivante identité du théâtre et du rêve : entre objectif et subjectif, le rêve autant que le théâtre est non pas disjonction, non pas opposition, le théâtre autant que le rêve est entremise, est entreprise, en un seul et même jeu, de

double signification. « Quel rapport entre le rêve et le théâtre ? Le non-alignement au réel. » Ce que par ces mots précise Adamov, c'est que l'identité du théâtre et du rêve est pour lui celle d'un mode et que ce mode est potentiel et non pas représentatif : si son théâtre est onirique, il ne l'est en rien comme peut l'être encore un théâtre opposant mythologiquement « onirique » et réel, représentation rituelle du profond, Double du démonique dedans, naturalisme du fantasme — il l'est essentiellement (seul théâtre vraiment freudien) de reconnaître et de produire en un même processus cette concrète vérité qu'est l'expérientielle unité de l'être (unité sur laquelle, dans le champ de la connaissance, la psychanalyse est théoriquement et pratiquement fondée), unité qui fait que toute expérience, art ou quotidienneté, rêve ou théâtre, est à la fois onirique et réelle, existence interrelative, et sans doute Adamov ne trouverait-il rien à redire à cette observation de Winnicott : « Le rêve va de pair avec la relation d'objet dans le monde réel, tout comme la vie dans le monde réel s'accorde avec le monde du rêve ».

Que faut-il entendre positivement, au théâtre en particulier, par potentialité ? Soit Double du dehors, soit du dedans, définir l'intention représentative est dans son principe sans difficulté, toute question possédant sa réponse en un manifeste univoque, et sans difficulté dans son principe est de mesurer consécutivement l'inadéquation de l'expérience et de l'intention — pour le théâtre qui se veut, qui se sait « aire intermédiaire d'expérience », espace interrelationnel, processus ambigu, l'extrême difficulté de la définition est celle même du statut de ce qui est à définir. « La précarité du jeu lui vient de ce qu'il se situe toujours sur une ligne théorique entre le subjectif et l'objectivement perçu » dit Winnicott du jeu de l'enfant — à quoi fait écho Adamov : « Il s'agit de flotter et de trouver une ligne entre ces choses d'apparence très lointaines ». Une irrésolution relative, un relatif « flottement » serait-il abstraitement signe de vérité, rien ne serait-il plus rigoureux paradoxalement que l'absence d'une certaine rigueur, d'une certaine clarté rien plus perspicace, et le seul juste alors serait-il même le refus de toute définition ? Winnicott a ce postulat pourtant que nul n'a vérifié plus amplement peut-être qu'Adamov, nul plus cruellement : « Nous supposons ici que l'acceptation de la réalité est une tâche sans fin et que nul être humain ne parvient à se libérer de la tension suscitée par la mise en relation de la réalité du dedans et de la réalité du dehors » — et c'est effectivement de cette « tension » qu'il faut partir : c'est d'elle, sous peine de mort ou de l'une ou l'autre folle, c'est de cette double et perpétuelle confrontation que naît toute créativité, toute expérience authentifiante — et toute existence vraie est une poétique, un jeu nécessaire à l'être singulier pour faire que ce qu'il vit soit pleinement signification singulière. Est-ce à dire que la vérité, pour l'art, est d'exposer la singularité, de confesser le plus secret, d'avouer l'inavouable ? Un tel art, en cédant à la tentation représentative, en réduisant la vie expérientielle à la seule relation à soi, en érigeant, une fois pour toutes, un Double absolu de soi-même, un tel art n'est rien qu'illusion : non seulement l'expérience est double relation, mais elle est duré.

elle est « tâche sans fin », mode singulier de cette tension dont « nul être humain ne parvient à se libérer », serait-ce par l'aveu le plus nu-impatience, oubli, désespoir, toute confession est négation de la durée et l'est vainement : l'aveu fait, la tension demeure et la singulière expérience est encore et toujours à refaire. Ainsi, L'aveu écrit, Adamov s'est-il retrouvé contraint de signifier ce que L'AVEU ne pouvait pas résoudre, et la signification vraie, excluant confession subjective aussi bien que constat du monde objectif, c'est plus que tout autre l'art théâtral, le jeu resté jeu, vivante expérience — ainsi L'aveu pour rien, l'illusoire univocité représentative, a-t-il été départ de cette aventure inlassablement, de ce théâtre, autre que représentatif, sur lequel, vers la fin du parcours, Adamov s'expliquera : « Il faut absolument, si déjà le monde continue — et je crois qu'il continuera (mais oui, malgré...) — et si le théâtre aussi continue (et il continuera lui aussi), que celui-ci se trouve contraint de se situer toujours aux confins de la vie dite individuelle et de la vie dite collective. Tout ce qui ne relie pas l'homme à ses propres fantômes, mais aussi, mais encore à d'autres hommes, et partant à leurs fantômes, et cela dans une époque donnée et, elle, non fantomatique, n'a pas le moindre intérêt, ni philosophique, ni artistique. » Entre dehors et dedans, l'originelle tension vivante, exigence créative, aboutit à cette reconnaissance, en toute continuité, de ce qui la suscite, à cette signification fatalement de la vérité singulière en tant que pure et totale relation : si c'est en fonction d'Adamov, et de lui seul, que peut et doit se définir la potentialité, poétique des « confins », l'évidence est qu'elle est, au théâtre en particulier, ce jeu qui ne représente rien, mais qui est relation à tout, relation de tout, processus formel sans nul formalisme, espace où tout n'étant jamais que jeu, ce qui est en jeu est toujours tout. Ce que voulait Adamov, au départ, c'était, après L'aveu, ce qu'il appelait théâtre littéral, théâtre où « la manifestation (du contenu) coïncide littéralement, concrètement, corporellement avec le contenu lui-même », où la représentation ne le soit de rien d'autre qu'elle-même, art nécessaire et suffisant de signifier « littéralement et dans tous les sens » : la potentialité, dont le théâtre d'Adamov est d'un bout à l'autre l'exemple, est littéralité consciente, au terme enfin de sa définition, d'être en soi la concrète expérience d'une implicite vérité, le grand jeu d'une vivante totalité relationnelle.

En quoi décisive aujourd'hui, l'œuvre d'Adamov ? Qu'en elle, et qu'en elle seule, il n'y ait pas cette inadéquation de l'intention et de l'expérience atteste formellement que sa vérité est celle même du théâtre : une « ligne entre », espace des « confins », mode relationnel, tel est vraiment le jeu théâtral, selon toute l'œuvre d'Adamov — selon Winnicott, tel est le jeu même. Adamov sans nul doute est celui qui rappelle aujourd'hui le théâtre à lui-même, à ce qu'il est originellement, à ce qu'essentiellement, quelle que soit sa définition intentionnelle, il demeure en tant qu'expérience, et Planchon remarque à ce propos : « De même qu'il existe des poètes « pour poètes », Adamov, si j'ose dire, est déjà un auteur « pour auteurs », pour « gens de théâtre » — et ce rôle ainsi de conscience théâtrale est sans nul doute prépondérant, mais ce qui importe en cette prépondérance est

ce qu'elle signifie au théâtre aujourd'hui : le dépassement du représentatif et le renouvellement du rapport entre le théâtre et la vie (et c'est au fait qu'il est lui-même articulation sur la vie et non pas sur l'idée, sur l'expérience et non pas sur la connaissance, au fait qu'il est mode non pas représentatif, mais potentiel, que le théâtre d'Adamov doit d'être difficile à jouer aujourd'hui — difficulté impossible peut-être à surmonter tant que ne sera pas perdue, habitude, tentation, la tradition du double réalisme). Au delà du double Double, Artaud et Brecht, le sens de l'œuvre d'Adamov est l'exigence, est la nécessité d'un théâtre, en effet, qui ne soit plus représentation du réel, qui ne soit pas démission ni synthèse, on le sait, qui soit théâtre retrouvé, recréé, redéfini, espace de jeu, espace de temps, comme élaboration du fondamental espace potentiel. Rien de plus juste, en ce qui touche à l'art de ce théâtre en pleine conscience de soi, rien de plus scrupuleux que ce qu'indique Planchon : « Pour Adamov, une réplique répondait à quatre fonctions : elle devait être une phrase de tous les jours, avoir un contenu latent relevant de la psychanalyse, renvoyer à des problèmes sociaux et enfin, par sa tournure unique, décrire un personnage » — à cette réserve près qu'on peut croire ici pure technique un mode créatif seul possible, et spontanément, à qui se situe au cœur même du jeu, en ce lieu central et précaire, « entre le subjectif et l'objectivement perçu », qui seul permet d'être relié à tout, d'être de tout la relation. Ce jeu aux confins, c'est à l'origine et jour après jour, pour tout être vivant, l'aire intermédiaire, à distance aussi bien du dedans que du dehors, mais en relation à l'un comme à l'autre, où la tension se vit créativement, c'est l'existence expérientielle elle-même et nul théâtre impunément ne peut oublier qu'il est avec elle en continuité : le sens de l'œuvre d'Adamov, c'est en définitive l'exigence et la nécessité de retrouver, de recréer, de redéfinir le rapport entre vie et théâtre, entre jeu vaille que vaille et signification totalement concertée, entre « tâche sans fin » d'appropriation et processus inépuissablement de pure reconnaissance, entre petite et grande manœuvre.



Elucidation du sens produit, le freudisme, en toute son histoire, a toujours laissé sans réponse une même question : Comment advient le sens ? Sa vérité, où l'être la vit-il, la produit-il ? Sans rien renier, rien modifier, Winnicott simplement a séparé, écarté la frondaison du sens, mis en lumière le sol, l'aire de jeu, l'expérience significative : il suffit que le jeu commence, en lui et par lui tout se signifie et voici que le sens advient, aventure, avenir. Que celui qui a littéralement ouvert la législation freudienne aide à comprendre au mieux celui dont l'œuvre est ouverture littéralement du théâtre à double légalité, qu'entre Adamov et Winnicott il y ait profonde relation n'a rien de fortuit : l'un et l'autre ont situé, ont défini la loi fondamentale au delà du symbolique, au delà du représentatif. La réalité, dehors et dedans, l'un et l'autre l'ont reconnue au seul lieu où l'être la vit vraiment, dans cet espace intermédiaire expérientiel qu'est le jeu créatif, dit



Winnicott, où « se développe l'utilisation des symboles qui valent à la fois pour les phénomènes du monde extérieur et pour ceux de l'individu », et que le théâtre doit être, dit Adamov, « aux confins de la vie dite individuelle et de la vie dite collective ». Winnicott le mentionne en toute clarté : « Le temps me paraît venu pour la théorie de payer son tribut à cette troisième aire, celle de l'expérience culturelle qui dérive du jeu » — et parler comme on le fait communément d'irréductibilité, de spécificité, d'autonomie, à propos du jeu théâtral, c'est dire que le théâtre en particulier est cette troisième aire, ce lieu potentiel autonome, spécifique, irréductible à l'un ou l'autre lieu réel, dehors, dedans, dont il est relation, tiers espace investi, pratiqué, potentiellement avoué par Adamov comme seul fondamental. L'œuvre d'Adamov, passage obligé ? Contre tout risque de retour à telle formule, à telle convention représentative, elle seule aujourd'hui témoigne exemplairement, toute d'intransigeance et d'intensité, pour un théâtre authentiquement nouveau, pour un théâtre auquel suffit de n'être que totalement jeu pour signifier la vie en sa totalité, subjective autant qu'objective, onirique autant que sociale — pour un théâtre potentiel.

# **Le complexe d'Oedipe** **(fantasmanalyse)**

*J.-P. Balpe*

à X...

1.0.

homme-faon il fend l'âme hume  
au vent dans l'asthme très rauque des forêts d'orme  
ou vante la mesure et la femme tant l'asque feint  
la vie vaguement renaissante aux verts frontis des bois  
homme-fange il va seul où vente l'ord instinct  
telle autre fanstasque arme des larmes vendant les fonts  
tant l'aune comme tente de mer étendant l'attente  
à la venue des fontes guettant les fentes à la mé  
moire du temps et là se bat les flancs  
à même la merde

1.0.

cet œil crevé pleurant comme pleurent les chênes  
ou châtaigniers yeux ronds au sol souillés tombés  
encore comme enfants vagissants dans l'humide de leurs langes  
ou ligotés liés comme langues bridées comme mors  
chevaux du corps battant leur galop forestier vers  
la clairière ouverte au sang roux du soleil au sol  
regard perdu dans telle quête d'un graal quelconque  
luisant éblouissant comme vers impairs ou mesure  
fausse disant l'attente l'eau les flots ou le flux  
le fleuve ou la mer malade fauve ouverte comme un œil

1.0.

homme-enfant pleure œil crevé à fendre l'âme  
humant aux ventis rauques des châtaigniers la vie  
la mort dans les fonds forestiers la quête à la croisée des  
routes et rencontres ou pas il va vers ces clairières ouvertes  
aux larmes rousses des mères ou autres fleurs  
disant l'oracle : la fonte des neiges l'art  
éblouissant de la mer au long fou des falaises  
le désir tendu du vol vers l'immensité verte des graals  
ou les fissures au sol cicatrices fragiles à la mémoire  
fausses libertés survivantes aux lisières de sa recherche

## « LA VOLONTÉ DE SAVOIR » de MICHEL FOUCAULT

La volonté de savoir constitue le premier volet d'une histoire de la sexualité et du pouvoir : le nouveau pouvoir mis en place à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, est, au regard du pouvoir féodal — « centré sur le prélèvement et la mort » — un pouvoir sur la vie ; non plus « faire mourir ou laisser vivre », mais « faire vivre ou rejeter dans la mort ». Aujourd'hui le pouvoir prend en charge la vie et l'administre ; il est tout à la fois producteur et gestionnaire de réel.

Si l'expression suprême du pouvoir royal résidait dans la peine de mort, le pouvoir actuel se caractérise au contraire par la positivité de ses interventions : son efficace ne se mesure plus au nombre de peines de mort, pas plus qu'à la dureté de ses châtements. La répression, l'interdit, la mort ou la censure sont devenus des armes désuètes au regard des nouvelles technologies de pouvoir. « L'éclat des supplices » (1) s'est vu relayé par la violence discrète et quotidienne d'un pouvoir normalisant pour qui le corps est la cible privilégiée.

A une représentation juridique du pouvoir, Michel Foucault oppose une histoire réelle de la sexualité : le sexe n'est pas, depuis l'ère victorienne, réprimé, interdit de séjour ou réduit aux seules fonctions de la reproduction. Il a été intégré dans un nouveau régime de discours et de pouvoir, et les discours à son propos se sont multipliés. « Mais la langue peut bien se châtier, l'extension de l'aveu, et de l'aveu de la chair, ne cesse de croître » (2).

Croire à la répression du sexe, c'est, du même coup, croire que l'interdit définit le pouvoir contemporain, c'est faire du pouvoir une simple forme générale de contrainte : théorie juridique du pouvoir qui date effectivement des théories du contrat de Hobbes à Rousseau. Pour Michel Foucault une telle représentation est en son fond irréductible aux mécanismes réels du pouvoir dans les sociétés occidentales actuelles.

En objectivant le sexe dans des discours rationnels, nos sociétés ont mis en place, par le biais d'un « dispositif sexuel », une politique du sexe, économiquement utile. Ce « dispositif sexuel » tend à faire fonctionner les déviances sexuelles dans un système de la norme et de l'écart, qui n'exclue pas les sexualités « aberrantes », mais les

---

(1) Voir *Surveiller et punir* du même auteur, Gallimard, 1975.

(2) *La volonté de savoir*, p. 27.

fige et les spécifie régionalement dans des institutions. Ce système ne relève pas d'un partage binaire et symétrique débouchant sur l'exclusion mais d'une division asymétrique et mouvante conduisant à la gestion de l'écart. Le mariage s'est fait norme, rigoureuse et silencieuse, à partir de laquelle la sexualité des enfants, des « femmes nerveuses » et des pervers s'est trouvée questionnée : le dispositif découpe, aux frontières de la délinquance et de la folie, un univers de perversions et de sexualités périphériques.

La théorie du sexe réprimé doublée d'une conception « juridico-discursive » du pouvoir constitue, selon Michel Foucault, un élément essentiel à ce dispositif : en maintenant le sexe comme secret suprême, elle prolonge le plaisir d'en parler et par là même l'efficacité d'une politique orientée vers l'aveu infini du sexe dans « des spirales perpétuelles du pouvoir et du plaisir » (3).

Le dispositif sexuel procède d'un pouvoir fondamentalement non juridique. Ce pouvoir n'est pas un objet qu'on détient, mais l'effet d'un rapport de forces ; il ne connaît pas la règle juridique du partage binaire ni la logique de l'alternative mais s'exerce à partir de lieux multiples, dans des relations asymétriques et inégalitaires, l'état représentant l'intégration institutionnelle de ces rapports de pouvoir. Plus que du modèle du droit, le pouvoir politique contemporain relève d'un modèle guerrier de la stratégie.

Hystérisation du corps de la femme, pédagogisation du sexe de l'enfant, psychiatrie des pervers et socialisation des conduites procréatrices, représentent les quatre axes stratégiques d'une politique sexuelle ordonnée par le lien de la sexualité à l'économie. Politique que La volonté de savoir analyse de manière remarquable.

C'est à elle-même que la bourgeoisie a d'abord appliqué son dispositif sexuel. Et cela, pour des raisons de classe. Mais, peut-être pas dans le sens de Michel Foucault (4) : si la bourgeoisie est la première victime de ce dispositif c'est parce qu'il lui confère une identité sociale différencielle. En parlant de son sexe la bourgeoisie se serait donnée une identité ; par analogie au rôle symbolique du sang dans la société féodale, Michel Foucault écrit : « Le sang de la bourgeoisie, ce fut son sexe » (5).

La pression du mouvement ouvrier et « les nécessités du développement économique » (6) auraient, par la suite, contraint la bour-

---

(3) Ibid., p. 82.

(4) L'idée que pendant longtemps le prolétariat aurait échappé à ce dispositif n'est pas évidente, d'un point de vue historique. On peut se demander, si elle ne relève pas d'une conception fort mécaniste de la division de classe : le prolétariat n'a-t-il pas été d'emblée pris dans ce dispositif, sous des formes spécifiques et « retardées », en partie à cause de la résistance du mouvement ouvrier à un tel processus ? Résistance qui dure toujours, comme le souligne justement Michel Foucault.

(5) La volonté de savoir, p. 184.

(6) Une étude de la nature de ces « nécessités économiques » aurait peut-être permis à Michel Foucault de comprendre les raisons de ce « retard » du prolétariat sur la bourgeoisie. Voir infra.

geolsie à s'occuper du corps du prolétariat, provoquant l'importation du dispositif de sexualité hors de son milieu d'origine. Sa diffusion à travers le corps social aurait mis en danger cette différenciation sociale qu'il permettait. Freud et la psychanalyse, en inscrivant la répression et la loi dans le mécanisme spécifique de « l'instinct sexuel », rendraient à la bourgeoisie son identité : la différenciation sociale ne relèvera plus de la qualité sexuelle du corps, mais de l'intensité de sa répression. La théorie freudienne du désir renverrait, elle aussi, à une version juridique du pouvoir.

Pour Michel Foucault, la conception juridico-discursive du pouvoir, liée à l'idée d'une répression du sexe, c'est la forme générale de l'acceptabilité du pouvoir : « c'est à la condition de masquer une part importante de lui-même que le pouvoir est tolérable » (7).

Mais, définir le droit ainsi, n'est-ce pas faire du droit une ruse, plus une apparence ? Si Michel Foucault rejette à juste titre une conception juridique du pouvoir, il semble partager avec elle une représentation du juridique, comme simple système binaire du permis et de l'interdit, comme négativité. Sa critique s'effectue en fonction d'une représentation juridique du juridique lui-même. De fait, il s'interdit de penser le droit comme système de rapports spécifiques et positifs, déterminés dans et par les rapports de production capitalistes (8).

Sous le problème du droit, la question que Michel Foucault rencontre (et ce n'est pas la première fois) c'est celle de l'articulation entre le système rapports de production/forces productives et l'existence d'un tel assujettissement normatif et juridique : « Il faudra bien un jour répondre à cette question : le mérite de Michel Foucault est de l'avoir « retrouvée » — quelque déplacée — et de nous en montrer mieux l'urgence » (9).

Cette représentation juridique du droit permet à Michel Foucault d'éluider ce problème ; mais plus encore, elle détermine sa lecture juridique de la psychanalyse (il identifie le refoulement freudien à la répression) conduisant à faire de celle-ci le dernier avatar de la « scientia sexualis ».

A ce versant juridique et historiciste (voir la tentation permanente de réduire l'histoire de la sexualité en Occident à celle d'une contrainte générale de l'aveu, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle) de *La volonté de savoir*, faut-il préciser que nous préférons le versant matérialiste : l'analyse d'un pouvoir normalisant et gestionnaire de la vie...

---

(7) Ibid., p. 113.

(8) On peut, à partir de là, poser toute une série de questions : quelles sont les règles de formation d'un système normatif ? Du discours juridique ? Leurs différences ne proviennent-elles pas d'une articulation différencielle aux rapports de production capitalistes, etc...

(9) D. Lecourt, Pour une critique de l'épistémologie, p. 128. Maspéro, 72.

**Adresse : WIEN IX,  
Berggasse 19**

*Jean-Charles Depaule*

*Berg — tu montes (vos cuisses infirmières)  
gasse traduire ruelle large rue  
il a pris à droite avant la caserne  
de profil l'aile du chapeau (bordé)  
du verre rond coupe l'air tête la  
première neige attention de ne pas  
glisser l'écriture dit ce n'est pas  
une faute il s'éloigne *numéro*  
c'est ici Monsieur est sorti *dix neuf**

# Incipit provisoire à "Nœuds" de R. Laing

*Liliane Giraudon*

« ... Pourtant, la seule vraie question à débattre au congrès d'Honolulu par les psychiatres mondiaux serait celle de la « meilleure technique » pour provoquer leur suicide collectif ... » Cooper.

« ... On peut apprendre beaucoup sur la musique en se consacrant aux champignons... » Cage.

Dolt-on limiter ce livre à une suite d'illustrations, de « vues », sur ce que Laing a nommé « l'expérience et le comportement interpersonnels », montrant combien toute relation est fondée sur une série de malentendus générateurs de « nœuds, enchevêtrements, impasses, disjonctions, cercles vicieux, etc. » ? Si l'écoute (qui est bien une caractéristique de la pratique des antipsychiatres) montre tous les membres d'une société unis par le besoin de vivre une expérience pseudo réelle (qui existe sur la modalité du fantasme (1)) et si, dans sa brève introduction, Laing forme le vœu d'avoir suffisamment dégagé ces « nœuds » de leur « contenu » pour que soit entrevue « l'ultime élégance formelle de ces textures de la « maya » » (2), ce qui frappe, c'est l'extrême beauté du texte.

Cette ultime élégance formelle tendant vers un véritable calcul Infinitésimal logico-mathématique et abstrait (d'où toute prothèse, application ou démonstration pratique liée à quelque « science » serait banni) met en place l'imparlé, le non-dit du langage. Si le nœud (dont l'étymologie voisine avec celle de « noyau » : « partie centrale et fondamentale d'un objet », « ce vers quoi tout converge et d'où tout émane ») est bien un point d'arrêt dans l'entrelacement et si les « relations entre personnes dans un nexus sont caractérisées par l'influence réciproque directe, durable et intense qui s'exerce sur les impressions et le comportement des uns et des autres » (3), plutôt que de « nœuds » proprement dits, c'est d'une sorte de « dialogisme » dans la texture même du nœud dont il s'agit ici.

Ce qui se parle ne se limite pas aux effets d'une culture sur l'inconscient ni à la mise à jour des innombrables censures et refoulements. Selon le mode d'une économie de la répétition où nulle parure ne se dresse, un tel texte (se présentant un peu comme une énigme) vise à miner quelque chose.

N'est-ce pas la langue elle-même qui fait nœud ? Chez les Dogons la parole est assimilée au tissage ; liens, filets (4), nœuds, cordes, ce qui se cache et se trame c'est aussi le lien qui lie le désir de l'un à « l'autre » ; dans ces séries, ce sont les éclats du langage.

leurs bris ou brisures qui se dessinent comme l'os sous la viande et l'énigme (qui ne cache rien) ne porte atteinte qu'à la formation d'un sens. Si le désir est toujours désir de l'autre, où mène le flux de va et vient entre Jill et Jack ? Comme si le désir entre eux demeurait sans signifiants articulables dans la langue.

Cela commence par une opération de déplacement où le regard déréalise toute frontière.

« Ils jouent un jeu. Ils jouent à ne pas jouer un jeu. Si je leur montre que je le vois, je briserai les règles et ils me puniront. Je dois jouer leur jeu, qui consiste à ne pas voir que je vois le jeu... » pour se poursuivre par un véritable travail d'écriture où se réinvestit le même cauchemar à structure répétitive fixiste, dont la constance obsessionnelle met à jour une représentation du monde indissociable des rapports du moi.

Dont la singularité tient à ce que cela ne s'achève jamais. Chaque économie psychique apporte et applique à l'autre son « ordre », réinvestissant dans et avec la parole la démesure des forces conflictuelles. Points d'ancrages, réseaux, écarts, différences ou intervalles, Jill ou Jack, je, tu, il ou elle pourraient inscrire leur partition dans l'intrication contrapuntique d'une musique dite répétitive (5)... Quelque relation qui s'inscrive dans le champ de la partition, une véritable constance obsessionnelle met en miroir l'aspect numismate du sujet qui s'y débat (6).

« Jill et Jack désirent tous deux être désirés

Jill désire Jack parce qu'il désire être désiré  
Jack désire Jill parce qu'elle désire être désirée.

Jill désire que Jack désire  
que Jill désire

le désir qu'a Jack de son désir  
à cause de son désir (à lui) de son désir

du désir qu'a Jack que Jill désire  
que Jack désire  
que Jill désire

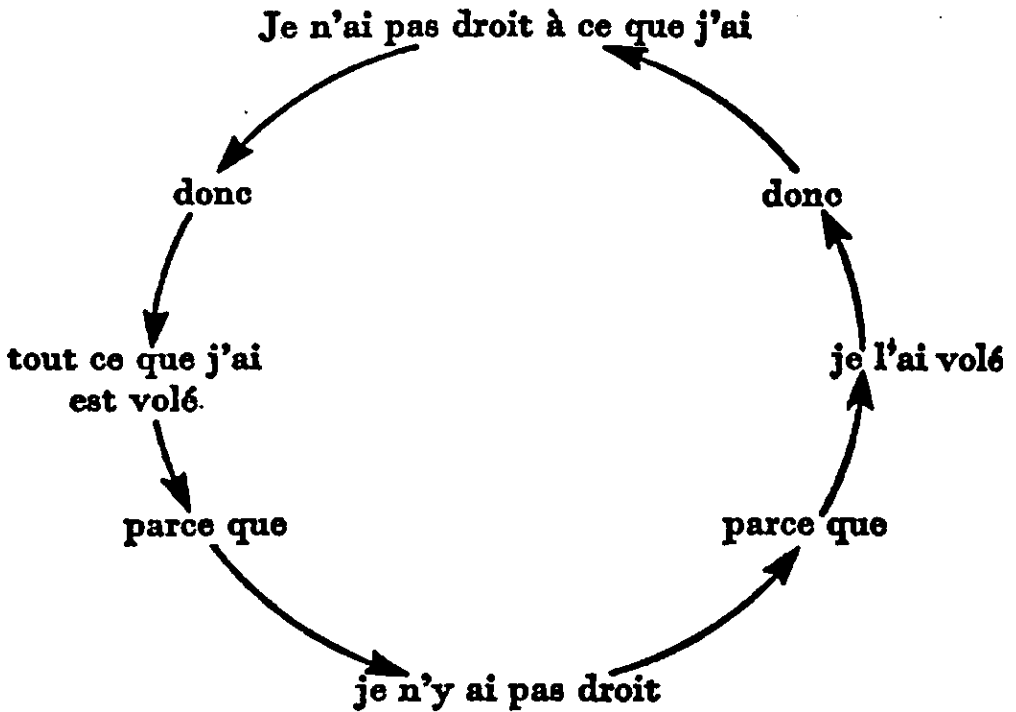
le désir qu'a Jack de son désir (à elle)  
à cause de son désir (à lui)

qu'elle désire que Jack désire ( )

( ) répéter sine die

L'utilisation itérative des locutions prépositives telles que « donc », « parce que », « du fait que », « en sorte que » mettent en place une sorte de perte des principes de logique (identité, causalité) mais cette perte ne s'inscrit point ici en terme de déviance.





Or, « dès lors qu'on ne pense plus la déviance à partir de la norme, et qu'on décentre la question du sujet, on peut penser sur une « autre scène » la problématique du désir humain, hors de l'alternative du normatif et du pathologique, dans le cadre d'une « politique freudienne » ; celle-ci dialectise, par le fait inconscient, la notion de personnalité en lui donnant, à partir du langage, un statut structural, apte à saisir les forces dissymétriques et les tendances qui s'y retrouvent dans l'Infini « non calculable » de leurs combinaisons. Une clinique psychanalytique peut s'élaborer au prix de sa rupture radicale avec la normativité du fait nosographique dans son essence. La psychanalyse et l'antipsychiatrie inaugurent dans leur pratique, sans doute après celle du chaman dans les tribus primitives, la première sortie (timide certes) de la déviance et de la folle hors du savoir psychiatrique qui, dans le monde des sociétés modernes, représente la seule forme par laquelle elles ont pu se penser, quand elles ne pouvaient pas se dire dans le mythe ou la littérature... » (7)

Sans limite de dedans ou de dehors, Laing témoigne : dans le rapport du sujet à la loi, toute place est intenable et son discours, dans la distribution des noirs et des blancs, est semblable à celui d'un maître du Zen : « la souffrance n'est pas due à ce qu'on n'obtient pas « la réponse » mais qu'elle est l'état même de désir de celui qui croit à l'existence de ce genre de réponse, joint à la frustration de ne pas l'obtenir » (8).

Quel doigt intéressant  
laissez moi le sucer

Ce n'est pas un doigt intéressant  
écarter le

La proposition n'a pas de sens  
Le doigt est muet

---

(1) « Tout groupe humain fonctionne par l'entremise d'un fantôme. » « Sol et les autres. »

(2) La maya étant l'ensemble des illusions qui constituent le monde selon les doctrines orientales.

(3) « L'équilibre mental la famille et la Folie. »

(4) Anat : « Filet ou frein de la langue ; repli médian de la muqueuse de la langue. »

(5) On y pourrait d'ailleurs ajouter au générique, en hommage à Satie, « Mémoires d'un amnésique »...

(6) Un tel travail d'écriture pouvant s'apparenter à celui... d'Emile Hodinos répétant interminablement sur des centaines de pages le même motif de médaille...

(7) E. Roudinesco : « Pour une politique de la psychanalyse » (Maspéro, 1977).

(8) Laing : « Sol et les autres ».

# Le jeu de massacre de Ferlinghetti

*Charles Dobzynski*

De l'imprécation comme machine de guerre, cheval de Troie d'un genre littéral, d'une réalité investie de l'intérieur. Ferlinghetti fulmine pour miner : les mots sautent, explosent. L'écriture devient négation : nier le nom même de Nixon, en le réduisant à un diminutif, contrefaçon de Rex, c'est une manière de dire non à la tyrannie, tenter de l'annihiler par le ridicule, avant l'heure du Watergate qui sonnera le glas. Écriture à la limite du parlé, ou plutôt du hurlé, huée ou lazzì qui font participer la foule au jeu de massacre. Certes, l'imprécation, la profération, ne sont pas nécessairement un mode de pensée politique, même si le parfilage du pamphlet par un verbe barbelé d'épines tend à lacérer, à dépecer, jusqu'au dévoilement du grotesque de son image, un personnage de la scène politique qui allait en être évincé salement, et surtout plus encore à lézarder la façade de bluff sanglant qu'il symbolisa abominablement pour la gauche américaine.

Tyrannus Nix (1) est la singulière tentative d'un des chefs de file de la « beat generation » d'opérer cette synthèse du pamphlet — ici traité comme une forme d'attaque au base-ball — et d'un langage poétique puisé aux sources populaires, soumis aux découpages et aux télescopages de l'actualité immédiate, si bien qu'il est inimitablement saturé des modèles et des mythes mis en bouillie de l'information quotidienne. Le texte, dans sa version française (due à Jacques Darras), accompagné de l'original manuscrit, est de 1969 : c'est dire que Ferlinghetti entreprenait de battre le ver pendant qu'il était encore chaud, de battre au moyen d'une batte un tyran de dixième division qui n'était pas totalement dévalué alors aux yeux de la majorité. Même si la cible paraît aujourd'hui quelque peu refroidie, le verbe, lui, demeure chaud, voire brûlant. Le nom de Nixon est placé comme une balle — postérieur auquel sont assénés les coups de pied qu'il mérite — au centre d'un match « transmis en direct sur Téléstar ». De ce match, qui convoque de multiples participants, du Black Power au Vietcong, la prose syncopée et pulvérisée du poème, est le récit-collage, agglutinant sur un rythme frénétique de jazz tous les contre-sens et contre-mythes du « show » politique américain dont ce miroir morcelé veut être le révélateur. Il l'est, à sa manière ravageuse, forte en gueule et en couleurs : « Merci Tyrannus Nix. Nous demandons que sa mort te soit comptée ». « Pourquoi est-ce que nos Présidents sont des cadavres volants en fin de trajectoire d'éternel recalés », etc...

Langage dont la saveur vengeresse n'est pas totalement exempte d'une certaine démagogie « militante » : c'est peut-être la contre-

---

(1) P.J. Oswald.

partie de son déchaînement capricieux qui a cependant la vertu de mettre en branle une énergie sauvage dans la mise en pièces des masques d'un théâtre en train de s'effondrer. La violence est ici lancée sur le terrain des mots, avec son équipe cuirassée et casquée. Des mots-matraques, qui se moquent éperduement du « poétique » convenu, même s'ils participent d'une autre convention. Mais il convient d'écouter ces solos et ces chœurs : la politique y consiste moins en une réflexion qu'en une mêlée sans merci qui bouscule les lieux communs et les images reçues. Il s'agit d'abord d'obtenir par la dégelée de la dérision et de l'humour noir l'élimination d'un adversaire légitimement méprisé et de tout ce qu'il représente. De ce point de vue, le libelle de Ferlinghetti est d'une virulence joyeuse et salubre.



## IV

L'errance, les prophètes,  
la mystique

**Dans la nuit natale**  
**(fragments)**

*Lionel Ray*

1

je suis venu d'un  
matin de citrons  
la rumeur des phares  
portait plus loin la  
violence du vert

je suis venu d'un  
futur mal ancré  
d'un château aveugle  
d'une ville vaine avec  
des paumes de foin

---

d'un corridor pauvre  
partition sourde je  
suis venu des plages  
de paille des remous  
de l'oubli jaune je

suis venu des joies  
et du saccage lieu  
où saigne la boue  
venu du désir  
et du foisonnement

je n'ai pas assez  
de ciel pas assez  
de bouches de mains de  
feuillage pas assez  
de vie et de hâte

2

je vous écris du  
centre de la nuit  
humant le sexe de  
la terre (et il y  
a des lèvres et des

algues) il y a une  
femme aux paupières  
brûlées avec un  
poisson dans son ventre  
et tout ce midi

qui descend de la  
montagne comme un  
grand taureau blanc, je  
vous écris du centre  
de la nuit humant

le sexe de la mort  
et il y a des  
fenêtres inu-  
tiles des vases pleins  
de lait il y a

écrasant des lys  
une femme qui se hâte  
avec le ciel dans  
son ventre traver-  
sé d'oiseaux poudreux



3

j'entrai dans le sel  
dans un fragment de  
cuivre dans la voix ge-  
lée du bleu je dé-  
nouai l'inextri-

cable j'étais la  
fraîcheur remuée  
la rumeur du vin  
la clé étroite des  
neiges la tenaille des

marées puis j'entrai  
dans l'épaisseur jusqu'  
au centre du temps  
ayant franchi l'é-  
corce la censure des

buées là où tout  
est plage et posses-  
sion temps zéro temps  
toujours commencé  
spirale du départ

dans la nuit natale  
dans l'éclat la chute  
l'effacement des  
mots et le reve-  
nir de l'eau battante

# L'institution de la pourriture

*Michel de Certeau*

« Dans la nuit (...), une nuit unique, le Dieu inférieur (Ariman) apparut... Sa parole retentissait devant les fenêtres de ma chambre à coucher en une puissante voix de basse... Ce qui était dit sonnait sur un mode qui n'était pas du tout amical. Tout paraissait calculé pour m'inspirer crainte et tremblement et le mot pourriture (Luder) se fit entendre souvent, expression très fréquente dans la langue fondamentale (Grundsprache) quand il s'agit de faire sentir la puissance et la colère de Dieu à l'homme qu'il veut anéantir. Mais tout ce qui se disait était authentique (echt), aucune phrase apprise par cœur... Aussi l'impression qui dominait tout à fait en moi n'était pas la crainte, mais l'admiration devant le grandiose et le sublime. Aussi malgré les insultes contenues dans les mots, l'effet produit sur mes nerfs fut bienfaisant... »

(Président Daniel Paul Schreber, *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*, Leipzig, 1903, p. 136-137 ; cf. *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, 1975, p. 121, trad. corrigée.)

« N'écrivez pas dans les chloottes, chez sur l'écriture » (graffiti dans les W.-C. d'un cinéma, Paris, 1977).

## ENTRE-DEUX. PSYCHANALYSE ET MYSTIQUE

Je ne parle ni en analyste ni en mystique. Je ne suis crédité par aucune de ces deux expériences qui ont tour à tour constitué une inaccessible autorisation du discours. Me reste, Muse à invoquer pour commencer, le Vendredi de Saint-John Perse dans les *Images à Crusôé* : le sauvage, introduit dans les cuisines londoniennes dont son maître Robinson fréquente les salons, y joue les gâte-sauce ou les pince-fesse (1). La mystique, en particulier, ne peut être traitée que dans la distance, en sauvage et de la cuisine. Son discours se produit sur l'autre scène, au selon. On ne peut pas plus le penser que s'en passer. Comme « la langue fondamentale » de Schreber, il a « quelque chose d'archaïque » quelque non sans « vigueur » (2). Il tient du fantôme qui revient sur scène.

De ce « fondamental » qui fait retour sous forme de mystique, en hallucination d'absence, la distance marque l'âge ou une première mort (une séparation entre son temps et le nôtre), et aussi une pudeur à garder (un éloignement de la place où cette chose s'est écrite). La distance m'est également intérieure : Je suis divisé par une incertitude à parler de ça, de ce rapport de signifiants à un Insu, de ce discours étranger et proche que hante peut-être un Indé-

terminé maternel. Cela me lie sans que je puisse m'y croire ou, pire, m'en créditer. Mais après tout, c'est assez semblable à ce que la psychanalyse raconte sur ses bords et sur ses seuils à qui tient à ne pas en être (de son institution) et à ne pas parler de cette place-là, à cause même de ce qui en vient. Au départ, il y a donc clivage entre le fait d'être investi là (captivé ?) et le fait de ne pas y être (ni dans ni de ce lieu).

Pour esquisser une articulation entre ces deux expériences et la relation qu'elles entretiennent avec l'institution, il me semble trouver une entrée par la révélation schreberienne, à tant d'égards voisine de la mystique. Pendant cette « unique nuit », en l'an 1894, sonnait, « pas du tout amicale » et pourtant « bienfaisante » et « reposante », une « puissante voix de basse » disant au président : Luder, c'est-à-dire « carogne », « charogne », « salope », ou plutôt, car il y a quelque chose de familier dans l'injure : « pourriture ! ». Ce mot, je propose de le méditer, ce qui veut dire, selon Madame Guyon, l'avalier. Il s'est imposé, advenu dans l'entre-deux de la mystique et de la psychanalyse, sans qu'il soit justifiable autrement que par ce qu'il peut produire ici et là. Une « formule » entendue, un petit « morceau de vérité » — un éclat de quoi ?

Quelques analogies globales fourniraient un cadre, fragile il est vrai, à la mise en scène schreberienne de ce mot qui est l'archive du sujet (son document corrompu) et le dire de sa non-identité. Je ne relève que trois rencontres entre psychanalyse et mystique. D'une part, la distinction entre énoncé et énonciation, entre un corpus et un acte du sujet : pour être centrale chez Lacan, cette coupure n'en a pas moins été précisément instaurée par le discours mystique des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles (3). D'autre part, la théorie lacanienne entretient avec les mystiques (Maître Eckhart, Hadewijch d'Anvers, Thérèse d'Avila, Angelus Silesius, etc.) des relations de « séparation » et de « dette », ou, ce qui revient au même, elle rejette leurs biens, cadavres de vérités, et se reconnaît dans le manque dont ils ont reçu leur nom : du retour de ces fantômes chrétiens en des points stratégiques du discours analytique, mouvement homologue au rapport de « contestation » (*absprechen*) et d'« appartenance » (*angehören*) qui articule le texte freudien sur la tradition juive (4), quelque chose devrait s'écrire, zébrure et travail d'absences, en attendant de pouvoir se dire en re-présentations de ces étrangers qui ont, eux aussi, rendu possible la théorie lacanienne.

Enfin, dernier trait. Il y a dans la mystique des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> un désir analogue à celui que Philippe Levy décelait chez Freud : une volonté de clore, une pulsion de mort. Chez les mystiques, un souhait de perdre vise à la fois le langage religieux où se trace leur marche et le tracé même de leur itinéraire. Leurs voyages détruisent à mesure les chemins qu'ils créent. Ou plus exactement, cheminer c'est, et c'est vouloir perdre le paysage et la route. La mystique joue comme un procès évanouissant les objets de sens, à commencer par Dieu même, comme si elle avait pour fonction de clore une épistémè religieuse en s'y effaçant elle-même, et de produire ainsi la nuit du sujet en marquant la fin d'un jour de la culture. Il me

semble que, par rapport à notre temps, les démarches analytiques tiennent une fonction historique semblable ; elles travaillent à manifester la défection d'une culture chez ses représentants (« bourgeois ») et, par ce dépérissement d'une économie signifiante, elles creusent la place d'une autre qui serait l'au-delà de ce qui soutient encore la critique analytique. A cet égard, la mystique et la psychanalyse pré-supposent, hier relative à des Eglises « corrompues », aujourd'hui à travers « le malaise de la civilisation », l'expérience, si « claire » et intolérable à Schreber, « qu'il y a — pour parler avec Hamlet — quelque chose de pourri (faul) au royaume de Danemark » (5).

Cet horizon de questions n'est pas mon propos. Il environne seulement le mot, Luder, qui nomme le sujet comme rapport à la décomposition du corps symbolique, institution identificatrice, et qui connote donc une transformation dans le statut de l'institution et dans son mode de transmission.

## NOMINATION. LE NOBLE ET LE POURRI

Du mot entendu par Schreber, certaines caractéristiques consonnent avec les anciens récits mystiques et valent d'être relevées. D'abord un passage du voir à l'entendre. La vue se fond en un effet de voix dans l'acte de « percevoir la parole » (*ich vernahm seine Sprache*), « puissante voix de basse » localisable « devant la fenêtre ». Un semi-aveuglement du sujet crée le vide où sonne le mot de l'Autre. Il en va ainsi pour tant d'hallucinations auditives qui jalonnent les expériences mystiques. En fait, entre la voix et la vue il y a une inversion des contenus, chez Schreber. La voix lui donne une place qui est l'envers de ce qu'il voit en Dieu. Schreber est nommé « pourriture » par le Dieu qu'il contemple « dans toute sa pureté (*Reinheit*) ». Les termes contraires symbolisent en une structure pourri/pur et entendu/vu. De même, le mot qui condamne à être anéanti (*zu vernichtenden*) s'entend au milieu du spectacle offert par « la toute-puissance (*Allmacht*) de Dieu ». La parole frappe de nullité le témoin de la gloire. Plus exactement, cette vocation à être charogne profère le secret qui soutient l'épiphanie divine dont Schreber porte l'empreinte (*Eindruck*) gravée ou écrite sur son corps en admiration devant le « grandiose » et le « sublime ». Dictée par une voix, la pourriture du sujet est la condition pour qu'il y ait institution théâtrale de « la toute-puissance en toute sa pureté ». La langue fondamentale déclare donc en quel lieu dit s'origine l'or pur d'une vérité montrée. En cela, elle rejoint la connaissance qui s'est déployée en narrativités mystiques.

Mais ceci ne concerne que le contenu. Plus importante est la forme de l'expérience de Schreber : il s'agit d'une nomination. Dans la carrière de Schreber, elle vient après d'autres, en plus, et sans doute aussi en trop. L'année précédente (1893), il a été nommé président de chambre à la cour d'appel de Dresde, *Senatpräsident*. Cette

nomination, promotion à une tâche et appellation du sujet (on s'adresse à « Monsieur le Président ») est remplacée par celle qu'impose la voix du dieu Arlman : « Ton nom est pourriture, Luder ». Jeux d'identités sur le trou du nom premier, forclos, caduc ? Est-ce le foyer vide des ruptures initiatiques ?

Les changements de nom et recommencements par le nom se retrouvent constamment dans la tradition des mystiques. Ainsi Jean de la Croix (Juan de la Cruz) est l'ersatz de Juan de Yepes, nom de famille. Dans ces substitutions onomastiques, l'appellation nouvelle se donne comme programme d'être, un programme clair mis à la place de l'obscur qui précédait, tout nom « propre » imposant au sujet le devoir-être de l'insu qu'est un vouloir de l'autre ; elle introduit une filiation de sens au lieu d'une filiation de naissance par un changement de père. Sous cet aspect, la nomination relève du roman familial, elle est adoption dans et par la famille noble qui tient lieu de l'obscur. Dans le cas de Schreber, si « Insultant » que soit le nom reçu, il n'en est pas moins le signe d'une adoption par le dieu Arlman que ses « paroles authentiques » et ses « sentiments véritables » rendent proche et « bienfaisant ». Être appelé « pourriture » ou « salope », c'est être adopté par la famille noble. Il y a là une structure qui a fonctionné dans toute « famille » religieuse, avant de se retrouver dans les institutions idéologiques, politiques ou psychanalytiques.

Ce nom imposé par l'autre a aussi et surtout pour caractéristique de n'être autorisé par rien. « Il signifie en lui-même quelque chose qui renvoie avant tout à la signification en tant que telle » (6). Le nom n'est pas autorisé par du sens ; au contraire, il autorise de la signification, à la manière du poème que rien ne précède et qui crée des possibilités indéfinies de sens. Mais il en va ainsi parce que le mot Luder joue le rôle de ce qui ne peut pas tromper. Il fait croire plus qu'il n'est cru. Il a pour statut, dit Schreber, d'être véracé et authentique (*echt*). La langue fondamentale répond ici à une nécessité générale : « Il faut qu'il y ait quelque part quelque chose qui ne trompe pas » ; la science même suppose que « la matière n'est pas tricheuse », de sorte que si « nous nous trompons », du moins « elle ne nous trompe pas » (7). Pour Schreber, ce qui garantit la vérité de tout le reste et rend possible la prolifération interprétative de ses discours tout comme sa lente métamorphose en corps de prostituée, c'est ce nom qu'il croit sur parole, ce signifiant qui vient de l'autre à la manière d'une touche, cette voix de basse qui atteint ses nerfs et laisse une empreinte sur le corps — effet bienfaisant produit sur les nerfs par « l'énonciation directe d'une affectivité réelle ». La croyance est fondée sur le toucher d'une voix, et elle fait croire qu'on est reconnu, connu, voire aimé. Ici elle autorise Schreber à croire qu'elle l'institue enfin quelque part, qu'elle lui fixe une place, mettant fin à sa dérive, qu'elle lui donne lieu définitif par le nom dont elle l'appelle.

La nomination, en effet, lui assigne une place. Elle est vocation à être cela qu'elle dicte : ton nom est Luder. Ce nom performe. Il fait ce qu'il dit. Déjà les nerfs de Schreber lui obéissent. Ce n'est qu'un début. A y croire, il incarnera son nom ; il voudra, dit-il, « livrer

son corps à l'encan comme celui d'une putain » (8). Il le livre dès le moment où il croit. Dans tous les sens du terme, il s'exécute. Il se fait le corps du signifiant. Or le mot entendu désigne précisément cette transformation. C'est plus qu'un éclat de sens fiché dans la chair. Il a valeur de concept puisqu'en circonscrivant l'objet de la croyance, il articule aussi l'opération de croire, qui consiste à passer du corps défait sans le nom — « pourriture » qui n'a plus de nom en aucune langue — au corps « refait » pour et par le nom — « putain » conformée au signifiant de l'autre. Le signifié du mot, qui oscille entre décomposition et salope, désigne en somme le fonctionnement du signifiant, ou la relation effective de Schreber à la loi du signifiant. Il dit la condition et l'effet de la croyance au mot quand elle joue comme identification ou salut.

Cette folle n'est pas une folle particulière. Elle est générale. Elle tient toute institution qui assure un langage de sens, de droit ou de vérité. Schreber, ce juriste, présente seulement la particularité d'en connaître le secret, difficile à entendre et « insultant ». Il n'est pas de ceux qui peuvent se permettre de n'en rien savoir. De même tant de mystiques qui ne réservent pas à d'autres, tenus pour « Pharisien » ou pour « anormaux », « l'insulte » de la parole évangélique visant « la pourriture » présumée par la « belle apparence », Institutionnelle et sépulcrale, de la vérité ou de la justice (9) ; ils s'en savent les destinataires ; leurs nuits mystiques leur ont appris aussi quel ensevelissement conditionne la vraisemblance de Dieu, quelle faute (immémoriale) et défection (analytique) du corps soutient la reconnaissance du Nom, et quel dévoilement de pourriture est à la fois l'effet et la « raison » de la croyance en une justification (10).

## DE LA TORTURE A L'AVEU

Le rangement du sujet sous le signe de la déjection est le point par où s'implante l'institution du discours « vrai ». Et ce discours institué se transmet en produisant sans trêve, chez des « sujets », sa condition de possibilité, à savoir l'aveu « bienfaisant », et de surcroît véridique, qu'ils ne sont que pourriture. A cette loi retorse de la tradition-transmission d'une doctrine noble, on peut rattacher une procédure extrême qui a toujours proliféré sur les bords des institutions de vérité et qui, bien loin de décroître, tel un phénomène archéologique de l'histoire, ne cesse de se développer pour devenir de plus en plus une « pratique administrative régulière », une « routine » politique : la torture (11).

Il faudrait s'interroger sur les alliances cachées entre la mystique et la torture. Elles ont des aspects apparemment accidentels ou événementiels. Ainsi la coïncidence entre des techniques ascétiques anciennes et des pratiques actuelles de torture : par exemple,

les formes de privation de sommeil chez Suso, le mystique rhénan, ressemblent beaucoup à celles qu'on trouve dans les prisons brésiliennes ou grecques. Ce n'est pas non plus tout à fait un hasard si les travaux sur la mystique se développent pendant les périodes de totalitarisme, comme cela a été le cas en France pendant l'occupation, sous le régime de Vichy. Ce fait serait à rapprocher des différences entre les figures historiques d'une radicalité évangélique au 17<sup>e</sup> siècle : surtout « mystiques » dans les monarchies catholiques, comme en Espagne ou en France, et plutôt « prophétiques » dans les structures plus démocratiques et réformées des monarchies anglaise ou nordiques (12). Ces expériences mystiques postulent l'acceptation d'un pouvoir « absolu » qu'on ne doit pas ou qu'on ne peut plus transformer, et qui renvoie sur le sujet les Interrogations dont il ne saurait être la représentation ni l'objet.

Par là, on rejoint un aspect plus fondamental. La torture, en effet, cherche à produire l'acceptation d'un discours d'Etat grâce à l'aveu d'une pourriture. Ce que le bourreau veut finalement obtenir de sa victime en la torturant, c'est la réduire à n'être que ça, une pourriture, à savoir ce que le bourreau est lui-même et ce qu'il sait qu'il est, mais sans l'avouer. La victime doit être la voix de cette saloperie, partout déniée, qui partout soutient la représentation de la « toute-puissance » du régime, c'est-à-dire en fait « l'image glorieuse » d'eux-mêmes que ce régime fournit à ses adhérents par le fait de les reconnaître. Il lui faut donc assumer la position du sujet sur laquelle fonctionne le théâtre de la puissance identificatrice.

Mais cette voix sera aussi étouffée dans l'ombre des cachots, rejetée dans les nuits du supplice, au moment où elle confesse du sujet ce qui rend possible l'épiphanie du pouvoir. C'est un aveu désavoué. La voix ne peut être que l'autre, l'ennemi. Elle doit être à la fois entendue et refoulée : entendue parce qu'à dire la pourriture du sujet, elle garantit ou rétablit une « appartenance », — mais cela en secret, pour ne pas compromettre l'image d'où l'Institution tient son pouvoir d'assurer à ses adhérents le privilège d'être reconnus. Elle sera exigée, mais pour être chuchotée dans les couloirs intimes de l'Institution. Cri murmuré, obtenu par un supplice qui doit faire peur sans faire scandale, légitimer le système sans l'ébranler.

La victime est apte à cette opération, précisément parce qu'elle vient du dehors. Elle apporte l'aveu qui est nécessaire au fonctionnement interne et qui, en même temps, peut être exorcisé comme le fait d'un adversaire. Il est vrai aussi qu'elle est l'ennemi. L'étranger ou le rebelle à l'Institution témoigne d'une ambition qui n'y est pas tolérable (sinon hypocritement) : en effet, d'une manière ou d'une autre, il suppose à un discours — politique (un projet révolutionnaire), religieux (une visée réformiste), voire analytique (une parole « libre » — le pouvoir de refaire l'Institution. A cette prétention de reconstruire l'ordre de l'histoire à partir d'une parole « contestatrice », la torture oppose la loi de l'Institution, qui affecte à la parole le rôle inverse de n'être qu'une confession emboîtée sur une adhésion.

Une fois de plus, la torture, c'est l'initiation par excellence à la réalité des pratiques sociales (13). Elle a toujours pour effet une

démystification des discours. Elle est le passage de ce qui se dit du dehors à ce qui se pratique au dedans. Ce transit, moment pendant lequel il s'agit pour le bourreau de produire de l'assentiment à partir d'une extériorité, trahit donc, mais dans l'obscurité, de nuit, le jeu de l'Institution. Alors que les projets utopiques (révolutionnaires) supposent à un dire la force de déterminer un pouvoir, ou à l'Institution la capacité de devenir l'articulation visible d'une « vérité » dite ou à dire, alors que ces projets conservent donc une structure « évangélique », la torture restaure la loi de ce qui se passe effectivement. La voix n'y est plus « prophétique », portant devant soi la transgression d'un désir. Un nom, Luder, dicte au sujet ce qu'il doit être pour que l'Institution soit, pour qu'il puisse croire ce qu'elle montre d'elle-même et pour qu'il soit par elle adopté et reconnu.

Le torturé est surpris de se trouver devant une loi qu'il n'attendait pas. Car finalement, on ne lui demande pas de déclarer vrai ce qu'il tient pour faux. L'Institution ne repose pas sur la reconnaissance de la vérité qu'elle montre au dehors et en théorie (du dedans, qui donc la pense comme vraie ?), mais sur la reconnaissance de leur saloperie par ses adhérents. Aussi le sujet saisi par l'appareil de la torture est-il placé non devant la valeur ou l'horreur d'un système — terrain sur lequel il serait fort — mais devant une faille et pourriture intimes — terrain sur lequel il est faible. La révélation de sa propre saloperie, que le supplice cherche à produire en l'avilissant, doit lui retirer, à lui comme à ses bourreaux et aux autres, tout droit à la rébellion. Par ce retournement de situation et par cet usage inversé de la parole (qui ne met plus en question l'Institution, mais le sujet), la machinerie de l'humiliation espère faire accepter à la victime le nom dont ses bourreaux l'appellent : Luder.

Ce que la procédure de l'aveu a de pervers, c'est que, de toute façon, elle est sûre de toucher juste. Tel Schreber isolé dans l'hôpital psychiatrique de Sonnenstein, le torturé est privé des garanties collectives qui assurent la « normalité », livré à l'outillage qui défait son corps et s'acharne à lui prouver sa trahison, sa lâcheté, sa merde. Il perd l'alibi d'appartenances politiques, idéologiques ou sociales qui le protégeaient contre ce que le nom insultant lui apprend de lui-même. Cette nomination n'est-elle pas, en effet, la voix de ce qu'il est ? « Je suis bien ça, Luder ». Le nom articule dans le langage de quoi faire oublier même les solidarités de la veille (14) : il produit au jour ce qui est tapi derrière une fragile appropriation et propriété de soi. Cette bouche ouvre sur ce qu'il y a de pourri sous le royaume des relations sociales ou militantes. Cette chose prononcée et reçue a rapport avec la révélation, dure à entendre, dont la dénudation mystique et l'élucidation analytique font, sur des modes inverses mais dans la même solitude, le commencement ou le principe d'un autre voyage. Il faut s'interroger sur les effets de cet aveu, sur ce qu'il permet à l'initié et sur le profit qu'une Institution tire d'une pareille énucléation.



## IL Y A DE L'AUTRE

De savoir ça, le torturé peut se trouver anéanti, instrument passif du pouvoir, ou bien tout se permettre, utilisateur cynique de son secret : ces deux figures existent parmi les ministres du système — ceux qui vérifient la révélation en se conformant au nom et ceux qui l'exploitent en la couvrant d'un beau nom. Une autre issue se présente pourtant, qui n'est plus une résistance appuyée sur la « pureté » d'une militance ou sur la « majesté » d'une cause, et qui n'est pas davantage le jeu des « pourris » dans l'institution de la puissance. Elle s'indique en un mouvement qui n'est ni de dénégation ni de perversion. Ce serait quelque chose comme : « Je ne suis que ça, pourriture, mais qu'importe ? » D'être pourriture n'entraîne pas nécessairement pour le sujet qu'il s'identifie à « ça » ou à une institution qui le « couvre ». Du réel survit à cette défection : une histoire, des luttes, d'autres sujets. Peut-être même n'y a-t-il de réel que ce qui n'apparaît plus susceptible de fixer une identité ou de valoir une reconnaissance à des marcheurs.

Dans leurs récits, des torturés indiquent en quel point de défaillance advient leur résistance. Ils ont « tenu », disent-ils, pour avoir supporté (peut-être même faut-il dire : toléré) la mémoire de camarades qui, eux, n'étaient pas des « pourritures » ; pour avoir gardé présente la lutte où ils s'étaient engagés, alors qu'elle survivait, intacte, à leur propre « avilissement » et ne les en déchargeait pas plus qu'elle n'en dépendait ; pour avoir, dans le bruit des supplices, encore entendu un silence de colères humaines et une généalogie de douleurs d'où ils étaient nés et dont pourtant ils ne pouvaient plus rien défendre ni rien attendre ; ou pour avoir prié, c'est-à-dire supposé une altérité, Dieu, dont aucune aide ni justification ne leur venait et à laquelle ils n'étaient d'aucune utilité ni ne rendaient aucun service — cela même qu'un ancien Rabbi vise en disant que prier, c'est « parler au mur ». Cette résistance échappe aux bourreaux parce qu'elle n'est rien de saisissable. Elle s'origine précisément en ce qui échappe au torturé lui-même, en ce qui existe sans lui et lui permet d'échapper à l'institution qui ne le fait son fils adoptif qu'en le réduisant à ça, une pourriture. Pareille résistance ne repose sur rien qui lui appartienne. Elle est un non préservé en lui par ce qu'il n'a pas. Née d'une défection reconnue, elle est mémoire d'un réel qui cesse d'être garanti par un Père.

Une destruction de la dignité humaine est aussi pour les mystiques le commencement — même si cette corruption qui signe le sujet et qu'accompagne souvent sa théâtralisation corporelle (plaies, infections, purulences, etc.) est intolérable aux commentateurs bien-pensants et toujours déniée par les Interprètes « humanistes ». Pour reprendre un mot de Gottfried Benn (15), « le moi stigmatisé » est le lieu de défaillance et de décomposition où intervient la « fol ». De ce rapport entre le mépris (tu n'es que pourriture) et cette fol (il y a de l'autre), on a une première indication avec la forme qu'a prise le « pur amour » pendant trois ou quatre générations de mystiques au

17<sup>e</sup> siècle : d'être damné, je ne t'en almerai pas moins. Rejeté, faisant déchet, le sujet ne se tourne pas moins vers l'Orient dont il est définitivement séparé. Il y a un dehors — un Hors — de ce qu'il est. Mais cette figure historique et pathétique d'une foi pensée en termes de damnation n'est qu'une variante de la structure que Maître Eckhart a définie par le concept de *Gelassenheit* (*gelâzenheit*) : un délaissement de soi fondé sur l'absolu (le dé-lié) de l'être, un « laisser être » l'Autre (16).

On en aurait encore un exemple d'inspiration plus classique (du moins nous arrive-t-il ainsi dans la tradition scripturaire qui en reste), avec la manière dont Jean de la Croix caractérise le principe (et quasi l'a priori) organisant de bout en bout le voyage mystique. Le principe du mouvement, c'est « ce qui excède » (*aquello que excede*). Il ne joue pas comme une présence et sommation de tout ce qui manque. Au contraire, l'excès et l'insu d'un exister fait bord en chaque expérience comme en chaque connaissance. Toute étape relève de la non-identité du sujet à l'état dans lequel il se trouve. La perception, la vision, l'extase, le dépouillement, la pourriture même sont tour à tour coupés d'un « ce n'est pas ça », de sorte que le discours de Jean de la Croix est une série indéfinie de *pas ça, pas ça, pas ça*. L'histoire qu'il raconte, aussi interminable que les événements qu'il classe, narrativise en quelque sorte le fonctionnement du signifiant Dieu, ressort qui introduit toujours moins de satisfaction et toujours plus d'in-su dans la position du sujet. En somme, elle déploie le travail de ce qui figure, au début de la Montée du Carmel, comme le postulat, ou la convention et convenance (*convlene*) de tout l'itinéraire spirituel, à savoir : *creer su ser*. Etant donné la distinction entre le verbe *ser* (être, ex-ister) et le verbe *estar* (relatif à un état), je traduirai : croire qu'il y a de l'autre (17). Pour ces mystiques, en effet, il y a toujours de l'autre, dont en principe rien ne leur revient. C'est de l'autre, sans revenu. Il ex-iste, sans nom et sans nommer.

Sans doute le Il y a de l'autre jouait-il alors sur deux registres dont je suppose ici qu'à la différence de ces mystiques nous ne pouvons plus les tenir pour identiques. L'un renvoie au rôle du signifiant, à une fonction du langage : « Dieu », alors, c'est le fragment insensé qui coupe toute appropriation, c'est le morceau de diamant qui restaure du « toujours plus » ou du « toujours moins » par rapport à chaque savoir et à chaque jouissance. Mais le Il y a se raconte aussi avec le sens du *Es gibt heideggerien* : « ça donne ». Alors, Dieu, c'est le dehors qui est dedans, une intimité de l'Extériorité. Il me semble que déjà chez les mystiques la jointure entre ces deux fonctionnements du « Il y a de l'autre », ou de « Dieu », fait question. La certitude du premier insinue souvent la vraisemblance du second ou parvient à la tenir en suspens et à rendre tolérable son incertitude. Quoi qu'il en soit, ce qui m'en est pensable aujourd'hui (pour des raisons que je ne rattache pas à une anonyme et fictive épistémè contemporaine mais à des fixations beaucoup plus particulières et qui mettent d'ailleurs en cause mon abord « masculin » de ces mystiques), c'est le blais par lequel la mystique est la « science de la seule probabilité de l'autre » (18). Cette science affecte à la recon-

naissance d'une pourriture nommée (appelante, comme une vocation) une ouverture sur l'indéfinie probabilité de l'autre.

## LA TRADITION PAR LE POURRI

Avec ce repérage triangulaire de la « pourriture » dont Schreber, des mystiques et des torturés ont entendu la révélation, je déploie seulement les régions — psychanalytique, chrétienne et politique — où j'ai rencontré une même question. Cette géographie d'itinéraires hantés n'a peut-être de cohérence que subjective. A vrai dire, nos questions et les lieux qu'elles se trouvent nous précèdent également. Le problème ici concerne soit l'utopie qui, depuis la Réforme et l'Aufklärung, met en scène la volonté de refaire des Institutions (pourries) d'après des fictions de « pureté » prises pour modèles, soit le réalisme, figure caché du cynisme, qui autorise le pouvoir par sa capacité d'accorder une reconnaissance — ou filiation adoptive noble — à des adhérents préalablement convaincus d'être des salopes. Dans le premier cas, l'institution est la pourriture que doit réformer le recours à une innocence, à une liberté ou à une pureté plus originaire. Dans le second, la pourriture est l'originaire dont l'institution rentabilise la révélation en la couvrant. Les modalités d'initiation et de transmission qui s'ensuivent diffèrent et placent le sujet en des relations inversées avec le pouvoir et le savoir.

A partir des trois expériences que j'ai esquissées, je me demande s'il n'y a pas d'autre issue qu'une réforme fondée sur une fiction de pureté (la théorie joue là comme dénegation) et qu'un conservatisme fondé sur une exploitation de la pourriture (la théorie a dès lors pour fonction d'occulter son rôle effectif). Faute de réponse générale (il n'y en a pas), je m'en tiens à quelques hypothèses relatives aux repères que j'ai pris.

Le président Schreber, nommé pourriture, construit un système à partir de son avilissement. Il incarne son nom pour être charogne mais charogne et putain d'un Dieu qui « n'a de commerce qu'avec des cadavres » (19) et n'est lui-même qu'une putain (Hure) (20). La fin du monde qui hante ce « prophète » de l'absence de l'autre, la catastrophe de Jugement dernier qui l'engloutit dans sa béance, elles s'arrêtent avec un mot « venant à la place de ce qui n'a pas de nom » (21). Et « il rebâtit l'univers » (22) sur ce lieu dit. Genèse d'un monde à partir d'un mot — production d'un monde fictif, « délirant », à partir d'un mot authentique et véritable (echt). De la fiction qu'il construit, Schreber devra éliminer toute faille par où puisse s'insinuer le désastre universel. Aucun rien, aucun nichts-denken (penser à rien, penser le rien) ne doit trouver le corpus de son identité. Il est sur l'ultime frontière — le pourri — avant la décomposition totale, et il ne peut se permettre aucun repos ni aucune absence, car il n'y a rien d'autre que cette prolifération discursive. A tenir ce parl harassant, il génère l'homogène, il est la mère qui ne perd

rien, et dans le réseau des rayons divins qu'il a tissés il pourra, en 1898, « se croire habilité à chier sur le monde entier » (23).

De ce discours qui échappe à l'institution en s'y substituant, on pourrait rapprocher bien des discours intitulés spirituels, prophétiques ou mystiques, à ceci près que, souvent, ils ne s'édifient pas sur un mot aussi véridique. Mais il n'en va pas de même pour les mystiques dont j'ai parlé, dans la mesure où l'institution même est l'autre par rapport à leur délire et qu'à ce titre elle a pertinence. De ce point de vue, il n'y a pas disparition de l'autre, mais antinomie entre la nomination, poème que rien n'autorise, et d'autre part l'institution qui tend à contrôler, reprendre, altérer le poème et à n'en laisser circuler que des versions commentées ou corrompues. Mais le débat est plus serré. Il s'agit de savoir si, en refusant de remplacer l'institution par un délire, le mystique n'est pas dans la position de s'aligner sur elle et, par cette conformation, d'éliminer l'autre en revenant au même.

Tel est en effet le jeu de l'institution. Elle loge la pourriture en même temps qu'elle la désigne. Elle lui assigne une place, mais circonscrite, constituée en secret interne : entre nous, tu n'es qu'une salope, tu n'es qu'un sujet supposé savoir. En logeant chez elle cette « pourriture », elle la prend en charge, elle la limite à une vérité sue et prononcée du dedans, qui permet au dehors un autre discours, celui, noble, de la manifestation théorique. Un graffiti, dans une salle de cinéma de Paris, donnait à lire la transgression qu'elle refuse : « N'écrivez pas dans les chloottes, chiez sur l'écriture ». Schreber est passé de l'une à l'autre de ces deux déviances. Mais pour le système institutionnel, de chier dans les chloottes, au dedans, c'est la condition pour qu'il y ait de la théorie au dehors. A l'intérieur, « vieille pourriture » est un terme amical qui pose la vérité d'une solidarité : cela ne se dit qu'à celui qui en est. Cette « intimité » institutionnelle rend seule possible l'habilitation à tenir publiquement le discours sublime de l'autre.

Autrement dit, l'institution n'est pas seulement l'épiphanie leurrante d'un idéal du moi qui permettrait de produire des croyants. Pas seulement un ensemble de procès générateurs de crédibilité par le fait de retirer ce qu'ils promettent. Pas seulement un rapport entre un tu et un moi, mode sur lequel Freud interprète l'institution sacerdotale : elle se constitue de taire le meurtre qu'on sait. Mais ce serait aussi l'assignation-localisation de la pourriture au dedans, moyennant quoi le discours est grandiose. Ainsi du rapport au maître : appelle-moi Luder, pour que je tiens ton discours. La transmission du savoir passerait par le pourri ; la tradition, par la corruption qui, reconnue, autorise l'institution à rester la même.

Côté cuisine, il se passe donc autre chose que côté salon. Peut-être y a-t-il à chercher plutôt dans la ligne naguère et temporairement esquissée par Thérèse d'Avila et par d'autres, qui voulaient entrer dans un Ordre corrompu et qui n'en attendaient donc ni leur identité ni une reconnaissance, mais la seule altération de leur nécessaire délire. Ce serait trouver dans l'institution à la fois le sérieux d'un réel et la dérision de la vérité qu'elle affiche.

(\*) Communication aux Journées d'étude de l'Ecole freudienne de Paris (Lille, 23-28 septembre 1977).

(1) Saint-John Perse, « Images à Cruscé », in Œuvres complètes, Pléiade, 1972, p. 9-20.

(2) D.P. Schreber, op. cit., p. 13 (cf. Mémoires d'un névropathe, op. cit., p. 28).

(3) Cf. M. de Certeau, « L'énonciation mystique », in Recherches de science religieuse (15, rue Monsieur, 75007 Paris), t. 64, 1976, p. 183-215.

(4) Cf. « La fiction de l'histoire. L'écriture de Moïse et le monothéisme », in M. de Certeau, L'Écriture de l'histoire, Gallimard, 1975, p. 312-358.

(5) D.P. Schreber, op. cit., p. 203 ; Mémoires, p. 170.

(6) Jacques Lacan, Séminaire sur les psychoses (1955-1956), conférence du 30 novembre 1955 ; Ibid., conférence du 7 décembre 1955.

(7) Ibid., 14 décembre 1955.

(8) D.P. Schreber, Mémoires, p. 61.

(9) Évangile selon S. Matthieu, chap. 23, verset 27. On a akatharsia en grec et spurcitia en latin. C'est dans l'Évangile selon S. Luc qu'un législateur relève le caractère « insultant » de telles paroles (chap. 11, verset 45).

(10) Cf. par exemple M. de Certeau, « Le corps folié. Folie et mystique aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles », in A. Verdigilone (éd.), La folie dans la psychanalyse, Payot, 1977, p. 189-203.

(11) Dans une littérature abondante, cf. Amnesty International, Rapport sur la torture, Gallimard, 1973, et Torture in Greece, Amnesty Intern. Public., 1977. Jean-Claude Lauret et Raymond Laserra, La torture blanche, Grasset, 1975 ; Artur London, L'aveu, Gallimard, 1968 ; Jean Pasqualini, Prisonnier de Mao, Gallimard, 1975 ; Pierre Vidal-Naquet, La torture dans la république, Maspéro, 1972 ; etc.

(12) Voir par ex. Steven E. Ozment, Mysticism and Dissent, Yale Univ. Press, 1973, pour le 16<sup>e</sup> siècle ou, pour le 17<sup>e</sup> siècle (et si l'on y distingue des types d'expérience trop assimilés par l'auteur), Leszek Kolakowski, Chrétiens sans Église, Gallimard, 1969. Cf. M. de Certeau, Política e Mística, Milan, Jaca Book, 1975.

(13) Cf. Pierre Clastres, La société contre l'État, éd. de Minuit, 1974, p. 152-160 : « De la torture dans les sociétés primitives ».

(14) C'est à ne pas « oublier » leurs solidarités que s'emploient des torturés, tel ce résistant qui, pendant le temps du supplice, se répétait les noms de ses camarades. La victoire de la torture, c'est d'effacer la mémoire de tout autre nom que Luder.

(15) Gottfried Benn, Poèmes, trad. Pierre Garnier, Librairie Les Lettres, 1956.

(16) Par ex. Reiner Schürmann, « Trois penseurs du délaissement : Maître Eckhart, Heidegger, Suzuki », in Journal of the History of Philosophy, XII, 1974, p. 455-477, et XIII, 1975, p. 43-59 ; ou Stanislas Breton, « Métaphysique et Mystique chez Maître Eckhart », in Recherches de science religieuse, t. 64, 1976, p. 161-182.

(17) Subida del Monte Carmelo (Montée du Carmel), II, chap. 4. Sur ce texte, cf. M. de Certeau, « Le corps folié », op. cit., p. 193.

(18) Jean-Louis Schefer, L'Invention du corps chrétien, Galilée, 1975, p. 141.

(19) D.P. Schreber, Denkwürdigkeiten..., op. cit., p. 65 ; trad. op. cit. p. 60.

(20) Ibid., p. 384.

(21) Jacques Lacan, Écrits, 1966, p. 535.

(22) Sigmund Freud, Cinq psychanalyses, P.U.F., 1954, p. 315.

(23) D.P. Schreber, Denkwürdigkeiten..., op. cit., p. 226 ; trad., op. cit., p. 167.

Le dimanche 29 septembre 1844, un accès de fureur paralyse la bouche de Lenau. Un mois plus tard, ses amis le transportent à l'asile de Winnenthal, près de Stuttgart, d'où reviendra au jour cet unique carnet publié bien après sa mort, à Vienne, en 1850, des suites de la syphilis.

Nicolas Niembsch de Strehlenau est né en 1802 à Csatad, dans la partie saxonne de la Hongrie aujourd'hui roumaine, d'un père silésien dont le nom veut dire « allemand » en polonais et d'une mère magyare d'origine autrichienne. En 1832, il s'expatrie en Amérique d'où il revient déçu l'année suivante ; puis il ne cesse d'aller et venir en malle-poste, encombré d'armes et de bagages (son Guarnierius, des pelisses et des caisses de cigares) entre une Souabe rêvée et la Vienne de Metternich.

C'est le poète de la puszta, des voyages en terre vaine. Des déserts de l'Histolre, ceux de l'avant-mars 48. Tour à tour, il célèbre les Polonais vaincus, les Indiens déportés, le colporteur juif, les Tziganes. La dialectique jeune-hégélienne qui soulève son grand poème des Albigeois n'édulcore pas ce qu'a d'amer l'Histolre, mais le décape.

Marx l'a cité. Csatad s'appelle aujourd'hui Lenauheim ; façon sans doute, à l'Est, d'envelopper ce que cette figure conserve d'étrange, d'unheimlich. Chez nous au contraire, la folie, en faisant de l'homme un héros, nous dispense de lire le poète. Restent posés, encore et après tout, ces vers :

**La feuille sèche à l'arbre audible tremble,  
audible goutte vers le fond des ravines  
la plus petite pierre qu'en ses bons de fuite  
le chamois sentant le chasseur précipite**

— puis à l'autre bout, en fin de course, retrouvées comme le seront en d'autres circonstances les derniers mots d'un autre Hongrois, Miklos Radnoti, « dans la poche de la poche », ces quelques notes, hachées, discontinues : scorles, réseaux de traces à demi effacées, illisibles ?, où brille à l'occasion, loin dans un délire empli de jeux de mots, quelque chose de lumineux comme des fragments de Hölderlin.

p. 1    Schurz  
Thérèse  
Pepi  
Rue Beethoven  
Schwarzspanierhaus  
Maison de Beethoven  
Lenau  
Pepi  
Kirling  
Klosterneuburg  
Nager  
nager, Görgen & Hampe (Lenau ?)  
Danube, clocher de St-Etienne,  
cathédrale de Cologne, Uhland, divin  
maître, poète cosmique  
Le plus grand poète de Souabe  
**Souabes, Souabes, Souabes,**  
**zouaves, au galop. au galop, (1)**  
Kerner, le plus grand,  
Zeller, le plus grand,  
chaque vrai poète  
le plus grand parce que tous  
sont pareils à des princes &  
tous les poètes sont  
souverains & il n'est pas quest  
d'un plus minus de territoire

---

(1) Schwaben, Schwaben, Schwaben, sie traben, traben, traben.

|  |    |
|--|----|
| p. 2 Agrément de la Nature             | 2  |
| Illusion mauvaise                      | 1  |
| Soleil                                 | 1  |
| Irritabilité                           | 1  |
| La croix                               | 1  |
| Ne jamais reculer                      | 1  |
| <br>                                   |    |
| Le fantôme                             | 3  |
| Le dilemme                             | 1  |
| Automne                                | 1  |
| <br>                                   |    |
| Trois chevaliers                       | 2  |
| Printemps                              | 1  |
| <br>                                   |    |
| Le brigand                             | 2  |
| Le Juif                                | 4  |
| <br>                                   |    |
| Laisse-moi partir                      | 2  |
| Rose fanée                             | 1  |
| Mon cœur                               | 1  |
| <br>                                   |    |
| Doute et repos                         | 3  |
| <br>                                   |    |
| Près du cercueil d'une<br>mélancolique | 3  |
| A ceux qui doutent                     | 2  |
| <br>                                   |    |
| Vieilles cathédrales                   | 2  |
| Orage                                  | 2  |
| Nouvel an                              | 4  |
| Le coursier ombrageux                  | 2  |
| Ziska                                  |    |
| Beethoven                              | 3  |
| La vengeance                           | 5  |
| Ziska                                  | 10 |
|  | —  |
|  | 63 |

## M

---

|  |
|--|
| Félix Mendelsshon  |
| Bartholdy  |
| Type.  |
| Beethoven.   |
| <br>   |
| Héraut de l'idéal moderne<br>en art, comme l'appelle<br>le Pf. Weisse dans son<br>Esthétique,<br>mais bien plutôt le héraut, |
| <br>   |
| en avant, en arrière,<br>dans tous les sens de la rose<br>des vents  |
| <br>   |
| va et vient le souffle<br>du Grand Trompette i.e.<br>en chef de la Maison de Dieu.   |
| <br>   |
| Chœur des Derviches<br>T' faire fiche ! —<br>Vishnou<br>la paix. Je (2)  |
| <br>   |
| Mais voilà j'ai<br>une Idée. Je pos-<br>sède de jolies anec-<br>dotes sur Lui.   |
| <br>   |
| Buste de G. Frank.<br>Libraire Frank<br>Scherr<br>Amann<br>Capne Elb<br>Schreiner  |

---

(2) Chor der Derwische / Der Wisch I (= le torchon I) / Der hat Wische zurückgelassen  
(=il n'a laissé que des torchons.) Allusion à la poésie exotique alors en vogue ?



p. 3 du général des hussards royx.  
hongrois, / maintenant j'arrête.  
otlum cum honore ! — Curé  
Bauer à Hof près de Cannstadt —  
chaque mercredi, aujourd'hui  
c'est vendredi — Schurz  
es-tu Antoine ou Pierre —  
Pierre ou Paul ? suis-je  
Paul ? Emilie ne m'a-t-elle  
pas envoyé de Bible ? veut-  
elle se faire catholique ?  
dois-je le rester ?  
Marie ! Petite Sophie ! que  
croyez-vous ? En Christ ?  
Voulez-vous vraiment  
connaître Jésus-Christ ?  
par moi ? faut-il  
que je condamne Balzacium ?

p. 4 me faut-il devenir censeur ?  
parler pour la lib  
erté de la Presse ? Porter  
des facile à prononcer en  
cuir de cerf ou de ch  
amois ? acheter des  
mousquetons — Ahasvérus ! —  
Course nocturne —  
édition miniature ou  
octavo — suis-je  
une alouette des Alpes ou un  
condor — un point  
chantant sur le ciel ou  
une sphère jub  
ilante ? suis-je un

p. 5      Paraclet ? Des Paraclets,  
 tapis bleu —  
 Je me plie **pourtant** — (3)  
 vous me comprenez : **pourtant** ?  
 — me comprenez-vous sans  
**pourtant** ? sans **tape** ? sans  
**tarte** ? avec ou sans  
**talmouse**, **torgnole**, **mornifle** ?  
 Une comédie autrichienne  
 ou bien toute une série de telles  
**Baumanlades** = **Lenauilades** =  
**Bauernfeldiana** =  
 (qui quaerit periculum,  
 ( peribit in illo —  
 (in illo ? — Deo ? —  
 (in mari ? — non peribit —

p. 6      droit comme un cierge — Schiller,  
 phallus de fer —  
 Gœthe — 85 ans —  
 Encore plus ? au moins  
 pas moins —  
 Petite Sophie deviendrai-je vieux ?  
 Irons-nous ou volerons-  
 nous vers l'Himalaya ?  
 Qui est mon secrétaire ?  
 Qui mon commentateur ?  
 Schurz est ce qu'il  
 voudra être !  
 Zeller, voilà ce qui reste in  
**eodem et in eadem, et cum**  
**ilsdem** — non !

---

(3) Ich ducke mich doch/ : jeu de mots avec Docht, puis : Tochtel, Dachtel, Tachtel, Watsche.

p. 7

**Est intus**

**Carolus quintus,**

**nihil est intus,**

**est, est, est.**

**Tamen ego vobis dixi.**

Est-ce que le gamin ne s'appelait pas Klauszal

à Pest au Collège

**carta bianca**

9<sup>ème</sup> symphonie

Serach

Chevauchée

Hussards

Madame de Dobeneck née Feuerbach

Ce ne sont pas les rêves que Dieu envoie

car ce n'est pas en rêve qu'il envoie, Dieu,

et pourtant je dis de mon dernier rêve :

ce rêve-ci, c'est Dieu qui me l'a envoyé.

Dieu envoie des rêves.

Vide la Voyante, le livre :

la statue voilée de Saïs,

par un ami de la Vérité,

**hoc est, c'est, hic est = hoc est =**

**Id est = hoc est = hic est =**

par le Dr. Zeller, conseiller aulique.

p. 8 Comte Alexandre son Altesse  
 et souverain poète de Wurtemberg  
 et le grand, Inoubliable hôte  
 sur le mont Sehrach et Sehr-aïe, (4)  
 c'est rare, ça déraïlle,  
 voilà et comme il n'est plus là pour vous —  
 le noble chasseur, nageur, poète  
 et cavalier, musicien,  
 oul ; chez lui j'aimerais  
 séjourner encore longtemps et souvent.  
 O mon Sandor ! mon manteau,  
 ma pelisse, mon coursier, ma voiture,  
 Je te pleure et comme tu me manques  
 mon petit bois de Lichtenthal - Reinbeck.  
 Je suis peut-être le Réconcilliateur,  
 certainement le réconcilliateur  
 et à coup sûr le pourfendeur  
 de tous les préjugés  
 qui séparent Hongrie et Souabe.

p. 9 Je m'en vais avec Schurz par  
 la malle-poste de Stuttgart  
 voir Kerner —dimanche ?—  
 La lettre du 19 nov. de  
 Sophie est arrivée le 23.  
 Samedi la suite  
 Lundi 25 novembre.  
 Aujourd'hui nous sommes le 25 novembre  
 par conséquent il est possible  
 Sans mon hôte je ne peux  
 rien décider décidément  
 & mon hôte est le  
 Sieur conseiller aulique Dr.  
 Zeller, & au-dessus de lui —  
 Dieu !

---

(4) Sehrach/ Sehrweh/ Sehrwohl/ sehr weh : jeux de mots sur le nom Sehrach = sehr+ach. très + aïe (ou : malheur, douleur). d'où sehr+weh, très mal, et sehr+wohl, très bien.

p. 10

Ces feuillets sont des lettres  
( adressées à moi-même, pour moi-même,  
( à mon meilleur et plus juste  
( mais : ce sont des preuves contre  
( celui qui m'a emprun  
( té mon Savonarole, une Bi  
( Monographie de Rudelbach et ne me l'a pas r  
endu. Aujourd'hui j'ai retrouvé, à  
l'instant même, ça, c'est cette putain  
d'ordure. Salzbourg. Il faut que cette ordure  
me le confirme.

Lettres de moi-  
même, pour moi seulement,  
adressées seulement à moi-même.  
ou mieux et plus justement :  
à celui qui à force de discours m'a  
arraché mon Savonarole, monographie de  
Rudelbach, ma source essentielle  
pour la composition de mon Savonarole  
et qui ne me l'a pas rendu

P. a

Copia.

(Fichtre ! Fichtre ! examine voir  
(si tu es fou. B...D... !

Réponse.

Aujourd'hui 25 novembre 1844  
Je ne suis pas fou et je ne l'ai  
jamais été. Que le Conseiller Aulique  
Dr Zeller me restitue  
ma lettre à lui adressée,  
à moi-même.

e.f.

•s•d•s•z

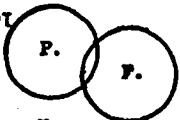
A. Depuis longtemps déjà j'ai demandé

Oubli. S.M.  
•p•o Z Fk.  
•d•t f.s.

e u t e H  
Z'A

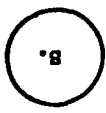
D.  
•d Lenau  
•o A

ser 0 l u o x e g



Pichu

(Faust. Heure. H. absolue certitude !  
(Souveraineté ! Auerbach



P. b. M.L - L - L -  
Schiller R Goethe !  
M

musteron proteron

Nic. Lenau Pardon !!!

rectius •M•D I s q  
Nic. Lenau. Téfoué serbitour

•I•H•O•D•F•S•D•O•S•V

A seb Synchron.

chronologique  
e l o o r e x e l e

Depuis longtemps déjà j'ai réfléchi

Lenau ! perge ! vas-y ! fac simile ! 1  
•proué ! prouté

Frans ! e x t a e u n o u a t t e .

Anton Schurs.  
Noms •D  
N.logique •s•u•s  
Endure. •p•d•d  
Auerbach. Zeller

p. 8      Dans la poche de la poche.

1. A Monsieur Niembsch de Strehlenau
2. A Monsieur Nicolas Niembsch  
Sire de Strehlenau.  
ou bien encore : A Monsieur le Baron Nico-  
las Niembsch Sire de Streh-  
lenau. encore ? oui. sauf en Autr  
iche. En Souabe c'est l'habitude.  
Baron. — C'est, ch'est achez bour moi,  
sam'suffit.

(traduit de l'allemand par Marc Petit)

---

Je remercie Jean-Pierre Hammer de ses suggestions et  
remarques concernant la présente traduction.

« J'ai fait alors afficher par tout l'Empire que celui-ci n'existait plus, et que le peuple, désormais Souverain, avait à se paître lui-même, les marques de gloire, abolies, reprenant au chiffre un : ils sont repartis de zéro ».

Victor SEGALEN - « Stèles ».

« L'on pourrait même dire que ce devrait être là le critérium de l'achèvement, la borne de ce genre d'architecture : le point où l'obscurité totale serait réalisée. »

Francis PONGE,

« La rage d'expression ».

## I. LE PROPHÉTISME OU LA MORT DU RAPPORT SOCIAL

Anne, ma sœur, l'Incestueuse, au plus haut de la tour montée, disait bien ce qu'il fallait dire. Qu'il n'y avait rien en vue, rien à voir, sinon, et en cela nous sommes concernés, cette poussière sur la route, cette route qui poudroyait. Et cette poudre dans ses yeux c'est la route qui s'achemine. Et cette route sous ses yeux c'est cette poussière qui tremble. Rien ne se produit sous nos yeux qui ne doive d'abord par cette poussière passer. Et par cette route. L'herbe verdole déjà, oasis, la route n'en finit pas de poudroyer, désert. Toute apparition du sujet serait cela : vision. La vue est autrement plus décisive et effective.

Nous sommes comme notre sœur, haut perchés pour mieux voir, et nous ne voyons rien. Ou plutôt, nous voyons enfin la poussière et sa route. Le désert est sous nos yeux. Chance que notre soit au désert, en cette posture équivoque, au carrefour de chemins qui ne se croisent pas : ainsi nous pouvons en toute inquiétude, dans le miroir tendu par la route, voir la poussière qui flambe, et qui promet, à qui viendra, d'étranges gloires — et dans la poudre qui afflige nos yeux, le soleil qui se fait sa route.

Et si cette poussière était ce qui permet de voir cette route ? Et si le sable était ce qui permet l'aventure marine ? Si le brouillard seul permettait d'y voir plus clair ? Si seul le bruit permettait de mieux entendre ? Honneur donc à cette poudre : c'est pour que ta route soit meilleure, ma sœur, et ta blessure plus féconde. Honneur à ce qui brouille : c'est pour mieux te voir, mon enfant, et qu'à ton



tour tu aies vision plus nette. Honneur à ce qui bruit : c'est pour mieux t'entendre, mon enfant, et qu'à ton tour tu aies plus fine ouïe.

Nous entrons en temps de poussières, qui sont temps de prophéties. Ou de poésie. « Ou » d'équivalence, s'entend. Peut-être y sommes-nous depuis longtemps, et n'en avons-nous pas eu conscience. Notre tour était-elle trop basse, ou notre sœur encore enfant ? De cette défaillance, dont on risque de payer cher l'illusion, il faudra bien un jour parler. Passons maintenant à notre avenir, il y a trois siècles.

En ce temps-là étaient déjà venus des temps prophétiques. Assurés jusqu'au bout, jusqu'à l'extrémité du viable, jusqu'à cette frontière où se dissolvent bêtes et anges, où s'éteignent les derniers feux du campement. Ce furent temps d'urgence et sans recours. Où rien ne s'énonçait qui ne soit mis en fuite ; où l'on mendiait la mort parmi les décombres d'une histoire défaite, où chacun poussait l'angoisse jusqu'à la limite au-delà de laquelle elle figurait le dernier retranchement, où l'on déclinait en tous sens : verbes, qui finissaient au futur pluriel ; corps, brûlés en leurs tissus et leurs membres, et dont, des plaies ainsi ouvertes, les lèvres s'élargissaient ; temps exposés à l'infinif de leur mort. Les passages s'abolissaient, afin que dans l'espace Inconduclible fleurisse la souveraineté des déserts ; les fruits étaient intransitifs, leur jouissance, pure perte ; les mots avaient saveur de mers froides. Cela s'est produit chez nous ; on l'a tenu pour mineur dans la riche histoire : il aurait fallu y lire les conditions de notre modernité.

On était en Languedoc, en ce tournant du 17<sup>e</sup> siècle qui devait déboucher, on l'a su après-coup — trop tard — sur les Lumières du 18<sup>e</sup>. On venait, au terme d'une entreprise multiple d'interdits tous azimuts, d'interdire le culte protestant. Alors, dans le Vivarais et les Cévennes, se levèrent les prophètes. Ils furent toute une génération ; de 1685 à 1715 ils traversèrent la société calviniste et, dans le système des dominances bien assises, portèrent à plus ample mort ce qui se défaisait déjà.

Un bref rappel historique. Très tôt introduite, dans le Midi du royaume (aux alentours de 1520-1530), la Réforme conquiert toute une zone géographiquement bien délimitée, où Vivarais, Cévennes et Bas-Languedoc vont constituer pendant un siècle et demi des régions d'intense calvinisation, non seulement d'un strict point de vue religieux, mais économique aussi bien (manufacturiers et marchands réformés maîtrisant les circuits essentiels de production textile) et, par conséquent, politique (le « parti calviniste » contrôlant l'administration de ses « places fortes » et s'insérant pleinement dans les structures de pouvoir régionales). La Révocation de l'Edit de Nantes (octobre 1685) ne fait que conclure une période assez longue de refoulement du calvinisme dans toutes ses prérogatives, à commencer, par exemple, par l'interdiction faite aux protestants d'exercer toute une série de professions. Les fameuses dragonnades convertirent à la Religion Catholique Romaine la quasi-totalité des protestants du Midi qui abjurèrent « l'hérésie de Calvin » avec d'autant plus d'empresse-

ment qu'ils n'auront guère d'autre choix... L'ensemble de l'appareil religieux (ministres et anciens) s'incline et ne reprendra plus, sauf exception, la parole qui lui a été ôtée. Dès ce moment (fin 1685-début 1686) commencent les assemblées clandestines, où les fidèles vont entendre les prédicants laïcs. Où ils entendent aussi, du Castrais au Vivarais puis aux Cévennes, les prophètes. Le prophétisme bas-languedocien concerne le tissu calviniste en son entier. Il ne s'arrêtera que vingt-cinq ou trente ans plus tard. Mouvement social de critique absolue, il fut occasion de plus d'un contre-sens. Soit que l'on ait voulu n'y lire qu'une religiosité excessive en ces temps de grande tourmente, — soit que l'on ait tenu pour régression dommageable les pratiques corporelles ou langagières qui l'accompagnaient, soit enfin qu'on ait tenté de n'y lire qu'effet d'intervention étrangère : la main de Genève ou l'œil d'Amsterdam. Au-delà de ces interprétations, nous indiquons ici-même quel enjeu ce prophétisme a propagé sur la scène sociale : la mort du rapport social, la négation de toute alternative, la désertion de tout sens. Procès social de tarissement du champ religieux, le prophétisme, lors de son amplitude la plus vaste (1688-1705) concernera des milliers de paysans ou d'artisans cévenols ou vivarois. Des villages entiers tomberont en transe. Aux réunions formées autour des prédicants succèdent les assemblées de « fanatiques » qui, du désert qui leur est imparti, feront leur horizon même. Enfin, le soulèvement camisard (1702-1709) sera guidé, conseillé, orienté par les prophètes insurgés. Un tel mouvement connut une sanglante répression. Les procès en sont conservés aux Archives de l'Intendance de l'Hérault et aux Archives du Gard (1). Cette répression du pouvoir royal s'est accompagnée d'une condamnation sans appel de l'appareil protestant, pendant toute la période du Refuge, et lors de sa réimplantation patiente en Languedoc à partir de 1715. Antoine Court, « restaurateur du protestantisme », fut le principal agent de ce travail anti-prophétique.

Il n'est ici le lieu ni de dire, de cette levée de prophètes, la nécessité, ni d'en étudier l'effet contre-religieux. D'autres travaux s'y sont employés, et s'y emploient encore (2) ; ils définissent, du point de vue d'une sociologie des mouvements sociaux, les ruptures introduites par ce qu'on aurait pu nommer quelques siècles plus tard, cet engorgement, et que l'on nomma, alors, fanatisme. Ruptures inconductibles, ruptures sans désignation d'alternatives, par quoi rien ne pouvait s'annoncer qui n'ait d'abord été dessaisi de toute

---

(1) L'ensemble des exemples cités dans le texte proviennent de ces dossiers d'archives, ainsi que des Archives de la Guerre et des Affaires Étrangères. Nous n'en infligerons pas les références fastidieuses, afin de ne pas alourdir la lecture au-delà du nécessaire.

(2) Parmi les travaux contemporains, outre la brève analyse que fait de ce prophétisme E. LEROY-LADURIE dans ses « Paysans du Languedoc », voir P. JOUTARD, « Les Camisards » (Archives, 1976) et « La légende des camisards, une sensibilité au passé » (Gallimard, 1977) et mes propres recherches : « L'Ablatif absolu, théorie du prophétisme » (Anthropos, 1977). « Du Cercle et de son excentrique : gens de secte contre prophètes en Languedoc camisard » (Anthropos, à paraître 1977). « Pour une lecture marxiste du prophétisme : champ autre et champ outre », Social Compass, XXII, 1975 — « L'article de la mort », Sociologie du Travail, 3-1977.

capacité d'ordre. Procédure d'extinction, procès d'assèchement : le prophétisme bas-languedocien fut, en toutes ses zones d'investissement, fabrique têtue de nuit.

On criait le modèle religieux et l'on installait dans ce cri la coupure du souffle qui faisait dériver le discours vers sa perte. Alors Jeanne Teulon, prophétesse de Valleraugue, peut affirmer « qu'elle ne fait que trembler et qu'elle ne dit rien », ainsi qu'Isabeau Benoît, du Vivarais, ou Sophie Béraud, qui sera pendue, son corps brûlé. Ou Louise Corde, du Dauphiné, qui « eut peine à parler jusqu'à ce qu'elle eût jeté quelques bouchées de sang caillé ». Françoise Brès, 29 ans, fille de journalier du Pont-de-Montvert, « tomba comme morte » par trois fois au milieu de son discours. Elle sera exécutée en 1701. Trente ans plus tard, même travail de mutisme, avec Marie Chambon, de Cazillac, qui « fait la muette, se dévêt /.../ tombe en convulsion ». Réfugié à Londres, Elie Marlon, prophète, découvrira la trame discursive en y installant assez de blancs pour rompre ainsi le flux de la parole.

On ânonnait les évangiles et l'ancien testament, et l'on sempressait tant à dégorger la bible que le texte venait en liquidation. Les phrases tournaient avec tant de monotonie dans la bouche que, d'urgence, le temps s'affolait immobile. Ce seront les grandes litanies de pénitence de toute une nuit dans les assemblées du Vivarais en 1689 et 1705, le ressassement des mêmes paroles avec Anne Bourja, 19 ans, de Colz en Vivarais, avec Marie, 25 ans, qui prophétise cinq heures durant à Vals en 1700. « Hélas, qui pourra, qui pourra arrêter mon langage ? » s'écriera Jean Allut, réfugié à Londres. Question sans réponse pour celui qui continuera de clamer : « Parce que je suis venu me levant de matin et ils ne m'ont point écouté, lamentez, lamentez, lamentez, lamentez, lamentez, lamentez, lamentez... »

Les corps connaissaient tant de trances que leurs parcours les dévergondaient — corps émiettés du trop-plein de leur jeu. Petits prophètes — enfants à la mamelle, garçons et filles de la dizaine (1) s'endormaient brusquement du sommeil de l'injuste, clamant leurs rêves avec tant de douceur offusquée que, de ce récitatif hachuré de maint silence, on n'entendait que langue étrange, l'étranger de la langue, son autre, son neutre. Jacques Dubois en témoignera dans le « Théâtre Sacré des Cévennes » (1707), et Durand Fage, prophète d'Aubais, pourra souverainement proclamer : « Mon enfant, je vais répandre sur les Ennemis un jugement terrible, et ma dernière sentence sera Tring Trang Suing Suang Hing Hang ». Pratique de plèbe en rupture de ban. Ni marginalité ni anomie délétère, ni excès de religiosité lorsque seraient venus le temps des Interdits, ni ensauvagement portant à contre-culture ce que la culture calviniste oblitérait — mais bien la mise en place et en surface de couches

---

(1) Cf. témoignages de Jacques Bresson, de Sara Dalgonne, de Jacques Dubois, in *Théâtre Sacré des Cévennes*, Londres, 1707 — et de Moyze Arnaud, du Dauphiné, sur des enfants de six ou sept ans qui prophétisent, et même... un enfant de six mois (1698), etc

sociales préférant, contre l'histoire pleine des classes dominantes, l'annulation de toute classe et de toute dominance.

Par langue prophétique, ce travail de désert s'accomplit, langue où se disposent les grandes cassures du sens, les zones blanches d'où rien ne peut plus provenir sinon ce vide exact lui-même, cette déchirure dans le voile des rapports sociaux, qui de ce côté-ci installe la négation des sens, des genres et des lieux, et de l'autre côté produit en permanence la nécessité d'une alternative soufflée.

## II. LA MORT, LA TRANSE

Prophétie de pure incomplétude, de stricte intransitivité, d'exacte brèche. Par elle, tout, un jour de grande angoisse sociale, de grande constriction culturelle, par elle tout, un jour de deuil porté jusqu'à l'extrémité des lieux d'ordre, jusqu'aux frontières où se défont les territoires de la classe, de la chair et du temps, par elle tout passe qui doit venir à mort. « Malheur aux prophètes qui disent que la mort ne viendra point ». Imprécation d'Elie Marlon, qui n'était que constat d'une mort déjà pratiquée par Jeanne Bonnijol, de Valérargues, condamnée à la pendaison, par Suzanne Bougnard, 20 ans, de Gluyras, par Joachim Bruyère, 12 ans, de Bressac, par les prophètes vivarois en 1705 ou par Anne Robert qui, en 1689, faisait la morte à Chalençon, faisant du même coup la mort. En cette prophétie cependant rien ne se dispose qui ne soit d'écart net, qui ne soit faille sèche d'où ne s'engendre aucun écho sinon celui, infiniment repris par la bouche oraculaire, qui répercute en tous carrefours de la plaine rase le même mot d'entame, le même verbe de déchéance, le même cri de dissolution — cri de repentance infiniment repris, ou cri de mort — « cri de minuit » dira Jean Allut, « parole déclarée à la ville », comme la guerre, dira Elie Marlon en 1711, et tel qu'Anne Sallège, de Vebron, le clamait encore en 1717.

Rien en elle ne se profère qui ne soit, de l'inaudible, la profération même, et qui, de sa propre réitération, ne tire leçon de perte. **Prophétie désamarrée, langue d'errance, parole acéphale, discours d'exténuation, transe aussi bien du corps qui se perd de sans cesse passer au-delà d'un miroir qui n'a pas de revers.**

Qu'une femme, du sang de sa gorge, teigne ses yeux et pleure ainsi par son visage cela même qui s'écoule d'elle, et se dise aussitôt en mal de passion et nous avons ici l'imposture féconde. Ainsi Marie la boîteuse, prophétesse des Boutières (Vivarois) qui « a pleuré le sang dans l'assemblée de la Veye » en 1701, de sorte « que toute l'assemblée fut en pleurs, en cris, en gémissements, les uns tombant d'un côté, les autres de l'autre, les uns hurlant, les autres criant, de sorte que l'assemblée devint un sabbat ». L'inculpée fut arrêtée « ayant du sang sur le nez et son mouchoir ensanglanté ». Interrogée, elle avoue sans malice avoir « regorgé le sang quatre fois depuis le 24

octobre, qu'elle ne le fait jamais volontairement mais toujours après des maux d'estomac... » Qu'elle ait été condamnée à être pendue invite à magnifier absolument ce geste par quoi toute négation passe, du corps d'abord, qui inverse les places ; du temps aussi, qui remonte le cours ; des seuils encore qui déclinent. Alors cette femme et son simulacre seront dits pour ce qu'ils sont : fabriques de pure dérision, où ce qui se met en cette posture de brut dessaisissement concerne aussi bien le référent biblique que la femme référentielle, tous deux absentes de ce travail, l'un retourné comme miroir sans image — l'autre, femme saignante, niée dans son intégrité de façade.

Qu'Isabeau Cipeire, fileuse de laine, 16 ans, soit surprise « criant et hurlant comme un chat, un chien et un coq », que Jeanne Durante, de Gajan, hurle, elle qui sera pendue en 1702 ; qu'en 1701 tous les habitants de Cruviers-las-Courts « crient en hurlant comme des loups » ; que Lauriol aboie dans le Pont-de-Montvert ; que hurlent aussi bien les fanatiques de Saint-Julien d'Arpaon, de Saint-Etienne de l'Olm, — et nous voici dans le paysage même du prophétisme, paysage d'assèchement des flux culturels, où viennent se perdre les trop humaines valeurs des discours. Dans ce paysage ne se profile aucune autre valeur, nulle magie de contestation, nul paganisme mal tempéré : simplement, la désaffection de toute urgence, la désolation de toute emprise, paysage de désert. Le cri animal n'est pas protestation de créature souffrante où s'énoncerait dans un hurlement une identité sociale bafouée puis restaurée. Ce cri est la mort sociale poussée jusqu'à l'extrême avancée de sa déroute, en ce « lieu » où tout redevient formule abrupte, sans antécédent ni suite, immobile dans son jeu, blanche dans sa nuit : chose.

Qu'une transe de toute chair fibrille un corps ouvert jeté à terre — et nous voici devant la poussière du monde, sans trajet pour s'y reconnaître en y naissant de connivence, sans route pour s'y faufiler jusqu'à quelque frontière restauratrice, sans autre recours que cette poussière même, cette folle dispersion de la chair où peut alors se livrer la perte entière de ce corps, se lire la définitive coupure, celle qui, insuturée, installera, dans le tissu social d'où ce corps advient comme produit, son annulation. Un corps qui tremble, une femme qui saigne, un prophète qui bave et choit : tout l'ordre du monde se défait, tout l'ordre de la société se liquide, toute la mesure des choses échoue. Alors les prophéties sont accomplies : en indiquant la fin du monde (cet avènement qui ne cesse de devoir advenir (1), en indiquant la rupture du cycle insolent de la dominance, et du temps religieux (religion exacte du temps) qui

---

(1) Ainsi la fin du monde est là, qui arrive, pour les participants aux assemblées de Ribault, de St Etienne-de l'Olm, de Valérargues (1701), pour les convulsionnaires du Vivarais en 1689, pour Pierre Farges et Jacques Bognard, du Vivarais, en 1728, etc..., etc... Dans les prophéties de la période londonienne, même imminence du « temps » qui arrive sans être encore là, qui est déjà là sans être encore arrivé : « Encore, mon Enfant, encore je te dis, encore trois jours, mon enfant, encore trois jours, je te dis... » (Elle Marion). De même, « Le temps s'approche, ne prolongez point le Temps » (Jean Allut).

le sacre, en indiquant l'apocalyptique futur, les prophéties produisent leur propre produit, cette fin du monde, cet avènement différé, cette rupture et ce dévoilement. En effet, échos de leur propre rumeur — et cette rumeur filtrant de leur propre passé comme leur plus noir héritage —, elles ne font qu'énoncer pour demain ce qui déjà est arrivé : que cette terreur est de cette terre, que cette passion est de ce passé, que cette rupture est de cette route. Et que ce temps qui devra se briser est déjà son propre lapsus, son propre défaut, sa propre dispersion.

A l'extrême creux de ce déchirement, vive plaie redoublée au sein d'une plaie vive, un travail opiniâtre qui, dans le temps même où il fait du champ religieux une zone déserte, où il déconstruit corps et discours, durées et appareils, références et capitaux, énonce dans le tissu social la question de la mort. Le prophétisme alors reconduit avec force tout un travail de deuil : ici travail de Dieu, ailleurs travail de diable, ailleurs encore opération d'utopie, ou de jansénisme en folle (1). Ressassement d'une question d'urgence, à chaque fois que, requise de se transformer ou de s'engluier en sa pourriture même, une société doit, pour choisir, se mettre en choix, dût-elle se mettre en croix. Un chemin est toujours de croix lorsque s'entreprend une traversée historique. Alors adviennent les prophétismes et l'on entend les plèbes dans leur soulèvement convoquer tout jugement pourvu qu'il soit dernier, tout temps pourvu qu'il soit sa propre fin, tout corps pourvu qu'il soit lieu de poussières, tout langage pourvu qu'il soit, inouï, inaudible.

**En ce lieu le prophétisme se résout en poésie.** Résolution d'extrême pertinence, l'un à l'autre advenant, de l'au-delà du verbe à l'au-delà des choses, de l'au-delà des temps à l'au-delà des signes, de l'au-delà des mots à l'au-delà des corps. L'un à l'autre équivaut, et cette équivalence commence par la nuit ouvrée de toutes pièces, ouverte aussi bien de tous bords. Nuit de la prophétie, quand toute pratique se démesure en portant à leur comble le geste et son langage, et que, dans l'outrance de ce geste et la transe du corps qui l'assure, se défait tout ordre dans les surfaces ainsi creusées sous l'ancienne peau ; quand toute femme se fait césure et fêlure, scandant alors par le ressassement des paroles d'évangile, le piétinement des arguments de pénitence, la litanique procession des vocables bibliques, scandant le nécessaire surplace d'une histoire qui n'en finit pas de finir ; fracturant par l'insistance même de sa chair et, en passe d'accoucher, par la chair de sa chair — telle Sara Bouschet, du Vivarais, enceinte et qui, conduite en prison à la Voulte, « se tenoit corbée sur le cheval portant toujours la teste penchée sur son ventre pour entendre, disoit-elle, prophétiser l'enfant qui y estoit enfermé et de temps en temps disoit aux Dragons n'entendez vous pas cet enfant qui prophétise ? » — fracturant le registre

---

(1) Michel de Certeau : La possession de Loudun (Julliard, Archives, 1970) Charles Fourier : Œuvres Complètes (Anthropos, 1966) et Pascal Bruckner : Fourier (Seuil, 1975).

Pour les convulsionnaires de Saint-Médard, on consultera l'important Fonds Sainte-Beuve, à la Bibliothèque d'Histoire du Protestantisme.

où se consomme toute maîtrise, aboyant la parole comme la chienne qu'elle est enfin devenue, hurlant à la mort comme la louve qu'elle parvient à figurer, portant à débâcle, par le saignement de toutes ses lèvres, l'ordre même de toute corporéité, et disant enfin, quand vient l'heure de la « question », que s'ouvre avec elle le temps du trouble et des incertitudes, elle qui n'eut de cesse de tout conduire à celles-ci, de tout porter à celui-là (et comment ne pas évoquer ici, entre cent exemples, les Interrogatoires des Inculpés après les assemblés de fanatiques de St-Frézal-de-Ventalon, St-Andéol-de-Clerguemort, le Pont-de-Montvert : sur 15 « questionnés », 9 ne savent plus de quelle religion ils sont).

Nuit de la prophétie, lorsqu'un patient dévergondage du du temps installe celui-ci dans cette posture équivoque, figé et joué : — « Je le ferai marcher (le temps) jusqu'au bout de sa course ; laquelle sera un Point qui mettra tout à fin », énoncera Jean Allut, qui avait déjà prophétisé : « Le temps s'approche. Ne prolongez point le temps ». — Dans cette interruption radicale, les temps fondent la limite qui produit toute pratique d'en-deçà comme temps forclos, toute pratique d'au-delà comme temps barré — mais cependant joué ; temps mêlés, confondus, ainsi que l'énonce Elle Marlon : « Les temps se joignent, mon enfant, les temps vont se mêler » et dans cette fusion où les temps ne se mettent plus ni en place ni en ordre, mais simplement se précipitent, chacun se met véritablement en jeu, l'un à l'autre échangés, l'un pour l'autre mobiles, l'un sur l'autre glissant. Compacité du temps dont l'aléatoire est l'effet, Indécidabilité du temps dont la stase constitue la forme même d'énonciation.

Nuit prophétique, encore, quand le corps, dans le trop-plein de sens qui l'assiège, puise l'argument même de sa déroute et de son délire, par quoi toute « folie » est toujours en effet folie de ne plus vouloir dire autre chose que cela même qu'il n'y a rien dont on pourrait toujours proclamer quelque sens, rien dont on pourrait toujours réclamer un signe, ne serait-ce qu'un, à partir duquel tout enfin recommencerait, folie du corps par quoi nulle ligne de fracture ne saurait être ligne de chance, folie du corps entier qui se contente, le brisant, le morcelant, le désolant, de le produire registre des plus grands écarts. Hystérie d'un corps qui ne s'entend pas en langage, ou exténuation d'une langue qui trouve au corps son aboutissement : le corps prophétique ne parle pas, sa transe n'est pas langage dominé pulvérisant toute barrière, son hystérie n'est pas langue de remplacement : barrière lui-même, le voici mis en poudre, et cela seul importe, cela seul doit être entendu : il n'y a pas corps qui tienne, il n'y a pas corps qui ne soit, en prophétisme, vecteur de sa propre dissolution.

Nuit prophétique lorsque le prophétisme connaît l'espace comme fabrique d'errances ; et cela ne doit pas s'entendre sur le mode anodin d'une quête inquiète de routes à venir, mais comme déclinaison même de tout trajet et de tout repère, bris de tout horizon, espace démultiplié et donc infini, espace de perte pure, où rien ne s'achemine

qui n'aille à l'envers (1), où rien à l'envers ne procède qui ne soit désorienté, où rien, enfin, ne soit ici qui ne soit aussitôt ailleurs. Nuit prophétique, enfin, quand la parole se prend, comme eau d'hiver, parole glacée et incandescente, parole imprécatoire qui se noue comme formule, comme mot d'ordre, comme monument — et quand, ainsi prise, trouant l'ordre des paroles audibles, elle ne cesse de résonner, dans le tournolement infini d'un écho où la réponse à la question n'est autre que cette question même, où la litanie fonde, à l'encontre du discours fluent du maître, du discours de raison et de vérité, la souveraineté de la redondance, la souveraineté du désert.

### III. LES FORMULES DE LA NUIT

Les nuits de prophéties sont nuits sans lendemain. En elles s'éteignent messages, symboliques et ordres, sens et valeurs. Le prophétisme achemine le texte biblique à sa perte absolue par l'investissement du texte sur lui-même, qui le fait lieu de surenchère et, ainsi surexposé dans une lumière sans relief, sans ombre ni perspective, dans une gloire solaire d'extrême visibilité, dans cette présence abrupte qui fait, sur toute, de tout objet la chose, et, en prophétie, de tout texte sa propre formule, ce texte enfin de lui-même parlant, dans cette gratuité de forme et de sens qui travaille contre ce sens et cette forme, les faisant l'une et l'autre advenir en cette limite où, le texte insulaire s'effectuant texte insolent, isolé, dérobé, et sa profusion jouant à son défaut, peuvent alors se décliner les verbes. A ce rebord où le texte à la fois se distend de tout l'espace qu'il assume et se disperse de tout le jeu qu'il doit tenir, le message s'absente, tenu pour rien dès lors que le texte sans ombre puisque surexposé et sans lieu puisque les occupant tous se poste, souverain, en abîme. Abîme ici qui doit s'entendre comme exact procès héraldique (2), par quoi ce qui processionne dans le texte n'est autre que le texte lui-même, infiniment repris, se déprenant pour mieux se reprendre, se reprenant pour mieux s'exténuier. Texte qui ne reçoit ce vertige et cette ligne de fuite que d'être en lui-même indéfiniment réitéré, dans cette perspective s'abolissant enfin, écho de son écho, forme reformée de sa forme, formule. Ici très précisément se foment le travail poétique : lorsque le texte prophétique est assez surhaussé pour n'être plus échangeable sinon contre lui-même en son entier, pleinement réalisé quand il n'effectue rien qui ne soit encore lui, quand sa permanente reprise le constitue

---

(1) Inversion des espaces : Anne Héraude, 26 ans, de Villemagné - a dit que cette année elle a vu quatre ou cinq fois le soleil qui tournait sens dessus dessous y ayant un homme dedans qui portait un manteau... » [Interrogatoire du 16-6-1705]. Ou ce trajet d'un ruisseau - qui sort de la mer pour traverser la terre - (Jean Allut, 1712).

(2) Cf. Lucien Dällenbach, *Le récit spéculaire, essai sur la mise en abîme* (Paris, Seuil, 1977).



elle tout se dispose. A cet égard, nous ne pouvons plus hésiter : le travail poétique est de nature prophétique — et inversement.

Équivoque s'entend ici en un sens bien précis. Ni banale ambiguïté où se complairaient les énoncés de passion ou de désert, ni indifférence du verbe où viendraient hésiter les pratiques à venir, l'équivoque de la formule constitue au contraire la forme non-marchande de l'énoncé sans discours. Entendons par là que toute formule est registre du neutre (1), aussi éloignée du mot d'ordre qu'elle l'est de l'ordre et de son mot. Par elle se disposent les lieux d'indécidabilité, par quoi tout choix que le prophétisme pourrait effectuer est aussitôt dit sans pertinence, hérésie du même coup : portée au carrefour des verbes, à cette croix des énoncés où se logent les grandes coupures du discours, la formule annule la possibilité du choix à venir en se faisant choix hic et nunc, en s'effectuant système monotone de variance, en se disposant histoire sans durée, porte ouverte sur des espaces nus. L'énoncé prophétique est énoncé sybillin, allant à la fois de soi et de l'autre, tout en n'étant ni l'un ni l'autre, tout en n'étant, et c'est là l'essentiel, ni l'autre, neutre pour le dire en un mot. Et ce neutre où s'accomplit la prophétie, ce neutre où adviennent inmanquablement ses imprécations, ce neutre où toute définition est à terme finition, voilà que nous pouvons y lire la forme même du poétique, l'absolu degré du travail du verbe qui, d'être, en prophétie, au commencement, est, en poésie, au commencement de même. La prophétie est bien alors cette équivoque dont nous parlions : à partir d'elle aucun temps ne peut s'accomplir qui ne se soit déjà effectué comme blessure, aucun corps ne peut parler qui n'ait d'abord été réduit au simple silence, aucun énoncé ne peut se préférer qui ne soit par là rendu immédiatement inaudible. Le poétique trouve là, dans cette équivoque et sa formule, son lieu de plus haute résonnance (le « réson » de Ponge), lorsque tous les tracés du verbe convergent vers leur registre de plénitude où ils sont portés à dissolution, lorsque tous les vocables, drainés vers un seul qui les assume tous en les annulant et en se dissolvant lui-même, ne peuvent se dire qu'à leur horizon, en cette posture limite où l'ensemble des mots bascule, mais demeure dressé au large, atalante bouche ouverte et lèvres cousues. De même que la prophétie consume autant de mots qu'il en faut — fussent-ils d'ailleurs les mêmes —, pour pouvoir enfin, mallarméenne à son heure exacte, préférer la parole pour « la replonger dans son inanité » et, dans le silence ainsi travaillé de part en part, installer, avec les mots mis en formule, le blanc dans ces mots mêmes — de même le travail poétique advient en urgence à cette extrême consommation de vocables en laquelle s'effectue la mise à mort des représentations, et provoque dans la compacité du sens les défauts

---

(1) - Si le désœuvrement du neutre est quelque part à l'œuvre, tu ne le trouveras pas dans la chose morte, mais là où sans vie, sans mort, sans temps, sans durée tombe la goutte à goutte du mourir : bruit trop strident pour se laisser entendre : ce qui murmure dans l'éclat retentissant, ce qui balbutie au comble de la belle parole » (Maurice Blanchot, *Le pas au-delà*).

lances souhaitées. Quand le prophétisme brise le corps unitaire et absent du calvinisme pour fomenter par cette brisure la présence morcelée de la chair et des surfaces de vie, introduisant alors au travail des blessures la corporéité même en ce qu'elle pouvait détenir de pouvoir-dire, de pouvoir-faire et de pouvoir-résister, — le poétique à son tour blesse le corps du mot pour en faire éclater le plein de significations, l'efflorescence ordonnée et rituelle, et installe, par cette crucifixion du verbe, la grande hémorragie des signes et des sèmes par quoi se décline toute assertion. Quand, enfin, le prophétisme dérange tout espace — espace du corps, du discours, du texte, espace de la scène religieuse aussi bien —, pour le produire désert — désert, cet autre nom de l'extrémité de l'angoisse que clame le prophète —, le poétique à son tour, défaisant toutes les coutures par quoi les mots ne sont qu'à mi-chemin des morts, inaugure assez d'ouvertures dans ces mots pour qu'ils soient enfin assurés de recevoir leur mobilité majeure, mots mis en errance, mots mis en défaut, mots mis en désert, offerts aux lectures dans leurs interstices, montrés comme femmes, toute plaie béante, régions de deuils, régions de nuit.

Mais cette déstabilisation générale des figures, des signes, des sens et de l'ordre, qu'effectuent prophétie et poétique par la mise en formule et en neutre, suppose un procès fondamental, que l'un et l'autre assument en son entier. Déjà le morcellement du corps prophétique ou le démembrement de la phrase poétique l'annonçaient, qui étaient requis pour le passage obligé à la formule. Avec Maurice Blanchot nous nommerons ce procès « fragmentaire ». Sur la plage du corps, assez de ruptures pour en finir avec toute route, assez de tranches pour en finir avec l'extase unitaire, le parcours contemplatif ou la gestion dénégatrice. Sur le texte biblique, assez de bris pour que s'achève toute consommation feuilletée, pour que s'éteigne toute évaluation inégalitaire et que se dise enfin la totalité du texte en un seul de ses éléments et un seul élément par la totalité du texte. Dans le temps où s'inscrivent pratiques quotidiennes, rites, cérémonies et scansons religieuses, assez de diaspora pour que le jour soit assuré de n'arriver jamais qu'à sa fin, pour que le jugement soit bien le dernier — entendons par là que le « nivellement » du peuple s'engendre de sa « mise en question » irréversible, comme le proclame Elie Marion : « Dieu n'adopte aucun Peuple sur la Terre, pour son peuple particulier ni favori. Mais le chaos est sur eux tous ». Fragmentaire prophétique, forme même de la poussière, où nous retrouvons notre sœur Anne en haut de sa tour postée.

Ainsi va la théorie du fragmentaire dans le travail de la prophétie. Il n'y a de lieu qui ne soit lieu aussitôt disjoint, disloqué, en quoi tout prophétisme retrouve une des structures élémentaires de l'utopique, qui commence toujours par déshériter tout lieu de sa capacité à signifier discrètement. L'utopique inaugure son parcours par l'anéantissement des modes d'élection locative, et d'abord en désamarrant l'espace même où il s'effectue et en le faisant lie. Ainsi de Thomas More. Ainsi de Charles Fourier, pour qui tout canton d'essai se dit toujours à la cantonade. Viennent ensuite les divergences entre les

deux pratiques. Tandis que le procès utopien recoud en cet espace insularisé les mailles du filet social, et quelles que soient les dispersions internes que ce filet tolère — ou produit —, le prophétisme conduit toute fragmentation à son jeu le plus radical, et produit la grande œuvre d'atopie — feu sans lieu. Entendons ce qui se joue de décisif dans cette opération prophétique. Non pas seulement la mise à bas du temps dominant, du corps calvinisé, du texte biblique, de la femme porteuse d'éthique protestante, de l'appareil religieux en sa fonction de légitimité et de consensus social : cela, sans doute, est premier au regard, mais, à trop s'y attarder, ce regard risque toujours de ne pas lire ce qui procède par ailleurs. Et avant toutes choses, que le prophétisme ne se borne pas à déconstruire les lieux de dominance mais convoque par son travail incessant l'orage et la pure perte, la désolation en tous horizons et en toutes voies — et voix. Il ne s'agit plus de ces procès de déconstruction qui, d'affaiblir les registres de dominance en leur infligeant à chaque instant leurs démentis, lèveraient alors le voile qui leur confère légitimité, pour établir à leur encontre la vérité de l'esclave ou du dominé. La fragmentation prophétique œuvre infiniment plus loin — et plus bas. Opératrice de déconstructions des univers dominants, sans doute. Mais, plus encore, introduction au désert de toute surface de sens, de toute surface de peau, de toute surface de geste et de corps, de temps et de rite. Le désert, catégorie nucléaire du prophétisme, ne s'obtient jamais que lorsque, dans l'univers de la clôture au sein duquel il joue, il opère assez de fragmentations en tous sens pour porter à mort — dans le hurlement des paroles d'évangile, le mutisme de la femme en travail de sang, ou le silence obstiné de l'enfant en sommeil simulé — la totalité de cet univers et de cette clôture. Le prophétisme travaille ainsi à son propre sacage, fragmente l'autre en se dissolvant lui-même, et rend inviable tout rapport social en logeant en chacun la mort même. Le prophétisme fragmente et de ce fragment fait l'état du fait, un état sans avers ni revers, une pure lame, une coupure.

De la même façon, il n'y a de poétique qui ne travaille au fragmentaire. A ce fragmentaire ressaisi, que figure la formule. Mais pour que cela puisse s'effectuer, d'autres opérations sont nécessaires, qui ressortissent toutes de la volonté de porter la totalité des réseaux d'écriture à leur extrême différence. D'abord, bien entendu, à leur plus forte polysémie, lorsque le mot éclate sous la pulsion des sens qu'il convoque et dont il ne manquait pas d'oblitérer plus d'un pour acquérir valeur informative. Mais surtout — et là sans doute est l'essentiel —, lorsque le discours lui-même s'interrompt sous la marque des blancs qui le mettent en pointillé — écriture coupée, écriture soufflée.

## IV. ALORS, LES CHOSES

Alors, les choses. « J'ai agi dans ce jour d'une manière politique pour enlacer mes adversaires, pour investir cette ville matérielle. C'est que je suis venu par des choses non attendues, par des choses obscures, par des choses faibles, par des choses sans apparence ». A ce dit de Jean Allut, avait répondu, le 15 janvier 1707, de Pierre Claris, prophète, insurgé, camisard, son rêve brut de choses brutes. Choses en prophétie requises pour surprendre, pour témoigner que Dieu muet vient à la nuit, qu'un deuil pâle rôde dans la société, chez nous, en notre intérieur et nos surfaces, lorsque le corps et le temps, le discours et le texte, fragmentés, portés à leur limite, ne sont plus. Choses dès lors qui ont statut de neutres, rien de plus neutre qu'une chose, drôle de genre pour gens bien — drôle de germe aussi. Choses par quoi s'éteignent les objets, passage nécessaire vers midi, flamboiement de solstice, où toute mesure s'abolit d'être cette abolition même. L'énoncé prophétique devient exposé, exposition de tout verbe en son ciel, juste milieu de ce qui n'en a plus, juste midi de qui passe à la nuit, quand ne signifient plus les raisons anciennes, quand ne répondent plus aux signes leurs échos. Chose, cette jointure des temps qui les met en abîme aussitôt qu'elle se prononce, temps à venir où se dit le passé, mais cela ne se peut, ce grand retournement de durées et de pentes, que si déjà est en œuvre l'exténuation des temps en leur ténuité même, qui n'est autre qu'œuvre de choses. Chose, lorsque le corps, de se dissoudre en toute surface trouée par transe, en toute ligne où se répand la bave, en toute plaie où se défait un ordre, lorsque ce corps de poussière, dépossédé de sa souveraineté de plaisir, de sa fébrilité d'être, de sa négation culturelle, peut enfin advenir au silence des pierres — les pierres ayant alors beau jeu de crier à leur tour. Pour que ce monde des objets puisse devenir univers aléatoire des choses, faut-il donc que du monde des choses provienne la saveur des objets ? Chose encore, lorsque le discours du prophète atteint la frontière de l'énoncé au-delà de laquelle aucune information ne passe, en-deçà de laquelle nul message ne parvient, comme en cette redoute aux confins du désert, déserte à son tour quand viennent les temps tartares, et qui n'en finit pas de prédire la mort puisque la mort est arrivée (1).

Alors, en effet, les choses. Des choses obscures, disent les prophéties. Et c'est assez indiquer que par elles, lorsqu'elles seront dites, lorsqu'elles seront faites, lorsqu'elles seront là, en nous, prophètes, en nous, opérateurs de mort, nulle clarté ne se propagera à nos yeux, sinon celle, talismanique, de la nuit de René Char, nulle lumière ne filtrera qui ne soit lumière de solstice, quand la terre se déploie, nue, sous l'été sec. Alors les choses. Choses muettes, choses

---

(1) Cf. M. Blanchot : « Pour avoir toujours manqué le présent, l'événement avait toujours disparu sans laisser d'autre trace que celle d'une espérance pour le passé, au point de faire de l'avenir la prophétie d'un passé vide » (*Le pas au-delà*).

de grande taciturnité, qui effectuent en tout objet sa dénégation et son silence, en tout verbe sa désuétude et en tout lieu sa désertion. Choses muettes pour un ciel vide. Choses muettes pour une société blanche. Choses muettes pour un avenir annulé.

Choses insensées, diront les prophètes, de n'avoir précisément aucun fondement, d'être errance pure, neutralité stricte, intransitivité sans recours. Structures élémentaires de la dispersion, une fois balayés les valeurs et les ordres, les lois et les procès de maîtrise. Souveraineté des choses jouant à l'emporte-pièce contre la maîtrise des mots, des corps, des textes, des appareils — une souveraineté qui requiert, des choses ainsi mises en jeu, que **parti soit pris**.

Alors, en ce moment : Ponge lui-même. Ses choses et son parti pris. En quoi il est de toute nécessité — de toute urgence — d'entendre la teneur prophétique. Car les choses dont prend parti le poétique ne sont pas ces objets assez parlés pour être vus en toute lumière, et lus en toute quiétude, objets saturés de verbes et d'images, feuilletés comme des textes, ouverts comme vaisseaux d'orfèvre, et dont un pur regard suffirait à délivrer les lèvres. Ces choses sont choses sans voix, déjà muettes comme le sont choses de prophéties, lorsque la nuit les met en demeure. En demeure de ne rien énoncer d'autre que leur vanité, comme crânes sur toiles, tortillons de citrons ou pelures d'oranges. Et du même coup produisant la vanité du regard qui regarde, de la main qui manipule et du mot qui maudit. Du même coup encore, instruisant le plein procès de dépense, par la mise à sac qu'elles figurent. Que tels soient ces objets, choses en perte de soleil, perte de vue, perte de mémoire, cela suffit déjà à indiquer de quel travail ils sont capables : travail de deuil dans le verbe et de nuit dans la phrase. Posés en insistance au rebord du temps, les voilà prophétiques. Posés en insolence au rebord du mot, les voilà poétiques. Choses de limite parce que matériaux portant tout à limite, frontière de l'audible quand la voix se fait cri, frontière du corps quand le sang des poumons teint de rouge les yeux, frontière du texte quand le verbe dérape en tous sens et en un, qui sera dit vérité. Choses aussi bien de limite quand une crevette, de n'en avoir aucun, sera dans tous ses états, en cette frontière même où se défont les certitudes, crevette sibylline qui n'en finit pas d'étonner le regard par le trouble qu'elle dispense après s'y être disposée, indéfinie quant à sa nature, équivoque quant à son image, aléatoire quant à sa durée, indéterminée quant à sa membrane.

Limite par la chose aussi bien, dès lors que tout bois de pin, toute fenêtre, tout pré, toute figue, en même temps qu'ils fondent le procès de désénonciation indispensable à toute véritable entreprise poétique — par quoi la chose advient en sa fracture et sa dispersion même à la fois dans un champ de paroles sans mesures et contre cette parole même comme son outrance et sa fin — inaugurent aussitôt la mort. Mort plurielle du bois, où les arbres ne deviennent colonnes que pour mieux assurer cette obscurité totale, qui fait d'une pinède un lieu d'inexactitudes, où rien du tronc ne se dispose qui ne soit aussitôt châtré, pour qu'enfin au plus haut, près du soleil stable, se prononce dûment la branche souveraine, tout entière revê-

tue de cendres — bois de pin, qui n'a de cesse qu'il n'ait consommé ses énergies en forme d'aiguilles à terre. Mort du pré, dont le travail même de fabrication n'est rien d'autre qu'un obstiné travail de deuil, quand toute herbe, folle en effet de s'affoler et, s'affolant, nous faisant fous, facilite, par sa profusion et sa démesure, la production de zones atopiques, décentrées d'en avoir fini avec l'ordre, fluentes de ne tenir de lieux que ceux-là mêmes où s'estompent trajets et bornes, infinies, enfin, dès lors que le seul horizon du pré demeure à son tour pré.

Alors dans cet univers de choses, dans cet univers mis en choses, toute chose se mobilise, tout objet joue, tout est « objeu ». Objeu « entre deux bans » (1) : dans cet interstice sans frontière puisque étant par lui-même toutes les frontières à la fois (la crevette dans tous ses états, entendons à toutes ses frontières, lieu du trouble maximum, lieu du minimum de décision, lieu de la plus grande équivoque, lieu de la plus blanche nuit — la pinède par son orée se faisant bois, cathédrale, crypte, nuit, cette orée même d'autant plus coupante qu'elle habite des paysages qui viennent contre elle, fomentatrice de déserts, en achèvement) — dans cet interstice entre un temps de la parole et le temps d'une autre parole, quand tout pour une fois fait silence, sécrétant par profusion de choses sur le devant de la scène, entre deux applaudissements des bouches, la plus complète nuit qu'il soit possible de produire, la blanche.

Par ces choses, comme tout à l'heure par ces procès de mise en neutre, en formule, en équivoque, le poétique et le prophétique se répètent.

Ainsi de la formule. Mais au-delà de la formule, encore, et comme son exact aboutissement ; le proverbe. Que le langage tende au proverbe, cela répond à la quête d'équivoque à quoi se mesure la poésie. Il faut bien en finir avec cette passion de la polysémie. Un mot qui signifie en plusieurs lieux n'est pas aussitôt de hasard. Encore faut-il qu'il aborde une telle multiplicité de rivages, qu'il donne à lire une telle pluralité d'images, qu'il soit à la raison de tant d'échos qu'il se fasse « réson » lui-même, précipité de toute signification, limpidité de pierre, travail lapidaire. Le proverbe est cela : un discours forcé en formule, une formule forcée en dispersion. Un discours mené à sa perte. Ou, si l'on veut, une parole en catastrophe, d'être son propre abus, une parole parlant contre elle et installant dans sa raison tous les espaces. Alors l'objet ainsi formulé, l'objet mis en proverbe, l'objet jouit. C'est d'être jeu, c'est d'être « objeu ».

Retenons encore ceci de Ponge : la description parfaite, une fois parvenu sur ce registre des choses, c'est le cri. Et gardons de ce cri la leçon prophétique : en lui se concentrent l'ensemble des pratiques de la parole qui mettent en pièce le discours allégorique, le commentaire de texte, la rhétorique besogneuse du sermon, bref, la

---

(1) « Chaque objet a lieu entre deux bans » (F. Ponge, *Le soleil placé en abîme Pièces*).

totalité des « propriétés » de la langue ; dans cette mise en pièce absolue le sens s'abolit dans le son, la phrase se détruit dans le hurlement. Que ce cri de pierre, ce cri de prophète au désert soit par là force d'effraction, force de forage, entreprise de découpe, cela va de soi : quand un vocable se cisèle dans la bouche, une brèche s'ouvre dans une clôture. Mais il y a plus : quand le cri — de prophétie, de poésie — vient aux lèvres closes, aux lèvres de silence, c'est qu'une agonie s'effectue dans cette frontière et pour ce silence. Ce cri est aussitôt oracle, il est aussitôt « langage absolu quasi sans signification » ; son « caractère oraculaire /.../ par l'indifférence de l'ambiguïté et de l'évidence » le met de plain pied avec le travail propre au cri de la prophétie. Ici l'indifférence triomphe, dans cette vanité des litanies, dans cet écheveau de dits prophétiques tissé comme autant d'ombres en réseaux.

« Une expression est belle quand elle contient sa preuve rhétorique en elle-même, quand elle peut être comprise comme loi éthique et esthétique : une formule d'art poétique ». Tel est le paradigme de Ponge, pour qui le poète met en place un « concert de vocables qui signifie sur tous les plans, qui se signifie lui-même, ne signifie plus rien et fasse ce qu'il dit ». Programme poétique de toute rigueur : il suffit de le feuilleter pour y retrouver l'effet prophétique.



Les camisards et leurs prophètes sont les contemporains de notre quête poétique. La radiation de « l'espace historique » entre prophétisme et poétique, son annulation, est le résultat nécessaire d'une double rupture effectuée par les deux procès considérés. La fonction du prophétisme, de ce point de vue, est de finir l'histoire (en arrêtant le temps, le corps, le discours, etc...) et donc de se disposer dans un système nul sans en-deça ni au-delà, pur présent sans présence. Situé en cette « limite », en cette atonie où il travaille enfin à son propre travail, le prophétisme annule toute durée, toute temporalité, toute histoire. Mouvement œuvrant sans limites à la limite, il fabrique en celle-ci assez de lacunes pour ouvrir avec violence les portes d'une historicité morte. Le prophétisme est viol d'histoire. Et dans cette histoire violée, il ne dispose rien qu'aparavant il n'indispose. Arrêt et jeu, mort et travail. Après lui, rien ne vient. C'est dire que l'histoire trouve en lui sa fin de non recevoir. Il processionne avec souveraineté vers la mort, en laquelle il fait converger toute pratique et tout rapport social. En ce sens, il ne connaît pas d'avenir. Non qu'il soit, bien sûr, négation d'avenir. La question, pour lui, ne se pose pas. Ou, si l'on veut, il a pour fonction, annulant présent et passé, de tenir l'avenir en suspens : en lui nécessairement trouvant son nœud de passage — par lui nécessairement porté aussitôt en fuite.

C'est à ce désert en tous sens qu'œuvre aussi bien le travail poétique. Cela commence par la rupture rimbaldienne lorsque, une fois assumé ce gouffre trouble devant lequel s'effarouchait Baudelaire, une

fois désamarrés péninsules et verbes, une fois livre tout bateau, les voyelles enfin peuvent se faire entendre dans leur couleur tendue comme arc dans ciel de nuit. Le retour aux chiffres et aux lettres qu'effectuait Baudelaire, Rimbaud l'assume à son tour, mais de l'autre côté d'un miroir sans avers. Alors pourra s'ensuivre, une fois le code déconstruit et les raisons mises en dérive, la dérive même, longuement mûrie, longuement identique en elle-même, et lieu de haute variance. Au gouffre produit comme raison de perte par le prophétisme qui se met ainsi en béance, répond, à l'autre bout de cette chaîne têtue de nocturnales, la langue faite signe du gouffre, épellation de sens mis en décès, la langue - travail : le poétique. Dès lors, peu importent les durées et les jours, que les temps s'ensuivent ou se défassent, qu'ils soient mesurés ou en outrance : le poétique est la langue portée en prophétie, le prophétique est voix et ouvrage, ouverture et entrave, travail et jeu, poésie. Le prophétique est le poétique. De là viennent les traverses de l'un à l'autre, mais des traverses qui ne font que produire un tissu d'écritures en leur jonction même, en leur raison : le désert. Le prophétisme passe au désert. Au désert passe le poétique. C'est en ce lieu de grand charrois de vide que l'autre consume l'un — que l'un consume l'autre.

Aujourd'hui. Voici venir à nous, dans leurs manteaux de deuil, les personnages de notre décadence, portant à mort nos souverainetés. Ils étaient hier cévenols et prophètes, poètes de tous temps, poètes sans temps propre. Maintenant, sans visage, ils sont à nouveau là, tissant à notre rencontre des territoires sans étendue. Le noir leur sied comme au pied des guillotines. Il n'y a pas de cris qui s'entendent ni de mots d'ordre et leur éclat : simplement, quelque murmure comme un ange qui passe, et qui se fige au mitan de notre ciel. Alors nous, qui désirons de toute la force de notre déraison aborder les terres démisées qu'ils annoncent au sel de nos yeux, nous devrions oser advenir en tous nos états. Comme la crevette de Ponge.

La Ponge-en-Cévennes  
Août 1977



# Wird geschlagen (Passwort)

*Joseph Guglielmi*

« Reserl ist bei uns, steht wie hypnotisiert auf, trittblass hinter  
meinen Stuhl und umarmt mich. »

fortsetzung mehr nach Wien Neuer Anfang Kalamio ein  
Glanz. Müdest du ein, und fallen Wichtiges dahinter...  
Auf allerlei Nmwegen hinter Spiegel zwischen die Beine  
sich viel Licht : « Passwort oder Wortbrücke leurs  
paroles que je respirent

TERMIN FRAGTE TAUCHENDEN WORTEN :

« Nicht dass er sie nackt seine Lippen küssen würde  
U Dichtung, Entmündigte Lippe die Sichel schrift  
Vor dir, in immer zu zu : Erzählt Tr Traum Träumte  
Bemerkt : ein nacktes weibliches Gesäss, an den Haaren  
Als sie auf —

Nur lallen und lallen lallen

kt habe

ein blutiger Knoten ein Traum bild von einer grossen  
fette Ratte. Ganz bestimmte Frage :  
Ein Witz den ebenso er im Wachen gemacht haben könnte  
Wortsand, Silben nichts hielt zurück  
(mit dem Licht Lichtbart, käme in den Gängen Augen Augen  
traumlos...

nur die Luft... ein Klang durch da | Freudig Zensur

Mit dem Erlebnis beginnen

Zum Bei

Spiel

(écrit d'après L'Homme aux rats de Freud et  
Strette de Paul Celan)

Octobre 1919. « Pour échapper à l'enrôlement par les Blancs », Khlebnikov est à l'hôpital psychiatrique de Kharkov, la Sabourka. L'Ukraine est alors traversée par la guerre civile opposant tour à tour ou simultanément les Verts de Pétloura (soutenus par la bourgeoisie ukrainienne), les Blancs, les troupes anarchistes du batko (« petit père ») Nestor Makhno (implantées en milieu paysan) et les Rouges qui comptent, entre autres, des détachements chinois (« les fils de Confucius »).

Ce double lieu est parcouru de voix : celle du suicidaire Garchine, l'auteur de « La fleur rouge », récit de la mort du fou aux prises avec les pavots du mal, celles des épopées ukrainiennes, celle de la figure phantasmatique de la femme-sirène, celle de l'histoire et ses cadavres.

Là, Vélimir 1<sup>er</sup>, empereur du Temps, lapin peureux, cerf aux cornes d'or en prise à la faim et au typhus, entre les mains du « grand docteur psychiatre » (voir A.P. n° 64) compose cet ikebana de la violence et de la mort.

Yvan MIGNOT.

Izba en fer à demi  
Dentelle des arbres fine.  
O des reins subtils le blanc vent !  
Il clapote à la fenêtre.  
Et des hommes plus vieux que nous en ce  
Lieu honoraient la mémoire de Garchine.  
A l'écrivain est donné d'être  
A tes pieds tribut à la démence !  
L'âme ses ailes déployant  
En avalanche sur pentes de délire !  
Et prisonnier de la violence périr.  
De l'âme ordre aux deux moitiés donnant :  
A l'une de parcourir les Balkans  
A l'autre combattre le noir géant  
Qui avait enlevé la fleur rouge  
Et à travers les montants de fer  
Plonger dans la cage d'escalier.  
Sirène des gouffres consonants  
De la maison grattant le ciel,  
Avec ta paire de trous noirs, ta brassée d'ossements,  
A qui donc n'es-tu pas familière ?  
Cette fleur semblable à l'aurore  
Et lui couronne d'horreur !  
Autour du visage de démence

Un feu anneau de souffrance.  
 Depuis lors l'éclair apprivoisé a dans les  
 Salles enfoncé son étable transparente  
 Transparente, de haute taille.  
 S'est réalisé le rêve des ancêtres :  
 Voilà soumise par la destinée humaine  
 Une nouvelle race de bétail.  
 Les vierges parlent la voix rauque des sirènes  
 C'est le cœur du prophète qu'elles raillent.  
 Comprendre leur cœur ne sachant  
 Elles sont dessin de cuirasse de haine.  
 A nouveau ! A nouveau ! le même se répète !  
 Le genre humain serait-il ce passant  
 Traversant la même sombre plaine  
 Où le rideau stellaire est d'un bleu arrogant ?  
 Seules les nuées, famille sévère,  
 Ombrent la fuite sans feu ni lieu  
 Celant de leur voûte le supérieur.  
 Et le vent allonge les ombres  
 Tout est Inconfort, tout est sombre  
 Tout ce qui est, ce fut, ce fut !  
 Contre chaque temps du peuple  
 Une arme a collé sa bouche  
 Elles ont fait promesse toutes deux  
 Que changerait la nature  
 Du pays où le soleil se lève et se couche.

>

— Mon bon monsieur, laissez-moi fumer !  
 Bruits de clefs ! Il faut ouvrir ! Clefs !  
 — Allez, allez, nous allons prier !  
 — Avez-vous du feu ? Que dalle !  
 — Mon bon monsieur, dans le ventre de la baleine j'ai passé  
 Trois nuits et trois jours  
 J'ai été sauvé par les Américains, les Allemands et les Français  
 Près de l'Afrique du Sud en hiver  
 Et Hidenbourg est mon neveu !  
 — Le grand-père sylvain porte de l'eau  
 Slave inculte mais malin.  
 Un menchévik de la Douma marmonne :  
 « Comme à un frère ! » (frère localaire)  
 Il est blanc et blême, pas une goutte de sang.  
 « Comme à un frère ! donnez-moi du pain comme à un frère »  
 « On peut entrer ? » rugit une voix d'ours  
 — J'ai faim ! Les Slaves, les Scythes et les Germains  
 Vivaient groupés en village. J'ai faim !  
 Dehors, bande de gueux !  
 Bon, je vals nettoyer la chambrée !  
 Un dément aux mains agiles joue du Rébikov, « Le Sapin ».  
 — Alors quelles sont les nouvelles ?  
 Kharkov est tombé, bientôt ce sera Kiev

Les noms de Sabline et Kessler (1) brillent  
 Dans la Staro-Moskovskaïa on pille.  
 Dans sa calèche le richard prend la fuite  
 Le travail à sa poursuite,  
 Que la victoire a rendu crâne.  
 On ne fait pas de prisonniers  
 Cinq mille vont se faire soigner  
 Et après on leur fend le crâne.  
 Dans la neige de la grand'route  
 Gisent les combattants, bûches inutiles,  
 Jusqu'au plafond les tués sont entassés, des planches,  
 Dans les salles de l'ancienne école.  
 Où est la maison des fous ?  
 Est-elle dans ou hors les murs ?

>

Le cri sévère de Moscou :  
 « Allons chercher l'or noir du Don ! »  
 — Eh quoi ! On va montrer ce qu'est Moscou au Don !  
 Sur le Kouban ouvrons donc un créneau !  
 On prend le maquis nous avec Makhno.  
 Et cachés dans les bois nombreux  
 Nous faisons monter vers les cieux  
 Les laquais de la fleur blanche.  
 Brillent les épaulettes d'or  
 Les fils de Makhno, ses fils fous  
 Allument des brasiers hardis  
 Et au son rythmé des fusils  
 Fauchent les partisans des tsars.  
 Là où périt Spartacus.  
 « Pas de monnaie » grondent les balles moroses.  
 Et le pur-sang entraîne  
 Le richard vers le Don lointain.  
 Dans les étreintes des coups de canon  
 Où, fureur mortelle aux lèvres  
 S'est couché pour toujours  
 L'obéissant à l'assemblée populaire,  
 Sévèrement blessé au front,  
 Là se mène lourde fusillade.  
 Soudain confiant à la harde  
 Des chevaux l'issue du combat  
 A déferlé le rouge Kouban  
 Vague guerrière en mazurka  
 Bourkas (1) papillons frémissants.  
 La Sabourka est-ce nous ou vous dedans ?  
 Aurait-il raison votre rêve sanglant

---

(1) Bourka : long manteau de cavalier.

Où ont péri les générations  
Comme fleurs blanches de cerisier.  
Et nous les fous avons vissé  
Notre visage aux vitres de la prison ?  
— Vers le Don ! Vers le Don !  
Ou dans un rire sauvagement :  
« Flingue sur le bide ! A vos rangs !  
Le gardien hurle : du calme !  
Lui : le roi à ses ouailles et : assez, on broie, on fouaille !

>  
Pays d'Olelko (2) et Ukraine  
Où sont les fils sans nombre des étoiles !  
Dans les champs têtes blond pâle près des chaumières  
Même fleurs blanches.  
[Mais combattent paresse et travail  
Chevaux courtauds héros déchaînés  
Et sur la sépulture de Baïda (1)  
Les fils de Confucius se tiennent inclinés.  
Traversant le tumulus pour atteindre les pères tombés  
Ce cri : Paix aux chaumines guerre aux palais ! »  
Tombe grise  
Pierre tombale de Serko  
Le jour froid regardait par la fenêtre.  
Le cadavre du cheval  
A couvert de sa voûte de viande les chiens affamés.  
Y a-t-il longtemps que houblon, cerisier et polier  
Reines du printemps fleurissaient en Ukraine.  
Rouges de larmes les yeux des nuits  
Sont inclinés sur la tombe de Baïda.  
Quelqu'un galope à bride abattue  
Vers la vallée de la fleur rouge.  
La rada (2) du globe terrestre  
Survole le pays  
Où le Polovtsien sauvage  
Criblait de flèches le laboureur  
Et les brebis se blottissaient contre un arbre.  
Comme le hurlement de la mort est fort !  
Un corps nu sans pelisse  
Est étendu plus besoin de guérisseur  
De même s'est couché son descendant.  
Face à la mort qu'entendait-il :  
Les voix de ceux venant des Carpathes  
Le tocsin de Moscou appelant les pauvres ?  
Maintenant endors-toi deviens fleurs !]

(Traduit du russe par Y. Mignot.)

---

(2) Olelko : prince de Kiev (XV<sup>e</sup> siècle) qui lutta contre les Tartares.

(1) Baïda : surnom populaire du prince Vichniévetski (XVI<sup>e</sup> siècle), cosaque Zaporogne torturé et exécuté par les Turcs.

(2) Rada : conseil, Soviet.

1

Je suis doué pour les chroniques. Il faudrait dire « voué aux chroniques ». Pour une raison simple. C'est la seule méthode qui me permette d'écrire facilement au cours de cette vie impossible qui nous est faite. Nous y avons contribué. C'est pourquoi songeant à mon compagnon d'infortune qui est Jean-Claude Montel. Je voudrais que l'on réfléchisse à ce concept de **non-écriture** qu'il a mis à jour. Penser à ceux qui n'écrivent pas. Qui ne peuvent pas écrire. Et qui pourtant voudraient. Si bien que parfois le nombre de livres qui paraissent me déconcerte et que je me demande s'il faut ajouter encore un ouvrage à tant d'écritures. D'avoir de l'écriture n'est pas une excuse suffisante de publier n'importe quoi. Penser donc de composer des non-livres : **des inimaginaires**. Ou des chroniques. Si vous voulez.

2

Je suis dans le Marais Breton. A l'Infini l'horizon de toutes parts. La mer au nord-ouest. Le soleil semble se coucher dans les terres du côté de Noirmoutier. Des herbes rousses maintenant à perte de vue. La croûte grise des marais salants. Des chemins. Des fleurs partout dissimulées dans les zones humides. Le soir il y a un moment sublime quand les derniers feux du soleil viennent jouer dans la tige flexible des graminées. Les oiseaux de mer rejoignent alors par groupe le rivage que les baigneurs ont abandonné. Je suppose. J'ai vu ces jours derniers une aigrette-garzette qui avançait précautionneusement dans un bassin. J'ai des moutons autour de moi. Et des poules.

3

Mais il faut aborder maintenant une question moins plaisante. Bien qu'aujourd'hui je n'ai plus du tout envie d'y penser même. Nous avons eu une sorte de séminaire où nous étions sensés parler de politique. Au mois de juin. Ce fut une longue discussion un peu ténébreuse. S'il existait un accord sur un certain nombre de choses essentielles. Nous étions loin de nous entendre sur la conduite à tenir. J'ai soutenu le point de vue des enragés comme souvent sous le regard désapprobateur de la plupart de nos amis. Mais peut-être

avaient-ils raison d'être paisibles et prudents. Il n'y aura donc pas de polémiques. D'ailleurs passé la névrose de la vie des villes. Que reste-t-il de l'angoisse et des colères.

#### 4

Donc nous avons causé. Des philosophes et de la philosophie notamment. Et je m'aperçois que j'ai eu encore une expression malheureuse lors d'une récente chronique. Parlant de ces écrivains de l'Avant-garde qui sont allégrement passés de la position critique coupante du logocentrisme occidental coupable de refouler l'Orient à la table des Maîtres du jour. En si peu de temps de la pensée du Grand Timonier et du pire dogmatisme aux titres enviés de derniers défenseurs de l'Occident libéral. Si vite. J'avais écrit : « **les chers petits** ». Mais ce ne sont pas « **les chers petits** ». Ce sont « **les pauvres petits** ». Car « **les pauvres petits** » ne sont pas contents. Si j'en crois la chronique mondiale. Ils se plaignent partout. A la télévision la radio la presse l'édition. Quelle tribune pour une parole si amère.

#### 5

Donc « **les pauvres petits** » ne sont pas heureux. Le Monde n'est pas comme il faudrait : le fascisme le stalinisme la famine. Le Monde est dévoré par les grands maux. Dans ce discours il est peu question de l'impérialisme sinon comme forme de rhétorique. Pour faire un peu l'équilibre une évocation vague parfois de l'Amérique du Sud et de l'Empire des Incas. Enfin décidément le Monde ne va pas. C'est pourquoi Bernard-Henry Lévy veut « **chasser la canaille** ». C'est « **Gringoire** » disent certains de nos amis. Mais non. Ce n'est pas cela. La preuve à la moindre réplique modérée il se plaint : c'est le goulag. Vous êtes des staliniens. On lui pose une question innocente : mais qu'avez-vous subi personnellement pour être si plaintif ? Pardon il répond : **J'ai vu les charniers du Bengladesh**. Le commentateur honteux s'excuse. Je n'ose plus écrire qu'il ne manque pas de charniers présents ou passés en ce Monde pour forger la bonne ou la mauvaise conscience des petits-bourgeois. Mais à vrai dire réduite à la simple arithmétique cette comptabilité des massacres et des morts a quelque chose d'indécemment d'être utilisée à des fins personnelles.

#### 6

Donc le Monde ne va pas comme il faut. Il doit y avoir un responsable. Cela s'est toujours fait. Comme le temps n'est plus où Nietzsche et Sade étaient tenus pour responsables des camps de concentrations. Il faut trouver autre chose. On appelle cela de « **la philosophie nouvelle** ». Platon ? Hegel, Marx surtout. Même le pauvre caporal Fichte est tenu pour responsable de la mort de Danton. Ou

presque. La responsabilité est désormais rétrospective. Les révolutionnaires et les communistes en particulier sont ainsi montré du doigt avec une insistance qui devrait choquer ceux des intellectuels qui se sont de tous temps élevés contre la préparation des pogromes. Mais surtout. A donner ainsi à la philosophie ce pouvoir et la responsabilité du Monde. Comme si le philosophe engendrait le Monde. A poser ainsi la question de sa responsabilité elle ne peut que se retourner contre les philosophes et les intellectuels. Pour le malheur du Monde qui n'en va pas mieux pour cela. Et le malheur de la pensée qui ne s'en porte pas mieux d'être éternellement poursuivie dans une clandestinité de fait qui n'a rien à voir avec ce tapage.

7

Et de plusieurs points des voix s'élèvent pour dire : « **Il n'y a pas d'intellectuels dans les tribunes du Programme Commun** ». Les voix sont trop concordantes pour ne pas s'être consultées au préalable. Ainsi donnée la formule a la force d'un vœu : « **il serait souhaitable qu'il n'y ait personne dans la tribune du Programme Commun** ». Je ne sais pourquoi cette phrase fait image pour moi. Je trouve au contraire qu'il y a bien du monde dans les tribunes du stade. Du monde avec des mots de propagande exercée. J'allais écrire « **avec des mitrailleuses** » si vous me suivez. L'impression pénible que l'on m'attend au tournant. Et ceci avant même que la gauche française ait fait semblant d'exercer le pouvoir. Depuis combien d'années en est-elle réellement écartée ? Ou'une partie de l'intelligentsia avant même que se réalise en France une expérience populaire ait déjà choisi son camp : contre. Est une chose assez grave pour qu'elle nous donne à méditer. En d'autres termes sans doute que cette chronique emportée.

8

Quelle infamie. Depuis cinquante ans la Bourgeoisie n'avait pas trouvé un tel cheval de bataille idéologique. Et quel style. Voici une des phrases trouvée au hasard : « **Nous refusons l'Europe de la horde, et souhaitons l'avènement d'une Europe de la communication** ». (Jean-Marie Benoist : Pavane pour une Europe Défunte). Seuls de bas idéologues peuvent écrire ceci. Et c'est ce qu'ils sont de bas idéologues. Prêts à tout pour être du spectacle. Et quel spectacle pitoyable. A quoi il ne manquait vraiment que le désormais Grand rastaquouère Philippe Sollers (et Bordelais de surcroît). Tous concurrents au titre envlé de dernier palotin de la restauration de l'Occident. Quel chemin. Mais dans le même temps nos idéologues sont perdus. Ce sont de « **pauvres petits** ». Ils sont encore trop intelligents. On dit même autour de moi que Glucksmann est très intelligent.



Mais les petits-bourgeois veulent tout avoir. De plus ils veulent être « de gauche ». Ils crachent sur leurs Maîtres et amis. Et sur la philosophie. Et le marxisme. Mais ils veulent être aimés. B.H. Lévy veut être aimé. Cela se voit. C'est bien simple ils veulent tout : tout de suite. Quelle erreur ! La Bourgeoisie a parfaitement compris qu'elle ne pouvait tout avoir. Elle : le fric et le reste. Elle prend la monnaie et laisse l'idéologie aux Idéologues la philosophie aux philosophes. La poésie aux poètes. Le Monde est en ordre. Pour les basses besognes elle a seulement besoin de Jean Cons. Vous voyez. C'est pourquoi nos philosophes auront du mal à servir le Roi malgré leur désir évident. D'ailleurs il n'y a même plus de Roi. D'ailleurs ils posent encore trop de questions pour être dans la visée exacte des Maîtres de la politique. Ils parlent un langage que la Bourgeoisie ne comprend même pas. Encore un effort philosophes.

Est-ce dire que cela arrive par hasard. Et que cela n'exprime rien d'autre qu'une mode nouvelle destinée à disparaître à la prochaine saison. Je ne le crois pas. Quelque chose est là qui proteste à sa manière contre les clichés de la pensée progressiste. Par exemple il est dit dans un entrefilet de la Nouvelle Critique que l'on va disputer d'un point de doctrine. Et de citer « l'impasse du langage dans le marxisme » de J.L. Houdebine. Décidément la scolastique marxiste n'en finit pas de plétiner les mêmes ornières. Pourquoi discuter avec Houdebine : c'est un parpalng. Il y a le parpalng Houdebine. Il y a d'autres parpalngs célèbres ou ignorés que je peux désigner si l'on veut faire un numéro spécial de Revue sur la maçonnerie. Mais j'arrête ici car l'on va dire encore autour de moi que je suis un exagérant.

Laissons donc nos Idéologues. J'ai seulement quelques livres avec moi. La vieille édition : « De l'assassinat considéré comme un des Beaux arts » (éd. Gallimard). A cause du texte sur E. Kant qui n'est pas dans la nouvelle parution. Il ne reste que 26 exemplaires de l'ancienne : « **CEdipe tirait son nom même (Pied enflé) de la blessure infligée à ses pieds enfantins** » est-il écrit dans « **La Sphinge thébaine** ». Cher Thomas de Quincey. J'ai aussi le nouveau livre de Jacques Roubaud. J'étais à Ville neuve-Les-Avignons où la Nouvelle Critique (pour lui rendre cette fois justice) et Gil Jouanard avaient invités des poètes. A ce moment il y avait Bernard Vargaftig, Michel Deguy, Maurice Regnaud, Jean Pierre Faye. D'autres encore.

La journée de Jacques Roubaud était merveilleuse. C'était un itinéraire qui allait des troubadours : Marcabru, Guillaume IX d'Aquitaine, Raimon de Miraval. Cerverí de Girona. A Vasquin Philleul : le premier traducteur du Pétrarque. Des poèmes ensuite et des dessins des Indiens d'Amérique. Et des contes lus par Florence Delay. Les objectivistes américains : Zukofsky, puis Jack Spicer et Jerome Rothenberg. Enfin le soir des fragments de son « **Autobiographie, chapitre dix** » (Ed. Gallimard). J'aimerais dire quelques mots de ce livre. En espérant que je pourrai en reparler plus longuement par la suite. Parce qu'il rend visible en quelque sorte un point de vue sur la Poésie qui peut déconcerter ceux qui n'ont pas suivi le travail effectué sur la poétique par Jacques Roubaud et ses amis.

Il montre simplement ce livre que le jeu poétique a changé secrètement d'objectif. Très brièvement il est composé par prélèvements dans la Poésie française de 1914 à 1932. Avec une exception. Prélèvements et détournements par un jeu subtil de transformation des textes. Ainsi « **L'Ombilic des Limbes** » d'Antonin Artaud devient le « **Nombril des Bousingots** » :

Avec moi dieu-le-chien, et sa langue  
qui comme un trait perce la croûte  
de la double calotte en voûte  
de la terre qui le démange

A.A.

ce qui donne dans l'Autobiographie :  
avec moi-chien, langue  
qui tourne perce la double  
voûte de la terre démange.

J.R. (p. 122)

Les références à Pierre Reverdy sont nombreuses. Sous le signe de l'OVALE. Voici un extrait du poème : **Le Sang de Ménage** :

L'auberge peinte en vert  
Sur la prairie déteinte  
La forêt silencieuse ouvre ses portes  
Les ruisseaux sont des rails où l'eau dort de chaleur  
les yeux au ciel l'oubli vient le silence est berceur  
Ah le calme et la paix voilà  
Des tas de souvenirs reviennent  
On est né là on s'en souvient la ville est venue bien  
après

P.R. (Plupart du temps : éd. Flammarion)

qui devient

L'auberge en vert  
la prairie déteinte  
les ruisseaux des rails où l'eau  
dort

on est né là      la ville  
est venue  
après

J.R. (p. 92)

14

Un des moments les plus curieux du livre se trouve dans le passage d'une prose : un rapport d'autopsie, au vers. On reconnaîtra facilement un emprunt au livre de Denis Roche : « Louve Basse » (éd. du Seuil). Je laisse nos lecteurs méditer de l'objectif de cette transformation : prose en vers : et prose en prose :

les membres supérieurs sont placés sur les côtés du corps de manière à ce que les bras et les avant-bras et les mains soient ensemble. A gauche la main paraît entière, d'un gris mêlé de brun. A droite elle est de couleur plus foncée et déjà plusieurs de ses os se sont séparés

à gauche  
la main  
paraît entière  
gris  
mêlé de brun  
à droite  
de couleur plus foncée  
plusieurs  
de ses os  
séparés déjà

les membres supérieurs sont placés sur les côtés du corps de manière à ce que les bras et les avant-bras et les mains soient ensemble. à gauche, la main paraît entière, d'un gris mêlé de brun. à droite, elle est de couleur plus foncée et déjà plusieurs de ses os se sont séparés

Ce qu'on nomme « l'héritage poétique » se trouve donc à la fois pris en charge et redistribué à d'autres fins. Comme le suggère cette démonstration : le fond commun des poésies peut servir dans la langue à autre chose qu'à des recettes de lyrisme et de poésie dont l'usure n'est que trop visible.

Ces poèmes en sorte recopiés se trouvent au contraire intégrés dans une nouvelle détermination de l'écriture où le simple choix a pris la place de ce qu'on appelle l'imagination ou l'inspiration poétique. C'est ce qui est dit : c'est ceci que je choisis : c'est le geste de reconnaissance qui compte :

la composition de ce livre est son explication ; autrement dit, l'élucidation de la composition par le livre est le livre.

« il makes very beautiful poetry because anything shut in with you can sing » (supprimer : Immodeste)

mais ce n'est pas un chant seulement c'est le chant de mots choisis pour faire un chant qui chante comme les mots que chante le chant. (p. 174)

Ainsi contée cette autobiographie ne peut manquer de faire sourire. Elle laisse entendre que le poète n'a pas de biographie. Que sa mémoire est celle de tous les poèmes écrits avant lui dans la langue. A quel il ajoute les siens. Et des poèmes futurs allais-je dire. En suggérant que les chronologies de l'histoire et du temps peuvent être altérées. Ainsi Raymond Queneau peut influencer Le Dante et Cavalcanti devenir le disciple de Kamo no chomei.

Au cours de ces journées nous avons parlé avec Jean Tortel et Guillevic de l'exécution d'Etienne Durand : arrêté le 7 mai 1618. Condamné le 19 juillet. Roué et brûlé pour complot politique. (Je profite de la circonstance pour souhaiter une publication de son œuvre.) J'écoutais Jean Tortel débattre de politique à propos de Cyrano et de Théophile comme s'ils se trouvaient encore parmi nous en ce Monde de censure et de proscription. Comme s'ils étaient nos contemporains. De parler de l'Histoire avec des poètes quelle différence. Pourquoi ne pas laisser plus souvent les poètes parler de l'Histoire et de la Politique. Je pense à nos misérables philosophes. Pourquoi faut-il toujours confier la pensée aux cuistres et aux cancrelats.

J'avalais emporté aussi les deux derniers livres de la collection de l'Action Poétique parus chez Maspéro. Je viens de lire l'essai de notre amie Elisabeth Roudinesco : « Pour une politique de la psychanalyse ». J'avalais écrit un assez long article qui vient d'être publié dans « La Pensée » (n° 193) sur son livre précédent : « L'Inconscient et ses lettres » (éd. Mame) où elle tentait d'éclairer à sa manière ce que j'ai nommé « l'effet artistique (esthétique) et littéraire ». Cette fois dans ce nouveau livre elle s'est donnée pour tâche

de définir à la frontière de l'investigation psychanalytique ce qui ne peut manquer d'apparaître aux analystes comme un autre monstre : LE POLITIQUE. Quel est donc ce point obscur sur quoi la pratique analytique vient buter à son tour. Si elle est conséquente avec elle-même. Et si tout en se gardant d'être une propédeutique du devenir social elle songe (la psychanalyse) d'affronter le Monstre sur son propre terrain.

18

Comme souvent l'ouvrage commence par une fable. Où le héros emprisonné et désarmé. Le dirigeant communiste Dimitrov triomphe à sa manière du gros Goering. Qui n'avait pas prévu certes qu'ainsi maniée la dialectique était un instrument funeste aux mythologies. En quelques très belles pages Elisabeth R... montre comment le scénario de théâtre fabriqué par les nazis cesse de fonctionner pour leur compte. Et comment nulle part les deux scènes : celle de la lutte politique des masses et celles des sinistres intrigues du « Peintre en bâtiment » et de sa bande ne se rejoignent. En vérité ils ne se comprennent même pas. Ou du moins les protagonistes ne parlent pas le même langage. « Dimitrov ne répond pas », écrit l'auteur, « tant l'intention du maître est manifeste ; il laisse la propagande se faire conformément aux lois de la dialectique. Cette pratique du remue-ménage porte en elle une vertu stratégique... » Les uns croient aux mythologies éternelles des dieux et du pouvoir magique. Le dirigeant communiste pense que les masses font l'histoire et qu'elles ont la capacité à un certain niveau de conscience de déjouer les machinations que les Maîtres tentent de fomenter.

19

Pourtant lorsque je lis pour la première fois un nouveau livre d'Elisabeth Roudinesco. Il m'arrive de m'effrayer de l'ampleur de la bataille. Elle semble régler un nombre incroyable de problèmes théoriques. Grande pourfendeuse des idées reçues et des philosophies de la mode. Avec des métaphores surprenantes militaires : « Souhaitons que cette école continue dans cette voie sans se laisser pléger par l'épée logicienne dominante, plus redoutable en tranchant, puisqu'elle liquide ses détracteurs, que celle en apparence virulente de l'Anti-Œdipe ». Bien entendu la métaphore est destinée à soutenir et défendre l'anti-psychiatrie face à l'école logicienne. Aussi faut-il passer outre certains fracas des phrases pour saisir que l'auteur embrasse toutes ces causes avec une passion rare : celles de l'analyse, de la pédagogie, de la politique, comme celle des expériences ouvertes de l'anti-psychiatrie. Pour les défendre avec énergie. Ce qui donne ce très beau portrait de Thomas Szasz :

« L'Initiateur intrépide de l'Association pour l'abolition de l'internement psychiatrique d'office, mal assuré, à cause de ses idées, de sa chaire à l'université de Syracuse (New York), fut et continue d'être le pourfendeur d'une psychiatrie qu'il compare à l'Inquisition et dont il fait le siège au nom de la Révolution française, de la Démocratie américaine, de Jefferson et de Voltaire, au point qu'il reçut en 1973 le titre d'humaniste de l'année... » (p. 168)

## 20

C'est pourquoi. Et pour rendre compte de la confiance que m'inspire cette pensée si droite d'E. Roudinesco. Je voudrais reprendre et paraphraser ce qu'elle dit de la Poésie à travers cet écrit : « L'école, dit-elle, ne peut admettre que l'enfant ne soit pas un génie, un poète ou un singe sans être d'emblée la négation d'elle-même ». En ceci elle dénonce sûrement le faisceau de contraintes et d'illusions dont on accable l'enfant pour le rendre docile et lui faire répéter la leçon des Maîtres de tous ordres. Ainsi parvient-elle à formuler en cette parabole de l'enfant et de ses Maîtres quelques idées sur la Poésie qui devraient rendre un service considérable à la reconnaissance du fait poétique. En sa vérité :

« La langue pour un sujet est langue d'une société donnée, mais c'est aussi **Lalangue**, le lieu où s'articule une forme-langue-donnée, à la langue du désir ; sa figure imaginaire est à trouver dans l'en-plus que la langue maternelle vient inscrire en une parole faite du regard et de la voix pour un sujet parlant. L'activité de création n'est ni verbale ni pré-verbale, mais de langage ; dans la langue elle oscille entre rêve et fantasme. » (p. 152)

Peut-être parviendrons-nous ainsi à notre tour d'échapper à cette idéologie détestable du poétisme. Cela qui enserme le poète pour absolument le rendre utile quelque part : comme fou, prophète ou maître de morale. Comme on demande à l'enfant avant même qu'il ait ouvert la bouche pour autre chose que boire et crier d'entendre et répéter inlassablement la leçon du jour. Voici donc écrit en quelques mots que j'aimerais reprendre à mon compte et pour rivaliser de terribles métaphores avec l'auteur : une de ces vérités qui écorchent l'oreille des pires sourds qui ne veulent pas entendre :

« Il faut le répéter, n'en déplaise à Piaget et aux linguistes qui défendent corps et âmes les vertus de l'« inné » comme les valeurs de l'« acquis », l'enfant dès l'origine a un rapport avec la langue maternelle. Il la pratique ; il la manipule. Il la reçoit et elle est structurante pour lui, mais il ne l'apprend pas... » (p. 149-150)

Le second livre enfin : « Serge Trétiakov Dans le front gauche de l'art ». Pour dire vrai je n'ai guère le courage d'en parler. Lorsque je songe à ce qui est arrivé à son auteur. De quoi parlent les deux poèmes de B. Brecht qui introduisent les essais de S. Trétiakov :

« Mon maître,  
Cet homme grand et amical,  
A été fusillé, condamné par un tribunal populaire  
Comme espion. Son nom est honni.  
Ses livres sont détruits. Parler de lui  
Eveille les soupçons, on se tait.  
Et s'il était innocent ? »

Comment le croire. Et pourtant il faudrait reprendre mot à mot cette lugubre histoire pour comprendre enfin ce qui est arrivé. Et comment parfois les victimes ont donné innocemment la main à l'appareil qui va les broyer. S. Trétiakov si lucide, n'échappe pas à ces illusions. Comme en témoignent ses appels multiples à l'utilitarisme de classe : « La classe ouvrière et le parti de la dictature prolétarienne sont apparus comme l'axe gigantesque de la direction sociale. Partie de la philosophie statique, l'idéologie se transforme en problématique dynamique (...). Quant à l'écrivain solitaire, il est amusant de penser à son hégémonie philosophique, face à ce cerveau collectif de la révolution. » (p. 113)

Vouloir transformer la littérature la poésie ou le théâtre en champ clos d'affrontement de la lutte des classes ne peut que contribuer à désigner d'une façon ou d'une autre les intellectuels comme boucs émissaires. Et pour cause d'écrits : car ils écrivent. Comme responsables des idéologies qu'ils véhiculent. Nos penseurs qui réclamaient des Maîtres et ne les ont pas trouvés de notre côté les cherchent encore de l'autre. Ont retourné leurs vestes à toute vitesse. Et les retourneront encore. Serge Trétiakov n'était pas de cette espèce. Il faut croire. Il en est mort. Cependant il faut lire ce petit livre en entier. Il est au cœur d'une histoire grandiose que tous les mouvements artistiques européens viennent colorer de leurs manifestes et créations. L'histoire du futurisme, du LEF, du Proletkult. Les ombres d'Eisenstein de Maïakovsky et de Klebnikov rôdent autour de ces pages. Et Meyerhold. Et Bertolt Brecht de qui Trétiakov trace un savoureux portrait.

Je terminerai par l'essai consacré à Erwin Piscator. Celui dont les nazis parlaient en ces termes « ... pas encore pendu ». Trétiakov étudie minutieusement l'activité théâtrale du personnage. Son œil critique n'oublie rien. Ne s'arrête pas aux apparences. Il saisit

d'emblée les mécanismes sociaux et politiques qui viennent jusque dans les prestiges de la scène se montrer aux regards attentifs. Parlant de la guerre de 1914-1918 que nos idéologues tentent de réhabiliter. Il écrit :

« On savait confusément depuis longtemps déjà que cette guerre était une stupidité. Mais on mit longtemps à prendre vraiment conscience qu'elle était une stupidité, une lâcheté à l'échelle mondiale et une provocation... » (p. 154)

Et je voudrais enfin citer cette anecdote qui demeure éclairante pour la suite de l'histoire :

« Les expressionnistes croyaient à une nature humaine éternelle, bafouée par la guerre. Ils protestaient contre la guerre. C'étaient des démocrates, des humanistes, des pacifistes. Ils déclaraient à la suite de Leonhard Frank : « **Der Mensch ist gut** » (l'homme est bon). Et les dadaïstes, déambulant la nuit par les rues de Berlin, se moquaient de cette formule au rythme de leur marche :

**Ha Ha Ha !  
Der Mensch ist gut ! »**

24

On trouvera sans doute ces pages bien véhémentes. Mais il m'a semble que nos intellectuels nouveaux corroboreraient à leur manière cet énorme système de propagande et de marchandage qui tend à priver notre société de sa mémoire. A nous priver de notre propre histoire. Ainsi il serait bon vraiment que nous n'eussions plus de mémoire. A partir de quoi n'importe quelle phrase peut être balancée sur les ondes et dans les livres puisque toute information est destinée à disparaître aussi vite qu'elle est émise. J'écoute ce soir « **La Clémence de Titus** ». La voix tremblante de Vitellia. Les moutons qui aiment Mozart se sont rapprochés peu à peu de la porte. Avec leurs grosses joues. J'avais écrit dans une lettre : **ce soir le ciel est admirable**. Et me relisant aujourd'hui j'ai vu : **ce soir le civil est administré**. J'écoute la voix du tyran. Et je me suis demandé quel rapport j'entretenais avec la tyrannie. Quel rapport entretenez-vous avec la tyrannie. Je pourrais répondre : tous. Les ayant expérimentés par force et à mes dépens. Mais je pourrais aussi bien dire : aucun. Donc le civil ne sera pas administré. Ni même rien n'aspire à être administré. Ce soir le bonheur et la suffisance de n'avoir pas de rapport avec la tyrannie. Je puis même écouter la voix du tyran sans me sentir persécuté : « **La Clemenza di Tito** ». Donc je suis un révolté. Sans doute et fier de l'être.

août 1977



## Le "et" intérieur à la poésie *Marie Etienne*

Le numéro 1 de la revue POÉSIE, trimestrielle, Librairie classique Eugène Belin, rédacteur en chef Michel Deguy, comité de rédaction Robert Davreu, Michel Deguy, Alain Duault, Jacques Roubaud, publie des poèmes de Charles Racine et de Charles Olson (en traduction couplée avec le texte original), et propose une tribune sous forme d'une correspondance à Michel Deguy, des études, à travers lesquelles s'exprime le souhait de dire le « et » qui est à l'intérieur de la poésie. Participent à ce numéro, outre le comité de rédaction, Jean-Pierre Faye, Eric Gans, Jacques Garelli, Lorand Gaspar, Laurent Jenny, Henri Meschonnic, Xenia Muratova, Pierre Oster, Lionel Ray, Jacques Reda, Paul Louis Rossi, Jude Stefan, Kenneth White.

1942...1968. Ce sont les dates des poèmes de Charles Racine parus dans ce numéro. Distance de 28 années entre le plus ancien et le plus récent, lui-même vieux de dix ans. De bout en bout, la préoccupation, parmi d'autres, de l'écriture.

Car « Orphée entend les cordes de sa lyre » et s'évertue à rendre rage, moitié pendu moitié porté par le fil qu'il ne « lâche » pas, Thésée aussi au labyrinthe.

Mais « l'homme qu'ajoute la littérature », un collage en somme, est fermé de maux et de mort comme ses frères, en dépit de la mer et du mouvement. Celui des doigts sur les cordes et de la main d'Orphée qui grimace surpris dans la longue chaîne des feux.

« Rien n'y fait ». Fermeture des propos et des portes, noir de la quête qui s'éternise au bout du parc et lac. « La porte est dans le texte » qui porte son bois noir devant lequel il fait hiver.

C'est le rien laissé par la Poésie, expansive présence qui déploie ses moyens, qui « l'accomplit cet acte » du langage dont Kenneth White se demande comment y revenir pour que le vers devienne « sensation d'univers » (1).

« Je ne sais jamais d'où partir » dit Charles Racine et il minuscule la première lettre du poème, et le message s'abolit dans « l'expansive dépossession ». « Décharge d'énergie » dirait Olson ? (2)

La lettre allant, voulant l'avant et préférant la course vers les signaux qui prolifèrent, la lettre est une tête chercheuse qui se tient, qui se trouve lorsqu'elle s'engage sur la portée de la phrase.

Tableau néanmoins du silence où les hommes sont agenouillés et de l'échec au figuré. Texte et exil se confondent, bivouaquent ensemble et se déprennent.

Ici celui qui dit à sa table au secret trace le vent autour des tentes, viscères proclamés pendant le cri des meutes.

Chemin ou route qui balance le pas, attente au bout que le sombre allonge, temps du texte disjoint.

Lien. Cérémonie des cordes. Un enfant tire sur l'enfoul. Frappé. Eteint. Le pas du passant séquestré. Traces réduites.

En 68 « le poète est une tribune » et « l'homme perfectible ».

Quelque part le poème s'édifie. La plume la pleure enfin cette femme sur la page, dépliée, parodie du rapprochement.

Heureusement le fil tenu le long du blanc cueilli.

Comme une « lecture littéraire est toujours à côté de la question » (3), je joins les mots aux mots, avec « la désinvolture que parcourent les cernes » (4). Ceci quand il s'agit de poésie que j'aime.

Entre temps il y a la prose, et les correspondances aux tons multiples, réponses à la question de « qu'est-ce que la poésie en ce moment pour moi ? ». Or chacun premièrement secondement écrit des lettres faire-part, lettres à tous et à eux-mêmes, à quelques-uns, messages, irrespondances, disant le rapport poétique à la langue, le désastre d'écrire et des bricoleurs (Jude Stéfan), la nécessité et l'épuisement, l'étiquette du texte de prosaïque à poétique, le comment et le pourquoi de l'aller à la ligne (Jacques Roubaud), la quatorzine sur le mot kitsch, le pigeon et le toi(t), le « comment débarrasser une table pour en embarrasser une autre », car tout, n'est-ce pas, est utilisable quand il s'agit de l'écriture à composer un soir et à Inachever (Paul Loui Rossi). « Tout est sans nom » (5), faut-il le préciser ? Se débarrasser, aussi, du romantisme, emphase et rouerie, comme se défaire de l'excès du discours théorique (Lionel Ray) (réhabiliter l'universitaire, ni commis, ni maudit, définir la poésie comme « le dire qui implique le plus le non-dit », comme « le dire du vivre » (Henri Meschonnic), affirmer « qu'il est inexact de prétendre qu'il n'y a pas d'intérêt pour la poésie » (Michel Deguy).

Tout cela, assemblée de mots, tressage, enjeu de la langue pratiquée, vœux, plaisir, question de la beauté comme valeur d'échange, accouchement du communiqué, interroge l'Autre, le partenaire-lecteur, le définit, l'invente, ravive en lui le désir : ECRIRE, faire signe enfin.

**Post-scriptum.** — Le numéro 2, paru au mois d'octobre, se comporte comme le précédent pour ce qui est de la composition. Il débute par deux ensembles de poèmes : celui de José Lezama Lima, poursuivi par trois textes qui le parlent (dont une lecture transformationnelle de Gérard de Cortanze); celui de Robert Davreu, Marelles du Scorpion.

Les correspondances font suite mais ne se ressemblent pas, leurs auteurs (auxquels se sont joints Bernard Chambaz, Robert Davreu, Jean Pérol et Pierre Toreilles) s'interrogeant à leur manière chacun sur la relation à la poésie, selon leur « boum-boum personnel » (Jacques Roubaud).

---

(1) Charles Olson, cité par Kenneth White, In PO&SIE, n° 1, p. 50.

(2) Ibid.

(3) Kenneth White, p. 55.

(4) Charles Racine, p. 5.

(5) Vladimir Bourlitch.

# Notes et Informations

## DE QUELQUES PUBLICATIONS...

Un lecteur me reprochait récemment de ne pas citer tous les auteurs publiés dans un numéro de revue que je signalais... J'avoue ne pas très bien en voir l'intérêt. Tout n'est malheureusement pas d'égal impact dans la masse des textes publiés et je m'accorde le droit de prendre parti, libres à ceux qui le désirent d'aller y voir de plus près, ce qui est d'ailleurs le but essentiel de ces notes brèves. Ainsi, non par désir de provocation, mais parce que c'est pour moi ainsi, parce que seul un auteur a su me retenir dans cette revue, je ne citerai le n° 3 de *Prisme* (J.-P. Claveau, 11, avenue de la Gare, 17230 Marans) que pour les textes de Robert Piccamiglio. Non parce qu'ils sont géniaux (j'ignore par trop ce que signifie cet adjectif), mais parce que seuls, parmi ceux de 13 autres auteurs, ils ont en eux quelque chose qui me retient un instant.

Et pourtant ce n'est pas par « parlanisme », comme ce même lecteur se l'imagine : je ne connais Robert Piccamiglio ni de près, ni de loin et nous n'avons aucun ami commun. J'ignore totalement où il habite et il n'est pas venu me voir au siège de la revue. Je ne connais que quelques-uns de ses textes. N'est-ce pas assez ? Je ne le signale pas non plus pour l'avoir retrouvé dans le n° 5 de *Racines* (C. Held, Les Tertres Boigny, 45800 St-Jean-de-Braye) et j'affirme avoir décidé d'en parler avant même d'avoir remarqué cette double publication. Mon lecteur me croira-t-il ? Je vois plutôt là une confirmation de cet aspect positif des revues que je signalais dans un article de notre n° 69 : les textes contenant en eux assez de force (qu'on ne me demande pas de définir, ici, précisément cette notion mais la lecture de centaines de textes « vides » en donne comme une intuition...) finissent par s'imposer et trouvent place ici ou là, parfois ici et là. Refermons cette parenthèse, il y a d'autres textes dans ce numéro de *Racines*, notamment ceux de Denys-Paul Bouloc, Jean Rousselot, Joseph-Paul Schneider et des traductions de Lee Harwood faites par Claude Held.

*La Citerne du Désert* (J.-M. Liaona, 28, rue Alexis-Chopard, 25000 Besançon) en est à son premier numéro. Il se veut mordant et manifeste l'ambition d'introduire du « nouveau » dans la littérature. Il reste donc à attendre les numéros suivants pour juger sur pièces.

C'est un peu aussi ce que voulaient faire *Les Texticules du Hasard* (Paul Quéré, « Le Dragon », route de Montferrat, 83330 Draguignan) qui en sont à leur « 6<sup>e</sup> main » de textes écrits à partir de l'ensemble des textes précédents. Les résultats actuels ne m'ont pas vraiment convaincus : il ne me semble pas que cette façon de procéder change fondamentalement quoi que ce soit aux problèmes de l'écriture. Mais cette revue se veut ouverte à tous, ce n'est pas sans intérêt.

Ce n'est pas le cas de *Solaire* (R. Daillie, Issirac, 30130 Pont-St-Esprit), revue toujours aussi luxueuse. Son animateur se veut très exigeant dans ses choix. Il l'est et manifeste un goût assez exclusif pour une poésie intimiste, des textes à ras de cœur et d'âme. Dans ce n° 16, il y a un assez bel ensemble de Sabine Dubourg (textes et dessins) et un « poème-nouvelle » de Gil Jouanard : *Dédicace* en forme de portrait. Son n° 17, lui, est consacré au poète suisse Gustave Roud.

On est ici bien loin de **Textuerre** (A.-M. Jeanjean, 1, Impasse du Merle-Blanc, 34000 Montpellier) dont le n° 2 est consacré à Michel Butor dans une lecture-écriture. Citons-les : « Il s'agissait pour nous... moins de figer le butor (car ne nous leurrions pas, nous le fixons tout de même/autre) que de nous découvrir à travers lui lignes exp(ri)osées. » On aura reconnu au passage quelques tics de la critique contemporaine. Il faut aller au-delà, il y a de très bonnes choses dans ce numéro. Les parutions vont vite, depuis, **Textuerre** a publié ses numéros 3/4 (consacré à Denis Roche) et 5/6 (à Marguerite Duras). Cette revue semble donc bien partie.

**Doc(k)s** n° 5 (J. Blaine, 1, traverse de la Fausse-Monnaie, 13007 Marseille) explore d'autres continents de la poésie. Ce numéro est consacré à certains aspects de la poésie de recherche actuelle, disons pour aller vite, poésie concrète. Il est difficile de citer qui que ce soit parmi la cinquantaine de participants et puis, comme ce sont des textes « à voir », le mieux est encore d'aller voir par soi-même.

Signalons enfin **Clair Obscur** (8, rue de la Fourane, 13100 Aix-en-Provence), cette revue qui défend l'activité culturelle en province. Elle est fort bien faite et comporte notamment dans chaque numéro de splendides photographies. Par elle, on sait un peu mieux que la province manifeste une grande vitalité artistique et qu'il s'y produit constamment des événements de tout premier ordre.

Puis, pour finir, trois recueils que j'ai un certain plaisir à citer ici : **Odor di Femina**, en manuscrits « fac-simile », de Jacques Lepage, quelque chose comme une obsession de la femme, j'avais envie de dire « femelle » tant le corps — dans le corps même du texte (et ce n'est pas seulement jeu de mots, le texte ne se forgeant qu'avec peine comme tremblant de désir) — a ici de présence. **Lecture d'une ville** de Jean-Max Tixier à la collection de la revue **Sud** (Y. Broussard, 11, rue Peyssonnel, 13003 Marseille) et **Oiseau scie dans la bouche** de J.-M. de Crozals (chez l'auteur : 35, rue Proudhon, 34000 Montpellier).

Jean-Pierre Balpe

Numéros  
disponibles

# action poétique

26. — INÉDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POÈTES ET UN CRITIQUE (*Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin*)... (9 F.)
- 28-29. — RENE CREVEL, numéro spécial. (12 F.)
30. — NOUVEAUX POÈTES HONGROIS, POÈTES DE LA R.D.A. (9 F.)
31. — UMBERTO SABA (*traduction et étude de Georges Mounin*). (9 F.)
- 32-33. — VLADIMIR HOLAN. (12 F.)
34. — OU EN EST LE ROMAN ? par *R. Ballet, Y. Buin, Cl. Delmas*... (9 F.)
36. — LA 1<sup>re</sup> POÉSIE LYRIQUE JAPONAISE. (9 F.)
38. — (*Formule « poche »*.) POÈTES POPULAIRES CHINOIS, *trad. et prés. par M. Loi*. QUATRE POÈTES TCHÉCOSLOVAQUES. (9 F.)
39. — POÈTES IRANIENS D'AUJOURD'HUI. (9 F.)
40. — PROSES POÉTIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bouritch*. (9 F.)
- 41-42. — « TEL QUEL » et les problèmes de l'avant-garde. (12 F.)
44. — (*Nouvelle formule*.) DU RÉALISME SOCIALISTE. (9 F.)
45. — POÉSIE YIDICH, *trad. et prés. Ch Dobzynski* (9 F.)
47. — QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX. (9 F.)
49. — COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs* (12 F.)
50. — UNE LITTÉRATURE PERDUE (Problèmes du récit). (12 F.)
- 51-52. — AGITPROP et LITTÉRATURE OUVRIÈRE EN ALLEMAGNE — 1919-1933 et 1947-1972 (sous la République de Weimar et aujourd'hui en R.F.A.). (15 F.)

---

Supplément au n° 53. — VIETNAM. (6 F.)

---

53. — L'IDÉOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTÉRAIRE (12 F.)
54. — S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART / RÉALISME SOCIALISTE — JOSÉ BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal.
56. — POÉSIES U.S.A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jack Spicer. — Neruda : poèmes. (12 F.)

57. — CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. — La poésie de la Résistance (Pierre Scghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco). (12 F.)

---

Supplément au n° 57. — Alain LANCE : *L'Ecran bombardé*. Poèmes. (10 F.)

---

58. — POÈTES PORTUGAIS. — B. BRECHT. (12 F.)

59. — PROLETKULT et LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE (Russie/URSS : 1905-1934) : un ensemble de textes inédits dans la plupart des pays du monde ; manifestes, éditoriaux, polémiques, poèmes. — De Bogdanov au 1<sup>er</sup> Congrès des Ecrivains Soviétiques — Chronologie — Bibliographie — Entretiens avec Cl. Frioux, M. Pécheux, L. Robel et E. Roudinesco — Illustrations — POÈTES SOVIÉTIQUES D'AUJOURD'HUI. (328 pages — 24 F.)

60. — POÈTES HISPANO-AMÉRICAINS. (12 F.)

---

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELEN : *Bouche à la terre* (12 F.)

---

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer* (15 F.)

---

61. — POLOGNE : les avant-gardes (1917-39), la nouvelle poésie (1945-73). — GERTRUDE STEIN : poèmes (tr. et pr. par J. Roubaud). (208 p. — 15 F.)

---

Supplément au n° 63. — Mitsou RONAT : *La langue manifeste, littérature et théories du langage* (15 F.)

---

63. — KHLEBNIKOV, MANDELSTAM, LE FUTURISME, L'AKMÉISME, TYNIANOV, MAIAKOVSKY : Poèmes, manifestes, analyses, interventions, positions. — Articles ou entretiens : H. Henry, C. Frioux, Y. Mignot, L. Robel. — Aïgui, Tsvetaïeva, Souleïmenov, Sloutski, Eïkhenbaum, Akhmatova. — Illustrations. — Chronologie. — Bibliographies. — Entretien avec H. Meschonnic. (336 p. — 27 F.)

---

Supplément au n° 64. — Léon ROBEL : *Littérature soviétique, questions...* (15 F.)

---

64. — TROUBADOURS : Ensemble bilingue (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles), première tentative d'appropriation collective de ces poèmes en vue d'en faire des poèmes de maintenant. — Henry Bataille. — V. Khlebnikov. (200 p. — 18 F.)

65. — LA CUISINE : Saint Pol Roux, Monselet, Fourier, Mathews, Braun, Snyder, Yurkievich, Khlebnikov, Desnos, Gertrude Stein, Cage, Cécile Lusson, Berchoux, Perec et autres auteurs du XV<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui, des illustrations de Pierre Getzler. (208 p. — 18 F.)

66. — POÈTES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRACKL — JEAN MALRIEU — Et : J. Tortel, J. Guglielmi, A. Lance, J. Roubaud, J. Daive, C. Carlson, E. Hocquard, M. Regnaut, E. Tellermann (Beckett), M. Broda (Jouve), D. Leeuwens (Jouve). (176 p. — 18 F.)

---

Supplément n° 1 au n° 69. — Bernard VARGAFTIG : *Eclat & Meute* (9 F.)

---

69. — POÉSIES EN FRANCE (2) : H. Deluy, P. L. Rossi, J. Roubaud, IOURI TYNIANOV, J.-P. Balpe. — RAYMOND ROUSSEL : Judith Milner, E. Roudinesco. (168 p. — 18 F.)
70. — POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD : F. Delay, J. Roubaud. — BENJAMIN PERET : J. R., P. Lusson, H. Deluy, L. Ray, L. Robel. — POESIE EN FRANCE : J. Réda. — Et : C. Adelen, G. Jouanard, A. Lance, M. Regnaut, A. Mathieu, G. Le Gal, L. Giraudon, P. Richard, C. da Silva, D. Pobel, A. Helissen, R. Chopard, J. L. Blanchard, F. Perrin, P. Autin-Grenier, JAN MYRDAL. (184 p. — 18 F.)
71. — LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70 : l'ensemble le plus complet et le plus récent de poèmes, textes d'intervention, chansons, bande dessinée, illustrations. Réalisé par J.-C. Végliante. (208 p. — 18 F.)

---

Centre d'activités et de diffusion d'Action Poétique

## LA RÉPÉTITION

27, rue Saint-André-des-Arts, PARIS-VI<sup>e</sup>  
(près de la place Saint-André-des-Arts)  
Métro Saint-Michel  
Téléphone : 326.31.44

Librairie ouverte de 15 heures à 24 heures

**LE COMITÉ DE RÉDACTION TIENT UNE PERMANENCE  
CHAQUE VENDREDI, DE 19 heures A 20 heures**

# action poétique

bulletin  
d'abonnement  
ou de  
réabonnement

Nom : ..... Prénom : .....

Profession (si vous désirez la préciser) : .....

Adresse : .....

— Je m'abonne pour ..... an(s) à la revue **Action Poétique**.

|                              |              |                      |          |
|------------------------------|--------------|----------------------|----------|
| 1 an (4 n <sup>os</sup> )    | France 50 F. | Etranger             | 100 F.   |
| 2 ans (8 n <sup>os</sup> )   | 95 F.        |                      | 200 F.   |
| Soutien (4 n <sup>os</sup> ) | 500 F.       | (8 n <sup>os</sup> ) | 1 000 F. |

— Je désire également recevoir :

- Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de ..... F par :

- chèque postal
- mandat-postal
- chèque bancaire
- mandat-lettre

Action Poétique, 4.294.55 Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts,  
75006 Paris.

A ..... , le

Signature :

P.S. - Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :



# action poétique

« Collection Supplément »

Alain Lance : L'écran bombardé

Claude Adelen : Bouche à la terre

Joseph Guglielmi : Pour commencer  
avec deux dessins de Thérèse Bonnelalbay

Mitsou Ronat : La langue manifeste,  
littérature et théories du langage

Léon Robel : Littérature soviétique,  
questions...

Bernard Vargaftig : Eclat & Meute

Pierre Lartigue : Demain la veille



une collection  
**action poétique**

aux Editions  
François Maspéro

Parus :

- ELISABETH ROUDINESCO : *Pour une politique de la psychanalyse.*
- SERGE TRÉTIAKOV : *Dans le Front Gauche de l'Art.*
- *Poètes baroques allemands.*

A paraître :

- JACQUES ROUBAUD : *La vieillesse d'Alexandre, essai sur quelques états actuels de la poésie en France.*
- KAREL TEIGE : *La Foire de l'art et autres textes.*
- *Poètes expérimentaux néerlandais.*